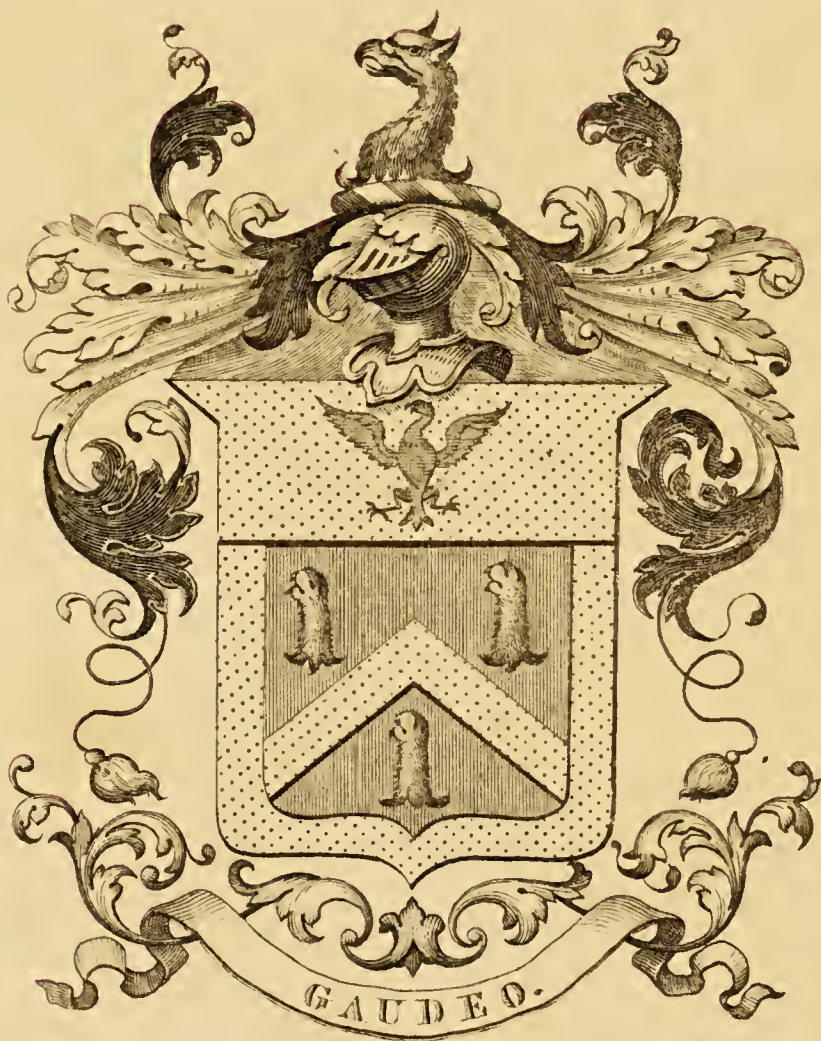
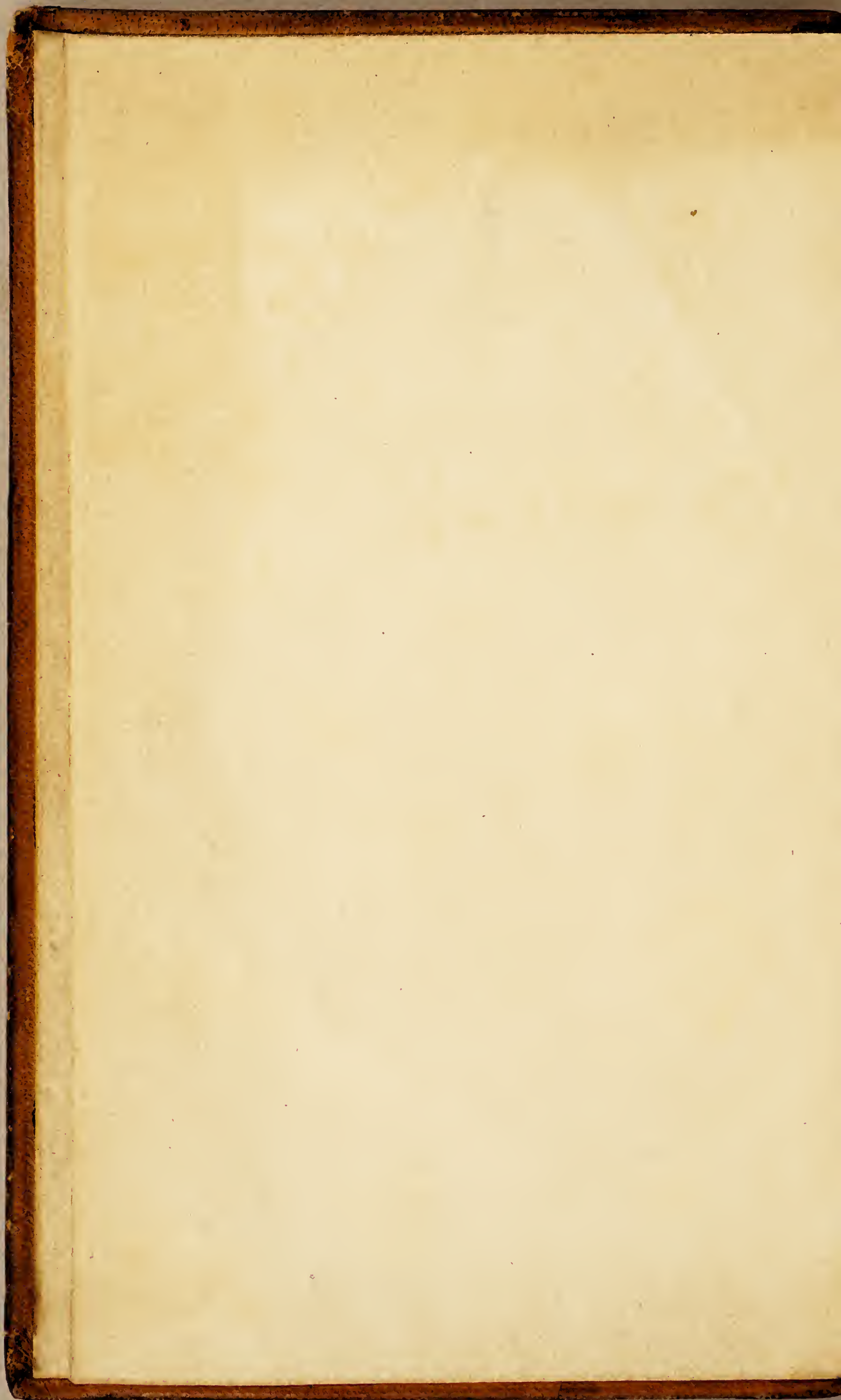


A44a



John Carter Brown.



78:5

HISTOIRE
DES TROUBLES
DE
L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

SPR 10 12 11

22 AUGUST 1890

22 AUGUST 1890

SPR 10 12 11

HISTOIRE

DES TROUBLES

DE

L'AMÉRIQUE ANGLAISE,

Ecrite sur les Mémoires les plus authentiques ;

D É D I É E

À SA MAJESTÉ TRÈS-CHRÉTIENNE;

Par FRANÇOIS SOULÉS.

TOME TROISIÈME.

Avec des Cartes.

Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.

VIRG. *Æneid.* lib. I.



A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny,
rue des Poitevins, N°. 13.

1787.

THE CITY OF NEW YORK

IN SENATE

JANUARY 1871

REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

IN RESPONSE TO A RESOLUTION

PASSED MAY 1869

RELATIVE TO THE LANDS BELONGING TO THE CITY

OF NEW YORK

AND

THE LANDS BELONGING TO THE STATE

OF NEW YORK



RPJC

HISTOIRE

DES TROUBLES

DE

L'AMÉRIQUE ANGLAISE.

CHAPITRE XVII.

LE Général Clinton, qui étoit venu à la tête de quatre mille hommes pour porter des secours à *Rhode-Island*, trouvant cette place hors de danger, étoit aussi retourné à *New-York*. A son arrivée il détacha le Général-Major Grey avec un corps de troupes, sous l'escorte d'une frégate, pour une expédition dans la baie des Buzzards. Cette baie, sur la côte de *Plimouth*, contient beaucoup de criques & de petits ports qui servoient de retraite aux Corsaires Américains. Ces derniers incommodoient le commerce de *Long-Island* & de *New-York*, & échappoient ordinairement aux poursuites des Anglais à cause de la proximité de la baie, de la petitesse de leurs vaisseaux, & du peu d'eau qu'il y avoit dans

1778.

Tome III.

A

778. les criques. Il fut donc résolu de les détruire dans leurs ports. Le 5 Septembre, entre six & sept heures du soir, les troupes débarquèrent des deux côtés de la rivière Acushinet, & le lendemain à midi elles détruisirent soixante-dix voiles, outre un grand nombre de barques. Elles brûlèrent aussi les magasins, les hangards, les munitions, les cordages & les bateaux qui étoient dans les chantiers de Bedford & de *Fair-Haven*. De là elles passèrent dans une île appelée *Martha's Vineyard*, dont les habitans, comme ceux de Nantucket, étoient autrefois célèbres pour leur esprit d'entreprise, leur habileté & leur grand succès à la pêche : elles y prirent dix mille moutons, & trois cens bœufs qu'elles firent passer à *New-York*.

L'Amiral Montague, qui commandoit l'escadre au banc de Terre-Neuve, ne fut pas plutôt informé que les hostilités étoient commencées sur les côtes d'Amérique, qu'il envoya le Commodore Evans avec un vaisseau de ligne & quelques frégates pour prendre possession des îles Saint-Pierre & Miquelon qui avoient été cédées à la France pour y accommoder & sécher le poisson. Comme ces places n'étoient pas en état de défense, elles capitulèrent sur le champ. Le Gouverneur, & environ deux mille personnes qui les habitoient furent transportés en France.

Toutes les habitations & les établissemens qui 1778.
servoient à la pêche furent détruits, & l'île re-
mise dans son état naturel.

Aussi-tôt que les troupes furent de retour de la rivière Acushinet, le Chevalier Clinton projeta une autre expédition. Il résolut de les envoyer à *Egg-Harbour* sur la côte de Jersey, où les Américains avoient beaucoup de Corsaires & de prises, & , ce qui étoit encore plus important, un grand nombre de salines. Pour détourner leur attention de cet objet, & pour procurer en même temps du fourage & des provisions à l'armée, Mylord Cornwallis s'avança dans les Jerseys avec un corps de troupes, & prit poste à *New-Bridge* sur la *Hackinsack*, ayant cette rivière à sa gauche, & celle du nord à sa droite. Le Lieutenant-Général Knyphausen marcha avec une autre division du côté oriental de la rivière du nord jusqu'à *Wepperham*, & prit une position parallèle à celle de Mylord Cornwallis, sa gauche s'étendant jusqu'à cette rivière, & sa droite jusqu'à la *Brunx*. Il est impossible de concevoir une situation plus favorable pour les opérations militaires. Les deux divisions n'étant séparées que par la rivière du nord, pouvoient, par le moyen de bateaux plats, réunir leurs forces en vingt-quatre heures, sur l'une ou l'autre rive, tandis que M. Washington n'étoit

1778. pas capable de rassembler les fiennes en moins de dix jours, parce que la marine Anglaise commandoit la rivière jusqu'à l'entrée des montagnes. En quittant sa position avantageuse pour venir au secours des Jerseys, le Général Américain s'exposoit à une bataille dont les conséquences pouvoient être funestes. Par cette manœuvre, les provinces de la Nouvelle-York & des Jerseys étoient ouvertes à l'armée Anglaise, elle obtenoit facilement des provisions & du fourrage, & les sujets attachés à la cause du Roi pouvoient sans peine se rendre au camp. Les chevaux légers du Colonel Baylor furent tout-à-fait détruits dans cette expédition. Mylord Cornwallis ayant appris que ce régiment avoit été détaché avec quelques soldats de milice pour interrompre les fourageurs, & qu'ils étoient dans les villages du vieux & du nouveau Taapan, conçut le dessein de les surprendre. Il fit donc avancer, la nuit du 27 Septembre, l'infanterie légère aux ordres du Général-Major Grey vers la gauche, tandis que M. Knyphausen détacha le Colonel Campbell de l'autre côté, qui devoit traverser la rivière du nord & les environner de telle manière, qu'ils se seroient trouvés entre deux feux. Quelques déserteurs de la division de Campbell empêchèrent que ce projet fût pleinement exécuté. Ils éveillèrent les miliciens

au vieux Taapan , & leur donnèrent le temps 1778.
de s'échapper avant l'arrivée des Anglais ; mais
le Général - Major Grey conduisit ses troupes
avec tant de silence , qu'elles enlevèrent une
patrouille de douze hommes & entourèrent le
nouveau Taapan sans être découvertes. Les che-
veaux légers furent surpris dans les granges où
ils étoient couchés & généralement massacrés.
Les Américains accusèrent à cette occasion les
Anglais de la dernière cruauté , & dirent qu'ils
avoient tué , de sang froid , des gens sans armes
& qui demandoient quartier.

Pendant ce temps-là le Capitaine Ferguson
étoit parti pour *Egg-Harbour* avec trois cens
hommes de troupes réglées sous l'escorte du
Zebre & de deux frégates , outre quelques pe-
tits vaisseaux. Les Américains étant informés des
desseins de l'ennemi , avoient envoyé leurs Cor-
saires en mer & fait remonter la rivière Mul-
licus aux gros bâtimens , qui étoient la plupart
des prises faites sur les Anglais , jusqu'à *Chest-
nut Neck* , à environ vingt milles de son embou-
chure : les petits bateaux remontèrent beaucoup
plus haut.

Le Capitaine Ferguson arriva à la place de
sa destination vers le commencement d'Octobre.
Il fit aussi-tôt avancer ses troupes dans les ga-
lères sous la protection des petits vaisseaux armés.

1778. &, malgré les difficultés qu'il rencontra dans son passage à cause du nombre de bancs qu'il y a dans la rivière, il vint à bout de son dessein. Les Américains avoient élevé une batterie près de la rivière, & une autre sur une éminence pour la soutenir avec un parapet; mais l'apparence n'épouvanta pas Ferguson, & lorsqu'il s'approcha plus près, il s'aperçut qu'il n'y avoit point d'artillerie. Les Anglais débarquèrent sous les canons des galères & des chaloupes; & la milice Américaine, qui n'avoit que de la mousqueterie, fut bientôt repoussée. Ils brûlèrent dix navires, les établissemens, les magasins & les ouvrages de toute espèce. En s'en retournant ils firent aussi plusieurs excursions dans la campagne où ils détruisirent quelques salines & les habitations de plusieurs personnes qui s'étoient rendu célèbres par leur attachement à la cause du Congrès. Ce genre de service étoit plus propre à satisfaire la vengeance d'un parti & à exciter le ressentiment de l'autre, qu'à produire aucun bon effet pour la conclusion de la guerre.

Lorsque les troupes eurent rejoint l'escadre; les vents contraires ne leur permirent point de partir. Cette circonstance donna lieu à une nouvelle entreprise plus dangereuse que celles dont nous venons de parler. Un Capitaine de la légion de Pulaski, noble Polonais, qui étoit au

service des Américains , déserta avec quelques 1778:
soldats , & donna avis aux Anglais du peu de
discipline qu'il y avoit dans ce corps. Il leur
indiqua l'endroit où étoient cantonnées trois
compagnies de cavalerie & trois d'infanterie
appartenant à cette légion , & les assura qu'elles
n'étoient nullement sur leur garde. Comme la
distance n'étoit pas considérable , qu'on pouvoit
d'ailleurs conduire les troupes par eau la plus
grande partie du chemin , & que , suivant la
relation des déserteurs , il étoit facile de s'empa-
rer d'un pont , sur la route , qui pouvoit servir
à couvrir la retraite en cas de besoin , les Offi-
ciers se laissèrent tenter & partirent pour battre les
quartiers de Pulaski. Ils prirent deux cens cin-
quante hommes qui , après avoir été à la rame
pendant l'espace de dix milles , débarquèrent
long-temps avant le jour à un mille du pont
dont les déserteurs avoient fait mention. Après
y avoir laissé une garde , le reste du détache-
ment s'avança plus avant , & surprit tellement
l'infanterie légère de Pulaski dans les maisons
où elle étoit couchée , qu'il la tailla en pièces
sans qu'elle eut le temps de faire la moindre
résistance. Plusieurs Officiers , & entre autres le
Baron de Bose , Lieutenant-Colonel , un Capi-
taine & un Aide-Major périrent dans ce mas-
sacre. Le Capitaine Ferguson dit lui-même ,

1778. dans la relation qu'il envoya au Général Clinton, que l'attaque ayant été faite de nuit, il ne fut guère possible de donner quartier, & qu'il ne fit que cinq prisonniers. La cavalerie & le reste de l'infanterie de Pulaski poursuivirent les Anglais, & tâchèrent de les harasser dans leur marche; mais à la faveur du pont, ils se retirèrent sans perte.

Cette expédition & celle du Général-Major Grey excitèrent les plaintes des Américains. Ils dirent qu'il étoit contraire à tous les usages établis parmi les Nations civilisées de massacrer des hommes nuds qui, se fiant sur ces mêmes usages, ne vouloient faire aucune résistance & demandoient quartier. Le Congrès prit les dépositions de plusieurs soldats qui avoient échappé à ce carnage, & les publia dans les Gazettes. Quelques-uns d'eux avoient reçu depuis neuf jusqu'à onze coups de bayonnettes.

Quoique plusieurs tribus d'Indiens eussent envoyé féliciter le Général Gates du succès qu'il avoit eu à Saratoga, & parussent fort satisfaites de cet événement, cependant les présents qu'elles recevoient continuellement d'Angleterre, l'activité des agens de cette Nation, & les persuasions des *Tories* qui s'étoient retirés parmi eux, joint à leur passion naturelle pour le pillage, engagèrent ces Sauvages à contredire par leurs

actions les sentimens qu'ils avoient exprimés à 1778.
cette occasion. Le succès que plusieurs de leurs
confrères avoient eu dans quelques expéditions
avec les réfugiés qui savoient les conduire dans
des endroits où il n'y avoit qu'à piller, sans
courir aucun risque, répandit bientôt la con-
tagion dans les autres tribus; de sorte que ces
barbares portèrent le fer & le feu dans les nou-
veaux établissemens sur les frontières des pro-
vinces du centre de l'Amérique.

Un certain Colonel Butler, autrefois Agent
des Indiens du côté du Canada, & un demi
Sauvage appelé Brandt, qui avoit aussi le rang
de Colonel, & que plusieurs personnes ont pu
voir à la Cour d'Angleterre en 1786, étoient
les principaux conducteurs de ces expéditions
horribles. La vaste étendue des frontières, la
situation séparée des différens établissemens, &
la connoissance du pays qu'avoient les réfugiés,
les mettoient en état de satisfaire leur férocité
naturelle. Entre autres ravages, la destruction du
bel établissement de Wyoming, & les circon-
stances qui l'accompagnèrent, ne manqueront
point d'exciter le courroux de l'Univers, & de
faire couler les larmes de l'humanité. Cette pro-
vince est située sur la branche orientale de la
Susquehanna, dans un pays délicieux & sous
un ciel superbe, au quarante-unième degré de

1778. latitude septentrionale. Ce district qui, suivant l'ordre des choses, devoit appartenir à la Pensylvanie, avoit néanmoins été cultivé depuis la conclusion de la guerre de 1756 avec beaucoup d'ardeur, par des essaims nombreux de la province de Connecticut, ce qui avoit occasionné une guerre ouverte entre les Pensylvaniens & les habitans du Connecticut. Les chartres qu'on leur avoit accordées sembloient s'entre-choquer. Il paroît que le Gouvernement Britannique ne s'étoit pas beaucoup embarrassé de fixer la géographie de déserts immenses & incultes qui ne rapportoient alors aucun bénéfice, & qu'il n'avoit pas prévu les disputes qui pourroient ensuite s'élever au sujet de leurs limites. La chartre des habitans du Connecticut leur accordoit toutes les terres vers l'occident contenues dans les degrés de latitude qu'ils possédoient sur les côtes jusqu'à l'Océan Pacifique, excepté celles qui étoient déjà occupées par d'autres Puissances. La nouvelle-York & la Nouvelle-Jersey croisoient les terres ainsi accordées, & conséquemment devoient jouir de cette exception. La Pensylvanie fut ensuite donnée à M. Penn & à ses sectateurs. Cet Etat est situé plus à l'occident dans une ligne parallèle avec les deux autres. Les habitans du Connecticut admettoient la validité de l'exception en faveur de la Nouvelle-York &

de la Nouvelle - Jersey ; mais ils ne vouloient 1778.
point reconnoître les prétentions des Pensylva-
niens , & soutenoient qu'une chartre accordée
après la leur ne pouvoit point affecter leurs
droits.

L'établissement de Wyoming consistoit en huit
Townships (1) , dont chacune contenoit un
quarré de cinq milles admirablement bien situées
des deux côtés de la Susquehanna.

Un pays dont la situation & le climat étoient
tels que nous venons de les décrire , qui avoit
un terroir des plus fertiles , où chaque individu ,
par le moyen d'un travail aisé , se procuroit tous
les besoins de la vie , où les hommes n'étoient
ni fort riches , ni fort élevés en dignité , for-
moit un tableau de cette félicité primordiale ,
qu'il paroît impossible à la nature humaine de
surpasser. Aussi cet établissement avoit-il fait des
progrès incroyables , & , quoiqu'il fût encore dans
son enfance , la population s'y étoit tellement
accrue , qu'il avoit été capable d'envoyer quatre
cens hommes à l'armée des Etats. Nonobstant

(1) Township est une espèce de bourg qui forme
un corps , ou ce que les Anglais appellent *Corporation-
Town* , avec cette différence cependant que les mai-
sons sont plus éloignées les unes des autres , chaque
particulier ayant une grande étendue de terre autour de
son habitation.

1778. le manque de tant de bras utiles à une nouvelle plantation, la terre donnoit des moissons si abondantes, & les prairies étoient tellement couvertes de bétail, que les habitans ne contribuèrent pas moins à approvisionner l'armée qu'à la recruter. Ils avoient aussi pourvu aux dangers qu'ils appréhendoient de la part des Sauvages, à cause de leur situation éloignée, en bâtissant quatre forts qui auroient été suffisans pour arrêter leurs incursions, si ces derniers n'eussent été assistés de plusieurs Européens.

La beauté du climat & la fertilité du sol n'avoient pas empêché les discordes politiques de croître dans ce lieu charmant. Quoique par le nombre des soldats qu'ils fournissoient pour la défense de la liberté, on pût croire qu'ils étoient tous animés des mêmes principes, il y avoit cependant plusieurs *Tories* parmi eux. La différence d'opinions politiques dans ces temps de trouble, excitoit des animosités de part & d'autre, qui empoisonnoient même le repos des familles, divisoient les plus proches parens & étouffèrent par la suite toutes les loix de la Nature & de l'humanité. Le parti républicain étant le plus fort, persécuta sans miséricorde ceux qui soutenoient l'ancien Gouvernement. On vit pour la première fois des prisons s'élever sur ces bords enchantés. Les *Tories* furent par-tout tourmen-

rés, insultés, & plusieurs d'entre eux envoyés comme traîtres dans le Connecticut, d'autres dépouillés de leurs biens & chassés de l'établissement. Ces derniers se retirèrent naturellement avec les Sauvages, & tâchèrent de trouver chez eux cet asyle que leurs confrères leur refusoient.

Peu de temps après le départ de ces Royalistes, quelques Indiens vinrent à Wilkesbury avec un parlementaire pour réclamer les effets des réfugiés, représentant qu'ils avoient eux-mêmes été tellement troublés dans leurs chasses, qu'ils n'étoient point capables de nourrir un si grand nombre de leurs confrères; mais que si les Républicains vouloient rendre les vaches & les chevaux des *Tories*, ils leur donneroient des terres suffisamment pour se soutenir eux-mêmes. Au lieu d'accorder une demande si juste, ils se saisirent de ces Ambassadeurs, les firent fouetter & les renvoyèrent. Ce traitement excita le plus grand ressentiment chez cette Nation féroce & altière, & elle résolut d'en prendre vengeance. Avant de commencer les hostilités, elle envoya cependant une seconde ambassade. Le Colonel Dier, alors membre du Congrès pour la province de Connecticut, écrivit aux habitans de Wyoming, & leur représenta l'injustice & la mauvaise politique de leurs procédés; mais ils ne firent aucune attention à ses remontrances, & tâchèrent de se saisir encore

1778. une fois de ces nouveaux envoyés. Ils n'en purent cependant prendre que deux, les autres échappèrent. Après cette démarche, ils commencèrent à craindre la vengeance des Indiens & à réfléchir sur leur état de foiblesse. Ils firent demander du secours au Général Washington & à d'autres personnes en place, mais il étoit trop tard.

Que ne m'est-il permis de jeter un voile ténébreux sur les horreurs que je vais décrire; mais mon devoir m'oblige de ne cacher aucun des évènements de cette révolution qui sont parvenus à ma connoissance : puisse cette relation produire l'effet que je me propose, & empêcher les peuples & les Princes d'entrer si promptement en guerre, puisqu'il en résulte souvent des crimes qui dégradent la nature humaine.

Vers le commencement de Juillet, les ennemis parurent soudainement sur la Susquehanna au nombre de huit cents, les blancs sous la conduite de Butler, & les Indiens sous celle de Brandt; mais ils étoient tous peints & déguisés en Sauvages, excepté leurs Officiers qui portoient un uniforme. Ils firent d'abord des incursions sur les frontières, brûlant & saccageant tout ce qu'ils rencontroient. Plusieurs habitans furent enfermés dans leurs maisons & périrent dans les flammes avec leurs effets. Lorsqu'ils

eurent rassemblé un nombre suffisant de canots, 1778.
ils descendirent la rivière afin d'attaquer l'établissement de Wyoming. A leur approche, la plupart des habitans se retirèrent dans le fort Kingston, qui étoit le plus considérable. Le Colonel Butler voyant que les habitans avoient abandonné leurs demeures, leur proposa de se rendre & de sortir du pays. Cette proposition fut rejetée par les émigrans de la Nouvelle-Angleterre, qui résolurent d'aller à la rencontre des assaillans en pleine campagne. Ils avancèrent hardiment sur les Indiens, qui firent mine de fuir jusqu'à ce qu'ils les eurent attirés dans l'endroit où ils vouloient les attaquer. Les Républicains se trouvèrent alors tout d'un coup entourés, & quelques-uns de leurs chefs les abandonnèrent. Ils se défendirent cependant avec vigueur, & dirigèrent si bien leur feu, qu'ils obtinrent quelque avantage sur leurs ennemis. Les Indiens se croyant sûrs de succès, à cause de leur nombre, jettèrent leurs fusils par terre, & fondirent sur eux avec leurs tomohawcks & leurs lances. Les Républicains résistèrent encore à cette furieuse attaque; mais les *Tories* & les Sauvages, animés par l'esprit de vengeance, combattoient avec tant d'acharnement, qu'ils les mirent en déroute & les obligèrent à prendre la fuite. Plusieurs d'entre eux se précipitèrent

1778. dans la rivière, dans l'espérance d'atteindre l'autre bord; les Indiens s'y précipitèrent avec eux, & étant nuds & meilleurs nageurs, n'eurent pas de peine à les atteindre & à les percer de leurs lances; il n'y en eut que trente-trois qui gagnèrent la rive opposée, ceux qui furent pris vivans furent ce même jour-là liés à des arbres & brûlés.

Les vieillards, les femmes & les enfans qui étoient dans le fort purent voir ce combat furieux, & entendre les cris de leurs amis & de leurs parens. Quelle situation pour une tendre épouse de voir tomber un époux chéri! Pour un père & une mère de voir périr un fils qui faisoit l'espoir de leur vieillesse! A peine cette scène étoit-elle finie, qu'il s'en présenta une nouvelle d'une autre nature. Les Indiens n'eurent pas plutôt dépouillé de leurs chevelures les victimes qui avoient tombé sous leurs coups, qu'ils demandèrent le fort; on le leur rendit avec beaucoup de soumission. Cent d'entre eux entrèrent alors dans la place, dans tout le triomphe de la victoire, avec les chevelures des parens & des amis des prisonniers. On n'entendit plus que les cris lamentables des femmes & des enfans, tous s'attendoient à une mort certaine; mais les Indiens montrèrent un degré d'humanité auquel ils n'étoient pas accoutumés.

Satisfaits

Satisfaits d'avoir massacré ceux qu'ils avoient trouvés les armes à la main, ils épargnèrent les 1778. vieillards, les femmes & les enfans. Il s'ensuivit après cela une scène de dévastation dans toutes les *Townships*. Le fer, le feu & les autres instrumens de destruction triomphèrent tour-à-tour; les moissons furent brûlées, les maisons & les meubles de toute espèce détruits; les habitations des *Tories* restoient seules au milieu des ruines générales, & ressembloient à des îles; tous les chevaux & autre bétail que les Sauvages purent rassembler dans l'espace de huit jours furent conduits dans leur pays par un parti qu'ils détachèrent exprès. Les autres petits forts ayant appris la réduction de Kingston se rendirent à discrétion. On ordonna sur le champ aux différentes garnisons de se peindre le visage en rouge, ce qui devoit être le symbole de la paix, tant que les deux partis resteroient ensemble. C'est ainsi que furent détruits en un malheureux jour des travaux qui avoient demandé tant de tems & tant d'industrie. La plupart des infortunés qui survécurent à ce désastre, périrent de différentes manières; les uns eurent des fièvres violentes accompagnées de transport, & moururent comme enragés; d'autres demeurèrent dans une douce langueur, & tombèrent dans une espèce d'insensibilité.

1778.

Les Américains étoient trop occupés d'ailleurs pour pouvoir tirer vengeance de toutes ces horreurs. Il y eut cependant quelques petites expéditions conduites avec beaucoup de fermeté & de persévérance. Quoiqu'elles puissent se justifier par la loi du talion , & même par la politique , elles ne servirent qu'à renouveler des cruautés qui font gémir tout être pensant , lorsqu'il réfléchit aux excès où les passions conduisent les hommes. Dans le cours de l'été le Colonel Clarke partit de Virginie à la tête d'environ deux cens cinquante hommes pour une de ces expéditions. Elle paroîtra sans doute extraordinaire à ceux qui ne sont accoutumés qu'aux opérations militaires de l'Europe. Ce détachement , pour parvenir à l'objet de sa destination , étoit obligé de faire quatre cens lieues à travers un pays inculte & inhabité : il est vrai que la plus grande partie du chemin il avoit l'avantage des rivières.

Son dessein étoit de s'emparer de ces plantations , que les Canadiens ont établies sur le haut Mississipi , dans la belle & fertile contrée des Illinois. Il paroît que le Gouverneur de ces établissemens étoit l'auteur des incursions des Sauvages , & du ravage qu'ils avoient causé ; que depuis le commencement des troubles il avoit été agent du Gouvernement Britannique , &

qu'il avoit offert de grandes récompenses à ceux 1778
qui lui apporteroient des chevelures. Il paroît
aussi qu'il faisoit de continuels efforts pour ex-
citer les Indiens de l'Ohio & du Mississipi à
entreprendre des expéditions contre les établis-
semens éloignés des Etats-Unis. C'étoit pour
punir cette conduite que le Colonel Clarke étoit
parti de Virginie avec son petit détachement.
Après avoir descendu l'Ohio jusqu'à vingt lieues
de son embouchure où il cacha ses bateaux, il
s'avança par terre vers le nord. Dans cette
marche les soldats portèrent eux-mêmes leurs
provisions, & après les avoir consommées, furent
deux jours sans trouver la moindre nourriture.
Lorsqu'ils arrivèrent dans cet état à la ville de
Kaskaskias vers le milieu de la nuit, ils réso-
lurent de la prendre ou de périr.

Cette ville contenoit environ deux cens cin-
quante maisons, & étoit fortifiée de manière
à pouvoir résister à des ennemis plus formida-
bles; mais comme les habitans n'avoient aucune
idée du danger qui les menaçoit, ils n'étoient
pas du tout sur leur garde: c'est pourquoi la
surprise fut complète. La ville & le fort furent
pris sans bruit & sans opposition, avant que les
habitans fussent bien éveillés, & il ne s'en
échappa pas un seul pour porter l'alarme aux
établissmens voisins. Phillipe Rocheblave, qui

1778. en étoit Gouverneur , & qui avoit fait paroître tant d'inimitié contre les Américains , fut envoyé à la Virginie avec tous ses papiers , qui contenoient les instructions qu'il avoit reçues de Quebec , de Détroit & de Michillimackinack , pour soulever les Indiens. Les habitans furent obligés de prêter serment de fidélité aux Etats-Unis , & le fort servit de quartier général aux vainqueurs. Ceux-ci envoyèrent encore plus loin un petit détachement à cheval , qui s'empara avec autant de facilité d'une ville Française ou plutôt Canadienne , le long du fleuve Mississipi. Les habitans ne firent point de difficulté de prêter serment , & parurent même satisfaits de changer de maîtres ; car ils accoururent sans nécessité des campagnes voisines pour reconnoître l'autorité des Etats-Unis.

Le Colonel Clarke se prépara ensuite à prendre vengeance des Indiens. Se trouvant au milieu de leurs établissemens , il les attaqua avec tant de célérité & de jugement , que ces Sauvages n'eurent point le temps de se reconnoître. Ils éprouvèrent alors au sein de leurs familles les calamités qu'ils avoient si souvent fait éprouver aux autres. Leurs cabanes furent brûlées & leurs moissons détruites. Cette mesure les rendit plus timides & plus circonspects par la suite. Ils ne furent plus si prompts à joindre

les Anglais & les réfugiés. En même temps les 1778.
habitans des frontières ayant appris les succès
du Colonel Clarke , commencèrent à reprendre
courage & formèrent de nouvelles expéditions.
Le Colonel Butler partit de Schoharie sur les
derrières de la Pensylvanie avec un régiment &
quelques chasseurs pour surprendre les *Tories* &
Indiens qui avoient détruit Wyoming. Ils étoient
entremêlés & habitoient une étendue de pays
bien cultivé au - delà des montagnes situées à
l'ouest de la haute Delaware. Après avoir gagné
la source de cette rivière , Butler marcha pen-
dant deux jours le long de ses rives ; puis tour-
nant à droite , il croisa les montagnes & s'ap-
procha de la Susquehanna , qui étoit le théâtre
où il devoit agir. Ses soldats détruisirent les mois-
sons , les villages & autres édifices , & ne lais-
sèrent pas pierre sur pierre ; mais les habitans
avoient eu la précaution de prendre la fuite ,
& avoient par ce moyen évité une mort cer-
taine , & qu'ils avoient bien méritée.

Il est impossible de concevoir les misères que
les Américains éprouvèrent dans cette expédi-
tion : quoiqu'ils eussent plusieurs chevaux , ils
étoient cependant obligés de porter des provi-
sions pour six jours , & , ainsi chargés , de passer
des rivières & des criques qui paroïtroient même
difficiles à des Européens sans aucun fardeau.

1778. Après la fatigue d'une longue marche, n'osant pas quelquefois allumer de feu de peur d'être découverts, ils couchoient dans les plaines exposés au froid de la nuit & aux grandes pluies qui tombent ordinairement dans cette saison de l'année, tandis que par les mêmes causes leurs armes devenoient inutiles au moment où ils en avoient le plus besoin.

Quand ils voulurent s'en retourner, ils furent exposés à des dangers d'une nouvelle espèce; car les rivières étant considérablement augmentées, ne leur permirent plus de passer, & ils se trouvèrent au milieu des ennemis épuisés de faim & de fatigue : ils surmontèrent cependant toutes ces difficultés. C'est ainsi que les deux partis faisoient la guerre sur les frontières avec beaucoup de hardiesse & de constance, portant le fer & le feu, & offrant une variété épouvantable de scènes d'horreur & de dévastation.



C H A P I T R E X V I I I.

PENDANT que ces choses se passoient au-
delà des montagnes , Philadelphie voyoit pour
la première fois dans son enceinte, le Ministre
d'un des plus puissans Monarques de l'Europe,
& le Congrès étoit occupé de la manière dont
il devoit le recevoir. Ce spectacle devoit causer
bien de la joie au parti Républicain & à ceux
qui desiroient l'indépendance des Etats-Unis,
puisqu'avec l'assistance d'un pareil Allié, elle
paroissoit assurée. Au commencement d'Août
M. Gérard arriva à Philadelphie , en qualité
de Ministre plénipotentiaire pour la Cour de
France. Le 5 du même mois, le Congrès étant
assemblé, on y prit les résolutions suivantes :
Arrêté , « que les portes de la chambre seront
» ouvertes pendant qu'on donnera audience au
» Ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Très-
» Chrétienne.
» Qu'il soit recommandé aux Délégués de
» Pensylvanie d'informer le Vice-Président, le
» Conseil suprême & l'Orateur de cet Etat,
» que le Congrès donnera audience demain à
» midi au Ministre plénipotentiaire de Sa Ma-
» jesté Très-Chrétienne.

1778.

1778. » Qu'il soit permis à chaque Membre du
» Congrès de donner deux billets d'entrée, &
» qu'aucune personne ne soit admise sans bil-
» let ». En conséquence, M. Gérard fut intro-
duit le lendemain à l'audience par deux Mem-
bres du Congrès, & étant assis sur son siège,
son Secrétaire présenta au Président une lettre
du Roi de France adressée comme suit :

« A nos très-chers grands amis & alliés le
» Président & les Membres du Congrès général
» des Etats-Unis.

Le contenu de cette lettre étoit :

« TRÈS-CHERS GRANDS AMIS ET ALLIÉS ;

» Les traités que nous avons signés avec vous,
» en conséquence des propositions que vos Dé-
» putés nous ont faites de votre part, vous font
» un garant assuré de notre affection pour les
» Etats-Unis en général, & pour chacun d'eux
» en particulier, ainsi que de l'intérêt que nous
» prenons & que nous prendrons constamment
» à leur bonheur & à leur prospérité. C'est pour
» vous en convaincre d'une manière plus particu-
» lière, que nous avons nommé le sieur Gérard,
» Secrétaire de notre Conseil d'Etat, pour rési-
» der auprès de vous en qualité de notre Mi-
» nistre plénipotentiaire. Il connoît d'autant

» mieux les sentimens que nous vous portons, 1778.
» & il est d'autant plus en état de vous en
» rendre témoignage, qu'il a été chargé de notre
» part de négocier avec vos Députés, & qu'il
» a signé avec eux les traités qui cimentent notre
» union. Nous vous prions d'ajouter foi entière
» à tout ce qu'il vous dira de notre part, prin-
» cipalement lorsqu'il vous assurera de notre
» affection & de notre constante amitié pour
» vous. Sur ce nous prions Dieu qu'il vous ait,
» très chers grands amis & alliés, en sa sainte
» & digne garde.

» Ecrit à Versailles, le 28 Mars 1778, votre
» bon ami & allié,

» LOUIS.

» *Et plus bas,*

» GRAVIER DE VERGENNES ».

Le Ministre fut ensuite annoncé à la Chambre;
sur quoi il se leva, & s'adressa au Congrès de
la manière suivante :

» MESSIEURS,

» Les liaisons que le Roi mon Maître a for-
» mées avec les Etats-Unis de l'Amérique lui
» sont si agréables, qu'il n'a pas voulu différer
» de m'envoyer auprès de vous pour les ci-
» menter. Sa Majesté apprendra avec satisfaction

1778. » que les sentimens qui se sont manifestés à
» cette occasion justifient la confiance que lui
» avoient inspiré le zèle & le caractère des
» Députés des Etats-Unis en France; la sagesse
» & la fermeté qui ont dirigé vos résolutions,
» ainsi que la constance & le courage, que les
» peuples ont fait éclater. Vous savez, Messieurs,
» que cette confiance a fait la base du plan vrai-
» ment amical & désintéressé sur lequel Sa Ma-
» jesté a traité avec les Etats-Unis.

» Il n'a pas dépendu d'elle, que ses engage-
» mens n'assurassent votre indépendance & votre
» repos sans effusion ultérieur du sang, & sans
» aggraver les maux de l'humanité, dont toute
» son ambition est d'assurer le bonheur; mais
» les dispositions & les résolutions hostiles de
» l'ennemi commun, ayant donné, à des en-
» gagemens purement éventuels, une force ac-
» tuelle, positive, permanente & indissoluble,
» le Roi mon maître a pensé que les deux
» Alliés ne doivent plus s'occuper que des
» moyens de les remplir de la manière la plus
» utile à la cause commune, & la plus efficace
» pour parvenir à la paix, qui est l'objet de
» l'alliance. C'est d'après ce principe que Sa
» Majesté s'est hâtée de vous envoyer un se-
» cours puissant: vous ne le devez, Messieurs,
» qu'à son amitié, à l'intérêt sincère qu'elle

„ prend aux avantages des Etats-Unis & au desir 1778:
„ qu'elle a de concourir efficacement à affermir
„ votre repos & votre prospérité sur des bases
„ honorables & solides. Elle espère d'ailleurs,
„ que les principes adoptés par les différens Gou-
„ vernemens contribueront à étendre les liai-
„ sons que l'intérêt mutuel des peuples respec-
„ tifs avoit déjà commencé à établir entre eux.
„ Le principal point de mes instructions est de
„ faire marcher sur la même ligne les intérêts
„ de la France & ceux des Etats-Unis. Je me
„ flatte, Messieurs, que ma conduite passée,
„ dans les affaires qui les intéressent, vous aura
„ déjà convaincu que je n'ai point de desir plus
„ cher que celui d'exécuter mes instructions de
„ manière à mériter la confiance du Congrès,
„ l'amitié de ses Membres, & l'estime de tous
„ les citoyens.

„ GERARD „.

Il donna ensuite copie de ce discours au Secrétaire, qui la présenta au Président, qui y fit la réponse suivante :

„ MONSIEUR,

„ Les traités entre Sa Majesté Très-Chrétienne
„ & les Etats-Unis de l'Amérique démontrent

1778. » si évidemment sa sagesse & sa magnanimité,
» qu'ils ne manqueront point d'exciter le res-
» pect de toutes les Nations. Les vertueux ci-
» toyens de l'Amérique en particulier n'oublie-
» ront jamais l'attention bienfaisante qu'elle a
» bien voulu faire à la violation de leurs droits ,
» & ne cesseront de reconnoître le doigt de
» la Providence , en leur suscitant un ami si
» puissant & si illustre. C'est l'espérance & l'o-
» pinion du Congrès , que l'expérience aug-
» mentera tous les jours la confiance que Sa
» Majesté veut bien avoir en la fermeté de ces
» Etats.

» Cette Assemblée est pleinement convain-
» cue , Monsieur , que s'il n'avoit dépendu que
» de Sa Majesté Très-Chrétienne , non-seule-
» ment l'indépendance de ces Etats auroit été
» universellement reconnue ; mais même leur
» tranquillité pleinement établie. Nous sommes
» extrêmement fâchés de cette soif de dominer
» qui a donné naissance à la guerre présente ,
» & qui prolonge les misères & les calamités
» du genre humain. Nous desirons avec ardeur
» de remettre l'épée dans le fourreau , & d'éviter
» l'effusion ultérieure de sang ; mais nous sommes
» déterminés , par tous les moyens qui sont
» en notre pouvoir , à remplir ces engagements
» éventuels qui ont acquis une force positive &

» permanente, par les desseins & les mesures 1778.
» hostiles de l'ennemi commun.

» Le Congrès a lieu de croire que les secours
» que Sa Majesté vient si sagement & si géné-
» reusement d'envoyer, inspireront à la Grande-
» Bretagne des sentimens de justice & de mo-
» dération, avanceront les intérêts de la France
» & de l'Amérique, & assureront la paix &
» la tranquillité sur des fondemens solides &
» honorables. Il n'y a point de doute non plus,
» que ceux qui sont à la tête des différens Gou-
» vernemens de ces Etats, ne tâchent de cimen-
» ter entre eux & les Français une union dont
» ils ont déjà éprouvé les effets salutaires.

« MONSIEUR,

» Connoissant les efforts que vous avez faits
» afin d'avancer les intérêts de ces Etats & de
» votre patrie, c'est avec la plus grande satis-
» faction que le Congrès reçoit, comme le pre-
» mier Ministre de Sa Majesté Très-Chrétienne,
» une personne dont la conduite passée fournit
» un heureux présage qu'elle méritera la con-
» fiance de ce corps, l'amitié de ses Membres
» & l'estime des citoyens de l'Amérique.

» HENRI LAURENS ».

Le Secrétaire du Congrès donna copie de ce

1778. discours au Ministre de France , après quoi ce dernier se retira , & fut reconduit chez lui de la même manière dont il avoit été amené à la Chambre , dans un carrosse à six chevaux appartenant au Congrès par MM. Henry Lee & Samuel Adams.

L'arrivée & la réception du Ministre de France firent beaucoup d'impression sur les Américains. Ils commencèrent alors à s'appercevoir du degré d'importance qu'ils avoient acquis parmi les Nations de l'Europe. Dans un de leurs écrits , ils s'expriment de la manière suivante : « C'est » ainsi que le nouveau Monde vient de con- » templer un spectacle aussi noble qu'il est nou- » veau ; les Représentans des Etats - Unis de » l'Amérique donnant solennellement une au- » dience publique au Ministre plénipotentiaire » du plus puissant Prince de l'Europe. Il y a » quatre ans on n'avoit pas même d'idée qu'un » pareil évènement fût si près d'arriver. C'est » le Tout-Puissant qui élève ; il a placé l'Amé- » rique parmi les Puissances de la terre , & l'a » revêtue de la robe de souveraineté ».

La présence de ce Ministre , les assurances de secours qu'il apportoit , l'arrivée du Comte d'Estaing , l'évacuation de Philadelphie , & la retraite de l'armée Anglaise furent des évènements qui arrivèrent presque en même temps ,

& qui élevèrent tellement les Américains qu'ils regardèrent alors leur indépendance comme certaine. C'est pourquoi ils traitèrent avec mépris les propositions des Anglais. C'est aussi pour les mêmes raisons qu'ils insistèrent avec tant de fermeté qu'il étoit nécessaire de reconnoître l'Amérique indépendante avant de pouvoir entrer en traité avec les Commissaires du Roi d'Angleterre. 1778.

M. Johnstone, l'un des Commissaires, avoit autrefois été Gouverneur d'une province en Amérique, & il s'y étoit fait un grand nombre de connoissances. Il s'étoit, outre cela, distingué en Parlement, en soutenant la cause des Etats-Unis. Le Ministère espéroit beaucoup de son habileté & de ses connexions. Voyant que la résolution du Congrès ne présageoit rien de bon pour la Grande-Bretagne, il forma le dessein d'établir une correspondance avec des particuliers, & de tenter s'il ne pourroit point gagner quelques-uns de ses anciens amis qui, par leur influence, feroient ou capables de diriger les mesures du Congrès, ou du moins de détacher de ce Corps une partie de la Nation. Il écrivit donc plusieurs lettres à différens Membres de cette Assemblée, & à d'autres personnes de considération, en leur faisant des promesses indirectes de récompenses, en cas qu'ils contri-

1778. buassent à la réconciliation avec la Mère-Patrie.
Cette politique n'étoit pas mauvaise & pouvoit diviser les Américains. Bien des gens n'étoient point des plus satisfaits de l'alliance avec la France, & ces préjugés populaires qu'il est si difficile de déraciner au sujet de la différence de mœurs, de religion, de langage & de gouvernement, existoient encore dans toute leur force; mais malheureusement pour Johnstone, il s'adressa à des gens d'un caractère décidé. Ses lettres furent remises au Congrès, qui veilloit avec l'œil le plus jaloux sur la conduite des Commissaires. Le Congrès recommanda sur le champ aux Gouverneurs, au Général en chef & aux autres Officiers de prendre des mesures efficaces pour mettre fin à une correspondance si criminelle & si dangereuse. Il n'avoit d'abord nommé personne, & s'étoit contenté de dire que plusieurs lettres de l'ennemi avoient été adressées à des particuliers contenant des expressions insidieuses & calculées pour diviser le peuple; mais vers le commencement de Juillet, cette Assemblée prit une autre résolution, & ordonna que toutes les lettres au sujet des affaires publiques qui avoient été reçues par des particuliers, fussent mises devant la Chambre. Le Congrès n'ignoroit pas le contenu de ces lettres; mais c'étoit pour pouvoir les censurer publiquement.

ment. En conséquence de cet ordre, quelques lettres furent produites, & entre autres une du 1778.

Gouverneur Johnstone au Général Joseph Reed, & une autre à M. Morris. Dans la lettre au Général Reed il y avoit ce passage qui fut fort blâmé : « La personne qui contribuera à rétablir l'harmonie entre nous, & à réunir les différens partis que cette contestation a irrités, méritera beaucoup plus du Roi & du peuple, du patriotisme, de l'humanité & de l'amitié, que ce que l'on a encore jusqu'ici accordé à qui que ce soit ».

Dans la lettre à M. Morris il se trouvoit les phrases suivantes : « Je crois bien que ceux qui ont conduit les affaires de l'Amérique sont incapables de se laisser guider par de vils motifs ; mais dans toutes ces affaires il y a des risques, & celui qui s'expose doit être récompensé. Le Pilote, qui après avoir bien gouverné le vaisseau dans une tempête, le ramène sûrement dans le port, mérite d'être comblé d'honneurs & de richesses. Je pense que Washington & le Président du Congrès auront droit à toutes les faveurs qu'une Nation reconnoissante est capable d'accorder, s'ils peuvent encore une fois réunir nos intérêts & mettre fin aux calamités de la guerre ».

1778.

Ce qui offensa le plus le Congrès , fut la déclaration de M. Reed. Il dit que peu de jours après l'évacuation de Philadelphie il avoit reçu un message de la part d'une Dame qui desiroit lui parler touchant des affaires qu'elle ne pouvoit pas communiquer par écrit , qu'il s'étoit transporté chez elle à l'heure marquée , & qu'après une courte conversation sur le caractère des Commissaires en général , elle s'étoit étendue sur les talens du Gouverneur Johnstone , & avoit ajouté qu'il avoit toujours parlé très-favorablement de M. Reed , & qu'il avoit dessein de se servir de son crédit , afin d'avancer l'objet de sa commission si cela s'accordoit avec ses principes : que s'il employoit son influence pour rendre ce service à sa patrie , il feroit juste que le Gouvernement le récompensât , & qu'il pouvoit compter sur dix mille livres sterling , & sur toute place quelconque dans les Colonies qui étoit à la disposition du Roi : que lui , M. Reed , avoit répondu qu'il ne valoit pas la peine qu'on l'achetât ; mais que tel qu'il étoit , le Roi d'Angleterre n'étoit pas encore assez riche pour le payer.

Le Congrès ayant pris en considération les passages de ces lettres & la conversation de M. Reed avec Madame Fergusson , déclara : « que » ces passages & la conversation ne pouvoient

» être regardés que comme des tentatives pour 1778.
» corrompre le Congrès des Etats-Unis de l'Amé-
» rique ; que comme il ressentoit la plus grande
» indignation de ces tentatives atroces , il de-
» voit aussi la témoigner au Public ». Puis il en
vint à la résolution suivante : « Arrêté, qu'il est
» incompatible avec l'honneur de cette Chambre
» de tenir aucune correspondance avec George
» Johnstone , écuyer , & sur-tout de négocier
» aucune affaire avec lui dans laquelle la cause
» de la liberté & de la vertu est intéressée ».

Cet arrêté fut envoyé par un parlementaire à *New-York*.

La conduite du Congrès excita la colère de M. Johnstone au plus haut degré. Il publia une lettre très-sévère dans laquelle il accusoit les Membres de cette Assemblée de tous les plus grands crimes. Ils n'étoient plus alors ces hommes vertueux dont le patriotisme devoit servir d'exemple au genre humain , tels qu'il les avoit représentés à son arrivée : il soutenoit au contraire qu'ils avoient trahi leur patrie ; qu'ils agissoient d'une manière opposée aux sentimens du peuple en général ; qu'ils sacrifioient les intérêts les plus chers à de vils motifs ; qu'ils trompoient leurs constituans & les conduisoient les yeux bandés dans un précipice inévitable. Il déclaroit ensuite qu'il étoit tout-à-fait indiffé-

1778. rent au sujet de leur opinion , & que loin de prendre l'arrêté qu'ils avoient envoyé comme une insulte , il le regardoit comme une marque de distinction. Dans cette lettre M. Johnstone ne nioit pas absolument les faits dont on l'accusoit ; mais il ne les avouoit pas non plus , il se réservoit la liberté de justifier sa conduite dans un autre temps. Il attribuoit cependant *ces résolutions* à la malignité du Congrès , disant qu'il ne les avoit prises que pour enflammer le peuple & l'engager à souffrir les calamités de la guerre , & à frustrer les effets salutaires que les négociations auroient pu produire. Il ajouta que pour faire avorter leurs desseins criminels , il se démettoit de toutes ses charges , & qu'il ne vouloit plus agir comme Commissaire , ou autrement , dans aucune négociation où le Congrès auroit part.

Il est bon d'observer que M. Johnstone nia par la suite qu'il eût jamais autorisé Madame Ferguson à faire des propositions au Général Reed.

Les autres Commissaires firent réponse à la déclaration du Congrès , & défavouèrent toute connoissance directe ou indirecte de ce dont il s'agissoit ; ils prirent en même temps beaucoup de soin de ne se servir d'aucune expression qui pût tendre à reconnoître la vérité des assertions du Congrès ,

ou à avouer que quelqu'un fût autorisé à traiter 1778.
avec M. Reed ; en parlant de leur confrère , ils
dirent qu'ils n'étoit pas nécessaire d'entrer dans
aucune explication touchant la conduite d'un
homme dont les talens & l'intégrité étoient re-
connus. Ils rendirent témoignage à la libéralité
de ses sentimens & aux principes équitables ,
suivant lesquels il avoit dessein de rétablir l'har-
monie entre les deux nations : le grand objet
de cette publication , ainsi que de celle de M.
Johnstone , étoit d'empêcher l'effet des traités
avec la France , de disputer l'autorité du Con-
grès , pour les accepter ou les ratifier , & de
rendre la conduite de cette assemblée odieuse
au peuple. C'est pourquoi , après avoir d'abord
posé , comme un fait incontestable , qu'une
alliance avec la France étoit tout-à-fait contraire
aux intérêts de l'Amérique , & devoit détruire
ses droits civils & religieux ; ils tâchèrent en-
suite de prouver que le peuple n'étoit nullement
tenu , ni par l'honneur , ni par la foi publique ,
à ratifier ces traités. Pour soutenir cette doctrine ,
ils alléguèrent que les concessions de la France
ne devoient leur origine qu'au bill *conciliatoire*
de la Grande-Bretagne. La Cour de Versailles ,
continuoient-ils , s'appercevant de la réunion ,
de la félicité & de la force que les mesures pa-
cifiques du Parlement Britannique vont produire

1778. dans toute l'étendue de l'Empire, s'est hâtée d'accorder des conditions qu'elle avoit jusqu'ici refusées avec dédain, afin de prolonger les troubles, & de faire servir les Colonies d'instrument à l'ambition & à la perfidie Françaises.

Ils examinèrent ensuite la validité que la ratification du Congrès pouvoit donner aux traités, & s'efforcèrent de persuader au peuple que cette assemblée avoit beaucoup excédé ses pouvoirs en demandant des préliminaires inadmissibles avant d'entrer en négociations; ce qui avoit détruit tous les moyens d'accommodement. Ils soutinrent que, suivant la constitution actuelle, le Congrès n'étoit pas autorisé à prendre des mesures si décisives, & à prononcer en dernier ressort sur des questions de cette importance, sans prendre des instructions de ses constituans, après que la question auroit été agitée librement dans leurs assemblées respectives. Ils pointèrent donc toute leur artillerie contre le Congrès qu'ils accusèrent de trahir le dépôt qui lui étoit confié, d'agir d'une manière contraire aux sentimens du peuple en général, & de sacrifier le bien-être de l'Amérique à ses vues ambitieuses & intéressées.

Plusieurs Ecrivains habiles, & entre autres M. Drayton, & l'Auteur d'une brochure célèbre

appelée *Commonsense* , entreprirent la défense 1778.
du Congrès , & s'efforcèrent de prouver la faus-
seté de toutes ces assertions. Ils attaquèrent
d'abord ce qui pouvoit opérer davantage sur
l'esprit du peuple ; savoir , que les traités avec
la France n'avoient été conclus qu'à cause du
bill *conciliatoire* de la Grande-Bretagne. Ils dé-
montrèrent par les dates que cela étoit absolu-
ment faux , & ils firent voir au public les con-
tradictions dont les écrits des Commissaires
étoient remplis. Ils entreprirent ensuite de prou-
ver que les concessions de l'Angleterre , loin
d'avoir été la cause de la conclusion des traités
avec la France , n'avoient au contraire été que
les effets produits par ces traités. Dans une de
ces publications , on remarquoit avec esprit que
ces Commissaires , qui refusoient au Congrès
une autorité suffisante pour conclure des traités
avec la France , avoient eux-mêmes offert de traiter
avec lui , & que le chagrin & le dépit qu'ils té-
moignèrent , parce que leurs propositions avoient
été rejetées , ne montroient que trop combien
ils étoient convaincus de sa compétence. En ré-
futant les Commissaires , quelques-uns de ces Ecri-
vains avancèrent des choses qui n'eurent , peut-
être , jamais lieu que dans leur imagination. Ils
dirent que la Grande-Bretagne , pour engager la
France à souffrir la réduction de l'Amérique , lui

1778. avoit offert une partie considérable de ses possessions dans les Indes Orientales , & les mêmes avantages dont jouissoient les Anglais sur la côte d'Afrique. Les Commissaires ne s'attendoient pas que leurs écrits pussent avoir aucun effet sur la conduite du Congrès ; mais ils s'imaginoient qu'ils feroient quelque impression sur l'esprit du peuple , & c'est en quoi ils furent trompés. Cette ressource étant aussi épuisée , ils résolurent de changer de système , & d'annoncer la guerre , le carnage & la destruction sous les formes les plus épouvantables. Ceux qui conseilloient une guerre de pillage , disoient que la nature du pays l'exposoit plus qu'aucun autre à des incursions ; qu'il étoit impossible de défendre cette longue étendue de côtes contre les attaques d'une marine supérieure accompagnée d'un nombre modéré de troupes de terre qui pouvoient débarquer dans différens endroits , & porter par-tout la désolation. Ces nombreuses criques , ces belles rivières qui servoient autrefois à répandre l'abondance dans les endroits les plus éloignés , pouvoient alors servir à y porter le fer & le feu. La disposition du pays , qui est planté de petites villes & de villages ouverts , dont les maisons sont même à une grande distance les unes des autres , rendroit le succès de cette guerre infaillible.

Le 3 Octobre , les Commissaires publièrent 1778.
cette fameuse proclamation qui a fait tant de bruit
dans toute l'Europe , & qui n'a pas causé moins
de débats dans les deux Chambres du Parle-
ment Britannique , que dans le Congrès des
Etats-Unis.

Dans ce manifeste , ils faisoient une longue
récapitulation des argumens qu'ils avoient déjà
avancés dans leur déclaration précédente tou-
chant les traités avec la France , la conduite &
les vues du Congrès , son opiniâtreté criminelle
à rejeter toutes les propositions d'accommode-
ment. Ils en venoient ensuite à l'énumération
de leurs efforts répétés pour rétablir la tran-
quillité & la félicité du peuple , & des grands
avantages qu'offroit le bill *conciliatoire* ; après
quoi , ils déclaroient leur intention de retourner
en Angleterre. Ils offroient , cependant , les
conditions qu'ils avoient d'abord proposées tant
qu'ils resteroient dans le pays. Après ce préam-
bule , les Commissaires dirent qu'ils croyoient
qu'il étoit nécessaire d'avertir les Américains
du changement qu'il y auroit dans la méthode
de faire la guerre , s'ils persistoient dans leur opi-
niâtreté , & continuoient d'être alliés de la
France.

Voici leurs expressions :

« La politique , ainsi que la bienfaisance de

1778. » l'Angleterre , ont jusqu'ici modéré les hor-
» reurs de la guerre , tandis qu'elles ne servoient
» qu'à affliger des peuples que nous regardions
» encore comme nos compatriotes , & à déso-
» ler un pays qui devoit bientôt redevenir une
» source d'avantages mutuels ; mais lorsque ce
» pays entretient le noir dessein de s'aliéner &
» même d'engager toutes ses ressources à nos
» ennemis , alors l'objet est changé , & la
» question est de savoir comment la Grande-
» Bretagne pourra , par tous les moyens pos-
» sibles , rendre inutile une liaison formée pour
» sa ruine , & pour l'aggrandissement de la
» Maison de Bourbon ».

Le Congrès répondit , le 10 du même mois ,
à ce manifeste , par une déclaration qui aver-
tissoit le peuple de son danger , & qui lui re-
commandoit de prendre des précautions. « Nos
» ennemis barbares , dit - il , désespérant de
» pouvoir nous assujettir par la force ouverte ,
» veulent , pour dernier effort , ravager , brû-
» ler & détruire toutes les villes & villages du
» continent de l'Amérique , où il leur sera
» possible de pénétrer. C'est pourquoi , il seroit
» à propos que les plus exposés à leurs incur-
» sions bâtissent des barraques à trente milles
» dans la campagne , afin d'y faire conduire les
» femmes , les enfans , le bétail , & leurs ef-
» fets ».

Dans un autre endroit , le Congrès s'ex-
prime ainsi : « Il est recommandé aux peuples
» de ces Etats , quand l'ennemi commencera
» à détruire les villes , de brûler & ravager
» les habitations des *Tories* & des ennemis
» de la liberté & de l'indépendance , en pre-
» nant cependant soin de ne point les traiter
» avec cruauté , n'ayant pas dessein d'imiter
» en cela nos ennemis , ou leurs alliés Alle-
» mans , Nègres , ou de sang mêlé ».

Environ trois semaines après , le Congrès
publia un autre manifeste rempli d'amertume
& d'acrimonie. Il dit que ne pouvant empê-
cher les calamités de la guerre , il avoit voulu
les diminuer , qu'il s'étoit étudié à épargner
ceux qui étoient armés contre lui , & à alléger
les chaînes de la captivité. Pour contraster cette
conduite avec celle de ses adversaires , il fit
un tableau hideux des énormités dont ceux-ci
avoient été coupables. « Ils ont , ajouta-t-il ,
» ravagé les campagnes , brûlé les villages
» sans défense , & massacré ses habitans. Leurs
» prisons ont servi de boucheries à nos soldats ,
» leurs vaisseaux à nos matelots , & ils ont insulté
» à nos malheurs par les affronts les plus piquans.
» Incapables de conquérir l'esprit indomptable
» de la liberté , ils ont bassement essayé de cor-
» rompre les représentans du peuple , & ont

1778.

1778. » fait usage de fourberies & d'adulations ser-
» viles ».

Les expressions suivantes sont les plus remarquables.

« Ils ont fait un jeu de l'humanité, en pre-
» nant plaisir à détruire les hommes; ils ont
» fait un jeu de la Religion, en prenant l'Être-
» Suprême à témoin, & en violant ses sacrés
» commandemens; ils ont fait un jeu de la
» raison même, en s'efforçant de prononcer que
» la liberté & la félicité de l'Amérique pou-
» voient être confiées à ceux qui ont vendu
» la leur sans être retenus par aucun sentiment
» d'honneur ou de honte.

» Mais puisqu'ils sont incorrigibles, & qu'ils
» ne se laissent toucher ni par la tendresse, ni
» par la compassion, il est de notre devoir de
» venger, par d'autres moyens, les droits du
» genre humain. C'est pourquoi nous, formant
» le Congrès des Etats-Unis, déclarons & pro-
» clamons que si nos ennemis ont la hardiesse de
» mettre leurs menaces à exécution, & de persister
» dans leur carrière de cruauté, nous prendrons
» une vengeance exemplaire qui fera craindre
» aux autres de tenir une pareille conduite. Nous
» appellons de la droiture de nos intentions à ce
» Dieu à qui les cœurs des hommes sont à décou-
» vert, & nous déclarons en sa sainte présence

» que , comme nous ne sommes guidés par 1778.
» aucun motif de passions personnelles , nous
» adhérons à cette résolution dans tous les
» changemens de condition possibles ».

C'est ainsi que la seconde commission du Gouvernement Britannique pour rétablir la paix, devint aussi inutile que la première. Outre les choses extraordinaires qui se passèrent pendant le séjour des Commissaires à *New - York* , & que nous avons déjà racontées ; il y eut une affaire qui causa beaucoup d'étonnement. M. le Marquis de la Fayette , piqué de quelques expressions insultantes dont les Commissaires s'étoient servis dans leur manifeste contre la nation Française, envoya un cartel à Mylord Carlisle , & le défia à un combat singulier. Cette démarche qui , dans toute autre occasion , auroit pu passer pour une bravade de jeune homme & être taxée de légèreté , n'étoit pas tout-à-fait inutile. Les Américains ne connoissoient pas encore les Français. Ils avoient été accoutumés , par des préjugés d'éducation , à les regarder comme des hommes inférieurs aux Anglais en courage , & il étoit bon de leur faire voir qu'un Français n'étoit nullement effrayé de se mesurer avec un habitant de la Grande-Bretagne ; d'ailleurs, cela diminueoit en quelque sorte l'importance des Commissaires dans l'esprit de la popu-

1778. lace, & lui donnoit une haute idée du courage & de l'attachement de leurs nouveaux alliés. Le Marquis étoit avec raison le favori des Américains. Dans un tems où les Puissances de l'Europe ne leur donnoient encore aucun secours, il avoit quitté une épouse aimable pour voler vers les plaines du nouveau Monde, afin d'y chercher le danger & la gloire. Cette dernière action augmenta beaucoup sa popularité. Les gens même les plus circonspects n'y voyoient que l'ardeur d'un jeune héros qui brûloit de se distinguer, & qui vouloit venger sa nation offensée. On passoit sur les irrégularités du procédé, & en convenant que Mylord Carlisle ne devoit point, comme Commissaire, accepter le cartel, on trouvoit que M. de la Fayette n'avoit pas mal fait de l'envoyer. Ce cartel fut refusé, & c'est à quoi tout le monde s'attendoit.



C H A P I T R E X I X.

TANDIS que la Nouvelle-York , les Jerseys , 1778.
la Pensylvanie & les frontières du Connecticut
éprouvoient toutes les calamités de la guerre ,
les provinces septentrionales & les méridionales
jouissoient d'une grande tranquillité ; car , de-
puis l'affaire de *Bunker's hill* , près de Boston ,
la tentative sur l'île Sullivan , les aventures de
Mylord Dunmore à la Virginie , & la défaite des
Tories dans les deux Carolines , il ne s'étoit passé
rien d'extraordinaire dans ces Etats. Il y avoit
cependant toujours quelques escarmouches entre
la Georgie & la Floride Orientale. Au printemps,
le Capitaine Willing avoit entrepris une expédition
sur le Mississipi qui causa bien des alarmes à la
Floride Occidentale. Le but de cette expédition
étoit de former une communication avec les
Espagnols de la Nouvelle-Orléans. Il descendit
ce grand fleuve , & surprit les établissemens des
Anglais situés sur sa rive orientale. Ces établis-
semens faisoient partie de la Floride occiden-
tale ; mais ils étoient trop éloignés pour que le
Gouvernement pût les protéger. Le Capitaine
Willing se comporta envers les habitans avec
beaucoup d'humanité. Quoiqu'ils fussent entière-

1778. ment en son pouvoir , il leur accorda toutes les conditions qu'ils demandèrent pour leur sûreté présente & à venir.

Lorsque la saison ne permit plus au Général Clinton d'agir dans les provinces septentrionales, il médita quelques expéditions pour le midi. Il crut qu'il étoit important de recouvrer la province de Georgie , tant parce qu'elle produisoit abondance de riz dont l'armée & la flotte avoient grand besoin , que parce que ces denrées servoient alors aux ennemis de la Grande-Bretagne, tant en Europe qu'en Amérique. D'ailleurs , cette Colonie , une fois réduite , elle serviroit de barrière à la Floride orientale , & cette dernière seroit délivrée des alarmes continuelles & de ces incursions auxquelles elle avoit été jusqu'ici exposée.

C'étoit les Colonies méridionales qui soutenoient le crédit des Etats-Unis en Europe , & c'étoit par leur médiation qu'ils recevoient les secours dont ils avoient besoin. En recouvrant la Georgie, le repos des provinces méridionales étoit affecté , & les Anglais avoient une ouverture dans la Caroline. *Charles-Town* pouvoit , par ce moyen , être attaquée d'un moment à l'autre , & le sort de toute la Colonie dépendoit de cette Capitale. Il chargea de cette expédition le Colonel Campbell qui avoit été mis en prison

prison à Boston par repréfailles du temps de 1778.
la prise du Général Lee. Ce Colonel avoit à
ses ordres un régiment d'infanterie , deux ba-
taillons d'Hessois , quatre de Loyalistes , & un
détachement d'artillerie. Il partit , le 27 No-
vembre , de *Sandy-Hook* , sous l'escorte d'une
petite escadre de vaisseaux de guerre comman-
dée par le Comodore Hyde-Parker. Le Géné-
ral-Major Prevost , qui commandoit les troupes
de la Floride orientale , avoit en même temps
reçu ordre d'assembler toutes ses forces , excepté
celles qui étoient absolument nécessaires pour
la défense du fort Saint-Augustin ; d'envahir
la province de Georgie de ce côté là , & de péné-
trer le plus avant possible pour coopérer avec
Campbell à l'attaque qu'il méditoit sur Savan-
nah , capitale de cette province. Les Américains
ne se doutoient nullement de cette entreprise.
La flotte arriva , le 23 Décembre , à l'île de
Tybee , à l'embouchure de la rivière Savannah.

Le jour suivant, le Comodore passa la Barre
avec la plus grande partie des bateaux de trans-
port , & mouilla dans la rivière près du fanal
de Tybee ; mais , par quelque accident , le reste
de la flotte ne le joignit que le 27. Les Com-
mandans , ne connoissant pas du tout les forces
de la garnison , profitèrent de ce délai pour se

1778. procurer des informations. Ils dépêchèrent une compagnie d'infanterie légère, avec un parti de matelots, dans deux bateaux plats, vers une des criques, où ils prirent deux hommes qui leur apprirent tout ce qu'ils vouloient savoir. Ceux-ci informèrent les Anglais que les batteries, construites pour la défense de la rivière, étoient en fort mauvais état, & qu'il n'y avoit que très-peu de troupes dans la ville; mais qu'on attendoit des renforts. Là-dessus, les Anglais résolurent de ne point perdre de tems, & se préparèrent à débarquer. Le 28, les vaisseaux de guerre remontèrent la rivière, & furent suivis des transports. La place où l'on devoit débarquer, étoit un poste important, de très-difficile accès, & qui pouvoit résister à des forces supérieures; mais il n'y avoit pas de choix, c'étoit le premier endroit où l'on pouvoit prendre terre le long de la rivière Savannah, le reste du pays, depuis Tybe, étant des marais profonds, entrecoupés des larges criques de Saint-Augustin & de Tybee, outre un grand nombre de ruisseaux qu'il étoit impossible de passer. La première division, aux ordres du Lieutenant-Colonel Maitland, débarqua au point du jour.

Il falloit passer une chaussée étroite, à travers une rizièrre environnée d'un fossé de chaque

côté, pour parvenir à une éminence sur laquelle 1778.
étoit un poste appelé, la ferme de Gerrido.
Aussi-tôt que l'infanterie légère fut débarquée,
M. Cameron s'avança avec elle le long de la
chaussée. Environ cinquante Américains, qui y
étoient postés, firent une décharge de mous-
queterie qui tua le Capitaine Cameron & cinq
soldats; mais ils furent repoussés sans avoir le
temps de recharger. Si ce passage avoit été bien
gardé, les Anglais auroient perdu la moitié de
leurs troupes avant de pouvoir le forcer. De
la ferme de Gerrido, le Colonel Campbell dé-
couvrit l'armée Américaine, aux ordres du Gé-
néral-Major Robert Howe, en bataille, avec
plusieurs pièces de canon qui couvroient son
front. Il résolut de marcher sur le champ aux
ennemis, & donna ordre au reste des troupes
de suivre à mesure qu'elles débarqueroient. Les
Anglais s'avancèrent le long de la grande route,
ayant à leur gauche un marais impénétrable,
couvert de bois, & les troupes légères à leur
droite, qui alloient à la découverte dans les
plantations cultivées. Elles arrivèrent, à trois
heures, dans le pays ouvert, & firent halte à
environ mille pas des Américains. Ces derniers
s'étoient formés en deux divisions, & étoient
avantageusement postés des deux côtés de la
grande route. Deux régimens de la Caroline,

1778. qui faisoient la moitié de leurs forces , aux ordres du Colonel Eugée , s'étendoient depuis la grande route jusqu'à un bois qui couvroit leur droite , & il y avoit outre cela des chafseurs placés dans les maisons pour la soutenir. Le reste , commandé par le Colonel Elbert , ayant la grande route à droite , étoit couvert à gauche par des rizières & par le fort de *Savannah-Bluff* , qui pouvoit , en cas d'attaque , servir de second flanc. La ville de Savannah , environnée d'une ancienne ligne de retranchemens , les protégeoit par-derrière. Ils avoient deux pièces de canon aux extrémités de leurs lignes , une à droite , & l'autre à gauche , & deux au centre. A environ cent pas de leur front , il y avoit une tranchée coupée entre deux marais , & à cent pas de la tranchée , un ruisseau parallèle à toute l'étendue de la ligne , dont on avoit rompu le pont.

Le Colonel Campbell ne tarda pas à s'apercevoir , par les mouvemens des Américains , qu'ils s'attendoient à être attaqués à l'aîle gauche , & il n'omit aucune manœuvre pour leur faire croire que c'étoit là vraiment son dessein. Il ordonna à un bataillon du septième régiment de défiler , & de se former sur la droite de la grande route ; puis , marchant jusqu'aux derniers rangs de l'infanterie légère , il la fit dé-

filer encore plus à droite ; ce qui augmenta les 1778.
suspçons des Républicains , & leur fit croire
qu'il alloit étendre sa ligne de ce côté-là. Par
ce mouvement , l'infanterie légère se trouva
dans un ravin , d'où elle n'étoit pas du tout
aperçue de l'ennemi. La fortune servit aussi
le Colonel Campbell ; il fit un prisonnier qui
lui fut de la plus grande utilité. C'étoit un Nègre
qui connoissoit un sentier à travers le marais ,
couvert de bois , à la droite des Américains ,
par lequel il promit de conduire les troupes
sans difficulté , & sans qu'on pût les découvrir.
Le ravin dans lequel étoit l'infanterie légère ,
alloit en tournant derrière l'armée jusqu'au ma-
rais dont nous venons de parler. Elle eut ordre
de suivre le marais jusqu'au sentier où le Nègre
devoit la faire passer. Par ce moyen , elle fut
en état de tourner l'aîle droite des ennemis en
faisant un petit circuit. Pendant ce mouvement ,
l'artillerie se forma dans un champ sur la gauche
de la grande route , derrière une colline qui la
déroboit aux yeux des Américains , & au haut
de laquelle on devoit la traîner au premier si-
gnal. De cette hauteur , on pouvoit canonner
leur droite & les troupes qu'ils pourroient en-
voyer afin de retarder les progrès de l'infanterie
légère. Il y avoit un régiment d'Hessois sur la
gauche de l'artillerie.

1778. Pendant ce temps-là, les Américains ne firent aucun mouvement qui indiquât qu'ils s'étoient apperçus des desseins des Anglais, & continuèrent une canonnade inutile à laquelle ces derniers ne répondirent pas. Cette circonstance auroit cependant dû avertir les premiers de leur danger; car il n'étoit pas à supposer que l'armée Anglaise, après son débarquement, fût restée dans l'inaction, si elle n'avoit pas eu quelque projet en vue. Lorsque le Colonel Campbell crut que l'infanterie légère étoit parvenue à l'objet de sa destination, il fit soudainement monter l'artillerie, & commanda à la ligne de s'avancer vers l'ennemi. Ce mouvement rapide jetta les Américains en confusion, & les fit plier. L'infanterie légère, étant en même temps arrivée aux nouvelles casernes, derrière les Républicains, y rencontra un corps de milice qui gardoit le grand chemin d'Ogeeche. Elle mit aussi-tôt les miliciens en déroute, & s'empara de leurs canons. Tandis qu'elle poursuivoit les fuyards, les brigades de la Caroline & de la Georgie, que le Colonel Campbell avoit repoussées, se précipitèrent à travers la plaine de ce côté-là. La déroute des Américains fut alors universelle. Leur ligne rompue fut attaquée avec une nouvelle ardeur par l'infanterie légère, tandis qu'ils étoient pressés de

l'autre côté par la division de Campbell. Avant 1778.
le soir, les vainqueurs étoient en possession
du fort, des provisions de guerre & de bouche,
des vaisseaux qu'il y avoit dans la rivière,
& de la capitale de la Georgie. Ils prirent
trente-huit Officiers & quatre cens quinze
soldats, & trouvèrent dans la place quarante-
huit pièces de canon & vingt-trois mortiers.
Cette action fit honneur à M. Campbell, d'au-
tant plus, qu'il ne souilla sa victoire par aucun
acte de cruauté. Quoique la déroute fût uni-
verselle, les Américains ne perdirent que très-
peu de monde. Ils eurent environ quatre-vingts
hommes de tués, & trente périrent dans le
marais, en tâchant de s'échapper.

Les Officiers des Etats-unis avoient certaine-
ment bien choisi leurs postes; mais ils mon-
trèrent ensuite un manque de connoissance du
métier de la guerre. Ils se laissèrent amuser,
& crurent qu'on alloit les attaquer du côté où ils
le desiroient. M. Campbell observa la plus grande
discipline; &, quoique la ville fût pour ainsi
dire prise d'assaut, il n'y eut pas de pillage,
tant il est vrai que les énormités dont on accuse
fort souvent les soldats, ne doivent être attribuées
qu'à leurs Officiers; car, si les derniers savoient
commander, les premiers apprendroient à obéir.
M. Robert Howe, après cette défaite, se retira

1778. dans la Caroline méridionale , & , en moins de quinze jours , toute la Georgie , à l'exception de la ville de *Sunbury* , fut rendue au Gouvernement Britannique. La tranquillité fut rétablie dans la province , & les *Loyalistes* retournèrent à leurs habitations. Les Anglais avoient aussi , dans un si petit espace de teins , établi des postes pour garder les frontières du côté de la Caroline méridionale , & formé un corps de dragons des sujets bien affectionnés. Pendant que le Colonel Campbell emportoit ainsi tout devant lui sur les frontières de la Caroline , le Général-Major Prevost assembloit ses forces pour envahir la Georgie du côté de la Floride. Il trouva beaucoup de difficultés à amener son artillerie , parce que les Américains étoient maîtres de la mer le long des côtes & des rivières dans l'intérieur des terres. Dans toutes ces opérations , ses troupes souffrirent considérablement. Elles n'eurent , pendant plusieurs jours , que des huîtres pour toute subsistance. Enfin , M. Prevost parut soudainement devant *Sunbury* , & investit sur le champ le fort & la ville. La garnison étoit d'environ deux cens hommes. Elle fit d'abord mine de vouloir résister , & donna aux Anglais la peine d'ouvrir la tranchée ; mais , étant sans espoir de secours , & le reste de la province au pouvoir de l'ennemi , elle se rendit

à discrétion. A l'arrivée du Général Prevost , le 1778.
commandement de toutes les forces lui appartient
de droit.

CHAPITRE XX.

TANDIS que le Colonel Campbel s'emparoit de la Georgie , le Marquis de Bouillé enlevait la Dominique aux Anglais. Depuis long-temps, les Négocians de la Grande-Bretagne s'étoient plaints au Ministère que les Antilles étoient en danger. On leur avoit répondu qu'il n'y avoit rien à craindre des Puissances étrangères , & qu'elles tenoient toutes le langage de la paix ; mais le fait étoit que la guerre d'Amérique engloutissoit toutes les forces de l'Etat , & qu'il falloit contier les autres établissemens au hasard. La Dominique est une petite île située entre la Guadeloupe & la Martinique , & qui est importante en temps de guerre , à cause de sa situation. Le Gouvernement Anglais étoit même tellement convaincu de son importance , qu'il avoit fait une dépense considérable pour la fortifier , & y avoit , depuis peu , envoyé une artillerie formidable ; mais la garnison étoit trop foible pour pouvoir faire une longue résistance.

1778. La difficulté de trouver des soldats obligeoit le Ministère à épuiser toutes les autres places pour fournir des troupes à la grande armée sur le continent de l'Amérique. Le Marquis de Bouillé, Gouverneur de la Martinique, s'apercevant que si cette île restoit entre les mains des Anglais, elle pourroit devenir très-pernicieuse aux Français, puisque de là les premiers avoient vue sur la Guadeloupe & sur la Martinique, résolut de profiter de son état de foiblesse. Il débarqua le 7 Septembre au point du jour à la Dominique, avec deux mille hommes, sous la protection de quelques frégates, & attaqua les différens forts par terre, tandis que les vaisseaux se présentèrent du côté de la mer. Les Anglais n'avoient pas plus de cent cinquante hommes, tant milice que troupes réglées. Le Marquiss'empara aisément de toutes les batteries qui étoient sur son passage, & s'avança, sur les onze heures, vers Roseau, Capitale de l'île, qu'il se disposa à attaquer par terre & par mer. M. Stuard, Lieutenant-Gouverneur-Commandant, assembla pour lors un Conseil de guerre, dans lequel il fut résolu de demander à capituler. Le Marquis de Bouillé se comporta dans cette occasion avec une générosité qui fut même admirée de ses ennemis. Quoique la place ne fût pas capable de faire de résistance, il ne re-

fusa aucune des conditions qui lui furent pro- 1778.
posées en faveur des habitans. Il accorda à la
garnison les honneurs de la guerre & la liberté
de garder leurs armes. Il donna aux habitans
toutes les sûretés possibles pour leurs biens, leurs
droits & privilèges, leur laissa la même forme
de gouvernement, pleine liberté de religion,
& leur permit de continuer les mêmes loix &
les mêmes coutumes jusqu'à la paix. Alors, si
l'île étoit cédée à la France, ils auroient droit
de choisir s'ils vouloient retenir leur ancienne
forme de gouvernement, ou d'opter celle des
îles Françaises; mais dans tous les cas, il leur
seroit permis de vendre leurs biens & de se
retirer où bon leur sembleroit. En un mot ce
n'étoit qu'un changement de Souverain. Le Mar-
quis de Bouillé ne souffrit pas que ses soldats
commissent le moindre désordre; mais il leur
donna une récompense en argent. On trouva
dans les ouvrages cent soixante-quatre pièces de
canon, & vingt-quatre mortiers de fonte, avec
une quantité considérable de provisions de bouche
& de guerre. Les effets publics, ainsi que les
vaisseaux qui étoient dans le port, appartenrent
de droit aux vainqueurs. Le Marquis ne resta
pas long-temps sur l'île; mais il y laissa une
garnison de quinze cens hommes, qui, avec
les ouvrages & l'artillerie dont ils étoient maîtres,

1778. pouvoient faire une forte résistance. Aussi - tôt que la nouvelle de la prise de la Dominique fut parvenue en Angleterre , chacun jeta les haut cris contre les Ministres. Tout , à la vérité , contribuoit à exciter l'humeur de la Nation. Depuis long-temps on avoit représenté l'état de foiblesse où étoient les îles & l'importance de la Dominique en cas de guerre. Le Ministère en étoit même convenu , puisqu'il avoit dépensé des sommes considérables pour y construire des fortifications & les munir d'une artillerie nombreuse. Sa situation entre deux îles Françaises la mettoit dans le plus grand danger , & malgré toutes ces considérations on l'avoit laissée sans garnison. Il sembloit qu'on ne l'eût fortifiée que pour la donner ensuite aux Français. Pour comble de disgrâce , le Contre - Amiral Barrington étoit à la Barbade depuis deux mois , avec deux vaisseaux de ligne & quelques frégates , où il attendoit des ordres qui n'arrivoient pas. Ces forces auroient été suffisantes pour protéger la Dominique ; car les Français n'avoient pas un seul vaisseau de ligne dans ces parages-là. Une espèce de manifeste publié à la Martinique au milieu d'Août , qui équivaloit à une déclaration de guerre , fut la première nouvelle que l'Amiral Barrington eût des hostilités entre les deux Nations. Le Chevalier *Peter Parker* ,

qui étoit en station à la Jamaïque , ne fut in- 1778.
formé de la guerre que par la prise de deux
de ses frégates sur la côte d'Hispaniola.

Dès que M. Barrington apprit l'invasion de
la Dominique, il fit sur le champ voile pour
lui porter du secours. Il ne lui fut pas possible
d'empêcher la prise de la place, puisqu'elle étoit
rendue avant son arrivée ; mais son escadre
rassura les autres îles Anglaises, & empêcha le
Marquis de Bouillé de faire aucune entreprise.

Retournons à présent à Boston, où nous avons
laissé le Comte d'Estaing occupé à radoubier ses
vaisseaux. Cet Amiral, pendant son séjour dans
cette place, avoit tâché de gagner l'amitié de
ses nouveaux Alliés, & de leur donner une
idée favorable de la Nation Française. Les prin-
cipaux habitans lui avoient aussi témoigné beau-
coup d'égards, & avoient contribué de tout leur
pouvoir à avancer l'équipement de son Escadre ;
mais il n'en étoit pas de même de la populace.
Depuis leur enfance les Américains avoient ap-
pris à regarder les Français d'un œil défavo-
rable ; & il n'est pas facile de déraciner des
préjugés si invétérés. La différence de mœurs,
de coutumes, de religion, de langage, servoit
à entretenir ces animosités, & il falloit toutes
les précautions du monde pour empêcher qu'elles
ne dégénéraissent en querelles. Il faut cependant

1778. convenir, à la louange des Français qui passèrent dans le nouveau Monde, que dans toutes leurs liaisons avec les Américains, ils se conformèrent beaucoup à leurs usages & à leurs préjugés. Malgré toutes ces complaisances, il s'éleva une dispute le 13 Septembre entre des matelots Français & Américains qui auroit pu avoir des suites funestes. On dit qu'il y eut plusieurs personnes de tuées & de blessées de part & d'autre, & entre autres quelques Officiers Français.

Quoique ces querelles ne soient pas extraordinaires dans les places où il y a beaucoup de troupes, & qu'elles arrivent même fréquemment entre les matelots & les soldats de la même Nation, c'étoit cependant un fort mauvais présage, que deux peuples qui venoient de former une alliance se battissent à la première entrevue. Le Comte d'Estaing & le Corps législatif de Boston s'aperçurent qu'il étoit nécessaire d'user de politique, d'étouffer les causes de ces querelles, & même d'en prévenir d'autres en donnant aux agresseurs un subterfuge pour pallier leur conduite. Le Conseil de l'Etat de Massafuchet fit, le lendemain, publier un édit qui recommandoit aux Magistrats de faire tous leurs efforts pour prendre les coupables; & qui offroit une récompense de trois cens dollars à

ceux qui découvroient les auteurs du tumulte. 1778.

Par une politique raffinée, les papiers de nouvelles annonçoient que la dispute devoit son origine à quelques matelots Anglais & à quelques déserteurs de l'armée de Burgoyne, qui s'étoient engagés dans les corsaires Américains. Malgré la récompense que l'on avoit offerte, il n'y eut personne de découvert.

A-peu-près dans le même temps il y eut un semblable tumulte dans le port de *Charles-Town* dans la Caroline méridionale; mais il fut beaucoup plus violent. La querelle commença, comme à Boston, la nuit & dans la ville, & se termina par une guerre ouverte. On se servit d'artillerie & de mousqueterie. Les Français avoient été obligés de se réfugier à bord de leurs vaisseaux, d'où ils tiroient sur les Américains, & ceux-ci leur répondoient des magasins qui sont sur le rivage. Il semble que l'origine de la querelle venoit de ce que quelques Américains avoient fait usage d'expressions injurieuses aux Français; car M. Lowndes, qui étoit Gouverneur de la Colonie, dit aux Magistrats, dans sa proclamation, qu'il étoit non-seulement nécessaire de punir les coupables; mais même de faire usage de tous les moyens possibles pour empêcher à l'avenir tout propos indécent contre les sujets du Roi de France, que

1778. l'intérêt , les traités & les alliances les obligeoient de regarder comme amis , & qui méritoient particulièrement leur affection. Dans son message à l'Assemblée , il lui recommanda de faire quelques réglemens pour empêcher cette licence , & elle nomma effectivement un comité pour reviser les loix concernant les matelots , & pour prévenir & supprimer les tumultes à l'avenir. On promit une récompense de mille liv. sterling à ceux qui découvroient les personnes qui avoient tiré avec du canon d'un des hangards sur le quai ; mais cette promesse n'eut aucun effet.

Comme les provinces septentrionales ne produisent pas assez de bled pour leur subsistance , & que la guerre ne permettoit pas que les secours arrivassent régulièrement , que d'ailleurs l'année avoit été extraordinairement mauvaise ; les provisions étoient fort rares , & on appréhendoit une famine à Boston. Le Comte d'Estaing craignoit même qu'il ne lui fût pas possible de ravitailler sa flotte ; mais la fortune favorisa les Américains & les Français. Les corsaires de la Nouvelle-Angleterre prirent un si grand nombre de vaisseaux chargés de provisions pour *New-York* , que l'Escadre Française en eut suffisamment , & que le prix des provisions baissa même considérablement dans le pays.

Par

Par ce moyen, le Comte d'Estaing fut en 1778.
état, le 3 Novembre, de faire voile pour les
Antilles avec une flotte bien réparée & ravi-
taillée, & les équipages jouissant de la meil-
leure santé. Avant son départ, il fit publier
une déclaration adressée aux Canadiens au nom
du Roi de France. Il rappelloit aux habitants
du Canada leurs anciennes liaisons & leur an-
cienne amitié avec les Français dont ils tiroient
leur origine. Il leur disoit qu'étant du même
sang, parlant le même langage, ayant les mê-
mes coutumes, les mêmes loix, la même reli-
gion, il leur seroit beaucoup plus avantageux
de secouer le joug des Anglais, que de com-
battre contre leurs anciens compatriotes. Il flat-
toit aussi la vanité de la Noblesse, en lui rap-
pellant les honneurs dont elle avoit autrefois
joui sous le Gouvernement Français, & dont elle
jouiroit encore en combattant sous ses drapeaux.
Il recommandoit aux Canadiens de regarder
les Américains & les Français comme leurs amis
& comme un seul peuple, & de croire que si les
uns ou les autres envahissoient le Canada, ce
ne seroit point pour y commettre des hostilités,
mais pour les délivrer du joug d'une nation
étrangère, qui vivoit dans un autre hémisphère.
Il leur disoit que cette nation différoit avec eux
en religion & en coutumes, & que son Gou-

1778. vernement despotique traiteroit un jour le Canada comme un pays conquis , & sans doute plus mal que leurs compatriotes les Américains , à qui ils étoient redevables de leurs conquêtes passées. Il ne leur expliquoit cependant pas si , en abandonnant les Anglais , ils retourneroient sous le Gouvernement de France , ou s'ils feroient partie des Etats-Unis ; mais il promettoit en général , au nom du Roi , que tous ses anciens sujets qui renonceroient au Gouvernement Britannique , pourroient compter sur sa protection.

L'escadre de Byron étoit arrivée à *New-York* vers le milieu de Septembre ; mais elle fut plus d'un mois à se réparer avant de pouvoir sortir du port pour veiller les mouvemens du Comte d'Estaing. Après avoir radoubé ses vaisseaux , cet Amiral fit voile pour Boston ; mais à peine parut-il devant la ville , qu'un violent ouragan le chassa de la côte , & désempara de nouveau sa flotte ; de sorte qu'il fut obligé d'entrer à *Rhode-Island* , d'où il ne sortit que le 14 Décembre , pour aller aux îles.

Le Chevalier Clinton s'appercevant du danger où les îles Anglaïses alloient être exposées , & voyant qu'il n'étoit guère possible de former aucune entreprise de conséquence sur le continent de l'Amérique dans cette saison de l'année , détacha

le Général-Major Grant avec cinq mille de ces 1778.
vétérans qui avoient déjà essuyé tant de dangers
& passé par une variété de climats. Les troupes
s'embarquèrent sur soixante bateaux de trans-
port, sous l'escorte de cinq vaisseaux de guerre,
d'une galiote à bombes, & de quelques frégates,
aux ordres du Commodore Hotham.

Il arriva encore à cette occasion des choses
remarquables, qui prouvent d'un côté la bonne
fortune des Anglais, & de l'autre le malheur
du Comte d'Estaing. Hotham partit de *Sandy-
Hook* le même jour que le Comte quitta Bos-
ton, & les deux flottes furent, durant le pas-
sage, assez près l'une de l'autre, faisant voile
pour le même endroit, dans des lignes paral-
lèles, sans que l'une eût connoissance de la si-
tuation de l'autre. Un coup de vent dans la
traversée, qui dispersa la flotte Française, sauva
probablement l'escadre Anglaise & son convoi.
Le Commodore Hotham eut le bonheur de
tenir ses vaisseaux ensemble pendant la tem-
pête, & d'arriver, le 10 Décembre, à la Bar-
bade, où il joignit l'Amiral Barrington, avant
que le Comte d'Estaing eût gagné les îles. Les
Officiers formèrent sur le champ le dessein
d'attaquer Sainte-Lucie, entreprise qui fut ac-
compagnée de beaucoup de dangers & d'acci-
dens imprévus, mais dont l'issue fit honneur

1778. aux Anglais. Cette île leur fut du plus grand avantage le reste de la guerre. Il étoit impossible que la petite garnison de Sainte-Lucie résistât long-temps à des forces si supérieures. Le 13 au soir, le Brigadier-Général Meadows débarqua au grand cul-de-sac avec la première division, & s'avança vers les hauteurs du côté septentrional de la baie où étoit posté le Chevalier de Micoud, Commandant de la place, avec ce qu'il avoit de troupes réglées, & un peu de milice. Il força ce fort, après quelque résistance, s'empara d'une pièce de campagne qui servoit à faire feu sur les chaloupes de débarquement, & d'une batterie de quatre canons qui avoit beaucoup incommodé les vaisseaux à l'entrée du port. Pendant ce temps-là, le Brigadier-Général Prevost avoit débarqué cinq régimens, & gardoit l'entrée de la baie. Il plaça ses postes avancées, pendant la nuit, de manière à pouvoir conserver une communication avec la première division. Aussi-tôt que le jour parut, M. Meadows, suivi du Brigadier-Général Prevost, marcha vers le Morne-Fortuné, & s'en empara. Le Chevalier de Micoud fut obligé de se retirer de poste en poste à mesure que les Anglais s'approchoient, à cause de l'infériorité de ses forces. Il semble que ceux-ci prévoyoient ce qui devoit arriver; car, à mesure que l'a-

vant-garde s'emparoit des postes , M. Prevost 1778.
les réparoit avec soin , y plaçoit des Officiers
d'artillerie , établissoit des communications , &
les mettoit dans le meilleur état de défense pos-
sible , agissant avec autant de précaution que s'il
avoit eu des forces formidables à combattre.

Le Brigadier - Général Meadows prit enfin
possession de la Vigie qui commande le côté
septentrional du havre du Carenage. Le Che-
valier Calder gardoit la place de débarquement
avec quatre bataillons , d'où il envoya plusieurs
détachemens pour occuper des postes dans les
montagnes qui commandent le côté méridional
du grand cul-de-sac , mesure qui sauva proba-
blement la flotte & l'armée d'un danger alors
inattendu. A peine les Anglais s'étoient-ils em-
parés de l'île , que le Comte d'Estaing parut
avec des forces formidables. Outre ses vaisseaux
de ligne , il étoit accompagné d'un grand nom-
bre de frégates , de corsaires & de transports ,
& avoit près de neuf mille hommes de troupes
à bord. Une partie de ces troupes , ainsi que
les transports & les corsaires , avoient été ras-
semblés à la Martinique , & l'attendoient de-
puis quelque temps. Le projet de M. d'Estaing
étoit d'attaquer la Grenade & Saint-Vincent.
En faisant voile pour cette expédition , il fut
informé de l'attaque de Sainte - Lucie. Cette

1778. circonstance paroïssoit des plus fortunées , puisqu'elle lui offroit une occasion de s'emparer tout d'un coup de toutes les forces de terre & de mer que les Anglais avoient dans les îles ; & il faut avouer que s'il étoit arrivé vingt-quatre heures plutôt , cet évènement paroïssoit inévitable. Le Comte arriva devant l'île sur le soir , & ne put commencer ses opérations que le lendemain. Les Anglais profitèrent de la nuit pour faire les préparatifs nécessaires à une défense obstinée. Ils placèrent la flotte dans le grand cul-de-sac , les bateaux de transport occupant l'intérieur de la baie , & les vaisseaux de guerre formant une ligne à son entrée , pour en barrer le passage. Il y avoit aussi une batterie sur la pointe méridionale , & une autre sur la pointe septentrionale. La baie du Carenage , qui conduit au Morne-Fortuné , est à deux ou trois milles au nord du grand cul-de-sac , & la presqu'île de la Vigie , où étoit le Brigadier-Général Meadows , forme l'extrémité septentrionale du Carenage , & en couvre l'entrée de ce côté-là. La baie de Choc & celle de Gros-Islet sont encore plus au nord. Lorsque M. Meadows eut pris possession de la Vigie , l'Amiral Barrington avoit dessein de faire passer les bateaux de transport dans la baie du Carenage , comme devant y être plus en sûreté ; mais l'apparence soudaine

de la flotte Française l'avoit empêché d'exécuter son projet. Comme il n'attendoit pas d'ennemis, tout étoit en désordre dans la baie, & il eut besoin de toute son habileté pour pouvoir faire, dans l'espace d'une nuit, l'arrangement que nous avons déjà décrit. Cette manœuvre demandoit beaucoup de travail, & ses matelots, fatigués, avoient ensuite la perspective d'une attaque par une flotte supérieure, aux ordres d'un Général entreprenant. Barrington montoit le Prince de Galles, de soixante-quatorze canons; le reste de son escadre consistoit en un vaisseau de soixante-dix, deux de soixante-quatre, deux de cinquante, & trois frégates.

Par la conduite du Comte d'Estaing, il semble qu'il ne savoit pas encore que les Anglais eussent pris possession de la Vigie & des autres postes du Carenage; car son premier mouvement, au point du jour, fut de forcer de voiles, avec toute sa flotte & son convoi, pour entrer dans cette baie; mais le feu des batteries des montagnes lui firent bientôt voir que les ennemis étoient maîtres de ce fort. Son propre navire, le Languedoc souffrit même beaucoup. La flotte Française parut alors déconcertée, elle s'éloigna de la côte, & il semble qu'il y eut une consultation entre les Officiers Généraux pour savoir de quelle manière on devoit agir. Quelque temps après, le Comte d'Estaing

1778. s'avança avec dix vaisseaux de ligne, pour rompre la ligne de l'armée navale Anglaise, & pour forcer son passage dans le cul-de-sac; mais, après une canonnade très-vive de part & d'autre, il fut obligé de regagner le large. Il fit cependant de nouvelles dispositions, & vers les quatre heures du soir, il revint à la charge avec douze vaisseaux. Il dirigea alors son attaque plus à la droite de la ligne ennemie, ce qui fit que le Prince de Galles souffrit considérablement. Cette dernière attaque fut bien soutenue, & continua plus long-tems que la première. Il y eut un engagement très-vif; mais les Français ne purent faire aucune impression, & se retirèrent à la fin en désordre. Quand on considère la supériorité de la flotte Française, on est forcé d'avouer que l'Amiral Barrington, ainsi que toutes ses forces, se firent beaucoup d'honneur dans cette défense. Le jour suivant, M. d'Estaing fit encore une disposition qui indiquoit une troisième attaque; mais après plusieurs mouvemens, il fit voile vers *Gros-Islet*, environ deux lieues plus au nord, & y mouilla sur le soir. La nuit & une partie de la matinée furent employées à débarquer les troupes dans la baie de Choc, qui est entre *Gros-Islet* & le Carenage. L'île de Sainte-Lucie est remplie de forts naturels. Sa surface est une masse informe de collines roides & droites,

éparfés dans des montagnes escarpées , entre-
coupées par des vallées tortueufes , des défilés
profonds & des gorges étroites. Le Général
Grant , avec le plus grand corps de troupes ,
occupoit tous les postes dans les montagnes des
deux côtés du grand cul-de-fac , & , par le moyen
de plusieurs petits forts , commandoit tout le
terrein de-là à la place du Carenage , qui est à
une diftance de deux milles. Nous avons déjà
vu que l'entrée de la baie étoit défendue par
deux batteries. Les Anglais avoient , outre cela ,
deux autres batteries au fond de la baie où elle
fe rétrécit & fe joint à une crique qui , dépas-
fant le Morne-Fortuné , coupe le pays , & s'é-
tend encore un peu plus loin. La crique cou-
vroit le front des batteries , & ces batteries
commandoient les approches de la Vigie par
terre. Le Général Meadows étoit dans cette
prefqu'île avec treize cens hommes. M. Grant ,
qui commandoit les troupes de terre , avoit agi
avec une circonfpection peu ordinaire aux Gé-
néraux Anglais , qui ont fouvent trop de mé-
pris pour leurs ennemis. Il avoit profité de tous
les avantages du terrain ; rien n'étoit confié au
hafard. Les Français furent auffi furpris de trou-
ver les ennemis maîtres des montagnes , qu'ils
l'avoient été de les trouver en poffeffion de la
baie du Carenage. Après quelques délibérations ,

1778.

1778. il fut résolu d'attaquer la presqu'île. Cinq mille hommes furent divisés en cinq colonnes. La colonne droite étoit conduite par le Comte d'Estaing, celle du centre par M. de Lovendal, & la gauche par le Marquis de Bouillé. Le reste des troupes s'occupa des mouvemens de M. Prevost, afin de l'empêcher de porter du secours au Général Meadows. En approchant de l'ennemi, les colonnes se trouvèrent enfilées par les batteries qui étoient au fond de la baie; mais, malgré ce contre-tems, elles se précipitèrent sur les retranchemens des Anglais avec cette impétuosité particulière aux troupes Françaises, & à laquelle il est presque impossible de résister. M. Meadows avoit donné ordre à ses soldats de ne faire feu que lorsque les Français seroient tout près de ses ouvrages, & il fut bien obéi. Les Anglais ne firent qu'une seule décharge, & les reçurent ensuite avec la bayonnette. Ce feu fut en conséquence fort meurtrier; mais, loin d'être découragés, les Français continuèrent l'attaque avec la même ardeur, montèrent dans les retranchemens des ennemis, & ne furent repoussés qu'après y avoir laissé soixante-dix morts. Ils se formèrent sur le champ, & revinrent une seconde fois à la charge avec la même intrépidité; mais ils rencontrèrent la même opiniâtreté & le même courage. Quoiqu'ils eussent

souffert considérablement , ils se rallièrent en- 1778.
core , & revinrent une troisième fois ; mais ce
troisième effort n'eut pas la vigueur des deux
premiers , ils furent rompus , & se retirèrent
en désordre , laissant les morts & les blessés sur
le champ de bataille. Il y eut cependant peu
de tems après un accord entre le Comte d'Es-
taing & le Général Anglais , par lequel il fut
permis aux troupes Françaises d'enterrer leurs
morts , & d'emporter les blessés , à condition
que les derniers feroient comptés comme pri-
sonniers de guerre. La diversion que la flotte fit,
ne fut d'aucun effet.

Le Général Meadows mérite de grands éloges,
tant à cause des belles dispositions qu'il avoit
faites , qu'à cause de sa conduite. Quoique
blessé dès le commencement de l'action , il ne
voulut ni quitter son poste , ni souffrir qu'on
le pensât , jusqu'à ce que l'affaire fût décidée.
Cette journée fut glorieuse pour les Anglais ,
& la gloire qu'ils acquirent ne leur coûta pas
bien cher. Ils n'eurent que peu de monde de
tué , & ne perdirent pas même un seul Officier.
Les Français eurent sept cens hommes de tués
& de blessés. M. d'Estaing resta encore dix jours
dans l'île , sans faire aucune tentative par terre,
ou par mer ; après quoi il rembarqua ses troupes,
& abandonna la place à sa destinée.

1778.

CHAPITRE XXI.

APRÈS avoir vu ce qui se passoit en Amérique, il est tems que nous tournions nos regards vers l'Europe , & que nous examinions les mesures que prit l'Angleterre pour se débarrasser de la situation critique où elle se trouvoit ; situation dont il n'y a peut-être pas d'exemple dans l'histoire. Affoiblie par des querelles domestiques, qui épuisoient ses forces, dans lesquelles les victoires mêmes étoient ruineuses , & la balance de la guerre si inégale , que , quoiqu'elle ne reconnût pas la souveraineté de ses Colonies, elle étoit cependant obligée de les traiter comme des Etats indépendans ; elle se trouva soudainement enveloppée dans une nouvelle guerre avec un des plus puissans Monarques de l'Europe , & que son voisinage rendoit encore plus dangereux. Sans alliés , & même sans amis , elle devoit soutenir seule une contestation si inégale, tandis que les autres Potentats de la Terre voyoient d'un œil de satisfaction les coups qu'on lui portoit. Tel étoit le tableau de la Grande-Bretagne en 1778. Une crise si terrible , un

État si périlleux demandoit cette sagesse dans 1778.
les conseils & cette fermeté dans les opérations
qui se trouvent si rarement réunies dans les
mêmes personnes, & encore moins avec le vrai
patriotisme. Si ces situations des affaires publi-
ques servent quelquefois à tirer de l'obscurité
& à faire éclater des talens supérieurs que l'on
n'auroit jamais connus autrement, il arrive plus
souvent qu'elles produisent des effets contraires;
car la vaste étendue des objets éblouit, embar-
rasse & confond des talens médiocres, qui au-
roient été suffisans dans toute autre occasion
pour diriger les affaires de l'Etat.

Il y avoit pendant ces tems dangereux une
irrésolution & un manque de fermeté dans les
conseils de la Grande-Bretagne qui n'échappèrent
pas aux observations du reste de l'Europe. Quoi-
qu'elle dût s'attendre à cet événement, elle en parut
étonnée. Le langage de la Cour, aussi-tôt qu'elle
fut revenue de sa première surprise, fut à la
vérité violent; mais c'étoit plutôt le langage
de l'indignation & de la vengeance, que celui
de la fermeté & de la résolution. Ces rodo-
montades furent bientôt évaporées, &, au lieu
de conquête & de ressentiment, on ne parla
plus que d'une guerre défensive. Les ennemis
des Ministres se firent entendre à cette occasion.

1778. Ils dirent que ce plan timide ne convenoit ni à l'état critique des affaires , ni au langage qu'ils avoient tenu ; qu'ils auroient dû , par quelque grand coup , faire revivre l'ancienne réputation de la nation , & faire conserver aux Puissances étrangères une haute idée de leur bravoure. Le Conseil étoit alors divisé. Il y avoit deux plans en agitation. Le premier étoit de rompre l'alliance des Etats - Unis avec la France par le moyen des Commissaires , & nous en avons déjà vu l'issue. Le second , de détacher la France des Etats - Unis en lui faisant des concessions ; mais celui - ci promettoit encore moins de succès que le premier. L'Angleterre n'avoit rien à donner d'équivalent aux avantages qu'offroit l'Amérique. D'ailleurs , trop de raisons engageoient le Ministère Français à agir conformément aux traités qu'il avoit signés. L'honneur de la nation , & plus encore la politique qui , par ce démembrement de l'Empire Britannique , ôtoit aux Anglais tous les moyens de pouvoir nuire à la France. On dit qu'il fut aussi proposé dans le Conseil de reconnoître l'indépendance de l'Amérique , de faire la paix avec elle , & de tourner toutes les forces de l'Empire contre la France. Cette mesure étoit certainement la plus sage. Les Anglais avoient

dans le nouveau Monde une flotte pour le 1778.
moins égale à celle de France ; & , s'ils avoient
transporté aux Antilles les trente mille hommes
qui étoient sur le continent de l'Amérique, il
est probable qu'avec de pareilles forces , ils se
feroient emparés de la plupart des îles Fran-
çaises , & , par ce moyen , porté un coup ter-
rible au commerce de cette nation. Si , dans
ces circonstances , elle s'étoit trouvée réduite à
faire la paix , ou si elle n'avoit pu se conserver
une supériorité en mer , elle perdoit également
tous les avantages de son alliance avec les Etats-
Unis ; car les Américains auroient préféré échan-
ger leurs denrées aux Indes occidentales , que
de courir de grands risques en venant en Eu-
rope. Les anciennes liaisons se feroient renou-
vellées , l'intérêt mutuel auroit insensiblement
fait oublier les animosités qu'avoient causées les
dissentions , & l'Angleterre , en perdant des
sujets , se feroit acquis des alliés qui auroient pu
lui donner beaucoup de poids dans les deux
hémisphères. Qui fait ce qu'auroient pu faire
ces deux Puissances en portant tour-à-tour leurs
forces réunies dans l'un ou l'autre Monde ? Mais,
heureusement pour la France , la politique bor-
née du Gouvernement Britannique , qui ne
respiroit qu'une vengeance impossible , a pro-
bablement aliéné les Etats-Unis pour toujours.

1778. La Grande-Bretagne va insensiblement reprendre le rang que la nature lui avoit destiné. C'est , sans doute , à cette variété d'opinions que l'on doit attribuer l'indécision des Conseils de l'Angleterre. Le Marquis de Noailles s'en étoit même plaint en quittant Londres , & avoit dit que le Ministère étoit si irrésolu , qu'il ne pouvoit jamais obtenir une réponse positive touchant aucune affaire. Le jour même que cet Ambassadeur avoit délivré le rescrit de la Cour de Versailles au Secrétaire d'Etat , la ville de Londres avoit présenté une adresse au Roi pour le prier d'ôter l'administration des affaires à des Ministres qui n'avoient jamais donné que des preuves d'ignorance , & la placer en des mains habiles qui fussent capables de faire renaître la confiance du peuple. Cette adresse étoit écrite avec la dernière élégance & la plus grande justesse. Elle faisoit une récapitulation de toutes les pertes & les disgraces que les mauvais conseils du Cabinet avoient causées à la nation. Elle rappeloit à Sa Majesté combien de fois les citoyens de la Métropole , ainsi que d'autres corps respectables , l'avoient priée de mettre fin aux calamités de la guerre , & lui avoient humblement représenté les conséquences qui s'en suivroient. Elle faisoit aussi mention des réponses altières qu'on avoit faites à leurs humbles représentations.

présentations. Elle observoit que dans ces tems 1778
de danger , il se trouvoit une négligence im-
pardonnable dans le Gouvernement ; qu'il n'a-
voit pris aucune mesure pour former des al-
liances avec les autres Puissances de l'Europe ,
afin de contrebalancer le pouvoir des ennemis
formidables dont il étoit menacé.

La réponse que le Roi fit à cette adresse ,
fut plus mesurée que de coutume. Il dit que
les ressources de l'Etat n'avoient pas été mal
employées , puisque l'objet étoit de maintenir
cette subordination suivant les loix qui devoit
exister dans toutes ses parties ; que Sa Majesté
avoit toujours déploré les calamités de la guerre,
& qu'elle donneroit toute l'efficacité possible
aux mesures que le Corps législatif avoit prises
pour rétablir la paix & une réconciliation per-
manente.

Le 18 Mars , la Cour de France ayant appris
l'effet qu'avoit produit le rescrit du Marquis de
Noailles , donna des ordres pour saisir tous les
vaisseaux Anglais qui se trouvoient dans ses ports.
Cette conduite fit faire la même chose à la Cour
de Londres ; mais il n'y avoit que très-peu de
vaisseaux dans les ports respectifs des deux na-
tions. Le 21 du même mois , la Cour de Ver-
sailles prit un parti plus décidé , qui sembloit
mettre le sceau à sa dernière déclaration , &

1778. qui donnoit à ses nouveaux alliés des preuves non équivoques de sa sincérité. Elle donna publiquement audience aux trois Députés de l'Amérique, le D. Franklyn, Silas Deane & Arthur Lee, & les reçut comme Ministres plénipotentiaires des Etats-Unis. M. de Vergennes les introduisit au Roi avec les cérémonies ordinaires aux Ambassadeurs des Puissances souveraines; évènement mémorable, & qui étoit des plus mortifians pour la Cour de Londres. Les deux Cours conservèrent cependant les apparences, & la proclamation du Roi d'Angleterre, qui offroit des avantages extraordinaires à ceux qui feroient des prises, quoique signée le 28 Mars, ne fut publiée que vers le commencement de Juillet. On leva la milice, & on forma différens camps à Westminster, Salisbury, & à Saint-Edmundsbury, dans le Comté de Suffolk. Pour augmenter la confiance du peuple, on nomma au commandement de la flotte de la Manche un Amiral fort populaire, & qui avoit mérité l'estime de ceux de sa profession. On s'apperçut alors que les assurances de Mylord Sandwich n'étoient rien moins que véritables, & que la marine n'étoit pas dans cet état florissant où il l'avoit représentée. M. Keppel, qui étoit destiné au commandement de la flotte qui devoit protéger le commerce de la Grande-

Brétagne, & soutenir l'honneur de son pavillon 1778.
dans les mers de l'Europe, partit pour Ports-
mouth, quelques jours après que l'Ambassadeur
de France eut donné son rescrit. Il trouva la
marine encore en plus mauvais état qu'il ne
la croyoit lui-même, & qu'on ne l'avoit dit
en plein Parlement. Il n'y avoit que six vais-
seaux de ligne d'équipés, & un manque gé-
néral de toute espèce de provisions. Cet Amiral
agit, néanmoins, avec tant de prudence & de
discretion, qu'il empêcha le peuple de s'alar-
mer. Sans murmure & sans plainte, il s'adressa
secrètement à l'Amirauté, & s'appliqua telle-
ment à encourager les matelots & les différens
ouvriers, qu'un nouvel esprit s'empara de toutes
ces classes d'hommes, & que, vers le milieu
de Juin, il fut en état de mettre en mer avec
une flotte de vingt vaisseaux, & des promesses
de renfort. Le public fut très-satisfait du choix
que l'on avoit fait. M. Keppel s'étoit acquis
beaucoup de réputation dans la guerre de 1756,
& avoit mérité les éloges de Mylord Anson &
de l'Amiral Hawke. Il étoit, pour ainsi dire,
l'idole des matelots. Il y a des choses qui dé-
montrent bien la dépravation de la nature hu-
maine. Dans les tems de sécurité, c'est ordi-
nairement l'intrigue, la flatterie ou la bassesse,
qui obtiennent les postes honorables ; mais,

1778. lorsque le danger est près de nous , on va chercher le mérite & les talens dans les retraites où ils s'étoient retirés. Cette réflexion est à la vérité flatteuse pour la vertu opprimée ; mais elle doit aussi lui causer bien des alarmes. L'Amiral Keppel , dans sa situation , n'avoit rien à gagner , & tout à perdre. Il alloit risquer , dans une seule campagne , la gloire qu'il avoit acquise pendant quarante ans de service , & il entreprenoit cette campagne dans des tems bien critiques. Il n'étoit plus dans cet âge ambitieux où l'on cherche toujours de nouveaux dangers & une addition de gloire. Il pouvoit alors se reposer tranquillement sur ses lauriers, & il n'en auroit pas moins mérité les louanges de ses compatriotes ; mais il préféra l'amour de sa patrie à toute autre considération. Ses opinions politiques rendoient encore sa situation plus dangereuse ; car il s'étoit toujours opposé aux mesures des Ministres qui recherchoient alors ses talens. Tout Officier à qui l'on a confié des commandemens d'importance , doit savoir combien les succès d'un Général dépendent du soutien qu'il reçoit du Gouvernement. Il est facile aux Ministres de faire échouer ses projets , & de lui attribuer ensuite ce manque de réussite. La bravoure & la franchise ont souvent été victimes des intrigues des Cours.

Le Roi fit demander M. Keppel , qui se ren- 1778.
dit aussi-tôt dans son Cabinet. Dans cette au-
dience , & dans les suivantes , il s'expliqua avec
toute la franchise qui lui étoit naturelle. Il dit
qu'il servoit pour obéir à ses ordres ; qu'il n'a-
voit jamais eu de relation avec ses Minis-
tres , & qu'il prenoit le commandement sans
faire aucune difficulté , & sans exiger la moindre
faveur ; mais qu'il se fioit aux bonnes intentions
de Sa Majesté & à sa protection. Quand dans
la suite on instruisit son procès , il se servit de
ces expressions : « Quoique pendant quarante
» ans de service , je n'eusse reçu aucune faveur
» du Roi , excepté sa confiance en tems de
» danger , je ne crus pas devoir refuser mes
» services à ma patrie , sur-tout lorsqu'on me
» disoit qu'ils pouvoient lui être précieux ».

Le Ministre de la Marine sembloit aussi fort
satisfait de la nomination de M. Keppel ; car
c'étoit le Chevalier Hugh Palliser , un de
ses favoris , qui avoit apporté le message du
Roi à l'Amiral. Palliser étoit *Lord* de l'Ami-
rauté , avoit vécu dans la plus grande intimité
avec M. Keppel , & devoit commander la di-
vision bleue sous lui. La plus grande concorde
régnoit dans l'Armée navale. Keppel partit ,
le 13 Juin , de Saint-Helen avec des pouvoirs
illimités. Il tenoit en ses mains la destinée de

1778. l'Empire. Toutes les flottes marchandes qui , par le moyen des immenses richesses dont elles étoient chargées , pouvoient seules rendre l'Angleterre capable de s'opposer à tant d'ennemis , étoient alors en mer pour revenir des différentes parties du Globe. Il falloit , outre cela , protéger les côtes étendues de la Grande-Bretagne , & ces ports royaux qui renfermoient toutes les sources de sa puissance , & ses espérances futures. C'étoit à la garde de vingt vaisseaux que la défense de ces objets importants étoit confiée , tandis que la France faisoit à Brest des armemens formidables.

Lorsque la flotte Anglaise arriva dans la baie de Biscaye , où elle avoit ordre de croiser , deux frégates Françaises s'en approchèrent pour observer ses mouvemens. Quoique la guerre n'eût pas encore été déclarée , les circonstances dans lesquelles se trouvoient les deux Royaumes auroient néanmoins pu justifier des hostilités. Malgré cela , l'Amiral Keppel agit avec beaucoup de précaution. Il voulut cependant connoître la force & la position de la flotte Française , & pour se procurer des informations , il résolut d'arrêter les deux frégates. Il fit donc mettre un signal de chasse , & sur le soir la frégate le Milford atteignit la Licorne de trente-deux canons. Le Capitaine Anglais pria le Capitaine

de la Licorne de venir parler à l'Amiral, ce qui 1778.
fut absolument refusé. Un vaisseau de ligne tira
alors un coup de canon en avant de la frégate
Française, & elle vira vers lui & fut menée
dans la flotte Anglaise. L'Amiral envoya sur le
champ ordre de traiter le Capitaine Français
avec toute la politesse possible, & de l'infor-
mer qu'il le verroit le lendemain matin aussi-
tôt qu'il feroit près de son bord. Les navires
qui avoient la frégate en garde eurent ordre
de la conduire vers le vaisseau Amiral; mais
le lendemain matin elle fit un mouvement qui
indiquoit qu'elle vouloit s'éloigner. Cela obli-
gea un des navires qui l'accompagnoient de tirer
un coup de canon en avant pour l'avertir
de continuer sa route. Au grand étonnement
des Anglais elle tira alors toute sa bordée, &
fit une décharge de mousqueterie sur l'Amé-
rica, de soixante-quatorze canons, au moment
où Mylord Longford qui le commandoit étoit
sur le tillac & parloit au Capitaine Français dans
les termes les plus mesurés. Aussi-tôt après cette
décharge, elle mit pavillon bas.

Pendant ce tems-là, la Belle-Poule, de trente-
six canons, ainsi qu'un petit bateau de douze,
tâchoient d'éviter la flotte Anglaise. L'Aréthuse,
frégate à-peu-près de même force, & un cutter,
les poursuivirent vivement. Ces frégates étoient

1778. fort éloignées de la flotte lorsque l'Aréthuse atteignit la Belle-Poule & lui signifia l'ordre de l'Amiral Anglais de venir lui parler. Le Capitaine Français refusa avec raison d'obéir, sur quoi l'Aréthuse tira un coup de canon en avant de la Belle-Poule, qui lui répondit par toute une bordée. Il y eut alors un combat désespéré qui dura pendant deux heures, dans lequel les deux Nations s'efforcèrent de remporter la palme. A la fin, les mats & les voiles de l'Aréthuse furent tellement désemparés, qu'elle ne fut plus capable de gouverner. La Belle-Poule avoit aussi été fort maltraitée, & il semble que les deux frégates furent bien aises de se séparer. Au point du jour, plusieurs bateaux remorquèrent la Belle-Poule dans une petite baie. Il y eut aussi une action très-vive entre les deux petits vaisseaux, le cutter Anglais avoit dix canons & l'autre huit. Le combat dura une heure; mais la fortune fut ici plus favorable aux Anglais, le Capitaine Français fut obligé de se rendre, ayant cinq hommes de tués & sept de mortellement blessés. La Belle-Poule eut quarante hommes de tués & cinquante-sept de blessés : entre les premiers étoit le second Capitaine. Le Roi récompensa l'équipage de la Belle-Poule, à cause de sa bravoure, & fit donner des pensions aux veuves de ceux qui avoient

péri dans le combat. Les Capitaines de l'Aré- 1778.
thuse & du cutter reçurent aussi de grands éloges
de la part de l'Amiral Anglais. On peut dire
que ce combat servit à donner un nouveau lustre
à la valeur des deux Nations. M. Keppel retint
une autre frégate qui se trouva au milieu de
sa flotte ; mais il laissa passer plusieurs vaisseaux
marchands , ne se croyant pas autorisé à inter-
rompre le commerce. Par le moyen de ces fré-
gates l'Amiral Anglais fut informé de bien des
choses importantes. Il découvrit qu'il y avoit
dans les eaux de Brest trente-deux vaisseaux de
ligne , outre dix à douze frégates , tandis qu'il
n'en avoit que vingt & trois frégates. Il se trou-
voit alors près d'Ouessant , & sa situation de-
venoit embarrassante. Il ne pouvoit s'imaginer
qu'on l'eût envoyé avec vingt vaisseaux pour en
combattre trente-deux , dans un tems où la
défaite de la flotte entraînoit , pour ainsi dire ,
celle de l'Empire. Il ne croyoit pas non plus
que le premier *Lord* de l'Amirauté fût mal in-
formé de ce qui se passoit à Brest , puisque
la sûreté de l'Etat dépendoit , dans ce moment ,
de cette connoissance. L'Amiral Keppel n'étoit
pas un de ces ignorans que l'on trouve chez
toutes les Nations , qui attribuent toutes les
bonnes qualités à leurs compatriotes , & ne
veulent rien accorder à leurs ennemis. Une

1778. expérience de quarante ans lui avoit appris qu'un vaisseau Anglais n'est pas capable d'en battre deux Français ; c'est pourquoi il se trouvoit dans la plus grande perplexité. S'il étoit battu , ce n'étoit pas une de ces défaites ordinaires qui se terminent par la perte de quelques vaisseaux ; mais il y alloit du sort de l'Empire. Si la flotte Française étoit restée victorieuse , elle pouvoit ensuite balayer les mers , insulter les côtes & envahir l'Angleterre. Les chantiers auroient même été exposés à être détruits. D'un autre côté , il falloit soutenir l'honneur du pavillon Anglais , & il savoit que le peuple ne feroit guère content de voir fuir un de ses Amiraux après avoir commis des hostilités sur les côtes de l'ennemi. M. Keppel résolut cependant de ne pas se laisser guider par un vain préjugé , lorsqu'il étoit balancé par de si grands dangers , & il revint à Portsmouth. Lorsque par la suite on instruisit son procès , il déclara qu'il n'avoit de sa vie senti tant de chagrin , que lorsqu'il fut obligé de tourner le dos aux côtes de France , & que son courage n'avoit jamais été mis à une pareille épreuve ; mais qu'il étoit persuadé que cette retraite avoit sauvé sa patrie. Le retour inattendu de la flotte causa les plus vives alarmes à Mylord Sandwich. Il vit alors que le mauvais état de la marine alloit être découvert , & il

craignit que toute la rage de la Nation ne se 1778.
tournât contre lui. La conduite de Keppel ne
fut ni approuvée ni blâmée des Ministres. Ils
le laissèrent dans l'incertitude ; mais il se trouva
soudainement attaqué par des Ecrivains ano-
nymes dans les papiers que l'on fait être à la
disposition du Ministère. On lui reprocha son
retour dans les termes les plus indécents , & il
fut même menacé du sort de l'Amiral Byng.
Il souffrit tous ces reproches avec le plus grand
sang-froid , il ne fit aucune réponse , & tâcha
même d'étouffer le mécontentement que com-
mençoient à faire paroître quelques-uns de ses
Officiers les plus affidés. Il fit tous les prépara-
tifs nécessaires pour retourner en mer le plutôt
possible sans essayer de justifier sa conduite ;
car en le faisant , il auroit été obligé d'accuser
le premier *Lord* de l'Amirauté. L'arrivée des
flottes des Indes Occidentales & du Levant four-
nit abondance de marelots. Par ce moyen, l'Ami-
ral fut en état de faire voile le 9 Juillet avec
vingt-quatre vaisseaux de ligne , & fut joint par
six autres. Il n'avoit cependant que quatre fré-
gates & deux brulots. Aussi-tôt que la Cour de
Versailles fut informée du combat de la Belle-
Poule & de la prise des autres frégates, elle permit
les représailles sur les navires de la Grande-
Bretagne. On suivit les mêmes mesures en

1778. Angleterre ; de sorte qu'il ne manquoit rien à la guerre qu'une déclaration formelle.

Il y a encore ici une circonstance qui prouve bien la bonne fortune des Anglais ; car si la flotte de Brest avoit suivi celle des ennemis , elle auroit probablement intercepté tous ces navires marchands qui fournirent des matelots à la marine Royale , auroit bloqué leur flotte dans Portsmouth , & empêché la jonction de ces six vaisseaux ; mais elle laissa échapper cette occasion. Elle sortit cependant du port le 8 Juillet ; elle étoit composée de trente-deux vaisseaux de ligne , & d'un grand nombre de frégates. Le Comte d'Orvilliers étoit Général en chef , & avoit divisé l'armée navale en trois Escadres. La première étoit directement sous sa conduite ; la seconde étoit commandée par le Comte Duchafault , & la troisième par le Duc de Chartres , depuis Duc d'Orléans. M. de la Motte - Piquet , quoique Chef d'Escadre , servit comme Capitaine à bord du vaisseau du Duc de Chartres. En sortant de Brest ils prirent la frégate la *Lively* , qui s'étoit trouvé environnée. La flotte Anglaise étoit aussi en trois divisions. L'avant-garde étoit commandée par le Chevalier Harland , Vice-Amiral de la rouge , & l'arrière - garde par le Chevalier Palliser , Vice - Amiral de la bleue. L'Amiral en chef étoit au centre , & avoit à ses

ordres le Contre - Amiral Campbell , Officier 1778.
très-expérimenté, qui s'étoit offert à servir comme
Capitaine à bord de son navire. Les deux armées
vinrent en présence le 23 Juillet. Il parut , par
la conduite du Comte d'Orvilliers , qu'il n'avoit
aucune connoissance du renfort que M. Keppel
avoit reçu , & qu'il croyoit qu'il n'avoit que le
même nombre de vaisseaux avec lequel il s'étoit
d'abord présenté devant Brest. Dans cette per-
suasion il tâcha d'en venir à une action ; mais
aussi-tôt que les flottes furent assez près l'une de
l'autre pour reconnoître leurs forces réelles, il
changea de résolution , & , par des manœuvres
habiles , évita les efforts que faisoit son adver-
saire pour le forcer au combat. Comme la nuit
approchoit, l'Amiral Anglais forma sa flotte en
ligne de bataille , laissant le choix d'une attaque
au Comte d'Orvilliers. Il y eut un changement
de vent pendant la nuit & du gros tems qui
changèrent les dispositions des deux armées na-
vales. Les Français avoient le vent , & il étoit
en leur pouvoir d'engager ou d'éviter le com-
bat. Il y avoit cependant deux de leurs vaisseaux
considérablement tombés sous le vent. M. Keppel
résolut de les couper du reste de la flotte , & de
réduire M. d'Orvilliers à l'alternative de les sa-
crifier , ou de hasarder une bataille. Le Général

1778. Français aima mieux s'en laisser séparer , & ils ne purent rejoindre la flotte le reste de la croisière. Par ce moyen , les deux armées étoient parfaitement égales en nombre ; mais les Anglais avoient plus de navires à trois ponts que les Français. Les deux Généraux étoient guidés par des motifs différens. Keppel cherchoit à combattre , parce qu'il ne pouvoit pas protéger le commerce contre le nombre de frégates qui accompagnoient la flotte de France. D'Orvilliers avoit plusieurs raisons pour éviter une bataille : il se trouvoit entre les côtes d'Angleterre & la flotte Anglaise ; il pouvoit intercepter par ce moyen quatre flottes marchandes de cette nation que l'on attendoit incessamment dans la Manche. Il se fit , pendant quatre jours , des évolutions dans lesquelles les deux Amiraux montrèrent beaucoup d'habileté , l'un tâchant d'éviter & l'autre d'amener une action. Un changement de vent soudain fit que les flottes se trouvèrent l'une près de l'autre , faisant les mêmes bordées. M. d'Orvilliers se servit alors d'une manœuvre habile , par laquelle il pouvoit faire beaucoup de mal à l'ennemi sans courir les risques d'une défaite entière. Il fit virer de bord à tous ses vaisseaux en même tems lof pour lof. De cette manière les deux armées se passèrent à bord opposé , &

recurent réciproquement le feu l'une de l'autre. 1778.
L'action dura trois heures, & elles souffrirent
considérablement.

Dès que l'Amiral Keppel eut passé l'arrière-garde des Français, & que la fumée fut assez dispersée pour lui permettre d'observer la situation de son armée, il pensa aux moyens de renouveler le combat. Il s'aperçut que le Vice-Amiral de la rouge avoit déjà viré avec une partie de sa division, & portoit sur l'ennemi; mais il vit que plusieurs vaisseaux étoient tombés sous le vent & étoient occupés à réparer leur dommage. Son vaisseau avoit tant souffert, qu'il ne put lui-même virer sur le champ. Il le fit cependant peu de tems après, & fut le premier de la division du centre qui porta sur les Français. Il n'y eut que trois ou quatre navires qui purent le suivre. Voyant que la flotte étoit si désemparée, il fit mettre bas le pavillon de combat, jusqu'à ce que les autres vaisseaux fussent en état de reprendre leur poste, & mit le signal de former une ligne de bataille en avant. Par ce moyen, la division bleue devoit former l'avant-garde; la rouge, l'arrière-garde, & l'Amiral rester toujours au centre. Le Chevalier Palliser, au lieu de virer, continua sa route, passa l'Amiral à bord opposé, tomba sous le vent, & ne revint plus dans la ligne le reste du jour.

1778. Cela fit que le vaisseau Amiral se trouva le plus près des Français avec trois ou quatre autres de la division du centre. Le Chevalier Harland étoit au vent avec six à sept voiles de sa division, prêt à secourir l'Amiral. D'autres vaisseaux se trouvoient sous le vent, faisant les plus grands efforts pour réparer leur dommage & regagner leur poste. A trois heures de l'après-midi, l'Amiral Keppel ne put rassembler que douze vaisseaux.

La flotte Française se trouvoit alors entre la côte de France & la flotte Anglaise, & avoit aussi viré de bord; mais il paroît que cette évolution n'avoit pas été faite avec tout l'ordre possible. Les vaisseaux se trouvoient, par ce moyen, trop près les uns des autres, & formoient un peloton. Cette situation auroit été dangereuse si le Chevalier Palliser avoit obéi, & si la flotte Anglaise avoit été en état de renouvellement immédiatement le combat, parce que les vaisseaux auroient été exposés à tout le feu de l'ennemi, & que plusieurs d'entre eux n'auroient pu faire usage de leurs canons; mais, dans les circonstances actuelles, elle devenoit avantageuse, parce que l'Amiral pouvoit étendre sa ligne avec célérité du côté qu'il jugeoit le plus à propos, avant que l'ennemi ne pût de nouveau engager le combat; car les affaires étoient

étoient alors changées , c'étoit M. Keppel qui 1778.
avoit le vent , & M. d'Orvilliers ne pouvoit
que l'attendre.

Comme le Chevalier Palliser restoit toujours hors de la ligne , l'Amiral Anglais ordonna au Chevalier Harland de former sa division à une certaine distance par derrière , afin de couvrir l'arrière-garde jusqu'à ce qu'il plût au Vice-Amiral de la bleue de reprendre son poste. En conséquence M. Harland se rangea avec sa division dans le sillage de l'Amiral vers les quatre heures après-midi. C'est à cause de cette évolution que le Vice-Amiral de la bleue accusa M. Keppel « d'avoir fait usage d'une manœuvre » qui avoit l'apparence d'une fuite , & d'avoir » déshonoré le pavillon Anglais , en donnant » prétexte à l'ennemi de s'attribuer la victoire ». Quand on instruisit le procès de Keppel , quelques-uns des marins les plus braves & les plus expérimentés déclarèrent cependant , avec serment , que cette manœuvre étoit absolument nécessaire , & qu'elle étoit fort habile.

Par cette relation , il paroît que la flotte Anglaise avoit souffert considérablement ; que M. d'Orvilliers , en suivant le coup qu'il avoit porté , auroit pu remporter la victoire , & que la désobéissance de Palliser auroit rendu cette victoire facile.

1778. Le Général Français dit dans sa relation qu'il fit virer de bord lof pour lof par la contre-marche à toute son armée, & que dès que ce revirement fut bien marqué, l'Amiral Anglais fit forcer de voiles à tous ses vaisseaux pour s'élever dans le vent, & pouvoir, en revirant de bord, se trouver au vent de l'arrière-garde Française qu'il espéroit, sans doute, couper & mettre entre deux feux. Mais qu'ayant reconnu le dessein de M. Keppel, il rompit sa manœuvre en faisant revirer de bord toute l'armée Française en même tems, & en la présentant en bataille au bord opposé à celui sur lequel l'armée Anglaise venoit à sa rencontre. Cette manœuvre inattendue déconcerta le projet de l'Amiral Anglais, & il fut obligé de prolonger l'armée Française sous le vent. La tête de la ligne Anglaise se dirigea sur les premiers vaisseaux du corps de bataille de l'armée de France, & cette direction oblique mit une partie de la tête de l'Escadre bleue hors de position de pouvoir combattre l'armée ennemie ; mais le feu fut d'autant plus vif au corps de bataille & à l'Escadre blanche-bleue, que les deux lignes s'étoient plus approchées, & que la mousqueterie put jouer avec succès. Comme le vaisseau la Ville de Paris dérivoit & tomboit sous le vent plus que le reste de la ligne, un vaisseau de quatre-vingt-dix

canons put passer au vent de ce vaisseau & le canonner d'un bord, tandis que le *Victory*, de cent canons, le canonnoit de l'autre : mais après un quart-d'heure d'un feu des plus vifs, le Comte de Guichen força ces deux vaisseaux à l'abandonner. Le Comte d'Orvilliers ajoute, que dans la vue d'ôter à l'armée Anglaise l'avantage que lui donnoit sa position sous le vent pour faire usage de toute son artillerie, il fit signal d'arriver à l'Escadre bleue : que le signal ne fut pas d'abord apperçu, & que lorsque son intention fut connue de cette Escadre, le mouvement ne pouvoit plus être exécuté assez promptement pour avoir son effet, qui étoit de couper l'arrière-garde ennemie : que peu de tems après toute la ligne revira par la contre-marche, & qu'à quatre heures & demie elle étoit en bataille sous le vent de la ligne Anglaise : que les ennemis qui avoient déjà reviré pour charger l'arrière-garde Française, voyant la ligne régulièrement formée, furent arrêtés dans leur évolution : que l'Amiral Anglais fut forcé de faire un mouvement rétrograde, & profita de sa position au vent pour se rallier à l'ordre de bataille stribord qu'il parvint à former avec le tems.

Voilà les relations les plus exactes que nous avons pu nous procurer de ce combat qui a fait

1778. tant de bruit en Angleterre , & qui a aussi excité quelques disputes en France. M. de la Motte-Piquet , Capitaine de pavillon du Duc de Chartres , depuis Duc d'Orléans , aussi habile que brave marin , fut très-piqué d'une phrase dans la relation du Général , qui paroissoit inculper la division bleue. Il écrivit à ce sujet une lettre qui fut vue de tout Paris , dans laquelle il prétendoit que loin de ne pas avoir obéi au signal de M. d'Orvilliers , c'étoit le Saint-Esprit qui avoit viré par la contre-marche , & fait le signal le premier , & qu'il avoit ensuite été confirmé par le Général. Il ajoutoit que le Duc d'Orléans , qui commandoit la division bleue , avoit toujours montré la plus grande ardeur pour en venir à une bataille , que ce fut lui qui tira le premier coup de canon & qui engagea le combat , & que lorsque le Comte d'Orvilliers écrivit à ses Lieutenans-généraux pour leur demander s'ils étoient d'avis de combattre , le Duc fit cette réponse laconique : *le plutôt sera le mieux , je ne suis venu ici que pour cela.*

Il ne paroît pas qu'aucune des flottes ait pris la fuite. Les Français perdirent l'occasion d'une victoire presque assurée , & se retirèrent ensuite pendant la nuit , & les Anglais furent bien aises de regagner leurs côtes quand le jour parut , afin d'y réparer leur dommage. C'est

donc avec bien peu de raison qu'on accusa 1778.
l'Amiral Keppel d'avoir pu défaire l'armée navale de France , puisqu'en supposant que la division bleue eût obéi , la flotte Anglaise ayant plus souffert que celle de France , le second combat devoit au moins être aussi douteux que le premier. Les Anglais eurent cent trente-trois hommes de tués , & trois cens soixante-treize de blessés ; & les Français deux cens cinq hommes de tués , & six cens soixante de blessés. Les premiers avouèrent que dans cette occasion les derniers avoient manœuvré avec beaucoup d'habileté , & qu'ils avoient fait des progrès considérables dans la tactique navale. Les deux flottes remirent quelque temps après en mer ; mais il n'y eut aucun combat.



CHAPITRE XXII.

1778. **M**ALHEUREUSEMENT pour le repos du genre humain , les Européens , en portant leur commerce & leur correspondance dans les parties les plus éloignées du Globe , y portèrent aussi leurs querelles & leurs dissensions , & elles ont considérablement affecté les peuples chez lesquels ils se sont établis. Par ce moyen , ils ont contrebalancé , par un déluge de maux , tous les bénéfices que l'on pouvoit tirer d'une communication libre & aisée avec le reste de la terre. Telle est la dépravation de l'homme , que l'on est quelquefois tenté de regarder comme sage la politique de la Chine & du Japon qui défend aux étrangers d'entrer dans leurs États. Elle est à la vérité nuisible aux progrès de la science & des arts ; mais aussi elle assure le repos du peuple , & tend peut-être davantage à sa félicité , que des institutions plus libérales. Il est toutefois certain qu'en adoptant ce système , bien des nations auroient évité la ruine inattendue dans laquelle elles se sont ensuite trouvé enveloppées. Pendant que les effets des querelles entre la France & l'Angleterre se faisoient sentir

dans différentes parties de l'ancien & du 1778.
nouveau Monde, la rage de la guerre se com-
muniqua aux régions éloignées des Indes Orien-
tales, régions qui appartenoient originairement
à la race de Mortels, la plus paisible, la moins
mêlée, & qui témoigne le plus d'horreur pour
l'effusion de sang & la cruauté.

La Compagnie des Indes Anglaise, prévoyant
les conséquences des traités entre la France &
l'Amérique, crut qu'il étoit inutile de régler
sa politique suivant le système des Cours de
Versailles & de Londres. Elle vit qu'en tem-
porisant, elle laisseroit échapper de belles oc-
casions, & que d'ailleurs la guerre ne pouvoit
pas être bien éloignée, quoiqu'on conservât
encore l'apparence de la paix. Elle jugea aussi
que long-tems avant qu'on pût recevoir en Eu-
rope des nouvelles de ce qui se passoit dans
cette partie de l'Asie, les affaires prendroient une
tournure qui justifieroit ses mesures. Elle forma
donc le dessein de donner le dernier coup au
pouvoir de la France dans les Indes Orientales. Ce
qu'il y a de remarquable, c'est que, dans un
corps si nombreux, on ait pu tenir cette affaire
assez secrète, pour qu'il n'en transpirât rien.
La nouvelle de la réussite du projet apprit au
peuple qu'il avoit été formé. Les instructions
de la Compagnie & du Ministère étoient par-

1778. venues à Madrafs avec beaucoup de célérité ; & on y avoit aussi-tôt fait des préparatifs pour le siège de Pondicherry. Le Général Monro , qui commandoit les troupes de la Compagnie sur la côte de Coromandel , avoit assemblé , le 8 Août , une partie des forces destinées au siège , dans un endroit appelé *Red - Hill* , à quatre milles de cette ville. Il n'investit cependant la place que le 21 du même mois. Ses troupes prirent , ce jour-là , possession d'une haie épaisse qui entoure toutes les fortifications à une portée de canon , & coupèrent , par ce moyen , toute communication entre la ville & la campagne. Les 6 & 7, les Anglais ouvrirent la tranchée au midi & au nord de la ville , dans l'intention de l'attaquer en même tems des deux côtés. Avant ces opérations , le Chevalier Edward Vernon , qui commandoit les forces maritimes , avoit fait voile de Madrafs pour bloquer Pondicherry. Son Escadre consistoit en un vaisseau de soixante canons , un de vingt-huit , un autre de vingt , un *sloop* , & un vaisseau de la Compagnie armé en guerre. A peine fut-il parvenu au lieu de sa destination , qu'il rencontra l'Escadre Française aux ordres de M. de Tronjolly. Elle étoit composée du Brillant de soixante-quatre canons , de la Pourvoyeuse de trente - six , du Sartine de trente-

deux , & de deux vaisseaux de la Compagnie 1778.
armés en guerre. Il y eut un combat très-vif
qui dura deux heures ; après quoi , les flottes
se séparèrent. Celle de France alla se réparer à
Pondicherry , & l'Amiral Vernon tâcha de re-
gagner le poste qu'il devoit occuper ; ce qu'il
ne put effectuer que le 20 à minuit. Le ma-
tin , un vaisseau Français venant d'Europe , se
trouva dans la flotte Anglaise , & fut pris.
On apperçut aussi l'Escadre Française sortant de
la rade de Pondicherry à petites voiles. Le Cheva-
lier Vernon se prépara alors pour un second com-
bat ; mais les vents empêchèrent les flottes
de se joindre. Comme M. de Tronjolly avoit
autant d'intérêt à protéger la ville par mer que
M. Vernon à la bloquer , ce dernier crut qu'un
second combat étoit inévitable. C'est pourquoi
il fit voile pour la rade de Pondicherry à l'ap-
proche de la nuit , où il mouilla , croyant que
l'Amiral Français en feroit autant ; mais M. de
Tronjolly abandonna entièrement Pondicherry ,
& une garnison qui méritoit un meilleur sort.
Au point du jour , on ne découvrit aucun de
ses vaisseaux , & il ne parut plus ensuite sur
la côte. Nous ne savons à quoi attribuer cette
conduite de l'Amiral Français. Le Sartine , qui
avoit été séparé du reste de l'Escadre dans la
nuit du combat , ignorant ce changement de

1778. circonstances , s'étoit si fort avancé pour gagner Pondicherry , que lorsqu'il s'en apperçut , il étoit trop tard , & il fut pris. La ville se trouva donc bloquée par terre & par mer. Le 18 Septembre , les Anglais ouvrirent des batteries de vingt-huit pièces de gros canons , & de vingt-sept mortiers. M. de Bellecombe , Commandant de la place , fit une noble résistance. Quoique privé de tout espoir de secours , il se défendit jusqu'à la dernière extrémité. L'artillerie formidable des assiégeans gagnoit néanmoins une supériorité évidente , & ils continuèrent les approches avec beaucoup d'ardeur ; mais l'opiniâtreté de la garnison les rendirent difficiles , & les pluies continuelles retardèrent beaucoup les ouvrages. Vers le milieu d'Octobre , il fut possible d'attaquer le corps de la place. Les assiégeans avoient , du côté du midi , poussé une galerie dans le fossé de la ville , fait une brèche praticable au bastion de l'hôpital , & préparé un pont de bateaux pour passer le fossé. Les choses n'en étoient pas moins avancées du côté du septentrion. Ils avoient détruit toute la façade du bastion , & construit un radeau pour passer le fossé , tandis que leurs compagnons le traverseroient du côté du sud. Ces deux attaques devoient être soutenues d'une autre par mer au nord , où les Français avoient une es-

pèce de jettée , & lorsqu'on eut résolu d'atta- 1778.
quer, le Chevalier Vernon débarqua ses soldats
de marine & deux cens matelots pour aider les
troupes de terre. Quand on fut prêt à donner
l'assaut , il tomba une pluie excessive qui retarda
l'attaque de quelques jours. Du côté du midi ,
les eaux enlevèrent la galerie du fossé , & en-
dommagèrent beaucoup le pont de bateaux. Les
Anglais travaillèrent cependant avec tant de
diligence , que le 17 Octobre , ils avoient tout
réparé. M. de Bellecombe vit bien qu'une plus
longue résistance ne serviroit qu'à augmenter
l'effusion du sang , & que ce seroit sacrifier sa
garnison & les habitans , sans aucune utilité ;
c'est pourquoi il demanda à capituler. La bra-
voure de ce Commandant avoit inspiré tant
d'estime aux Anglais pour sa personne & pour
les troupes qu'il commandoit , qu'ils lui accor-
dèrent tout ce qu'il demandoit. Ils lui permirent
de renvoyer les Européens dans leur patrie , &
de congédier les *Seapoys*. Ils accordèrent tous
les honneurs de la guerre à la garnison , & à
la requête de M. de Bellecombe , ils souffrirent
que le régiment de Pondicherry gardât ses dra-
peaux. Il y avoit dans la place trois cens pièces
de canon de différens calibres. Les effets publics
tombèrent entre les mains des vainqueurs ; mais
on ne prit rien aux particuliers. Les troupes

1778. Anglaïses qui attaquèrent cette place , étoient au nombre de dix mille cinq cens , dont quatre cens Européens. La garnison qui la défendoit , étoit de près de trois mille hommes , dont neuf cens Européens. La perte des assiégeans ne fut point proportionnée à celle des assiégés , qui , étant couverts par des ouvrages plus forts , auroient dû , ce me semble , tuer beaucoup plus de monde à l'ennemi ; mais on doit sans doute attribuer cette circonstance à l'opiniâtreté avec laquelle M. de Bellecombe défendoit tous les postes. Les Anglais eurent deux cens vingt-quatre hommes de tués , & six cens quatre-vingt-treize de blessés : les Français deux cens hommes de tués , & quatre cens de blessés.

Détournons les yeux de ces scènes de carnage , pour examiner les combats , moins sanglans à la vérité , mais non moins opiniâtres du Parlement Britannique. Tout le monde attendoit avec impatience la réunion de cette Assemblée , parce qu'on devoit y parler d'affaires de la dernière importance. La fin d'une première campagne contre la France , ouvroit un vaste champ à la discussion , ainsi qu'à la spéculation. Les principaux Officiers qui avoient eu des commandemens en Amérique , étoient de retour ; les Commissaires étoient aussi revenus , & , quoiqu'on fût déjà le fort du bill *conciliatoire* , on espéroit

apprendre beaucoup de choses touchant l'état 1778
civil & militaire de ce pays-là.

Le discours du Roi étoit rempli de plaintes contre les hostilités de la France. Sa Majesté parloit fort peu des évènements de la guerre, & fondeoit ses espérances de succès plus sur les efforts, l'unanimité & le courage de son peuple, que sur ce qui étoit arrivé pendant la campagne. Elle disoit cependant que le commerce avoit été protégé, & que l'on s'étoit vengé amplement sur celui des agresseurs. On y représentoit les Puissances neutres comme faisant des protestations d'amitié; mais néanmoins comme suspectes, à cause de leurs armemens. Le Roi regrettoit le manque de succès du bill *conciliatoire*, & annonçoit qu'il seroit nécessaire de faire de grands efforts par terre & par mer, sans spécifier aucun plan d'opération, & gardoit un silence opiniâtre sur la guerre d'Amérique.

La réponse que le parti du Ministère proposa de faire au Roi, fut, comme à l'ordinaire, une répétition de son discours. Les Membres de l'opposition proposèrent de leur côté l'*amendement* suivant : « Pour assurer Sa Majesté qu'avec » le zèle le plus sincère pour l'honneur de sa » Couronne, & l'attachement le plus vif à sa » personne & à sa famille, la Chambre étoit » prête à soutenir, de tout son pouvoir, les

1778. » mesures nécessaires pour la défense de la
» Grande-Bretagne , & pour frustrer les desseins
» de cette Puissance *inquiète* qui a si souvent
» troublé la paix de l'Europe ; mais qu'elle
» pensoit que son devoir le plus important ,
» dans cette malheureuse situation des affaires ,
» étoit de s'informer par quels funestes con-
» seils & par quel fatal systême de politique ,
» l'Angleterre avoit été réduite , de l'état le
» plus brillant , qui excitoit même l'envie du
» reste de l'Europe , au commencement de son
» règne , à cette condition dangereuse qui de-
» mandoit toutes les forces de l'Empire , sans
» que l'on pût espérer aucun avantage ».

Les Membres de l'opposition déclarèrent que l'unanimité qu'on recommandoit étoit absurde , que si , à la vérité , c'étoit une ressource infail-
libile dans la ruine des affaires , les Ministres avoient fait tout ce qu'ils avoient pu pour la rendre nécessaire. Pour approuver unanimement une mesure , dirent-ils , il faut être convaincu de sa sagesse. Nous ne pouvons donner notre approbation qu'à des plans déjà exécutés , ou à des projets à exécuter. Une différence d'opinions ne sauroit , en aucune manière , affecter les premiers. Quant aux autres , comme le discours du Roi n'annonce aucun plan pour la conduite future de la guerre , il nous est im-

possible d'y consentir, & de concourir unani- 1778.
mement dans des mesures que nous ne connois-
sons pas encore. Qui sont, ajoutèrent-ils, ceux
qui nous engagent à l'unanimité ? des gens
qui ne s'accordent eux-mêmes sur aucun article,
sur aucune disposition, sur aucun conseil, sur
aucun principe, & sur aucune action. L'una-
nimité est un mot spécieux ; mais elle ne fau-
roit exister, parce que les savans & les igno-
rans ne seront jamais d'accord ; & si cela arri-
voit, il s'ensuivroit bien des maux, puisque,
pour lors, ce seroit l'opiniâtreté qui prévau-
droit, & qu'elle est constamment la compagne
de la folie. L'unanimité, dans les circonstances
présentes, ne serviroit qu'à donner sanction à
la conduite passée & aux bevues à venir des
Ministres, & à commettre de nouveau le sort
de la nation dans une guerre plus dangereuse,
à l'incapacité de ces mêmes hommes qui ont,
dans la première, causé la ruine de leur patrie.
Si nous concourons unanimement à présenter
une adresse qui exprime la moindre satisfaction
des Ministres actuels, cette mesure, loin de
donner de la vigueur à nos efforts, ou d'ins-
pirer de la terreur à nos ennemis, ne servira
qu'à exciter le désespoir des Anglais & à don-
ner de la confiance aux Français, lorsqu'ils
verront que le pouvoir délibératif est aussi abject

1778. que l'autorité exécutive est méprisable. D'ailleurs le discours du Roi, continuèrent-ils, ou plutôt celui du Ministre, nous annonce une fausseté palpable. Il dit que nous n'avons pas eu tout le succès que la justice de notre cause & les efforts que nous avons faits, nous donnoient lieu d'espérer; &, considérant l'infériorité de nos flottes & les délais de nos préparatifs, nous n'avons pas droit d'attendre de si grands succès. C'est même un miracle que nous ayons échappé à une ruine universelle. Conséquemment le discours nous annonce une fausseté & accuse injustement les Officiers qui sont au service de l'Etat, tandis que tout le blâme ne doit tomber que sur les Ministres. Ce discours est un libelle sur le Parlement. Il appelle les dernières mesures pour rétablir la paix celles du Parlement. Cette Assemblée favoit-elle que Philadelphie devoit être évacuée à l'arrivée des Commissaires? Ils ne le favoient pas eux-mêmes. Cette absurdité est-elle donc le plan des représentans du peuple, ou ne sont-ils assemblés tous les ans que pour décharger les Ministres des disgraces que causent leurs erreurs? Les patriotes sont unanimes dans le système qu'ils recommandent. Tournez vos armes contre la France; elle n'a formé une alliance avec l'Amérique que par intérêt. Quand elle se trouvera attaquée vigoureusement,

reusement , & qu'elle sentira les maux de la 1778 guerre , elle rejettera la perspective éloignée d'avantages incertains , & abandonnera un allié dont elle ne reçoit qu'une participation de misères & de calamités. D'un autre côté , le courage de l'Amérique est soutenu par les motifs puissans de la liberté & de la conservation. Chaque effort que nous faisons pour soumettre nos Colonies les met encore plus au pouvoir de la France , qui n'éprouve aucun inconvénient de la protection qu'elle leur accorde. Chaque goutte de sang que nous répandons dans le nouveau Monde , ne sert qu'à cimenter une alliance fatale au bonheur de l'Empire Britannique.

Les partisans du Ministère s'abstinrent d'entrer dans aucune discussion sur la politique de la guerre d'Amérique , parce qu'ils ne vouloient point découvrir leur dessein , ou qu'ils vouloient avoir le choix d'adopter des mesures suivant les circonstances ; mais ils justifièrent leur conduite au sujet des préparatifs & des armemens de la dernière campagne.

Ils dirent que si on avoit envoyé l'Amiral Byron plutôt dans le nouveau Monde , M. d'Estaing auroit pu joindre la flotte de Brest , & que , par ce moyen , la France auroit eu une flotte supérieure dans la Manche ; qu'ils avoient empêché que cette mer ne devînt le théâtre de la guerre ,

1778. & que c'étoit beaucoup d'avoir éloigné le danger de leurs côtes. Ils ajoutèrent que l'évacuation de Philadelphie étoit une résolution dictée par la saine politique. Lorsque la France eut pris parti dans cette contestation , continuèrent-ils , il devint nécessaire de défendre nos îles & d'attaquer les siennes. Il étoit alors impossible que nous conservassions tous nos postes sur le Continent , & il fallut opter ou de Philadelphie ou de *New-York*. La dernière place parut préférable , parce qu'elle étoit plus au centre , & que d'ailleurs la flotte pouvoit coopérer avec l'armée.

Les Membres de l'opposition tournèrent ces argumens à leur avantage. Ils dirent que la justification de cette mesure étoit une condamnation absolue du système qui l'avoit occasionnée , que les Avocats pour la guerre d'Amérique venoient de démontrer eux-mêmes qu'il étoit impossible de réussir , puisque l'armée , en avançant dans le pays , étoit réduite à l'alternative ou de s'affaiblir en se divisant , ou de retourner sur ses pas , & de faire voir l'inutilité de ses opérations. Personne , ajoutèrent-ils , ne peut s'imaginer qu'il soit possible de conquérir un continent en restant dans une ville : c'est pourquoi , tant que nous continuerons une guerre offensive en Amérique , que notre armée avance , qu'elle recule , ou qu'elle ne bouge pas de place , ce sera toujours la même chose , une guerre inu-

tile, dispendieuse & cruelle. Après des débats 1778.
qui durèrent jusqu'à deux heures du matin, l'*amendement* fut rejeté.

Dans la Chambre des Pairs, il y eut aussi de grandes disputes au sujet de l'adresse. Les Pairs du parti de l'opposition voulurent la rejeter toute entière, sans y faire d'*amendement*. Il est absolument nécessaire, dirent-ils, d'examiner l'état de la Nation; il n'est pas tems de flatter le Roi, il faut lui ouvrir les yeux sur la véritable situation des affaires. Les disgrâces que nous avons essuyées, le danger où nous sommes, les mécontentemens qu'il y a dans toutes les parties de ses dominations, les dissensions de l'armée & de la marine proviennent de la mauvaise conduite du Gouvernement, & il faut y apporter remède. Il est nécessaire de changer ce système foible & méchant, fondé sur de faux principes, soutenu par l'opiniâtreté, la folie & l'erreur, & qui tend inévitablement à la ruine & à la destruction. Il faut de nouveaux Ministres & de nouvelles mesures, avant qu'on puisse s'attendre à des succès en tems de guerre & à être en sûreté en tems de paix.

Les partisans du Ministère déclarèrent qu'il étoit sans exemple de ne point faire de réponse à Sa Majesté. On pouvoit proposer un *amendement* à celle qui étoit offerte; mais non pas la rejeter

1778. de cette manière. Comment, dirent-ils, le Roi vient demander l'assistance de son peuple pour défaire les desseins perfides & dangereux de la France qui est ouvertement liguée avec ses sujets rebelles pour la ruine de l'Empire, & on refuse de lui faire réponse ! C'est déclarer ouvertement à toute l'Europe que nous sommes déterminés à ne lui donner aucun secours, & que ses dominations seront désormais à la merci de ses ennemis. Il n'est plus à présent question de conquérir l'Amérique, continuèrent-ils ; mais il s'agit de savoir si nous nous soumettrons sans résistance aux forces réunies de la France & de nos Colonies, où si nous ferons des efforts vigoureux pour punir la perfidie de nos ennemis, & pour rétablir la splendeur de l'Empire.

Les Membres de l'opposition répliquèrent qu'en rejetant l'adresse, ils ne refusoient pas tout système de guerre & de politique ; mais qu'ils exprimoient, par ce moyen, au Souverain ce qu'ils vouloient qu'il entendît, qu'ils étoient déterminés à ne donner aucun secours aux Ministres actuels, parce qu'ils étoient convaincus, par une expérience trop fâcheuse, de leur incapacité. Quand on en vint à la division des voix, il s'en trouva soixante-sept pour l'adresse proposée, & trente-cinq pour qu'on ne la présentât pas.

Le manifeste que les Commissaires avoient 1778.
fait publier avant leur départ de l'Amérique ,
ayant paru dans les papiers de nouvelles , le
marquis de Rockingham dans la Chambre haute,
& M. Coke dans la Chambre basse , propo-
sèrent que l'on en mît des copies authentiques
devant les Chambres ; ce qui fut accordé.

M. Coke dit que le Parlement n'avoit jamais
autorisé les Commissaires à publier une pa-
reille proclamation , & que Sa Majesté ne leur
avoit pas , non plus , donné un semblable pou-
voir , qu'ils avoient été envoyés pour faire la
paix , & non pas pour déclarer la manière dont
la guerre devoit être continuée. Il proposa en-
suite l'adresse suivante.

« Qu'il soit recommandé à Sa Majesté de
» désavouer la partie du manifeste qui contient
» cette déclaration , parce qu'elle n'est point
» conforme à l'humanité & au courage géné-
» reux qui a de tout tems distingué la Nation
» Britannique ; parce qu'elle est contraire aux
» maximes établies parmi les Chrétiens & les
» nations civilisées , dérogoire à la dignité
» de la Couronne de ces Royaumes , qu'elle
» ne tend qu'à avilir ses soldats , & à abolir
» la discipline de ses armées & à exposer ses
» sujets, dans toutes les parties de son Empire,
» à de cruelles représailles ».

1778. Cette proposition fut fort bien soutenue par les Patriotes. Si le Ministère Britannique, dirent-ils, a dessein de donner l'exemple en renversant tous les réglemens que la civilisation & le Christianisme ont établis pour diminuer les horreurs de la guerre, & d'introduire un système aussi nouveau qu'il est cruel, il est nécessaire que la Nation soit armée, afin de ne pas être exposée aux représailles. Les côtes d'Angleterre & d'Ecosse peuvent être insultées par l'ennemi le plus méprisable; celles d'Irlande sont par-tout sans défense, & ont déjà été pillées. Il est fort heureux que nous ayons une occasion de déclarer à notre patrie & à la postérité, que nous n'avons eu aucune part à attirer sur la Nation ces calamités qu'un aveu des principes barbares du manifeste doit nécessairement produire. On appelle, continuèrent-ils, cette guerre la guerre du Parlement; mais cette Assemblée n'a jamais ordonné qu'elle fût conduite d'une manière qui ne peut convenir qu'à un Cherokee ou à un Onondago.

Les Ministres firent paraître le plus grand étonnement de ce que l'on avoit interprété de cette manière les paroles du manifeste. Ils dirent qu'ils n'avoient jamais vu un écrit plus innocent; que c'étoit une adresse bienfaisante qui avertissoit les Américains des dangers qu'ils

devoient courir, s'ils persistoient dans leur ré- 1778.
bellion & dans leurs liaisons avec la France.
Elle déclaroit qu'ils ne feroient plus désormais
traités avec cette douceur qu'ils avoient jus-
qu'ici éprouvée, tandis que les Anglais les re-
gardoient encore comme compatriotes.

Les patriotes repliquèrent & soutinrent que
les paroles du manifeste n'avoient pas besoin
d'explication, qu'elles étoient claires & intelli-
gibles, & qu'on devoit conduire la guerre avec
une rigueur jusqu'ici inconnue. Tandis que
chaque parti s'efforçoit de prouver ses assertions,
un des Commissaires, & le seul qui étoit alors
revenu d'Amérique, surprit toute la Chambre
en avouant que ce manifeste contenoit tout ce
que les Membres de l'opposition avoient déclaré.
Il vouloit dire une guerre de désolation & rien
autre chose; mais cette mesure étoit juste &
nécessaire. Après avoir condamné, dans les termes
les plus sévères, la conduite du Congrès, il dé-
clara qu'il ne falloit faire aucun quartier aux
rebelles, & que si on pouvoit employer contre
eux les machines infernales, il y donneroit son
approbation. Cet aveu embarrassa les Ministres
qui venoient de maintenir des principes con-
traires; ils ne purent se contredire, & abandon-
nèrent le Commissaire à la merci des patriotes.

Les deux Généraux qui étoient de retour

1778. de l'Amérique condamnèrent le manifeste, & votèrent pour l'adresse. Le Chevalier Howe attaqua directement Mylord G. Germaine; il dit que c'étoit à la douceur avec laquelle il avoit conduit la guerre, qu'on devoit attribuer tous les sarcasmes publiés pour faire tort à sa réputation. Il fit nombre de plaintes, tant par rapport à lui-même que par rapport à l'armée, demanda qu'on examinât sa conduite & celle de son frère, afin que la Nation fût pleinement instruite des causes qui avoient occasionné le manque de succès, & finit son discours, en disant qu'il étoit d'avis que tant que Mylord G. Germaine resteroit à la tête des affaires de l'Amérique, il n'étoit pas possible d'espérer aucun succès, tant pour la continuation de la guerre que pour le rétablissement de la paix.

Ce Ministre parut fort étonné de cette attaque inattendue. Il déclara qu'il n'avoit jamais eu intention de nuire à la réputation du Général, & qu'il ne se croyoit pas coupable de négligence. Il parla ensuite de la guerre, dit que si elle n'avoit pas eu autant de succès qu'il l'auroit désiré, on ne devoit pas lui attribuer ce manque de succès. Qu'on le rendoit par-là beaucoup plus important qu'il ne l'étoit effectivement, en supposant qu'il avoit seul la conduite de la guerre. Il ajouta qu'il n'étoit qu'un humble

serviteur du Roi, & que s'il n'avoit pas toute 1778.
l'habileté possible, il pouvoit néanmoins assurer
la Chambre qu'il avoit toujours agi pour le
mieux; qu'il ne s'opposeroit à aucune enquête
qui tendoit à défendre la réputation de qui que
ce fut; & que si on vouloit examiner sa propre
conduite, il feroit tellement préparé, que son
honneur & sa réputation en sortiroient en
triomphe. Enfin, après plusieurs débats, la pro-
position de l'adresse fut rejetée. Elle eut le même
fort dans la Chambre des Pairs.

On a vu les circonstances du combat naval
entre le Comte d'Orvilliers & l'Amiral Keppel.
Il étoit impossible que la conduite du Vice-
Amiral de la bleue n'eût point frappé un grand
nombre d'Officiers, & il étoit également im-
possible d'empêcher ces marins de déclarer leur
façon de penser. En conséquence, il se répandit
des murmures dans toute la flotte, & la plu-
part des matelots dirent que s'ils avoient été bien
soutenus par la division bleue, ils auroient rem-
porté une victoire complète. Plusieurs Officiers
de cette division qui s'étoient distingués par
leur courage dans toutes les occasions, se trou-
vèrent offensés par ce reproche; & cette affaire
ne tarda pas à devenir une contestation de pa-
piers de nouvelles. Comme le Chevalier Palliser
étoit favori du premier *Lord* de l'Amirauté, on

1778. vit paroître dans les papiers du Ministère des éloges outrés de la conduite de ce Vice-Amiral. On lui attribuoit tout l'honneur de la journée de la bataille, & l'Amiral Keppel étoit accusé de bien des fautes. Ces panégyriques donnèrent naturellement lieu à des commentaires & à des observations. Il parut une lettre anonyme qu'on attribua à un Officier qui étoit à l'affaire du 27 Juillet, dans laquelle il donnoit un détail de toutes les circonstances, & accusoit le Chevalier Palliser d'être cause que la flotte Française n'eût pas été entièrement défaite, en désobéissant aux signaux & aux ordres du Général en chef. Cette lettre découvrit des choses dont le Public n'étoit pas encore instruit, & qui furent ensuite prouvées sur ferment. On apprit pour la première fois que M. Keppel avoit envoyé la frégate le *Fox* avec un message verbal au Chevalier Palliser, & que ce Vice-Amiral s'étoit tenu au vent toute l'après-midi malgré les signaux répétés & les ordres qu'on lui avoit envoyés de reprendre sa place dans la ligne.

Cette publication fit que le Vice-Amiral de la bleue alla chez le Général en chef, & le pria de contredire publiquement des assertions que l'on avoit répandues, dit-il, pour l'injurier dans son honneur & dans sa réputation. Pour donner plus d'effet à cette contradiction, il lui présenta

un papier qui contenoit un détail des faits, & 1778.
il lui dit de signer toutes ces particularités. Il
vouloit entre autres choses que M. Keppel signât
que lorsqu'il ordonna à la division rouge & à
la bleue de venir dans son sillage, ce n'étoit pas
pour renouveler le combat le même soir; mais
afin d'être prêt le lendemain matin. L'Amiral
rejetta entièrement cette proposition, & parut
même surpris qu'on la lui eût faite. Là dessus le
Chevalier Palliser publia un long détail de toutes
les particularités du combat avec une préface qu'il
signa. Il se trouvoit dans cette publication plu-
sieurs accusations directes & indirectes contre le
Général en Chef. Il y avoit même des assertions
qui, dans le procès, furent déclarées fausses &
mal fondées. Le Vice-Amiral de la bleue disoit
que sa division avoit été tellement séparée par
le signal de chasse, que son navire avoit passé
la ligne Française sans avoir aucun vaisseau en
proue ou en poupe pour le soutenir. Il assuroit
aussi que la frégate le *Fox* ne lui avoit parlé
que sur le soir, & qu'elle avoit ordonné aux
vaisseaux de la bleue de venir dans le sil-
lage de l'Amiral; mais qu'elle n'avoit point dit
qu'il n'attendoit que cette division pour renou-
veller le combat. Cette lettre extraordinaire,
qui accusoit directement le Général en chef,
tandis que celui-ci n'avoit fait aucune plainte

1773. contre lui, excita l'étonnement du Public. M. Keppel déclara sur le champ à Mylord Sandwich, qu'à moins que le Vice-Amiral de la bleue ne s'expliquât d'une manière satisfaisante, son honneur ne lui permettroit plus d'agir de concert avec lui & de servir dans la même flotte; car il craignoit un soulèvement parmi les matelots si l'on donnoit un commandement dans son armée à l'auteur d'une pareille lettre. Comme ces choses arrivèrent peu de tems avant la rentrée du Parlement, elles firent faire plusieurs observations dans les deux Chambres. Le Comte de Bristol en parla le premier jour de la session, & dit au premier *Lord* de l'Amirauté, qu'il falloit examiner la conduite des Officiers de la Marine au sujet de l'affaire du 27 Juillet.

Mylord Sandwich désapprouva fort l'enquête proposée. Il dit que le combat entre MM. Keppel & d'Orvilliers avoit produit tous les avantages de la victoire la plus complète; que le commerce d'Angleterre avoit été protégé, & celui de France ruiné, & que l'armée Britannique étoit restée maîtresse de la mer le reste de la campagne. Il ajouta que l'examen proposé auroit des suites plus funestes qu'une défaite; qu'il diviseroit la marine & exciteroit des cabales parmi les Officiers & les simples matelots. D'ailleurs, continua le premier *Lord* de l'Ami-

rauté, une pareille enquête obligera les principaux Officiers à s'y trouver, soit comme juges, 1778. ou comme témoins, tandis que leur présence seroit beaucoup plus nécessaire ailleurs. Elle retardera au moins toutes les mesures pour la campagne prochaine, si elle ne les défait pas entièrement. Il parut fort fâché de ce qu'il y avoit des différens entre les deux Amiraux, déclara qu'il étoit pleinement convaincu qu'ils avoient tous deux fait leur devoir. Il dit que personne ne pouvoit avoir une plus haute idée que lui de l'Amiral Keppel, tant à cause de son habileté & de sa bravoure, qu'à cause de sa véracité, & que par la connoissance qu'il avoit de M. Palliser, il en entretenoit la même opinion. Il ajouta que l'Amiral, dans sa lettre officielle, avoit approuvé la conduite de tous ses Officiers, que le Vice-Amiral n'en étoit pas exclu, & qu'il croyoit qu'il étoit inutile de faire une enquête.

Lorsqu'on vota dans la Chambre des Communes soixante-dix mille matelots pour le service de l'année 1779, on revint sur le même sujet. Un des Membres dit qu'il étoit absolument nécessaire d'examiner la conduite de l'Amiral & du Vice-Amiral; que le premier ayant déclaré qu'il ne vouloit plus servir avec le dernier, cela devenoit important; que s'ils méri-

1778. toient tous deux d'être censurés ; il falloit les censurer ; mais que si leurs différens ne provenoient que de quelques jalousies mal fondées, il seroit nécessaire de les raccommoder. Il ajouta qu'il étoit important, dans ces tems de danger, de ne point perdre les services des meilleurs Officiers ; que s'il n'y avoit pas d'unanimité dans les Conseils de la nation, il étoit essentiel qu'il y en eût entre les Généraux, & que puisque MM. Keppel & Palliser étoient tous deux présens, il espéroit qu'ils donneroient quelque satisfaction à la Chambre, tant pour leur propre honneur que pour la tranquillité publique.

Mylord North se leva, probablement pour empêcher les discussions, au moment où l'Amiral Keppel se levoit aussi pour répondre au Membre qui s'adressoit à lui ; mais le desir que la Chambre témoigna d'entendre ce dernier, fit que le Ministre se rassit. M. Keppel commença alors à rendre compte de sa conduite dans des termes généraux, & comme quelqu'un avoit dit que si l'Amiral avoit eu le même combat à recommencer, il n'auroit pas agi de la même manière, il dit à la personne qui avoit fait cette observation, qu'il alloit parler pour lui-même. Il déclara ensuite, que s'il étoit nécessaire de recommencer le combat du 27 Juillet, il se conduiroit exactement comme il s'étoit conduit

alors. Il ajouta qu'il avoit fait tout ce qu'il étoit 1778.
possible de faire, qu'il pouvoit se vanter que
le pavillon Anglais n'avoit rien perdu de son
lustre entre ses mains, & qu'il ne défavoueroit
jamais la conduite qu'il avoit tenue ce jour-là;
qu'il étoit vrai que les Officiers les plus anciens
& les plus expérimentés rencontroient toujours
dans chaque bataille des évènements auxquels ils
ne s'attendoient pas auparavant, & qu'il avoit
lui-même vu ce jour-là *quelque chose de nou-*
veau. Il dit qu'il n'accusoit personne de négli-
gence, parce qu'il savoit que l'Officier auquel
il faisoit allusion n'avoit fait paroître aucun
manque de courage, ce qui étoit la qualité
essentielle d'un marin Anglais.

Il avoua qu'il avoit été dans le plus grand
étonnement, en voyant qu'un Officier, qui étoit
sous son commandement, avoit fait un appel
au Public signé de son nom, qui tendoit à rendre
son Général odieux & méprisable, tandis qu'il
n'y avoit aucune accusation contre cet Officier.
Il en avoit été si choqué, que dans le premier
mouvement il avoit résolu de ne jamais servir
avec lui, parce qu'il concluoit qu'il n'y auroit
plus aucune discipline dans la marine. Après avoir
réfléchi, il s'étoit contenté de dire au Ministre
de la marine, qu'il ne vouloit plus mettre en
mer avec le Chevalier Palliser, à moins qu'il

1778. n'en vînt à une explication satisfaisante. Je crois ; continua-t-il , que le Vice-Amiral n'ignore pas d'où viennent les attaques anonymes contre lui. On m'a fort souvent attaqué moi-même dans les papiers de nouvelles : je n'en ai cependant pas appelé au Public , & je n'ai pas refusé de servir ma patrie lorsqu'elle avoit besoin de mes services. *Je n'accuse point les Ministres d'avoir été les auteurs des paragraphes que l'on a écrits contre moi ; au contraire ils paroissent mes amis , ils me font des caresses. S'il y a des Ministres capables de me couper la gorge par derrière , je ne pense pas qu'ils soient à présent près de moi. Au reste , s'ils y sont , leur amitié ou leur inimitié m'est tout-à-fait indifférente : je me soucie fort peu des conséquences qui peuvent en résulter , je serai toujours prêt à servir ma patrie de tout mon pouvoir.*

Ce discours attira une réplique de la part du Chevalier Palliser. Il dit que l'Amiral sembloit parler avec une espèce de réserve & ne pas tout dire ; qu'il souhaitoit que M. Keppel s'expliquât , afin que sachant ce dont on l'accusoit , il fût dans le cas d'y répondre. Il ajouta qu'il regardoit , avec le plus souverain mépris , toutes ces viles insinuations & toute tendresse affectée. Si je suis coupable , continua-t-il , pourquoi ne pas m'accuser ouvertement : si je ne le suis pas , pourquoi

pourquoi insinuer que j'ai manqué de conduite, 1778.
& louer en même temps mon courage ? Quand
un Officier n'obéit pas aux ordres de son Gé-
néral, sa réputation & son honneur n'en souffrent
pas moins que lorsqu'il manque de courage. Il
est plus difficile de se défendre contre des atta-
ques indirectes que contre une accusation di-
recte. Je me trouvois dans ces circonstances lorf-
que je fus obligé de faire au Public cet appel,
qui semble causer tant de déplaisir à l'Amiral.
On a insinué que c'étoit moi qui avoit empê-
ché de renouveler le combat le 27 Juillet :
trouvant mon honneur attaqué, j'ai été deman-
der à M. Keppel un éclaircissement pour me
laver de cette imputation ; mais comme il n'a
pas voulu me rendre la justice que j'avois droit
d'attendre, il a fallu que j'en appellasse au Pu-
blic. Je n'ai exposé que des faits, & c'est sur
ces faits que je veux être jugé. Il est sans doute
défagréable à une ame sensible d'être obligé de
parler contre un ami ; mais lorsqu'il y va de
l'honneur, tout autre considération doit céder.
Il déclara, dans les termes les plus forts, qu'il
étoit absolument faux qu'il eût désobéi aux
signaux : il dit qu'il souhaitoit qu'on instruisît son
procès, parce qu'on verroit qu'il avoit rempli son
devoir à tous égards. Il conclut son discours, en
assurant la Chambre qu'il n'avoit été coupable

1778. d'aucune négligence , & qu'il n'avoit nullement empêché que le combat ne fût renouvelé. Je méprise, continua-t-il , tous les moyens dont on se sert pour me déshonorer. Certain de mon innocence, je ne crains ni les rapports , ni les insinuations , ni une enquête du Parlement , ni celle d'un Conseil de guerre.

L'Amiral Keppel replica qu'il ne favoit pas ce que le Chevalier Palliser vouloit dire par des attaques indirectes. Il dit que son accusation étoit simple & directe ; qu'il avoit attaqué une lettre signée Hugh Palliser , publiée dans un papier de nouvelles , parce qu'elle contenoit des choses injurieuses à sa réputation , & qui justifioient la résolution qu'il avoit prise de ne plus remettre en mer avec ce Vice - Amiral. Voilà, continua M. Keppel , tout ce dont j'avois accusé M. Palliser ; mais puisqu'il vient de faire mention de signaux , & de déclarer qu'il n'est point cause que le combat ne fut pas renouvelé le 27 Juillet , je suis obligé de dire que j'ai toujours cru que tout Officier inférieur étoit obligé d'obéir aux signaux de son supérieur. Puisqu'il me force à parler , il faut que je déclare à cette Chambre & au Public , que le signal pour ordonner au Vice - Amiral de la bleue d'arriver dans le sillage de mon navire , fut élevé depuis trois heures de l'après - midi

jusqu'à huit heures du soir , & qu'il ne fut pas obéi. Je n'accuse cependant pas M. Palliser de désobéissance , ajouta l'Amiral Keppel. Comme je ne doute pas de son courage , je suis persuadé que si on juge une enquête nécessaire , il sera capable de se justifier. Comme ami de ma patrie , je suis prêt à soutenir ses droits & à défendre son honneur ; mais je n'ai aucun autre objet en vue ; je n'ai point de rapport avec les Ministres , & je ne m'inquiète que de mon devoir.

1778.

M. Luttrell , qui avoit donné lieu à cette discussion , proposa sur le champ qu'on présentât une adresse au Roi pour le prier de faire instruire le procès du Chevalier Palliser ; mais un des *Lords* de l'Amirauté lui ayant dit qu'il n'étoit pas en règle , parce qu'il y avoit une autre question à décider auparavant , il avertit la Chambre que le lendemain il feroit la même proposition. Des affaires plus importantes retardèrent la proposition de M. Luttrell jusqu'au 11 Décembre. Dès que la personne qui le secundoit eut fini son discours , le Chevalier Palliser se leva avec colère , & se plaignit , dans les termes les plus amers , du traitement injurieux qu'il avoit reçu du Général en chef , qui avoit paru soutenir les basses insinuations que de vils assassins avoient publiées contre lui lors-

1778. qu'il l'avoit prié de justifier sa conduite. Il dit que, depuis, M. Keppel s'étoit comporté avec la même indécence, s'efforçant de lui imputer le manque de succès du 27 Juillet, sans oser l'accuser ouvertement; qu'il vouloit se laver de cette imputation; qu'il étoit certain d'avoir fait son devoir, & qu'aucune considération ne l'engageroit à se charger des fautes des autres. Le fait est, continua-t-il, que l'Amiral veut faire tomber sur moi l'indignation publique, & me forcer à porter le blâme de son incapacité. Un des Membres du parti du Ministère craignant les suites de cette violence si on permettoit au Vice-Amiral de continuer de cette manière, lui fit des représentations. Le Chevalier Palliser parla alors avec moins de véhémence, & informa la Chambre que, dans les circonstances où il se trouvoit, n'ayant pu obtenir justice en s'adressant à l'Amiral, & voyant qu'aucun motif ne l'engageoit à l'accuser publiquement, il avoit été réduit à la nécessité d'accuser lui-même M. Keppel afin de pouvoir justifier sa conduite. Il ajouta qu'il démontreroit que c'étoit aux fautes du Général en chef qu'on devoit attribuer le manque de succès du 27 Juillet; qu'il avoit demandé un Conseil de guerre pour examiner cette affaire, & que l'Amirauté l'avoit accordé.

Il est impossible de décrire la surprise de toute

la Chambre à la conclusion de ce discours. Tous 1778.
les Membres désapprouvèrent la conduite du
Chevalier Palliser, tant à cause de la lettre qu'il
avoit publiée qu'à cause de la demande qu'il
avoit faite de ce Conseil de guerre. Les deux
partis se réunirent pour le blâmer, & plusieurs
Officiers de distinction déclarèrent, que quoi-
qu'ils eussent beaucoup d'estime pour lui, ils
ne pouvoient pas s'empêcher de condamner ces
procédés. Les Ministres même, & ses confrères
de l'Amirauté, ne le défendirent pas. Quelques-
uns cependant s'imaginoient qu'il seroit encore
possible d'empêcher que les choses ne fussent
portées à l'extrémité lorsque M. Keppel se leva.
Tous les yeux se tournèrent alors vers lui, &
il s'observa un profond silence. Keppel remercia
la Chambre de l'intérêt qu'elle avoit fait paroître
pour ce qui le regardoit, & des souhaits qu'elle
avoit exprimés, qu'il n'y eût aucune enquête,
parce qu'une enquête supposoit toujours une
imputation de blâme; mais il ajouta qu'il étoit
alors trop tard, qu'il y avoit plusieurs chefs d'ac-
cusation au criminel contre lui, qui attaquoient
sa vie & son honneur; & que quelques mo-
mens après que ces accusations avoient été faites,
il avoit reçu ordre de l'Amirauté de se préparer
à un Conseil de guerre. Quelque désagréable,
continua-t-il, que soit un pareil évènement,

1778. après quarante ans de service, je m'y soumettrai sans répugnance. Je ne crains pas que l'issue puisse me causer la moindre disgrâce, ou aucun chagrin à mes amis. Ma conscience m'absout de tout crime, & je ne doute pas que ma patrie ne m'absolve aussi. Je me trouve dans une situation tout-à-fait singulière dans cette Chambre; c'est pourquoi je ne toucherai point la question présente, & je me propose de me retirer dès que j'aurai cessé de parler. M. Keppel conclut, peu de temps après son discours, en remerciant Dieu de ce qu'il étoit l'accusé & non pas l'accusateur, & quitta la Chambre.

Dès que l'Amiral fut sorti, le Chevalier Palliser se trouva attaqué de tous côtés. Il fut censuré dans les termes les plus sévères. Quelques-uns poussèrent même leur ressentiment jusqu'à dire que c'étoit une intrigue préméditée pour perdre Keppel, & firent entendre qu'ils en soupçonnoient le premier *Lord* de l'Amirauté, regardant les Officiers de ce département comme des instrumens entre ses mains; en un mot, chacun parla en faveur de l'Amiral, & blâma fortement le Vice-Amiral de la bleue. Il se passa quelque chose d'extraordinaire au sujet de ce procès, & qui prouve bien les égards que les deux Chambres avoient pour M. Keppel. C'est à bord d'un vaisseau que doit se tenir un Con-

seil de guerre de marine ; mais comme l'Amiral 1778.
avoir une mauvaise santé , & qu'il pouvoit souffrir dans la chambre étroite d'un navire , on passa un bill pour que son procès fût instruit à terre. La proposition de M. Luttrell fut remise à un autre tems. Il n'y eut plus rien d'important jusqu'aux vacances de Noël , sinon qu'on augmenta les troupes de terre de quatorze mille hommes.



CHAPITRE XXIII.

1779. ON commença donc le 7 Janvier ce fameux procès qui dura jusqu'au 11 Février, & qui jeta tous les esprits dans la plus grande fermentation. Tout le monde fit paroître beaucoup de mécontentement. Plusieurs circonstances tendoient à rendre cette mesure odieuse. Keppel étoit l'idole des matelots, il s'étoit distingué pendant quarante ans au service de sa patrie; il avoit toujours été négligé, & on ne l'avoit appelé que dans le moment le plus critique. On regardoit donc cette poursuite comme une vengeance de la part du premier *Lord* de l'Amirauté, parce que l'Amiral ne lui avoit pas témoigné assez d'égards, & parce qu'il avoit découvert la foiblesse de la marine en retournant à Portsmouth pour y chercher du renfort. On savoit d'ailleurs que Palliser étoit grand ami de Mylord Sandwich, & qu'il étoit membre de l'Amirauté. On regardoit donc l'Amiral comme un homme que l'on vouloit opprimer, & cet amour de la justice qui, malgré la corruption du siècle, règne encore dans les royaumes les plus despotiques, & qui paroît avec plus d'efficacité en

Angleterre que dans bien d'autres États , réu- 1779
nissoit les honnêtes gens de tous les partis pour
empêcher qu'il devînt victime de la vengeance
& du pouvoir. La conduite du Vice-Amiral
paroissoit , à la vérité , extraordinaire. Depuis le
jour du combat il ne s'étoit nullement plaint de
son Général ; il avoit servi sous lui , & il y avoit
eu les mêmes liaisons entre eux. Il étoit donc
étrange que cinq mois après , & au moment où
l'on avoit proposé dans la Chambre d'examiner
sa conduite , il devînt soudainement l'accusa-
teur. Douze Amiraux des plus distingués , entre
lesquels étoit *Lord Hawke* , présentèrent un mé-
moire au Roi dans lequel ils blâmoient sans
réserve la conduite du Chevalier Palliser & même
celle de l'Amirauté. Après avoir exposé plusieurs
raisons pour montrer les maux qu'une pareille
conduite pouvoit causer , ils concluoient en ces
termes : « C'est pourquoi nous représentons hum-
» blement à votre Majesté en faveur de l'ordre
» & de la discipline de la marine , qu'il est très-
» dangereux de souffrir qu'on fasse des accu-
» sations après en avoir long-tems caché les
» causes , & que les Officiers subalternes puissent
» récriminer contre leurs Généraux. Nous
» croyons qu'il est scandaleux de permettre à
» des hommes qui ont de grands emplois civils
» & des commandemens subordonnés dans la

1779. » marine ou dans l'armée, de tenter de cor-
» rompre le jugement du Public, avant de faire
» ces accusations, en publiant des libelles contre
» leurs supérieurs. Ces choses ne tendent qu'à
» exciter des soulèvemens parmi les matelots,
» & des préjugés dans l'esprit de ceux qui doi-
» vent juger du mérite des accusations ».

Ce mémoire fut présenté au Roi dans son cabinet par le Duc de Bolton, qui avoit demandé audience exprès. Ce qui prouve que le mécontentement étoit général, c'est que les deux tiers de ceux qui le signèrent étoient du parti du Ministère.

Le Conseil de guerre, après avoir entendu un grand nombre de témoins, déclara, de la manière la plus explicite & la plus honorable, que l'Amiral Keppel étoit innocent de tout ce dont on l'avoit accusé ; qu'il s'étoit conduit comme un Officier expérimenté, brave & judicieux, & que les accusations contre lui étoient malicieuses & mal fondées.

Dès que les Communes furent informées de cette sentence, un des Membres proposa, « qu'il
» falloit que cette Chambte fît ses remerciemens
» à l'Amiral Auguste Keppel, à cause du cou-
» rage distingué & de l'habileté avec laquelle
» il avoit défendu la Grande-Bretagne en pro-
» tégeant son commerce & en maintenant l'hon-

neur du pavillon Anglais le 27 & le 28 1779.
» Juillet ».

Quatre jours après, la Chambre des Pairs lui fit les mêmes remerciemens à-peu-près dans les mêmes termes.

La décision du Conseil de guerre répandit la plus grande joie dans tout le Royaume : il y eut des illuminations & des réjouissances, comme si la Nation avoit été délivrée du danger le plus imminent. D'un autre côté, la populace attaqua avec furie les partisans de Palliser : les grilles & les pallifades de la salle de l'Amirauté furent arrachées, & ce bâtiment auroit été probablement démoli si on n'avoit pas envoyé des troupes pour le protéger, ainsi que les hôtels des Ministres. En conséquence de ce jugement, l'Amirauté avoit écrit à M. Keppel qu'il n'étoit plus suspendu. Il reprit le commandement pendant quelque tems ; mais les manœuvres des courtisans le forcèrent bientôt à le résigner. Palliser fut obligé de se démettre de toutes ses charges & de renoncer à la qualité de Membre du Parlement. Il dit cependant qu'il vouloit retenir le rang de Vice-Amiral, afin qu'on pût instruire son procès. L'Amirauté se trouva attaquée de tous côtés. Il y eut trois propositions dans le cours de la session pour censurer les différens départemens de la marine, & une pour prier le

1779. Roi de renvoyer Mylord Sandwich de son service. Plusieurs extraits de différentes lettres au sujet de la flotte de Brest ayant été mis devant la Chambre, M. Fox proposa, le 3 Mars, qu'il falloit en venir à la résolution suivante. « Il » paroît à cette Chambre, qu'envoyer l'Ami- » ral Keppel au mois de Juin dernier sur les » côtes de France avec une flotte de vingt vais- » seaux de ligne & quatre frégates, dans un » tems où il y avoit tout lieu de croire que » les Français avoient à Brest trente-deux vais- » seaux, & où il est au moins certain qu'ils » en avoient vingt-sept prêts à mettre en mer, » & un nombre considérable de frégates, étoit » une mesure dangereuse à la sûreté de l'Em- » pire, sans qu'elle offrît aucun avantage équi- » valent ».

M. Fox introduisit sa proposition par un discours plein de feu, dans lequel il dit que si elle étoit accordée, il en feroit une autre pour qu'on changeât le Ministre de la marine, & que la Chambre jugeroit alors si les faits dont il feroit mention ne seroient pas suffisans pour qu'on examinât sa conduite. Il fit plusieurs observations judicieuses sur la nature de ces sortes d'enquêtes, qui sont particulières aux gouvernemens libres; dit qu'elles servoient de contre-poids au secret & à la promptitude avec laquelle les affaires se

conduisent dans les gouvernemens arbitraires, 1779.
& qu'elles les valaient bien; qu'on pouvoit le voir par les efforts irrésistibles & les ressources des Etats libres. Il ajouta que rarement les hommes manquoient à leur devoir lorsqu'ils étoient sûrs qu'il falloit finalement rendre compte de leur conduite, & que les cabales des Cours n'étoient pas capables de protéger leurs erreurs, ni empêcher qu'ils fussent punis comme ils le méritoient. Cet Orateur fit usage d'un dilemme qui embarrassa terriblement le Ministère. Quand l'Amiral Keppel, dit-il, partit d'Angleterre avec vingt vaisseaux, avec ordre de croiser à la hauteur d'Ouessant, la Cour de l'Amirauté savoit qu'il y avoit trente-deux ou au moins ving-sept vaisseaux dans la rade de Brest prêts à mettre en mer, ou elle ne le savoit pas. Si elle en étoit informée, il étoit criminel au plus haut degré de risquer le sort de ce Royaume avec des forces si inégales; car sans la prudence de l'Amiral, il y auroit eu une bataille dont les conséquences devoient être funestes. Notre commerce auroit été ruiné, nos côtes insultées, & par la destruction de Portsmouth & de Plimouth, les semences de toute marine future pouvoient être anéanties. Si au contraire le premier Lord de l'Amirauté ne connoissoit pas l'état des forces maritimes de France, sa conduite étoit

1779. également criminelle , puisque les conséquences n'en auroient pas été moins fatales. La négligence de ceux à qui on confie la sûreté des Nations , ajouta-t-il , n'est pas comme celle des hommes ordinaires. Chez les premiers elle devient un crime , & lorsqu'ils allèguent leur ignorance afin de se justifier , ils se reconnoissent coupables.

Les Ministres répondirent que pour prouver qu'ils n'étoient pas instruits de l'état des forces de France , il falloit d'abord démontrer qu'il y avoit vingt-sept vaisseaux dans le port de Brest ; mais que cela n'étoit pas probable. Ils dirent que si cette assertion étoit fondée sur les papiers trouvés à bord de la Pallas & de la Licorne , elle étoit mal fondée ; car en supposant que ces papiers fussent exacts , ils n'étoient pas datés , & outre cela ils ne contenoient que des ordres pour préparer un mouillage. Ces papiers ne prouvoient donc point que les vaisseaux étoient prêts à mettre en mer ; mais qu'on avoit ordonné de leur préparer une place afin qu'ils pussent s'y mettre lorsqu'ils seroient prêts. Si les preuves écrites étoient défectueuses , les preuves verbales ne l'étoient pas moins , puisque les dernières étoient fondées sur les premières. Les circonstances , ajoutèrent-ils , démontrent le contraire , car M. Keppel laissa passer plu-

seurs navires marchands Français à travers sa 1779.
flotte le 23 & le 24 Juin ; ils devoient donc
connoître la foiblesse de l'armée navale Anglaise,
& si la flotte de Brest étoit aussi nombreuse qu'on
nous le dit, quelle raison peut-on donner pour
qu'elle ne mît point en mer afin d'écraser un
ennemi si inférieur. Quoique M. d'Orvilliers
connût toutes ces particularités depuis le 23 Juin,
il ne quitta cependant le port de Brest que le 8
Juillet, preuve évidente qu'il n'y avoit pas trente-
deux ou même vingt-sept vaisseaux prêts à mettre
en mer. Les patriotes repliquèrent, & après de
grands débats la proposition de M. Fox fut rejetée.

Malgré cette défaite, cet Orateur célèbre
fit peu de jours après une autre proposition
qui tendoit au même but. Il dit qu'il étoit
à propos de remonter jusqu'au commence-
ment des troubles, & de faire un précis de
toutes les affaires publiques depuis ce tems-là,
afin de donner plus de clarté à sa proposition.
Il fit ensuite une récapitulation de l'adminis-
tration, des opérations & des conséquences de
la guerre, de l'état & de la direction du dé-
partement de la marine : il montra ce que les
Ministres avoient fait & ce qu'ils avoient né-
gligé. Il rappella avec exactitude leurs déclara-
tions, les desseins qu'ils avoient avoués, leurs
promesses dans différens tems. Il fit voir les

1779. moyens amples que la Chambre leur avoit fournis , & ce qu'elle avoit droit d'attendre de semblables moyens. Il montra ensuite de quelle manière ils avoient rempli ces promesses. La grande question n'est cependant pas , ajouta M. Fox , de savoir s'ils ont tenu parole , mais si nos préparatifs & l'état de la marine répondent aux sommes immenses que nous avons accordées pour ce service.

En passant en revue l'état de la marine , il fit des comparaisons entre les dépenses actuelles de ce département & celles que l'on avoit faites dans différens tems dans des circonstances à-peu-près semblables , après quoi il en vint à la résolution suivante : « Il paroît à cette Chambre » que l'état de la marine , au commencement » de la guerre avec la France , étoit inférieur » à ce que la Nation avoit droit d'attendre , » tant à cause des promesses faites par les Mi- » nistres qu'à cause des sommes immenses ac- » cordées pour ce service , & que les forces » maritimes n'étoient pas suffisantes pour les » différentes occasions auxquelles il étoit du de- » voir des Ministres de pourvoir dans une crise » si importante ».

Les Ministres n'eurent d'autres ressources que de nier les faits. Mylord Howe , piqué de cette conduite , dit qu'il ne pouvoit pas plus long-
tems

tems garder le silence , de crainte qu'on ne crût 1778.
qu'il approuvoit les mesures du Ministère. Il
déclara que si on continuoit le même systême ,
il termineroit par la ruine de l'Empire. Il
ajouta que suivant les moyens que l'on avoit
accordés aux Ministres, ils auroient dû avoir des
forces plus considérables sur pied , qu'ils auroient
dû garder la Méditerranée , & qu'il étoit im-
possible à l'Angleterre de conserver l'empire de
la mer tant que ce service feroit négligé. Il
informa la Chambre des raisons qui l'avoient
engagé à se démettre de sa commission. Il dit
qu'il avoit été trompé en acceptant le commande-
ment, & qu'il avoit été trompé pendant qu'il com-
mandoit; que fatigué & dégoûté, il avoit demandé
permission de quitter le service , & qu'il feroit
retourné aussi-tôt après l'avoir obtenue ; mais
qu'il n'avoit pu soutenir l'idée d'abandonner la
flotte , tandis qu'elle avoit un ennemi supérieur
à combattre dans les mers de l'Amérique. Il
dit que les motifs qui l'avoient engagé à re-
tourner en Europe l'obligeroient à refuser du
service tant que les Ministres actuels resteroient
en place , parce que l'expérience l'avoit plei-
nement convaincu qu'outre le risque de perdre
sa réputation , il ne pourroit être d'aucune uti-
lité à sa patrie.

Après quelques autres débats, on laissa la pro-

1779. position de M. Fox à la décision des voix , & elle fut rejetée.

Peu de temps après , l'Amiral Keppel fit la même déclaration que Mylord Howe , & dit qu'il ne vouloit plus servir tant que Mylord Sandwich resteroit dans le Ministère. Le Chevalier Harland , M. Leveson Gower , le Chevalier Lindsay , & plusieurs autres Officiers d'un mérite distingué , donnèrent leur démission pour la même raison. On dit même que vingt-quatre des plus anciens Capitaines furent sur le point de renvoyer leurs commissions en un seul jour. C'est ainsi que la Grande-Bretagne voyoit la plupart de ses Officiers les plus expérimentés s'éloigner dans des tems de danger , parce qu'ils n'avoient point de confiance au Ministre de la marine.



CHAPITRE XXIV.

DEPUIS long-tems Mylord Howe & le Che- 1779.
valier son frère demandoient qu'on examinât
leur conduite au sujet de la guerre d'Amé-
rique, & les Ministres s'y étoient toujours op-
posés, disant que personne ne les accusoit. Il est
vrai qu'il n'y avoit point d'accusation formelle
contre eux; mais les papiers de nouvelles étoient
remplis d'invectives & de sarcasmes sur leur
compte, & ils les attribuoient à la malice des
partisans de la Cour. Après des débats consi-
dérables pendant plusieurs jours, ils obtinrent
cependant leur demande. On prit à ce sujet les
dépositions de Mylord Cornwallis, du Général-
Major Grey, du Chevalier Hammond, du Major
Montresor, ingénieur en chef, & du Cheva-
lier Osborne, membre du Parlement. Il parut
par leur témoignage, que les forces envoyées
en Amérique n'étoient pas suffisantes pour la
conquête de ce pays-là, que la plupart des
Américains avoient le Gouvernement Britan-
nique en horreur, & que le pays étoit plus diffi-
cile pour les opérations militaires qu'il n'étoit
possible de se l'imaginer; que ces deux circonfs-

1779. tances rendoient le service des reconnoissances ; & d'obtenir des informations presque impraticable ; que l'on ne pouvoit se procurer du fourage & des provisions qu'avec la dernière difficulté , & que cette raison obligeoit l'armée à ne point s'éloigner de la flotte , à moins qu'elle n'eût à droite ou à gauche une rivière navigable ; qu'en conséquence ses opérations étoient considérablement retardées , & qu'elle se trouvoit même quelquefois en danger. Ces témoins déclarèrent aussi , que le 27 Août 1776 , les lignes des Américains à Brooklynn dans Long-Island , étoient tellement fortes , que çauroit été le comble de la folie de les attaquer sur le champ sans faire des approches régulières , ou sans attendre l'artillerie , les échelles , les haches & les autres choses nécessaires ; que la même année , lorsque Mylord Cornwallis , étant à poursuivre l'ennemi , s'étoit soudainement arrêté à Brunswick , cette mesure étoit absolument indispensable , tant à cause de la fatigue des troupes , qu'à cause de la nécessité de se procurer des provisions & d'occuper différens postes , afin de conserver la ligne de communication ; que lorsqu'il arriva ensuite à Trenton , il étoit tout-à-fait impossible qu'il passât la Delaware , faute de bateaux ; qu'en allant à Philadelphie par mer , c'étoit la voie la plus convenable , &

peut-être le seul moyen de réduire la Pensylvanie, & qu'il valoit beaucoup mieux entrer par la Chesapeak que par la Delaware; qu'à cause des fortifications dans les montagnes, & de plusieurs autres empêchemens, il auroit été difficile, dangereux, & peut-être impraticable de remonter la rivière du nord vers Albany, tandis que le Général Washington étoit dans son voisinage avec une armée puissante pour profiter des évènements; que la diversion la plus efficace qu'on pût faire en faveur de l'armée de Burgoyne étoit d'attirer Washington à trois cens milles de la rivière du nord pour défendre la Pensylvanie; que cette mesure pouvoit engager le Général Américain à risquer une bataille, afin de protéger Philadelphie, chose que l'on avoit tant désirée en vain, & qu'on regardoit comme le seul moyen de terminer la guerre. Le Général Howe fit voir aussi à la Chambre, par les papiers qui étoient devant elle, qu'il avoit continuellement donné avis au Ministre des difficultés qu'il rencontroit, & de l'impossibilité de subjuguier les Colonies avec les forces qu'il avoit à ses ordres. Il dit qu'il avoit accompagné son plan de campagne, pour l'année 1777, d'une demande, en premier lieu, d'un renfort de vingt mille hommes, & ensuite de quinze mille, exposant que, sans ce secours, il lui étoit

1779. impossible de terminer la guerre en peu de tems ; que le Ministre n'avoit pas cru que les difficultés fussent si grandes qu'on les lui représentoit , ni qu'il fût besoin de tant de troupes ; qu'il s'étoit laissé persuader que les Pensylvaniens , bien affectionnés , étoient en si grand nombre , que le Général feroit capable de lever des forces suffisantes dans le pays pour la défense de la province , quand l'armée passeroit dans une autre ; qu'en conséquence il n'avoit promis que la moitié des troupes demandées ; mais qu'il n'en avoit pas envoyé la cinquième partie , & que ces troupes arrivèrent trop tard pour remplir le premier objet de la campagne. Il avança que loin de lui avoir proposé d'agir de concert avec l'armée du Canada , le Ministre ne lui avoit pas même fait mention de cette expédition dans les discussions qu'il eut avec lui au sujet de la campagne ; que la première connoissance qu'il eut de ce dessein fut par les bruits publics ; que le premier avis que le Ministre lui donna , qu'il s'attendoit qu'il fît quelque chose en faveur du Général Burgoyne , fut dans une lettre qu'il avoit reçue vers le milieu d'Août dans la Chesapeake , lorsqu'il avoit déjà pris les mesures pour exécuter le plan concerté avec lui , & qu'il étoit alors trop tard pour reculer ; que cette lettre ne disoit autre chose , sinon qu'on espé-

roit qu'il seroit assez tôt de retour du midi 1779
pour aider les opérations de l'armée du Canada.

Mylord George Germaine fut extrêmement piqué de toutes ces assertions de la part du Chevalier Howe, & il proposa de produire des témoins pour prouver le contraire. En conséquence, le Général-Major Robertson, & M. Joseph Galloway furent examinés. Ce dernier étoit un Avocat Américain qui avoit été membre du premier Congrès, & avoit ensuite profité du pardon du Roi lorsque la cause des Républicains paroissoit ruinée, à cause des grands succès de l'armée Anglaise à *New-York* & à *Long-Island*, vers la fin de l'année 1776, & lorsque les disputes étoient si violentes à *Philadelphie*, que les Membres du Congrès étoient eux-mêmes divisés. Le témoignage que rendirent ces deux personnes tendoit à invalider les dépositions faites en faveur du Chevalier Howe. Ils dirent que la plupart des habitans étoient attachés à la cause du Roi, & qu'ils détestoient la tyrannie du Congrès. Le dernier assura que les deux tiers des Américains étoient en faveur du Gouvernement Britannique; que si on avoit profité à tems de cette bonne disposition du peuple, la guerre auroit été bientôt terminée; que les forces envoyées d'Angleterre étoient suffisantes pour étouffer la rébellion; que l'A-

1779. mérique n'étoit pas un pays impraticable pour les opérations militaires ; que parce qu'un pays étoit couvert de bois , cela n'empêchoit pas qu'on ne pût y marcher en autant de colonnes qu'on vouloit ; que les Anglais avoient toujours eu un plus grand avantage sur les Américains en combattant dans les bois , que dans toute autre occasion ; que des soldats pouvoient porter pour dix-neuf jours de provisions , & que conséquemment ils ne devoient pas avoir peur d'entreprendre des expéditions , faute de ces chariots que l'on regarde comme indispensables , & que les forces des Américains avoient toujours été inférieures à celles des Anglais. Ils condamnèrent l'expédition du Chevalier Howe vers le midi , & firent voir les avantages que l'on auroit eus dans le cours de la campagne, s'il s'étoit rendu maître de la rivière du nord , & avoit dirigé ses opérations vers Albany. Il y eut encore d'autres accusations contre le Chevalier & contre Mylord Howe , son frère. Il fut dit , qu'au lieu de faire un si grand tour & d'entrer dans la Chesapeake , ils auroient dû entrer dans la Delaware ; que le Général avoit manqué de vigueur , en poursuivant les Républicains, de Brunswick à travers les Jerseys en 1776 ; que sans cela il étoit impossible qu'ils échappassent ; qu'il auroit pu intercepter la retraite

de Washington à Trenton , & l'empêcher de repasser la Delaware. Les deux témoins soutinrent aussi , que si M. Howe avoit traversé la rivière dans ce tems-là , & s'étoit avancé vers Philadelphie , il auroit pu mettre fin à la guerre. En Historien impartial , j'ai cru devoir exposer au Public les dépositions de ces témoins pour & contre , afin de le mettre à portée de juger.

Après avoir examiné la conduite du Général de l'armée du midi , il est à propos que nous rendions la même justice au Général de l'armée du nord. M. Burgoyne , depuis son retour en Angleterre , avoit été traité avec une rigueur peu commune : il avoit plusieurs fois demandé un Conseil de guerre , & nous avons vu que , sous différens prétextes , sa requête avoit été refusée. Il lui fut enfin permis de produire des témoins pour se justifier. Mylord Balcarras , un de ses Aides-de-camp , le Major Money , qui étoit quartier-maître de son armée ; Mylord Harrington , le Major Forbes , M. Bloomfield , Capitaine d'artillerie ; le Lieutenant-Colonel Kingston , Aide-Major-Général , qui avoient tous fait la campagne avec lui , déposèrent en faveur de ce Général infortuné. Ils dirent qu'il possédoit tellement la confiance des troupes , qu'aucune perte , ou aucun malheur ne put les ébranler. Ils certifièrent une chose , qui fait beaucoup d'honneur à Burgoyne , &

1779. qui est peut-être sans exemple : c'est que durant le cours d'une scène continuelle de fatigue, de travaux, de danger & de détresse, qui termina par la ruine & la captivité, ils n'entendirent pas le moindre murmure contre le Général, il n'y eut pas un seul homme qui le blâmât ; qu'au contraire, lorsque les troupes virent qu'après les plus grands efforts de valeur, il n'y avoit plus de ressource, elles étoient prêtes à mourir avec lui. Ces témoins ne touchèrent cependant pas à la question de savoir si ses ordres de marcher vers Albany étoient péremptoires ou conditionnelles, ils laissèrent aussi quelques doutes sur sa conduite au sujet de l'affaire de Bennington. Ils déclarèrent néanmoins positivement, que le Général Phillips n'avoit jamais proposé de se faire un passage jusqu'à Ticonderoga, & que le Général Frazer n'avoit jamais désapprouvé la mesure de passer la rivière du nord. Ils dirent qu'il étoit absurde de s'imaginer que les Américains fussent pusillanimes ou poltrons, qu'ils avoient montré une résolution, une persévérance & une opiniâtreté qui ne les rendoit nullement indignes des troupes qui leur étoient opposées. Ils assurèrent que le nombre des Républicains devant lequel ils avoient mis bas les armes montoit à dix-neuf mille hommes, dont treize ou quatorze mille étoient en armes. Ainsi

se terminèrent ces deux fameuses enquêtes qui 1779. ne donnèrent pas beaucoup de satisfaction à la Nation, & qui servirent à prouver au reste de la terre, que les Ministres ou les Généraux Anglais avoient commis des fautes impardonnables dans la conduite de la guerre.

Pendant que ces choses se passaient dans la Chambre des Communes, le Comte de Bristol étoit occupé dans celle des Pairs à attaquer Mylord Sandwich. Après avoir fait mention de toutes les fautes dont il le disoit coupable, il revint sur l'affaire de l'Amiral Keppel : il dit qu'il étoit fort consolant de voir que *ses artifices de Machiavel* avoient été défaits, & qu'ils ne lui avoient pas si bien réussi dans cette occasion que dans plusieurs autres. Il ajouta qu'il devoit être convaincu que ni les promesses ni les menaces n'étoient capables d'empêcher les marins Anglais de faire leur devoir & de dire la vérité. Il finit son discours, en assurant la Chambre qu'il prouveroit le 16 Avril tous les faits qu'il avoit avancés, & qu'il proposeroit qu'on changeât le Ministre de la marine.

Mylord Sandwich justifia sa conduite au sujet de Keppel, de la même manière qu'il avoit fait auparavant. Il parut néanmoins piqué de toutes ces attaques réitérées, & dit qu'il ne craignoit que ce fût; que ses intentions étoient droites & hon-

1779. nêtes , & qu'il feroit toujours capable de repouffer la malice & la violence de fes ennemis.

Dans le cours de ces débats , les patriotes dirent qu'on commençoit à s'appercevoir des effets funeftes que les intrigues de l'Amirauté avoient produits ; qu'en obligeant des Amiraux célèbres à quitter le fervice , le Miniftre ne fa-voit plus à qui confier le commandement de la grande flotte. Il fe trouvoit dans la néceffité de recourir à des perfonnes qui , à caufe de leur âge , étoient plus propres à refter aux invalides qu'à prendre un commandement où il falloit de la vigueur d'efprit & de corps. Ils faifoient allufion au Chevalier Hardy , qui de Gouverneur de l'hôpital de Greenwich , place de retraite pour les vieux Amiraux , venoit d'être nommé Amiral en chef. Ils ajoutèrent , que leur deffein n'étoit pas de faire aucun reproche au Chevalier Hardy , qu'il avoit autrefois été capable de fervir fa patrie ; mais ils déclarèrent qu'ils n'étoient point fans alarmes de voir le fort de la Grande-Bretagne , dans les tems les plus critiques , confié à un Officier furanné qui étoit depuis long-tems retiré du fervice.

Quelque accident ayant empêché le Comte de Bristol de faire , le 16 Avril , la propofition qu'il avoit annoncée , il la fit le 23 du même mois. Après avoir expofé fes raifons à

la Chambre, d'une manière claire & précise, 1779.
il proposa : « Qu'on présentât une adresse au
» Roi, pour le prier de changer l'honorable
» Jean Comte de Sandwich, premier Commis-
» faire pour exercer la charge du grand Ami-
» ral d'Angleterre, & l'un des Conseillers pri-
» vés de Sa Majesté ». Entre autres choses dont
le Comte de Bristol parla dans le cours de ces
débat, il prouva que depuis sept ans on
avoit accordé cent soixante-huit millions
tournois plus que dans aucun autre tems,
pour le service de la marine, & que, loin
d'être augmentée, elle étoit au contraire dimi-
nuée à proportion de l'argent qu'on avoit donné.
Après être entré dans un grand nombre de
détails, il s'écria : *Qu'est donc devenue notre*
marine, ou s'il n'y a pas de marine, qu'est de-
venu notre argent ? Mylord Sandwich eut be-
soin de toute son habileté pour se défendre.
Enfin, après un nombre infini d'argumens de
part & d'autre, on en vint à la division des
voix, & il s'en trouva trente-neuf pour le
Comte de Bristol, & soixante-dix-huit pour le
Ministre de la marine. Les Ducs de Gloucester
& de Cumberland, frères du Roi, votèrent pour
le changement de Mylord Sandwich. Il se sou-
tint cependant, malgré les ennemis puissans
qui s'élevoient contre lui, & on remarqua qu'il

1779. n'y avoit point d'exemple dans l'histoire d'Angleterre où un Ministre eût conservé un poste si important , tandis que trente - neuf Pairs & cent soixante-quatorze Membres des Communes votoient pour son changement.



CHAPITRE XXV.

PENDANT que les Anglais étoient occupés à se quereller entre eux, la Cour de Versailles se préparoit à porter le dernier coup à la Grande-Bretagne, & à lui ôter tout espoir de jamais recouvrer ses Colonies. Depuis long-tems elle sollicitoit la Cour de Madrid de remplir les conditions du pacte de famille. Elle démonstroît que la France avoit été attaquée la première, & elle demandoit les secours stipulés. Le Ministère d'Espagne paroissoit néanmoins indécis. L'Espagnol, peu accoutumé à étudier les droits du genre humain, fidèle au dernier degré aux Princes qui le gouvernent, défenseur zélé de la religion Catholique Romaine, ne pouvoit se laisser persuader qu'il fût équitable de former une alliance avec des Protestans, armés contre leur Souverain. Les plus éclairés de la Nation voyoient les choses d'un autre œil. Ils craignoient qu'en encourageant la révolte des Colons Anglais, ce seroit donner un mauvais exemple à leurs propres sujets dans le Nouveau Monde, & qu'ils pourroient par la suite tendre eux-mêmes à l'indépendance. Mais on leur fit voir

1779. que si les Colonies Anglaïses se réconcilioient avec la Mère-Patrie , la Grande-Bretagne porteroit bientôt ses vues ambitieuses sur les mines du Mexique & du Pérou , qu'il feroit presque impossible de résister à ses flottes formidables & aux armées nombreuses qu'elle tireroit de l'Amérique Septentrionale , & que ces êtres malheureux qui mènent un vie languissante sous le Gouvernement le plus arbitraire , accepteroient avec joie des offres de liberté. On leur persuada que le seul moyen d'éloigner ce coup fatal à leur Puissance étoit de travailler à établir l'indépendance de l'Amérique ; qu'ils auroient moins à craindre d'une nouvelle République , encore sans marine , sans moyens & sans armée , que des forces réunies de l'Angleterre & de ses Colonies. On leur démontra que les Gouvernemens démocratiques ne visioient pas aux conquêtes , & que treize Etats séparés feroient moins formidables que lorsqu'ils agiroient de concert , aidés des flottes nombreuses , des richesses & du crédit immense d'une Nation qui n'est pas moins célèbre par ses exploits militaires que par son commerce. Les Ministres d'Espagne s'aperçurent alors que le seul moyen d'éloigner ce démembrement de l'Empire , étoit de diminuer le pouvoir des Anglais & de reconnoître l'indépendance des Etats-Unis. Ils crurent néanmoins

moins qu'ils devoient encore garder quelques 1779
ménagemens avec la Cour de Londres. Le Roi
d'Espagne offrit sa médiation aux Puissances
belligérantes. Les termes proposés étoient qu'elles
accorderoient une suspension d'armes dans toutes
les parties du monde ; qu'elles garderoient les
places en leur possession au moment de la trêve ;
que l'on choisiroit une ville où les Ministres de
France & d'Angleterre se rendroient pour ter-
miner leurs différens ; que la France ne se mê-
leroit pas des querelles entre la Grande-Bre-
tagne & l'Amérique ; mais que cette affaire se-
roit laissée à la décision de l'Espagne ; que les
Etats-Unis, pendant ce tems-là, seroient traités
comme indépendans, & qu'en cas que les affaires
ne fussent pas terminées à l'amiable, les diffé-
rentes Puissances seroient obligées d'avertir un
mois avant de recommencer les hostilités. Il
est visible qu'autant ces propositions étoient
agréables à la France & aux Etats-Unis, autant
elles déplaisoient aux Anglais. Par ce moyen,
ils abandonnoient la cause de la querelle, &
quoique l'indépendance de l'Amérique ne fût
pas formellement reconnue, elle l'étoit néan-
moins tacitement. La Grande-Bretagne refusa
donc ces conditions, & sur ce refus le Marquis
d'Almadovar, alors Ambassadeur à Londres,
déclara que la Cour d'Espagne étoit résolue

1779. à joindre la France. Il donna au Ministre Britannique un manifeste que l'on peut voir à la fin de ce volume , & dit qu'il avoit ordre de quitter l'Angleterre.

Le 17 Juin, Mylord North instruisit la Chambre de ce manifeste , & lui communiqua un message du Roi. Sa Majesté informoit son Parlement que la conduite de la Cour de Madrid l'avoit engagée à rappeler son Ambassadeur de cette Cour. Elle déclaroit, de la manière la plus solennelle , que ses intentions de conserver la paix & de cultiver l'amitié de Sa Majesté Catholique avoient toujours été sincères , & que sa conduite envers l'Espagne avoit été guidée par des principes de bonne foi , d'honneur & de justice. Elle témoignoit la plus grande surprise des prétextes sur lesquels étoit fondé le manifeste. Elle disoit que plusieurs des griefs dont il faisoit mention n'étoient jamais parvenus à sa connoissance , soit par des représentations de la Cour d'Espagne , ou par d'autres voies , & que lorsque cette Cour s'étoit plainte , on l'avoit toujours traitée avec toute l'attention possible. Elle finissoit son discours en disant , qu'elle espéroit que ses fidèles Communes voudroient bien la soutenir , avec le même zèle qu'elle avoit tant de fois éprouvé , dans la résolution qu'elle avoit prise de faire usage de toutes les ressources

de la Nation pour repousser les hostilités que l'Espagne pourroit commettre. 1779.

Après avoir entendu ce message , les patriotes commencèrent à reprocher aux Ministres leur aveuglement , leur opiniâtreté & leur absurdité. Il leur rappellèrent le mépris qu'ils avoient toujours fait paroître quand on les avoit avertis de ce qui devoit arriver. *L'Espagne* , répondoient-ils , ne peut avoir aucun intérêt à joindre nos ennemis. *L'Espagne* a elle-même des Colonies , & ne voudroit pas leur donner mauvais exemple en assistant nos sujets révoltés. *L'Espagne* est naturellement attachée à la Grande-Bretagne : & d'ailleurs elle n'est point en état d'entrer en guerre. Ils regardoient même l'honneur & la sincérité de l'Espagne comme sacrés , & ils faisoient un crime à ceux qui osoient voir la cause dans les effets , en soupçonnant ses desseins par ses préparatifs. Tel a été jusqu'au dernier moment le langage des Ministres. Ils ont toujours tenu la Nation dans un état d'illusion jusqu'à ce qu'elle s'est trouvé réveillée de son assoupissement par le bruit soudain des ruines qui l'écrâsoient. Cette illusion augmentoit même plus elle s'approchoit du terme qui devoit la dissiper , & ces Ministres incapables , qui ne peuvent gouverner les affaires de leur propre pays , avoient l'effronterie , sans exemple , de s'ériger en

779. politiques pour la Maison de Bourbon ; & de vouloir connoître les intérêts de la France & de l'Espagne mieux que ces deux Puissances ne les connoissent elles-mêmes. Malgré ces reproches , les deux Chambres résolurent de continuer la guerre , & votèrent unanimement une adresse au Roi , en réponse au message qu'il leur avoit envoyé , par lequel elles l'assuroient qu'elles étoient prêtes à sacrifier leur vie & leur fortune pour son service , & pour l'aider à repousser les attaques de ses ennemis.

Aussi-tôt que cette adresse fut votée dans la Chambre des Communes , Mylord John Cavendish proposa qu'on en présentât une autre :
« pour prier Sa Majesté d'assembler sur le champ
» toutes les forces de l'Etat , afin qu'elles pussent
» agir de concert contre les forces réunies de
» la Maison de Bourbon ».

Le Ministre de la guerre demanda si on vouloit aussi dire celles qui étoient en Amérique , & Mylord Cavendish ayant répondu qu'oui , il proposa immédiatement que la Chambre s'ajournât.

Ceux qui soutinrent Mylord Cavendish , dirent qu'il étoit impossible de continuer la guerre d'Amérique , & de faire tête à la fois à la France & à l'Espagne ; que les dominations de la Grande-Bretagne en Europe étoient dans le danger le

plus imminent , & que pour cette raison ses forces devroient être dans cette partie du monde , 1779 tant pour les défendre que pour porter la guerre chez les ennemis ; que c'étoit le seul moyen raisonnable de punir ces derniers de leur injustice & de leur perfidie , & de les faire renoncer à leurs desseins ambitieux ; qu'en épuisant les forces de l'Empire dans le Nouveau Monde , c'étoit servir la France & réduire l'Angleterre à une guerre défensive , dans laquelle il y auroit tout à perdre & rien à gagner.

Les Ministres donnèrent les raisons ordinaires pour prouver qu'on ne devoit pas abandonner l'Amérique. Ils dirent aussi que la proposition de Mylord Cavendish étoit une infraction de la prérogative du Roi , en lui prescrivant la manière de conduire la guerre ; que ces choses n'étoient point du ressort du grand Conseil de la Nation , qu'elles étoient du département du Conseil privé , & que les Ministres , en se chargeant du pouvoir exécutif , devenoient responsables de leurs actions. Ils ajoutèrent , qu'en supposant même que cette mesure fût la plus sage qu'on pût adopter , & qu'elle le fût même déjà , il seroit fort imprudent d'annoncer ce dessein aux ennemis , & de leur fournir par-là les moyens d'en prévenir les effets. La proposition de Mylord Cavendish fut finalement re-

779. jetée, & celle du Ministre, pour l'ajournement ; acceptée.

Dans la Chambre des Pairs, le Duc de Richmond proposa l'amendement suivant à l'adresse : « Dans un moment aussi critique que » le présent, le plus terrible que la Nation ait » encore éprouvé, ce feroit tromper Sa Ma- » jesté & le peuple, si en déplorant les effets » funestes de ces conseils qui, en divisant & » épuisant les forces de l'Empire par des guerres » civiles, ont excité ses ennemis naturels à » prendre avantage de son état de foiblesse & » de distraction, nous ne représentions pas à » Sa Majesté que le seul moyen de résister à » la combinaison puissante qui menace ses Etats, » c'est de changer ce système qui a enveloppé » la Nation dans des difficultés en Amérique, » en Irlande & en Angleterre même. Pour lors, » avec de l'économie, & les efforts réunis d'un » peuple brave, nous espérons, qu'avec l'aide » de la Providence, Sa Majesté fera capable » de repousser tous les efforts de ses ennemis, » & de rendre à la Grande-Bretagne son an- » cienne splendeur ».

Le Duc de Richmond soutint cet *amendement* avec son habileté ordinaire, & donna toutes les raisons possibles pour prouver qu'on devoit retirer les forces qui étoient dans le Nouveau

Monde. Mylord Shelburne dit qu'il ne suffisoit pas 1779.
de changer de systême, qu'il étoit aussi nécessaire
de changer de Ministres. Il faut, s'écria-t-il, ôter
de dessus la scène ces *marionnettes* que l'on n'a
revêtues de ce titre que pour faire illusion &
que les auteurs de ce systême détestable font
mouvoir à leur gré.

Les Ministres, sans répondre à toutes ces in-
vectives, se contentèrent de soutenir qu'il
n'étoit pas à propos de retirer les troupes de
l'Amérique. Mylord Stormont assura même
la Chambre qu'il y avoit un article secret
dans le traité entre la France & les Etats-Unis,
par lequel il étoit spécifié que les deux Puissances
n'accepteroient aucune condition, à moins que
la Grande-Bretagne ne reconnût l'indépendance
de l'Amérique, & qu'ainsi il seroit inutile de
rappeller les troupes, puisque cette mesure ne
pouvoit produire aucun des effets désirés, soit
en portant les Colonies à la réconciliation, soit
en rompant la grande alliance. Après plusieurs
autres argumens, l'*amendement* fut rejeté.

Le danger où le Royaume se trouvoit exposé
fit qu'on proposa plusieurs plans au Parlement
pour sa défense. Les uns étoient d'avis de lever
des compagnies de volontaires dans chaque
Comté, les autres de doubler la milice. Il fut
à la fin déterminé de lever des volontaires, parce

1779. qu'ils pouvoient être envoyés dans toutes les parties du globe, au lieu que les miliciens ne sortoient pas du pays.

A peine cette résolution fut elle prise, qu'un des premiers Conseillers du Royaume proposa un *bill* pour empêcher que certaines classes d'hommes, qui étoient ordinairement exemptes d'être *pressées* pour le service, ne profitassent de ces exemptions pendant un tems limité. Cette mesure, que la nécessité seule pouvoit faire adopter, occasionna bien des débats; mais le *bill* fut néanmoins approuvé avec un *amendement* en faveur des charbonniers.

Le 3 Juillet, le Roi prorogea son Parlement, en le remerciant des services essentiels qu'il lui avoit rendus, ainsi qu'à la patrie. Il dit que les évènements de la guerre ne donnoient pas lieu à la Cour de France de triompher; que cette Puissance pourroit se repentir d'avoir, sans aucun sujet, envahi les droits de sa Couronne. Il ajouta que de quelques prétextes que les Espagnols se servissent, il n'avoit non plus rien à se reprocher à leur égard. Il parut fort satisfait de l'affection de ses sujets, & dit, que c'étoit un heureux présage pour le succès de ses armes, de voir que plus les difficultés augmentoient, plus la Nation montrait de courage & de constance. Il témoigna beaucoup de chagrin

d'être obligé de mettre de nouveaux impôts, & 1779.
assura les Communes de sa reconnoissance, à
cause du zèle avec lequel elles avoient accordé
les sommes considérables que demandoient les
besoins de l'Etat. Il ajouta qu'il étoit fort fâché
que la rébellion ne fût pas encore éteinte; mais
que les preuves indubitables que son Parlement
lui avoit données de sa disposition à mettre fin
à ces troubles, le faisoit espérer que les desseins
des ennemis de la Grande-Bretagne ne prévau-
droient pas, desseins qui étoient évidemment
contraires aux intérêts de ces malheureuses pro-
vinces.



CHAPITRE XXVI.

1779. **A**PRÈS avoir vu ce qui se passoit en Angleterre, il est tems de tourner les yeux vers l'Amérique, & de raconter les effets de cette guerre dans l'endroit où elle a pris naissance. La réduction de la Georgie par les Royalistes avoit causé les plus vives alarmes aux deux Carolines. Les *Tories*, qui habitoient les frontières, concurent de grandes espérances de ces succès, & furent bientôt en mouvement. On a déjà pu voir qu'ils étoient plus nombreux dans les Colonies méridionales que dans les septentrionales. Quoique les pertes, qu'ils avoient essuyées au commencement des troubles, les eussent découragés, & qu'ils se fussent alors soumis aux conditions des vainqueurs, ils ne pouvoient cependant surmonter l'aversion qu'ils portoient à un gouvernement Républicain. Ils veilloient toutes les occasions de pouvoir secouer un joug qu'ils détestoient. Les plus violens d'entre eux avoient depuis long-tems été proscrits, & s'étoient joints aux Sauvages avec qui ils faisoient des incursions sur les frontières. La nature du pays leur fournissoit plusieurs occasions de communiquer avec ceux de leurs amis, qui n'avoient pas quitté leurs

habitations, & qui paroïssent soumis au nouveau 1779.
Gouvernement, & d'entretenir parmi eux un
esprit de mécontentement & d'opposition. Lors-
qu'ils apprirent les succès du Général Prevost
ils s'assemblèrent en armes au nombre de sept
cens ; mais ils ne furent pas plus heureux que
dans les expéditions précédentes. Ils furent atta-
qués avant d'avoir eu le temps de frapper au-
cun coup d'importance, & perdirent la moitié
de leurs forces. Trois cens de ceux qui restoient
trouvèrent cependant moyen de pénétrer jus-
qu'aux frontières de la Georgie & de joindre
l'armée Royale.

La Caroline Méridionale devint alors le grand
objet des Anglais. Sa distance de l'armée du
Général Washington, & les difficultés des che-
mins empêchoient les Républicains d'y envoyer
de prompts secours. Il y avoit une autre cir-
constance qui rendoit même ces secours fort
incertains. L'argent, ce grand ressort de la guerre,
manquoit aux Américains, & toutes leurs opé-
rations militaires étoient bornées faute de cet
article. Ceux qui sont accoutumés aux ressources
immenses des Etats anciennement établis, ne
conçoivent d'autres empêchemens que ceux qui
s'élèvent en voulant contrecarrer les opérations
de l'ennemi ; mais un peuple dont le gouverne-
ment n'a pas encore de solidité, & qui confé-

1779. quemment manque de ces ressources que l'industrie & la politique a été plusieurs siècles à former dans les anciens Gouvernemens, éprouve des difficultés beaucoup plus grandes que celles de marcher & de combattre. Quand on considère toutes ces circonstances, les forces formidables, & les richesses immenses de la Grande-Bretagne, la nature compliquée de la guerre dans toutes les parties de l'Amérique, & même au centre des provinces qui fournissoient les secours les plus importants, on ne peut concevoir comment il a été possible aux Etats-Unis de soutenir si long-tems une contestation si inégale. Quoique le Colonel Campbell eût pénétré jusqu'à la ville d'Augusta, située à cent trente milles de Savannah en remontant la rivière, cependant la difficulté de garder les communications & le voisinage de l'ennemi, avoient engagé le Général Prevost à le rappeler & à resserrer ses postes dans un cercle qui ne s'étendoit pas à plus de vingt-quatre milles de la capitale. Le Général Lincoln, avec un corps de troupes réglées, étoit alors arrivé pour protéger la Caroline Méridionale, & avoit pris poste à un endroit appelé Purrysburgh, à environ cinq lieues de Savannah, du côté septentrional de la rivière qui sépare la Georgie de cet Etat.

Le Général Ashe étoit plus haut sur la rivière

avec deux mille hommes de milice , & , lorsque 1779.
les Anglais quittèrent Augusta , M. Lincoln or-
donna à Ashe de laisser son bagage , de passer
la rivière , & de prendre poste en Georgie , à
Briar-Creek , afin de couvrir le haut pays , où
les habitans , bien affectonnés à la cause du
Congrès , étoient en grand nombre , & avoient
repris leur supériorité accoutumée. M. Prevost,
qui étoit treize milles plus bas , au passage d'Hud-
son , forma le dessein de surprendre M. Ashe.
Ce projet n'étoit cependant pas facile à exécu-
ter. Le front des Américains étoit couvert par
la crique *Briar* , trop profonde pendant l'espace
de plusieurs milles pour pouvoir être passée à
gué ; leur gauche par la rivière Savannah & un
marais profond , & ils avoient deux cens che-
vaux pour garder leur droite. Il fit des dispo-
sitions sur les bords de la rivière , entre Savan-
nah & Ebenezer , pour attirer l'attention du
Général Lincoln. Le Colonel Prevost forma en
même tems ses troupes en deux divisions. Il en
fit avancer une avec deux pièces de canon vers
la crique *Briar* pour faire une diversion sur le
front des Américains , tandis qu'avec la seconde
il fit un détour de cinquante milles pour tour-
ner leur droite , & tomber inopinément sur leur
arrière-garde. Il arriva que , dans ce moment , le
Général Ashe avoit détaché la cavalerie qui cou-

1779. vroit sa droite pour quelque expédition. Cette circonstance fut des plus favorables aux Anglais. Les Américains se trouvèrent surpris en plein jour , & ne s'apperçurent de leur danger , que par le ravage que les ennemis firent dans leur camp. Des régimens entiers prirent la fuite sans tirer un seul coup , & d'autres sans avoir le tems de prendre leurs armes. La rivière & le marais qui couvroient leur gauche devinrent alors les instrumens de leur destruction , car la terreur panique qui les possédoit , les précipita dans l'une ou dans l'autre , de sorte qu'ils périrent dans l'eau , ou dans la fange. Plusieurs Officiers & un régiment de la Caroline septentrionale se défendirent cependant avec courage , quoique la fuite du reste de l'armée rendît ensuite leur défense inutile. Les Républicains perdirent sept pièces de canon , presque toutes leurs armes , leurs provisions , & le bagage qu'ils avoient avec eux. Ils eurent cent cinquante hommes de tués , & deux cens de faits prisonniers. Entre ces derniers étoit le Général Elbert , un de leurs meilleurs Officiers. Les Anglais ne perdirent que peu de monde. Par cette victoire , les Royalistes redevinrent maîtres de la province , & leurs postes furent à l'abri de toute insulte. Ils gardèrent une communication ouverte avec les frontières , & permirent aux *Tories* de joindre l'armée. Le

Général Lincoln occupoit toujours le poste dont 1779.
nous avons parlé. La position de ces deux petites
armées continua ainsi jusqu'à la fin d'Avril. Elles
étoient séparées par une rivière qu'elles n'osoient
passer ni l'une ni l'autre, & couvroient chacune
leur province. Un mouvement que M. Lincoln
fit, changea entièrement la face des affaires.
Pour protéger une assemblée qui devoit se tenir
à Augusta, au commencement de Mai, afin
d'élire des Délégués pour la province de Geor-
gie, il quitta son poste d'où il pouvoit couvrir
Charles-Town, & marcha vers Augusta. Il est
vrai que cette mesure ne paroissoit pas dange-
reuse, car les eaux étoient alors débordées, ce
qui sembloit rendre la rivière suffisante pour
la protection de *Charles-Town*. Les marais pa-
roissoient impraticables, & le plat pays, le long de
la côte, étoit par-tout couvert d'eau. On ne croyoit
pas qu'il fût possible de faire des opérations mi-
litaires dans cette saison de l'année. Lincoln ne
s'étoit cependant pas entièrement fié à toutes
ces difficultés naturelles; il avoit, outre cela,
laissé, sous la conduite du Général Moultrie, un
corps d'environ quinze cens hommes pour gar-
der les passages des rivières & des marais. Ce
mouvement des Américains inspira à M. Prevost
le dessein de pénétrer dans la Caroline. Il crut
que les opérations offensives étoient nécessaires

1779. pour augmenter la réputation des armes Britanniques , & que cette conduite pourroit lui procurer un grand nombre de Loyalistes , ce que lui faisoient espérer ceux qui avoient déjà joint ses drapeaux. Il étoit d'ailleurs certain que cette mesure obligerait Lincoln à abandonner son projet , & qu'il se procureroit , par ce moyen , des provisions dont il avoit alors grand besoin. Toutes ces raisons l'engagèrent à passer la rivière, vers la fin d'Avril, avec trois mille hommes. La milice de Moultrie fut tellement étonnée de voir les troupes Anglaïses s'avancer à travers des marais qu'elle supposoit impraticables , qu'elle ne défendit les passages que foiblement, & se retira avec précipitation vers *Charles-Town*. La facilité avec laquelle ces difficultés avoient été surmontées , & le peu de résistance des Américains , firent que M. Prevost étendit ses vues à des objets plus importants. Les *Tories* , que le moindre succès élevoit toujours au plus haut degré, l'assurèrent que , s'il se présentait devant *Charles - Town* , cette ville se rendroit sans faire la moindre résistance. Ils pouvoient être bien informés , & le Général assembla un Conseil de guerre pour y délibérer de quelle manière on devoit agir. Tous ceux qui le composaient, furent d'avis qu'il falloit marcher vers la ville. M. Lincoln ne pouvoit, de son côté, s'imaginer que les Anglais eussent d'autre dessein

desssein que celui de fourager , & ce ne fut que 1779 quelques jours après qu'ils eurent passé la rivière , qu'il put se résoudre à retourner pour défendre la Capitale. Quand il fut détrompé , il détacha vers *Charles-Town* un corps d'infanterie à qui il fit donner des chevaux pour plus de diligence. Il assembla la milice , & marcha avec toutes ses forces pour lui donner du secours. L'armée Anglaise avoit quelques jours de marche sur celle des Américains , & chassoit devant elle la milice de Moultrie & la légion de Polaski , qui se retirèrent de poste en poste , à mesure qu'elles se trouvèrent pressées par les ennemis. Il y eut plusieurs escarmouches ; mais , en général , les Américains ne firent pas grande résistance.

Le 11 Mai , Prevost passa la rivière *Ashley* , à quelques milles de *Charles-Town* , & s'avancant le long de cette langue de terre formée par cette rivière & celle de *Cooper* , il prit poste à environ une portée de canon de la ville. Il y eut , ce jour-là & pendant la nuit , plusieurs escarmouches dans lesquelles il périt du monde de part & d'autre , mais qui ne furent d'aucun service essentiel. Le lendemain , le Général Anglais somma la ville de se rendre , & lui offrit des conditions fort avantageuses. Les négociations continuèrent pendant tout le jour. Les habitans proposèrent que toute la province res-

1779. tât neutre durant la guerre. Ces propositions ayant été rejetées par les Anglais, & les Américains refusant les conditions qu'on leur offroit, les négociations furent rompues, & la garnison fit tous les préparatifs nécessaires pour repousser un assaut auquel elle s'attendoit pendant la nuit. Il y avoit cependant bien des raisons qui devoient empêcher M. Prevost de prendre cette résolution. Il voyoit que les espérances qu'on lui avoit données étoient mal fondées, & que les conditions même les plus avantageuses n'étoient pas capables de les déterminer à se rendre. Il savoit que la place étoit défendue par une artillerie nombreuse & flanquée par des vaisseaux armés, & que le Général Lincoln s'approchoit avec des forces supérieures aux siennes. Il n'avoit pas de grosse artillerie ni de vaisseaux pour coopérer avec ses troupes, chose absolument nécessaire. S'il étoit repoussé avec perte, il se trouveroit embarrassé dans un labyrinthe de rivières & de criques, & entouré par une armée plus forte que la sienne. Après avoir considéré toutes ces difficultés, il résolut de décamper pendant la nuit. Le lendemain matin, il avoit repassé la rivière Ashley sans que les Américains eussent eu la moindre connoissance de ce mouvement, puisqu'ils avoient été toute la nuit sous les armes, dans la crainte d'un assaut. Les Anglais passèrent ensuite dans

les îles de *Saint-James* & de *Saint-John*, au 1779.
sud du port de *Charles-Town*, où ils trouvèrent
abondance de provisions. C'est là où commence
cette chaîne d'îles formées par la mer, les cri-
ques & les rivières, qui s'étend depuis *Charles-*
Town jusqu'à *Savannah*. Les canaux qui sépa-
rent ces îles du continent sont dans quelques
endroits étroits & peu considérables, & dans
d'autres fort larges, forment d'excellens ports
& de très-bonnes rades. Les Anglais attendirent
dans ces places des secours de *New-York*. Les
premiers vaisseaux qu'on leur avoit envoyés,
avoient été pris, ou dispersés. Il arriva cepen-
dant à la fin deux frégates qui les tirèrent de leur
embarras, & les rendirent capables de retour-
ner plus au midi. *Prevost* forma alors le dessein
de s'emparer de l'île de *Port-Royal*. Cette place
pouvoit fournir de bons quartiers aux troupes
pour passer la mauvaise saison, & lui donnoit,
outre cela, un poste dans la *Caroline Méridi-*
onale, dont les Américains n'étoient pas ca-
pables de le déposséder, & où il pourroit at-
tendre les renforts nécessaires pour la réduction
de cette Colonie. D'ailleurs, dans cette posi-
tion, il couvroit la *Georgie* de ce côté-là, &
le havre de *Port-Royal* étoit le meilleur qu'il y
eût dans ce district. Son voisinage de *Savannah*
& la communication ouverte entre ces deux

1779. places , servoient à rendre ce poste important. Pendant qu'une partie de l'armée étoit occupée à passer d'une île à l'autre , & à prendre des quartiers pour passer la mauvaise saison , M. Lincoln crut que le moment étoit favorable pour attaquer le Lieutenant-Colonel Maitland à *Stono-Ferry* , entre le continent & l'île *Saint-John*. M. Maitland avoit avec lui environ mille hommes ; mais le pays où il étoit posté , est naturellement fort , & il étoit , outre cela , couvert de redoutes , d'abattis & d'artillerie.

Les Américains , qui devoient les attaquer , étoient au nombre de cinq mille , & avoient huit pièces de canon. Ils commencèrent l'attaque avec vivacité , & maintinrent le combat avec beaucoup d'opiniâtreté pendant une heure ; mais les Anglais se défendirent avec tant de courage , & les incommodèrent tellement par le feu d'une batterie qui couvroit leur flanc gauche , que les premiers furent obligés de se retirer avec perte. Les Républicains attribuèrent leur retraite à deux circonstances également prépondérantes. Ils dirent que les redoutes étoient si fortes , que leurs pièces de campagne ne pouvoient faire aucune impression , & que , pendant l'action , les Anglais reçurent des renforts considérables de l'île *Saint-John*.

Au commencement de Mai , le Chevalier

Clinton concerta , avec l'Amiral Collier , qui 1779 commandoit alors les forces maritimes à *New-York* , une expédition pour la baie de *Chesapeak*. Ils résolurent de faire une descente dans la Virginie. Le Général-Major Mathews commandoit les troupes destinées à cette expédition. Les vaisseaux passèrent heureusement entre les caps de la Virginie, & entrèrent dans la rade d'Hampton. L'Amiral y laissa un vaisseau de guerre pour bloquer le port & intercepter la navigation de la rivière *James* , tandis qu'il remonta lui-même la rivière *Elisabeth* , à bord d'une frégate , avec les autres navires. Leur dessein étoit d'aller par eau jusqu'à la ville de Portsmouth ; mais , ayant trouvé des obstacles dans leur chemin , ils débarquèrent les troupes à quelque distance de-là. Cette ville n'étoit défendue que par le petit fort Nelson, que les Américains abandonnèrent à l'approche des Anglais , dans la crainte d'être entourés. Les Royalistes en prirent aussi-tôt possession , ainsi que de Portsmouth , & des restes de la ville de Norfolk , que Mylord Dunmore avoit détruite au commencement des troubles , & qui étoit de l'autre côté de la rivière. Les Républicains brûlèrent plusieurs vaisseaux pour empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis , & entr'autres deux batimens Français

1779. chargés de mille muids de tabac. Le Général Mathews poussa des détachemens plus loin , & fit avancer les gardes pendant la nuit vers la ville de Suffolk , qui est située à dix-huit milles de Portsmouth , sur la rivière Nansmond. Les troupes brûlèrent un grand magasin de provisions , plusieurs bateaux & agrès ; en un mot , elles détruisirent tout ce qu'elles ne purent emporter dans toutes les places dont elles prirent possession. Cette petite armée fit un tort considérable le long des côtes. Les Américains perdirent un grand nombre de provisions destinées pour leurs armées , & cent trente vaisseaux de différente grandeur. Les bâtimens qui étoient commencés furent détruits , ainsi que les chantiers. Les *Tories* représentèrent ici les choses suivant leur coutume , c'est-à-dire qu'ils persuadèrent au Chevalier Collier que la plus grande partie de la province étoit pour la cause du Roi. Celui-ci en écrivit au Général Clinton , & lui manda que si on ne vouloit pas en faire la conquête , il seroit , néanmoins , à propos de lui envoyer des renforts , afin d'y établir une place d'armes , que Portsmouth étoit fort convenable , & que les vaisseaux seroient en sûreté dans le port de cette ville. Il ajouta que de-là on pourroit aussi interrompre toute la navigation de la *Chesapeake*. M. Clinton vit que cette mesure

pourroit avoir des suites funestes , parce que 1779.
toutes les forces de la province & des colonies
voisines s'assembleroient pour délivrer Portf-
mouth , & que cette place étoit trop éloignée
pour qu'on pût lui porter promptement du se-
cours : c'est pourquoi , il donna ordre au Che-
valier Collier de retourner. Alors les Anglais
démolirent le fort Nelson , mirent le feu au
chantier de Gosport , & revinrent à *New-York*
avec leur butin , un mois après leur départ. Une
des raisons qui engageoit le Général Clinton à
rappeller les troupes de Virginie , c'est qu'il
avoit formé une nouvelle expédition sur la ri-
vière du Nord. Les Américains étoient occupés,
depuis long-tems , à construire des ouvrages sur
les pointes de *Verplanks* & de *Stoney* , qui sont
situées dans les montagnes & sur les rives opposées
de la rivière du Nord , & qui devoient être de
la dernière importance pour garder les commu-
nications entre les Colonies Orientales & Occi-
dentales , puisque le grand passage du Roi
(*Kings - Ferrey*) est exactement au milieu de
ces pointes. Ces ouvrages , quoique presqu'ache-
vés, n'étoient pas encore en état de défense. Clin-
ton jugea que c'étoit le moment de les attaquer
& de rendre , par ce moyen , tous les travaux
des Américains inutiles. L'armée de Washington
se trouvant alors à *Middle - Brook* , dans les

1779. Jerseys, étoit trop éloignée pour l'interrompre ; & il n'étoit pas même possible à ce Général de troubler les Anglais du côté Oriental de la rivière. Les troupes arrivèrent de la Chesapeak au moment où celles de New-York venoient de s'embarquer. Elles s'avancèrent ensemble dans la rivière du Nord , sous le commandement de l'Amiral Collier & du Général - Major Vaughan. Le lendemain matin , ce Général débarqua sur la rive occidentale , à huit milles de Verplanks , avec la plus grande partie des forces , tandis que le reste , aux ordres du Chevalier Clinton , s'avança plus avant , & débarqua à trois milles de *Stoney-Point*. Aussi-tôt que les Américains apperçurent les vaisseaux , ils mirent le feu à un fort , & abandonnèrent leurs ouvrages. Ils firent ensuite mine de vouloir résister en se rangeant sur les collines voisines ; mais ils n'attendirent pas les ennemis. Il y avoit de l'autre côté de la rivière un petit fort avantageusement situé , sur la pointe de Verplanks. Ce fort étoit défendu par soixante-dix ou quatre-vingts hommes , & il étoit difficile de l'approcher. Il étoit cependant commandé par *Stoney-Point* , qui est situé à environ mille toises de - là , de l'autre côté de la rivière. Il fut donc résolu de l'attaquer de cette dernière place. En conséquence , le Général Pattison fit , avec beaucoup de diffi-

culté , monter de l'artillerie sur les roches escarpées de *Stoney-Point* , & travailla avec tant de diligence , que le lendemain il ouvrit deux batteries qui foudroyèrent le fort de Verplanks. L'attaque fut soutenue par le Chevalier Collier avec ses galères. Il y eut une furieuse canonnade de part & d'autre tout le long du jour. Cet Amiral ordonna , sur le soir , à deux galères , de remonter la rivière jusqu'au-dessus du fort , afin d'empêcher la garnison de s'échapper par eau. M. Vaughan , après un long circuit dans les montagnes , s'en étoit aussi approché. Les Américains défendirent cette petite forteresse avec une intrépidité incroyable. Voyant enfin qu'ils étoient investis de tous côtés , sans espoir de secours , & que la violence du feu des ennemis les accabloit , ils se rendirent le lendemain , sans autre stipulation que celle d'être traités avec humanité. Le Général ordonna qu'on achevât sur le champ les ouvrages des deux postes , & qu'on mît *Stoney-Point* dans le meilleur état de défense possible. Pour protéger ces ouvrages , ainsi que pour faciliter les opérations de la campagne , il campa à Philisburg , entre *Stoney-Point* & *New-York* , afin de conserver les communications. La perte de ces postes causa beaucoup d'embarras aux Américains , parce qu'ils furent obligés de faire un long circuit.

1779. de plus de quatre-vingt-dix milles à travers les montagnes pour communiquer avec les Colonies à l'Est de la rivière du Nord.

Les deux grandes armées restoient, pendant ce tems-là, dans un état d'inaction. Le Général Clinton n'avoit pas assez de troupes pour attaquer les Américains dans leurs retranchemens, & le Général Washington n'avoit nulle envie de risquer une bataille. Plusieurs raisons engageoient ce dernier à rester sur la défensive. Il fatiguoit par ce moyen les ennemis ; il manquoit de provisions & d'argent ; outre cela, il attendoit des secours de France, & il ne vouloit rien risquer avant qu'ils arrivassent. On ne faisoit donc qu'une guerre de pillage, on prenoit & reprenoit quelques postes. Les Corsaires du Connecticut incommodoient, néanmoins, terriblement les Anglais. Ils étoient si nombreux dans le *Sound*, qu'ils avoient tout-à-fait interrompu le commerce de *New-York*. Les Chevaliers Clinton & Collier formèrent le dessein de les détruire dans leurs ports, & de brûler les matériaux qui pouvoient servir à en construire de nouveaux. Le Gouverneur Tryon fut chargé des troupes de terre qui consistoient en deux mille six cents hommes, & eut à ses ordres le Brigadier-Général Garth, Officier d'un mérite distingué. L'Escadre arriva, le 5 Juiller, à

New-Haven, où elle débarqua les troupes. Elles 1779. prirent aussi-tôt possession de cette ville & d'une batterie qui en couvroit le port. Elles détruisirent le fort & toutes les provisions de guerre. On épargna cependant la ville, parce que les habitants ne la défendirent point. De *New-Haven*, les Anglais allèrent à *Fairfield*, où ils mirent le feu à la ville, & tout fut consumé. Ils brûlèrent aussi les villes de *Norwalk* & de *Greenfield*, dans une autre expédition. Les Américains souffrirent considérablement par la destruction de ces deux villes ; car outre leurs maisons & leurs effets, ils perdirent beaucoup de vaisseaux, de bateaux de baleine, & d'autres marchandises. Les Anglais n'eurent que cent cinquante hommes de tués & de blessés, ce que l'on doit attribuer à la foiblesse de la défense des Républicains. Soit que le Chevalier Clinton n'approuvât pas cette manière de désoler le pays, soit pour d'autres raisons, il rappella soudainement les troupes. On peut imputer la ruine de ces places au ressentiment des *Tories* & des réfugiés qui se trouvoient dans ce détachement. Ces derniers portoient une haine implacable aux partisans du Congrès, & se comportoient, dans presque toutes les occasions, avec la dernière inhumanité.

1779. La surprise de Verplanks & de *Stoney-Point* ; ainsi que les incursions des ennemis dans le Connecticut , avoient attiré le Général Washington des Jerseys. Il étoit campé des deux côtés de la rivière du Nord , dans ce pays fort & montagneux , qui est au-dessus de ces postes. Il avoit dessein d'obliger M. Clinton à concentrer ses postes , tandis que celui-ci mettoit en usage tous les moyens possibles pour le faire sortir de ces espèces de forteresses , & pour l'attirer dans le plat pays , où il auroit pu le combattre avec avantage. C'étoit même dans cette intention que le Général Anglais avoit envoyé un détachement sur les côtes du Connecticut ; mais il n'étoit pas facile de tromper le *Fabius* Américain.

Pendant que les deux armées étoient ainsi occupées à veiller les mouvemens l'une de l'autre , les Républicains entreprirent une expédition qui fit beaucoup d'éclat , & qui étonna même leurs ennemis. Ce fut le Général Wayne qui conduisit cette entreprise. Les Anglais avoient fait toute la diligence possible pour réparer les fortifications de *Stoney-Point* , & avoient mis ce fort dans un état formidable. Il étoit défendu par un corps de troupes d'élite , aux ordres du Lieutenant-Colonel Johnson. La garnison de

Verplanks, sur la rive opposée, n'étoit pas moins 1779.
forte, & étoit commandée par le Lieutenant-Colonel Webster.

Le Général Wayne eut ordre de surprendre ce premier poste, avec un corps d'infanterie choisie. Il partit, le 15 à midi, de *Sandy reach*. Il falloit faire une marche de quatorze milles à travers des montagnes escarpées, des marais profonds, des défilés difficiles, & des gorges si étroites, que souvent elles n'admettoient qu'un homme de front. L'avant-garde arriva, à huit heures du soir, à un mille de *Stoney-Point*, où elle fit halte. Les troupes se formèrent ensuite en deux colonnes, à mesure qu'elles arrivèrent. Pendant ce tems-là, le Général Wayne alla reconnoître les ouvrages, avec ses principaux Officiers. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la bayonnette, qui étoit ordinairement si fatale aux Américains, fut la seule arme dont ils se servirent dans cette occasion. Il étoit près de minuit lorsque les deux colonnes arrivèrent devant la place. Celle de droite, composée des régimens de Febiger & de Meigs, étoit conduite par le Général Wayne. L'avant-garde étoit aux ordres du Lieutenant-Colonel Fleury, Officier Français, & s'avança à l'attaque sans charger ses fusils. Elle étoit, outre cela, précédée d'une vingtaine des plus déterminés, sous la

conduite d'un Officier qui devoit frayer un chemin à travers l'abattis. La colonne de gauche avoit aussi une avant-garde , dont les fusils n'étoient point chargés , aux ordres du Major Steward , & qui étoit de même précédée de vingt soldats , & d'un Officier , pour lever l'abattis. Les deux attaques furent dirigées aux extrémités opposées des ouvrages , tandis qu'un détachement , aux ordres du Major Murfree , devoit occuper l'attention de la garnison de front. Les approches furent plus difficiles que les Officiers ne se l'étoient imaginés. Les ouvrages étoient couverts d'un marais qui se trouvoit alors rempli d'eau , à cause de la marée. La profondeur de ce marais , la double rangée d'abattis , & la force des ouvrages de front & en flanc , ne furent pas capables de rallentir le courage des soldats. Ils se précipitèrent à travers une grêle de mousqueterie & de grapes de raisin , forcèrent leur passage avec la bayonnette , jusqu'à ce que les deux avant-gardes se rencontrèrent au centre des ouvrages , où elles arrivèrent presque en même tems. Une balle de fusil blessa le Général Wayne à la tête , en passant le dernier abattis ; mais il fut soutenu & conduit dans la place par ses deux Aides-de-Camp. Ce fut le Colonel Fleury qui mit bas le pavillon Anglais. Le Major Steward , & plusieurs autres Officiers , se distinguèrent

également. Les Lieutenans Gibbons & Knox, 1779. qui conduisoient les vingt hommes qui précédoient chaque colonne, eurent tous deux le bonheur d'échapper sans être blessés, quoique le premier perdit dix-sept hommes des vingt qu'il commandoit.

Rien ne peut égaler la joie que la réussite de cette entreprise causa aux Américains. Il faut aussi avouer qu'elle fut conduite avec un courage qui auroit fait honneur aux soldats les mieux disciplinés. Le Congrès donna des récompenses honoraires à ceux qui y avoient participé, & qui s'étoient distingués. Le Général Wayne reçut une médaille d'or qui représentoit cette action. Le Colonel Fleury en reçut une aussi, ainsi que le Major Steward. Les autres Officiers, & même les simples soldats, eurent de même des récompenses. Le Général Washington, le Congrès, le Conseil Suprême de Pensylvanie & l'Assemblée, dans les louanges qu'ils donnèrent à ce détachement, applaudirent beaucoup à l'humanité & à la clémence des vainqueurs. Ils dirent qu'ils avoient droit de passer la garnison au fil de l'épée, & qu'ils ne l'avoient point fait, quoiqu'ils n'y fussent que trop autorisés par l'exemple de leurs ennemis, & que les cruautés dont les Anglais s'étoient rendus coupables, eussent été suffisantes pour justifier une pareille conduite. Les Roya-

1779. listes eurent soixante-trois hommes de tués, & cinq cens quarante-trois de faits prisonniers. Les Républicains trouvèrent dans la place de l'artillerie & des provisions de guerre en abondance.

Dès que *Stoney-Point* fut pris, son artillerie fut tournée contre *Verplanks*, & il y eut une furieuse canonnade qui obligea les vaisseaux à couper leurs cables, & à descendre la rivière au plus vite. Lorsque la nouvelle de ce désastre fut parvenue au Général Clinton, & qu'il apprit le danger où étoit *Webster*, qui craignoit aussi une attaque du côté de terre, il prit les mesures les plus promptes, afin de secourir ce dernier, & de recouvrer *Stoney-Point*. Il mit toutes ses forces en mouvement. La grande armée s'avança jusqu'à *Dobbs-Ferry*; la cavalerie & l'infanterie légère pousèrent jusqu'aux bords de la rivière *Croton*, pour empêcher que les ennemis n'attaquassent *Verplanks* du côté de terre. Le Chevalier *Collier* remonta la rivière avec les frégates, les bateaux armés & les transports, prenant à bord le Brigadier-Général *Sterling* & trois régimens.

Quelque grande que fût l'importance de *Stoney-Point*, le Général *Washington* n'étoit cependant pas d'avis de risquer une bataille pour le conserver, sur-tout, lorsque la *Hudson* offroit de si grands avantages aux Anglais; puisqu'étant maîtres de
cette

cette rivière, ils pouvoient, à leur gré, porter leurs troupes sur l'une ou l'autre rive, s'emparer des défilés, & couper entièrement la retraite de son armée. Dans une lettre qu'il écrivit au Congrès, il dit qu'il avoit été déterminé auparavant dans un conseil de guerre de ne pas garder ce poste, & qu'on ne l'avoit attaqué que pour en détruire les ouvrages, & en emporter l'artillerie & les provisions. Le Général Clinton reprit donc possession de *Stoney-Point*, après qu'il eut été trois jours au pouvoir des Républicains, & y mit une forte garnison. 1779.

Le succès qu'avoient eu les Américains à *Stoney-Point*, les engagea à faire une entreprise de la même nature à *Paulus-Hook*, fort situé vis-à-vis de *New-York*, du côté des *Jerseys* : ils se présentèrent devant la place à trois heures du matin, & les sentinelles les prenant pour des troupes de la garnison qui revenoient d'une excursion où on les avoit envoyées la veille, les laissèrent entrer sans opposition. Ils s'emparèrent aussi-tôt d'un poste & de deux redoutes ; mais le Major *Sutherland*, Commandant du fort, s'étant jetté, avec quarante Hessois, dans une autre redoute, fit un feu si vif, que les Américains abandonnèrent, avec précipitation, les postes dont ils s'étoient emparés. Ils n'eurent pas

1779. même la présence d'esprit d'enclouer les canons, ou de mettre le feu aux casernes.

Tandis que ces choses se passaient dans le voisinage de *New-York*, les Américains faisoient à Boston de grands préparatifs pour attaquer un fort que les Anglais avoient construit pendant l'été sur les frontières orientales de la nouvelle Angleterre, près de la rivière Penobscot. Afin d'obtenir des matelots, l'Etat de Massachusetts avoit mis un embargo de quarante jours sur tous les vaisseaux, & avoit abandonné sa part aux prises à ceux qui s'engageroient dans cette expédition. Il se forma, avec beaucoup de diligence, dans les ports de cette province, une Escadre formidable, dont le commandement fut donné au Commodore Saltonstall, sur laquelle il embarqua un corps de troupes aux ordres du Général Lovel.

Les ouvrages du fort n'étoient pas encore achevés, & il n'étoit guère possible qu'il résistât long-tems contre des forces supérieures. Le Colonel Maclean, qui y commandoit, reçut avis des desseins des Républicains, quelques jours avant leur arrivée. Il prit aussitôt les mesures nécessaires pour mettre le fort dans le meilleur état de défense possible. Il fut bien soutenu des équipages des trois frégates qui étoient

dans la rivière qui s'offrirent à subir le fort de 1779.
la garnison.

Le 25 Juillet, l'Escadre Américaine, composée de trente-sept voiles, parut devant la place, &, quelque tems après, leurs vaisseaux armés commencèrent à canonner les frégates & une batterie de quatre pièces de douze élevée sur le bord de la rivière pour les protéger. Les ouvrages du fort étoient commencés au milieu d'une petite presqu'île dont la partie occidentale s'enfonce fort avant dans la rivière, & qui forme une espèce de crochet qui renferme une petite baie. L'isthme qui joint la presqu'île au continent, étoit bien fortifié, ce qui empêchoit ceux qui défendoient la place, d'être attaqués par-derrière. La partie la plus foible de la presqu'île étoit l'entrée du port, qui étoit défendue, comme nous avons pu le voir, par les frégates & la batterie de quatre canons. Le seul moyen que les Américains avoient de s'approcher du fort, c'étoit en débarquant du côté occidental; mais, même dans cet endroit, le terrain étoit si difficile, que le Colonel Macleanne pouvoit retarder considérablement les opérations des assiégeans, & peut-être défaire tous leurs efforts. Après une canonnade très-vive de part & d'autre à l'entrée du port, les Américains furent obligés de se retirer, & mouil-

1779. lèrent à la hauteur de la partie occidentale de la péninsule. Ils renouvelèrent l'attaque le lendemain sur les vaisseaux ; mais ils furent encore repoussés. Ils tentèrent ensuite de débarquer du côté occidental ; mais ils furent aussi repoussés plusieurs fois. Ils réussirent cependant le 28 au matin , débarquèrent sous un feu fort vif de leurs plus gros vaisseaux , & dispersèrent les piquets des ennemis. Trois jours après , ils ouvrirent une batterie à environ sept cens cinquante toises des ouvrages , & ensuite une autre encore plus près ; mais cela n'empêcha pas la garnison de continuer ses travaux avec la même ardeur. Pendant quinze jours , il y eut une canonnade bien soutenue des deux côtés ; après quoi , les Américains résolurent de donner l'assaut à la place. Maclean , étant informé de leur dessein , par un déserteur , fit les préparatifs nécessaires pour les recevoir ; mais , dans la matinée du 14 Août , on s'aperçut que les assiégés avoient abandonné leur camp pendant la nuit , & rembarqué leurs troupes & leur artillerie. Les Anglais ne tardèrent pas à connoître la cause de cette retraite soudaine ; car ils virent , peu de tems après , l'Escadre du Chevalier Collier qui remontoit la rivière. Il étoit venu de *New-York* au secours de la place avec un vaisseau de ligne & cinq frégates. La flotte de

Massachusset fit d'abord mine de vouloir résis- 1779
ter , & forma un croissant en travers la rivière ;
mais à l'approche des Anglais , elle fit force de
voiles. Elle fut poursuivie avec tant de vigueur ,
qu'il ne s'en échappa pas un seul vaisseau. Les
Américains en détruisirent eux-mêmes une grande
partie , pour empêcher qu'ils ne tombassent
entre les mains des ennemis. La marine naif-
sante de Boston reçut un coup terrible dans
cette occasion. L'Escadre étoit composée d'une
frégate de trente - deux canons , de cinq de
vingt-quatre , de deux de dix-huit , & de plu-
sieurs autres bâtimens , depuis quatorze jusqu'à
seize canons ; en un mot , les Républicains per-
dirent dix-neuf vaisseaux armés , outre vingt-
quatre transports. Ceux qui échappèrent à cette
destruction , furent obligés de regagner leur pays à
travers des déserts & des bois , où ils éprouvèrent
bien des misères , à cause du manque de provisions.
Chemin faisant , il y eut même une querelle
entre les soldats & les matelots ; les premiers
attribuant les causes de leur désastre aux der-
niers : elle fut portée à un si haut degré , qu'ils
en vinrent aux mains , & il y en eut plusieurs
de tués des deux côtés. Saltonstall fut fort blâ-
mé de ses compatriotes. Il est vrai qu'il s'étoit
comporté avec beaucoup de pusillanimité ; car ,
quoiqu'il ne fût pas capable de faire face à

1779. l'Escadre Anglaise en pleine mer, il y avoit des passages étroits dans la rivière, des détours & des bancs où il auroit pu se poster avec avantage, & où le vaisseau de ligne des ennemis ne pouvoit point aborder. D'ailleurs, une résistance désespérée n'auroit point produit des effets plus funestes que sa fuite ignominieuse.



CHAPITRE XXVII.

L'ARRIVÉE de l'Amiral Byron dans les Antilles 1779 donna la supériorité à la flotte Anglaise , & le Comte d'Estaing fut obligé de se retirer à la Martinique pour y attendre des renforts. Les Anglais regrettoient cependant la perte de la Dominique ; car le climat mal sain de Sainte-Lucie faisoit rage parmi les troupes , & empor-
toit , sans pitié , ces braves vétérans que la fatigue & les armes avoient épargnés.

Les deux Amiraux reçurent à la fin des renforts. Rowley joignit la flotte d'Angleterre avec plusieurs vaisseaux de ligne , & le Comte de Grasse arriva à la Martinique avec un grand convoi , qu'il avoit pris sous son escorte. Ces renforts laissoient toujours la supériorité du côté des Anglais ; mais elle n'étoit pas considérable. Le Comte d'Estaing évita cependant toutes les occasions d'en venir à une action , & montra qu'il n'avoit pas moins de prudence que de courage. Il savoit que M. de la Motte-Piquet devoit dans peu lui amener des renforts , & il ne vouloit rien confier au hasard. Il s'offrit une occasion qui montra la justesse de sa conduite , &

1779 . qui récompensa sa persévérance à continuer dans ce système.

Vers le milieu de Juin , tout le commerce des îles Anglaïses s'assembla à S. Christophe. L'Amiral Byron se trouva alors dans un grand embarras. Il ne pouvoit point laisser partir une flotte marchande de cette importance sans escorte , & , s'il envoyoit avec elle une partie de son armée navale , il exposoit le reste à être attaqué par le Comte d'Estaing , ou même cette première division à être interceptée dans son retour. Il étoit d'autant plus indispensable de protéger le commerce, qu'on savoit que M. de la Motte-Piquet étoit en route avec une Escadre de vaisseaux de ligne. Byron résolut donc d'escorter la flotte marchande avec toute son armée navale jusqu'à une certaine latitude. A peine fut-il parti , que le Comte d'Estaing envoya un détachement de quatre cens hommes de la Martinique pour attaquer Saint Vincent. Les Caribs se joignirent aux Français , & , quoique la garnison fût composée de sept compagnies de troupes réglées , l'île se rendit sans tirer un coup de canon. On lui accorda à - peu - près les mêmes conditions que le Marquis de Bouillé avoit accordées à la Dominique.

Pendant l'absence de l'Amiral Byron , le Comte d'Estaing fut joint par l'Escadre de M.

de la Motte-Piquet qui apportoit d'Europe des 1779
troupes, des provisions de guerre & de bouche,
& les autres choses nécessaires à sa flotte. Il vou-
lut profiter de la supériorité que ce renfort lui
donnoit, & il forma d'abord une expédition
contre la Grenade. Il arriva, le 2 Juillet, à la
hauteur de cette île avec vingt-cinq vaisseaux
de ligne & dix frégates, ayant à bord dix mille
hommes de troupes. Toute la défense de la place
consistoit en cent cinquante soldats & environ
quatre cens habitans armés. Sa principale force
étoit le morne de l'hôpital, sur lequel il y avoit
des fortifications qui commandoient le port &
la ville de Saint-George. M. d'Estaing débarqua,
ce jour-là même, environ deux mille cinq cens
hommes de troupes réglées aux ordres du Comte
Dillon, qui investirent la colline le lendemain,
& firent les préparatifs nécessaires pour la prendre
d'assaut. Mylord Macartney, Gouverneur de
l'île, la défendit avec opiniâtreté, malgré la
foiblesse de sa garnison. Il fut cependant obligé
de céder au nombre, après un combat d'une
heure & demie. Les Français furent incommodés
dans leurs approches par le feu d'un vaisseau qui
étoit dans la rade. Dès qu'ils furent maîtres du
morne, ils tournèrent son artillerie contre le
fort, & le Gouverneur fut obligé de demander
à capituler. Le Comte d'Estaing traita le Parle-

1779. mentaire avec hauteur, n'accorda qu'une heure & demie pour faire les conditions, & lorsqu'on les lui apporta, il les rejetta toutes. Il en proposa ensuite d'autres si dures, que la garnison & les habitans ne voulurent point les accepter, & aimèrent mieux se rendre à discrétion, se fiant aux usages établis parmi les nations civilisées.

Pendant ce tems-là, l'Amiral Byron étoit retourné à Sainte-Lucie. La première nouvelle qu'il apprit à son arrivée fut la prise de Saint-Vincent. Il forma aussitôt la résolution, avec le Général Grant, de faire une tentative pour recouvrer l'île. Chemin faisant, ils reçurent avis que le Comte d'Estaing attaquoit la Grenade; ce qui les engagea à faire voile pour y porter du secours.

Dans cet état d'incertitude, ils arrivèrent, le 6 Juillet, en présence de la flotte Française. M. Byron avoit à ses ordres vingt-un vaisseaux de ligne & une frégate; le Comte d'Estaing vingt-cinq vaisseaux de ligne & dix frégates. Les Anglais étoient embarrassés d'un grand nombre de bateaux de transport qui portoient les troupes. Les Français étoient mouillés à la hauteur du port de Saint-George; mais lorsqu'ils furent informés de l'approche des ennemis, ils gagnèrent le large. Les deux Amiraux avoient des objets

différens en vue. Byron vouloit en venir à un 1779.
combat décisif, afin de pouvoir secourir l'île qu'il
ne savoit pas encore prise. Le Comte d'Estaing ne
cherchoit qu'à conserver ses conquêtes. Avant
de connoître la supériorité des Français, l'Ami-
ral Anglais mit le signal de chasse, pour que
chaque navire engageât à mesure qu'il pourroit
atteindre l'ennemi. Quand il fut informé du
nombre de vaisseaux que le Général Français
avoit à ses ordres, il continua le signal de chasse,
& ajouta celui de combattre de près. Sur les
sept heures du matin, l'Amiral Barrington en-
gagea le combat avec trois ou quatre autres navires
qui le suivoient. Ne pouvant être assez tôt soutenu
du reste de la flotte, il essuya tout le feu de
l'avant-garde Française, & ses vaisseaux souf-
frirent considérablement; M. Barrington fut lui-
même blessé. Comme les vaisseaux Français
étoient pour la plupart plus fraîchement carénés
que ceux des Anglais, ils étoient conséquem-
ment meilleurs voiliers, & pouvoient manœu-
vrer avec plus de dextérité. Le Comte d'Estaing
profita de cette circonstance, & ne s'approcha
des ennemis, que lorsqu'il le put faire avec un
grand avantage. Il y eut en conséquence plu-
sieurs navires Anglais qui essuyèrent le feu de
toute la ligne Française. Le Monmouth, qui
essaya d'arrêter l'avant-garde de la flotte de

1779. France, afin d'amener une action générale, fut tout-à-fait démâté. Le Suffolk & la *Fâme* souffrirent aussi considérablement. Une variété de circonstances firent que l'action cessa depuis midi jusqu'à deux heures. Quoiqu'elle fût alors renouvelée, & qu'elle continuât entre quelques vaisseaux jusqu'au soir, il n'y eut rien de décisif. L'objet de l'Amiral Anglais étoit alors changé; car plusieurs de ses vaisseaux, ayant poussé jusqu'au port de Saint-George pour inspirer du courage à leurs compatriotes qu'ils croyoient encore maîtres de l'île, y découvrirent le pavillon Français, & essuyèrent tout le feu du fort. Il ne s'agissoit plus alors de la secourir, & ses forces n'étoient pas suffisantes pour la reprendre, en présence d'un ennemi aussi formidable. Il fallut penser à protéger les transports & les vaisseaux désarmés. Il y en avoit deux qui étoient considérablement dérivés en arrière, & le Lion avoit tellement souffert, qu'il ne put rejoindre la flotte, mais fut obligé de se laisser aller vent arrière. Il arriva, à la Jamaïque, dans un état déplorable. L'Amiral Anglais donna ordre au Monmouth, & aux transports, de gagner l'île d'Antigue, ou de Saint-Christophe. Il n'avoit plus alors que dix-neuf vaisseaux, dont plusieurs étoient fort endommagés. Il forma, sur le soir, une ligne

de bataille, à environ trois milles de l'ennemi, 1779.
craignant d'être attaqué le lendemain matin ;
car il ne s'imaginoit pas qu'avec des forces si
supérieures, & sur-tout un si grand nombre de
frégates, le Général Français eût laissé échap-
per les bateaux de transports sans au moins les
poursuivre. Les Anglais disent que dans cette
bataille ils eurent cent quatre-vingt-trois hommes
de tués, & trois cens quarante-six de blessés.
L'Amiral Byron se plaignit des mauvaises mu-
nitions qu'il avoit à bord ; il manda au premier
Lord de l'Amirauté que ses boulets ne pouvoient
pas souvent atteindre les vaisseaux des ennemis,
tandis que ceux de ces derniers passoient par-
dessus ses navires. Les Français restèrent ensuite
maîtres de la mer, & causèrent de grandes
alarmes à toutes les îles Anglaises.

Le Comte d'Estaing dit, dans sa relation,
qu'il ne débarqua que treize cens hommes de
troupes ; que la nuit il marcha à la tête d'une
partie de ces troupes pour tourner le morne
de l'Hôpital, où les Anglois avoient mis leurs
principales forces & toutes leurs espérances ;
que le 3 au matin, il reconnut la position de
l'ennemi sur ce morne, dont la pente extrêmement
roide & embarrassée de gros quartiers de pierres
entassées, étoit fortifiée d'une palissade au bas,
& de trois retranchemens l'un sur l'autre ; qu'il

1779. résolut d'emporter le morne de vive force ; qu'il fit pendant la journée ses dispositions pour attaquer sur trois colonnes la partie de l'Est qui tient aux hauteurs qu'on avoit tournées , & qu'il ordonna en même tems une fausse attaque sous l'hôpital du côté de la rivière Saint-Jean ; que dans l'après-dînée il fit sommer le *Lord Macartney* de se rendre ; mais qu'il répondit qu'il feroit ce qui dépendroit de lui pour défendre l'île.

Le Comte ajoute , que vers minuit les troupes se mirent en mouvement & arrivèrent avant deux heures du matin , à environ un quart de lieue du morne qu'on devoit attaquer ; que là on forma les trois colonnes , & qu'elles furent placées sur leurs débouchés.

La colonne de droite étoit aux ordres du Vicomte de Noailles ; celle du centre aux ordres du Comte Edouard Dillon , & celle de gauche étoit commandée par le Comte Arthur Dillon. Le Comte d'Estaing marchoit à la tête des grenadiers de cette colonne , qui étoit immédiatement précédée par l'avant-garde aux ordres du Comte de Duras. La division qui devoit faire la fausse attaque étoit aux ordres du Comte de Pondevaux.

A deux heures après minuit les trois colonnes

débouchèrent pour marcher au morne de l'hôpital. Le vaisseau du Marquis de Vaudreuil ayant dérapé, & se trouvant sous la batterie dans le tems de l'attaque, saisit cette occasion pour la canonner, ce qui produisit une diversion utile. Lorsqu'on fut près des retranchemens, il en partit un feu très-vif; mais ni le feu des retranchemens ni celui d'un vaisseau embossé, qui prenoit les troupes en flanc, ni l'extrême difficulté des lieux, rien ne put ralentir l'ardeur des troupes excitées par la présence du Général qui sauta dans les retranchemens avec les premiers grenadiers. M. d'Estaing dit aussi qu'on gravissoit colonne pressée les hommes se portant & se poussant les uns les autres, & que l'ennemi fut successivement chassé par-tout; que dès qu'il fut jour on tourna une pièce de 24 sur le fort, que le morne domine de fort près, qu'au premier coup qu'on tira, il parut un Officier avec un drapeau blanc, de la part du Gouverneur, qui demandoit à capituler; qu'il accorda une heure & demie au Lord Macartney pour faire ses propositions; qu'elles furent apportées à l'heure prescrite; mais qu'il les rejeta toutes, & que le Gouverneur Anglais se détermina à se rendre à discrétion; que le lendemain il prit possession du fort, où il fit sept cens prisonniers; que sa perte montoit à trente-cinq

1779.

1779. hommes de tués , & à soixante-onze de blessés. Le Général Français ajoute que toutes ses troupes s'étoient comportées avec beaucoup de valeur , & qu'il faudroit nommer tous les Officiers , si on vouloit désigner tous ceux qui s'étoient distingués : il fait mention particulière de Haradou , dit Languedoc , sergent des Grenadiers au régiment d'Hainaut , qui montra la plus grande intrépidité pendant l'action ; il fut dans la dernière batterie du morne , & s'élançant à travers les ennemis , il sauva la vie au sieur Vence , qui le précédoit. Le Comte , sous les yeux duquel il combattoit , arrivant l'instant d'après dans la batterie , l'embrassa , en lui déclarant qu'il le faisoit Officier.

Le 6 Juillet , la flotte étant au même mouillage qu'elle occupoit le 2 , on découvrit l'armée navale Anglaise à trois heures du matin , à une lieue de distance , portant toutes voiles dehors sur l'armée de France. On mit sur le champ le signal de couper les cables , & de se former sur la ligne du plus près stribord. L'ennemi approchant avec rapidité , ce signal fut viré à cinq heures trois quarts , & il devint pressant d'ordonner de former la ligne , sans avoir égard au poste ni au rang des vaisseaux. L'armée Anglaise couroit le bord opposé à celle de France , la mer étoit belle & il venoit jolie brise. A sept heures

heures & demie le signal de commencer le 1779
combat, la ligne n'étant pas encore bien formée. L'armée Anglaise prolongea la ligne de l'armée Française, qui lui fit essuyer un feu au moins égal au sien. Dès qu'elle l'eut dépassée, elle remit au même bord que celle de France en virant vent arrière. Trois vaisseaux ennemis parurent alors fort dégrayés, & commencèrent à tomber sous le vent. A neuf heures & un quart on mit le signal de se former en ligne & de ferrer le vent le plus qu'il étoit possible. Trois vaisseaux de l'arrière-garde Anglaise voulurent attaquer plusieurs vaisseaux de la flotte de France qui étoient sous le vent; mais les ayant mieux reconnus ils virèrent de bord, & donnèrent vent devant pour reprendre leur poste dans la ligne, qui ne cessa plus de s'élever au vent. A dix heures, le Comte d'Estaing fit signal à dix vaisseaux qui étoient sous le vent de virer vent devant, afin de former l'arrière-garde. A midi le combat cessa. Le feu avoit été très-vif, & l'avant-garde Anglaise avoit été fort maltraitée. Cinq des vaisseaux de l'armée de Byron avoient beaucoup souffert dans leurs mâtures & dans leurs agrès, & il y en avoit trois qui étoient séparés des autres. A deux heures la ligne étoit bien formée, & le signal fut mis de virer vent devant tous ensemble, afin de

1779. couper ces trois vaisseaux séparés ; ce qui fut exécuté avec beaucoup de promptitude. Les Anglais firent peu de temps après la même manœuvre. L'armée de France se trouvant en échiquier , il fut ordonné de former la ligne les positions inverties , de forcer de voiles & de tenir le vent. Le vaisseau Anglais qui étoit le plus sous le vent , fit sur le champ vent arrière , & fut conséquemment totalement séparé de son armée. Le Comte d'Estaing dit que si on l'avoit chassé il auroit été vraisemblablement pris ; mais qu'il voulut éviter les inconvéniens d'une séparation , & ne point tomber avec lui sous le vent , de peur de mettre la Grenade en danger. Il dit aussi que s'il eût été possible de développer les vingt-cinq vaisseaux , d'avoir le vent , d'approcher l'ennemi avec plus d'ensemble , l'avantage auroit été plus grand ; mais qu'il en étoit plus glorieux , puisque les vaisseaux de son armée qui avoient combattu étoient inférieurs en nombre à l'armée Anglaise , & que celle-ci étoit venue attaquer toute formée & avec l'avantage du vent. Il y eut un transport chargé de cent cinquante soldats Anglais de pris.

Le Comte d'Estaing , après cette action , établit à la Grenade une garnison suffisante & alla à S. Domingue. Ayant escorté les flottes marchandes qui s'y trouvoient jusqu'à une certaine latitude,

il fit ensuite voile pour l'Amérique Septentrionale. 1779.

L'arrivée inattendue de la flotte Française sur les côtes de la Georgie & de la Caroline Méridionale surprit beaucoup les Anglais. L'*Expériment*, de 50 canons, & deux autres frégates se trouvèrent enveloppées & furent prises. La première, commandée par le Chevalier Wallace, apportoit des provisions de *New-York* à Savannah, & une somme considérable en argent.

Le Général Prevost étoit alors à Savannah; mais la plus grande partie de ses troupes étoit encore dans l'île de Port-Royal où il s'étoit retiré après sa retraite de *Charles-Town*. Comme les Français se trouvoient maîtres de la mer, il n'étoit guère possible à ce corps de joindre M. Prevôt que par les rivières & les criques dont le pays est entrecoupé. Les Américains interceptèrent une lettre par laquelle le Général ordonnoit au Colonel Maitland, qui commandoit les forces de Port-Royal, de se rendre au plus vite à Savannah. Par ce moyen ils eurent le temps de s'emparer des principales communications avant que cette jonction pût avoir lieu. Le seul espoir de défendre la place étoit cependant fondé sur cette jonction; mais l'adresse & l'habileté du Colonel Maitland, & de M. Goldesborough, Lieutenant de vaisseau, surmontèrent tous les obstacles.

Le Comte d'Estaing arriva sur la côte le pre-

1779. mier Septembre ; mais comme il fut obligé de se consulter avec le Gouvernement de la Caroline , & avec le Général Lincoln , qui devoit agir de concert avec lui , cela retarda un peu ses opérations. Il mouilla cependant le 9 à la hauteur de la barre de Tybee , à l'embouchure de la rivière Savannah. Pendant trois ou quatre jours les Français passèrent leurs troupes dans de petits bateaux Américains par les canaux d'Offabaw , & les débarquèrent à Beau-lieu , à environ treize milles de la ville de Savannah. Leurs frégates prirent en même tems possession des embouchures des rivières , & s'approchèrent le plus près des ouvrages qu'il leur fut possible.

Le 15 , les troupes Françaises & les chevaux légers de la légion de Polaski escarmouchèrent avec les piquets de Prevost , & les obligèrent à rentrer dans leurs lignes. Le jour suivant le Comte d'Estaing somma la place de se rendre aux armes de Sa Majesté Très - Chrétienne. Il dit qu'il commandoit ces troupes qui venoient d'emporter d'affaut l'île de la Grenade : il ajouta qu'il feroit inutile à M. Prevost , avec les ouvrages qu'il avoit à défendre , & le peu de forces qu'il avoit à ses ordres , de vouloir résister à l'ardeur & au courage de ces troupes victorieuses ; que Mylord Macartney avoit eu le bonheur d'échap :

per aux premiers transports de leur furie, mais 1779.
qu'il n'avoit pu lui-même empêcher le pillage.
Il avertissoit le Général Anglais qu'il seroit res-
ponsable de toutes les conséquences qui pour-
roient résulter de son opiniâtreté en faisant une
défense inutile contre des forces auxquelles il
n'étoit pas capable de résister.

Maitland n'avoit pas encore joint la garni-
son, & les lignes des Anglais n'étoient point en
état de défense. Prevost tâcha donc d'obtenir une
trêve de vingt-quatre heures pour délibérer.
Pendant ce tems-là il débarqua les canons des
vaisseaux, & par un coup de bonne fortune,
le Colonel Maitland arriva avec les troupes de
Port-Royal. Il fit alors réponse qu'il étoit ré-
solu à défendre la place jusqu'à la dernière ex-
trémité. Le Général Lincoln avoit aussi joint
le Comte d'Estaing, avec environ quinze cens
hommes qui s'augmentèrent ensuite jusqu'au
nombre de trois mille. On dit que les Français
avoient débarqué quatre mille huit cens hommes
de troupes réglées, outre quelques centaines de
nègres & de mulâtres qu'ils avoient amenés des
îles; Prevost avoit à ses ordres à-peu-près trois
mille hommes.

Les Anglais travaillèrent avec une ardeur
incroyable à fortifier leurs ouvrages. Les Offi-
ciers généraux ne s'épargnèrent pas plus que

1779. les simples soldats. Leurs lignes qui , à l'arrivée du Comte d'Estaing , n'étoient point défendues par plus de dix canons , se trouvèrent à la fin du siège couvertes de cent pièces d'artillerie , qu'ils avoient débarquées des vaisseaux , & qui étoient placées avec beaucoup de jugement. Les matelots servoient l'artillerie & se comporterent avec intrépidité. Les Anglais sont redevables , pour la conservation de ce poste , à l'habileté du Capitaine Moncrieffe , qui étoit ingénieur , & qui , malgré les efforts des ennemis , pour interrompre ses travaux , élevoit tous les jours de nouvelles batteries.

Les Français travailloient de leur côté avec beaucoup d'assiduité , & après huit jours de siège avoient poussé une sappe jusqu'à trois cents toises de l'abbatis. Sur le minuit du 3 au 4 Octobre , les Alliés commencèrent à bombarder la place , & au point du jour ils ouvrirent deux batteries , une de trente-sept pièces de canon du côté de terre , & une autre de seize du côté de la rivière. Cette canonnade dura pendant cinq jours , & n'eut d'autre effet que d'abattre plusieurs maisons dans la ville , & de tuer quelques femmes , enfans & nègres ; car ceux qui étoient en état de porter les armes se trouvoient dans le fort. Les cris des femmes & des enfans , dont les craintes étoient encore augmentées par

les bombes que l'on jettoit dans la ville qui 1779 avoient mis le feu à plusieurs maisons, engagèrent le Général Prevost à envoyer demander permission au Comte d'Estaing de les faire descendre la rivière dans des bateaux, & de les confier à la protection d'un vaisseau de guerre Français jusqu'à ce que le sort de la place fût décidé ; mais après trois heures de délai il reçut une lettre, signée *Lincoln* & d'*Estaing*, qui lui refusoit sa demande. Comme la flotte Française couroit de grands risques sur cette côte, & que les ennemis faisoient plus de résistance que le Comte d'Estaing ne s'étoit imaginé, il fut résolu de donner l'assaut à la place. En conséquence, après une furieuse canonnade, les Alliés attaquèrent les lignes des Anglais le 9 avant le jour avec une intrépidité incroyable. La nature du terrain, aux deux flancs des ouvrages, étoit favorable aux approches d'un ennemi : à droite il y avoit un ravin marécageux, par lequel il pouvoit s'avancer à couvert fort près des principaux ouvrages : du côté gauche il n'étoit pas si bien couvert ; mais le terrain étoit ferme & plus propre aux opérations de troupes réglées. Comme les Français étoient campés de ce côté-là, les Anglais s'attendoient qu'ils y dirigeroient leurs opérations, & que les Américains attaqueroient l'autre flanc. La grande attaque se fit cependant

1779. à la droite. Le Comte d'Estaing en personne conduisoit la fleur des deux armées. Après avoir divisé ses troupes en trois colonnes, il s'avança par ce ravin dont nous venons de parler ; mais il parut que l'obscurité de la nuit lui fit manquer son chemin, & qu'il s'enfonça plus avant dans le marais qu'il n'étoit nécessaire, ce qui lui fit perdre un tems précieux, & causa sans doute quelque dérangement dans ses dispositions. Malgré ce contre-tems, les troupes attaquèrent avec la dernière furie, & se précipitèrent sur la redoute qui étoit dans la grande route d'Ebenzer, avec une intrépidité qui étonna même leurs ennemis. Elles plantèrent deux drapeaux sur le parapet, & furent sur le point de s'emparer de ce poste. Le Capitaine Taws, qui le défendoit, fut mortellement blessé au moment où son épée étoit plongée dans le corps du troisième ennemi, qu'il avoit, ce jour-là, tué de sa main. Le Capitaine Wickham le remplaça aussitôt & se comporta avec beaucoup de courage. Pendant que l'action étoit indécise à cette redoute, & que chaque parti y faisoit des prodiges de valeur, les matelots ouvrirent trois batteries qui prirent les Français & les Américains dans toutes les directions, & qui firent un carnage épouvantable parmi eux. Cela les mit un peu en désordre. Dans ce moment cri-

tique , les grenadiers Anglais , & les soldats 1779.
de marine sortirent soudainement de leurs
lignes, & les chargèrent avec furie, se précipitant
avec eux dans les fossés & dans les ouvrages. En un
instant la redoute & une batterie qu'il y avoit sur
la droite furent abandonnées. Les Anglais pour-
suivirent les assaillans à travers l'abbatis jusqu'au
ravin. Les Américains avoient de leur côté été
repoussés ; mais leur perte n'étoit pas si considé-
rable que celle des Français. Lorsque le brouil-
lard qu'il y avoit au point du jour fut un peu
dissipé, on découvrit un nombre prodigieux de
tués & de blessés dans les fossés & dans les
ouvrages de la redoute d'Ebenezer. A dix heures
les Alliés demandèrent une suspension d'armes ,
& permission d'enterrer leurs morts & d'empor-
ter leurs blessés , ce qui fut accordé. La perte
des Anglais ne fut pas grande , ils ne perdirent
que cinquante-cinq hommes & un seul Officier.
Les assiégeans pensèrent néanmoins à lever le
siège ; mais comme il falloit du tems pour em-
barquer l'artillerie , le bagage , les malades &
les blessés , ils firent mine de vouloir continuer
un blocus ; mais le matin du 18 Octobre on
s'aperçut que les Français & les Américains
avoient abandonné leur camp pendant la nuit.

Le Comte d'Estaing dit dans sa relation , qu'a-
près avoir essuyé un coup de vent terrible dans
la traversée qui avoit brisé le gouvernail de

1779. cinq de ses vaisseaux , & autrement endommagé sa flotte , il fut obligé de s'arrêter sur la côte de Georgie , afin de s'y réparer , & que pour ne point perdre de tems , il résolut de faire le siège de Savannah ; qu'il n'avoit que deux mille huit cens vingt-trois hommes de troupes réglées , cent cinquante-six grenadiers du cap Français , & cinq cens quarante-cinq volontaires mulâtres & nègres ; que le Général Lincoln le joignit ensuite avec deux mille Américains ; que les Anglais avoient dans la place trois mille quatre-vingt-cinq Européens , quatre-vingt Sauvages , & quatre mille Nègres ; que l'impossibilité de continuer un siège en règle contre des forces supérieures le décida à ordonner le 9 Octobre l'attaque des retranchemens ; que l'ennemi fut informé par des transfuges du plan de l'attaque , & qu'en conséquence il avoit préparé la défense du côté qu'on avoit dessein de le surprendre ; que les troupes Françaises & Américaines attaquèrent avec la plus grande vigueur , & revinrent trois fois à la charge ; mais que la supériorité du nombre les força de se replier ; que la saison étoit trop avancée pour pouvoir terminer les opérations d'un siège ; qu'il craignoit qu'un de ces coups de vent si fréquens sur la côte de Georgie ne fût dérader son Escadre , ou ne l'obligeât à mettre à la voile pour sauver les vaisseaux , & à abandonner ainsi les troupes

employées à l'expédition; que cela le décida à lever le siège, & que la retraite fut faite dans le meilleur ordre & sans être inquiétée; que lorsque ses troupes se rembarquèrent, il n'y avoit que deux jours que ses vaisseaux avoient été remis en état; que la plus grande union subsista entre les troupes combinées.

La relation Française ajoute que les Français perdirent plusieurs Officiers de distinction; qu'ils eurent cent quatre-vingt-trois hommes de tués, & quatre cens cinquante-quatre de blessés; que le Comte d'Estaing fut grièvement blessé à la jambe droite d'un coup de feu, & au bras droit par un biscayen.

Le Comte Polaski, Polonais au service des Américains, fut aussi tué dans cet assaut.

Le Comte d'Estaing quitta peu de tems après la côte de l'Amérique, & fit voile pour l'Europe avec la plus grande partie de sa flotte. Le reste retourna aux Antilles, excepté le vaisseau de M. de Vaudreuil, qui relâcha à York en Virginie. Ainsi se termina la campagne du Comte d'Estaing, qui, quoiqu'il eût eu un succès brillant à la Grenade, ne remplit pas toutes les espérances flatteuses qu'on avoit formées de son expédition, & qu'une variété de circonstances malheureuses empêcha de réaliser.

CHAPITRE XXVIII.

1779. ON vit alors paroître des manifestes de toutes les Puissances belligérantes pour prouver à l'univers la justice de leur cause, coutume que l'étiquette des Cours modernes a établie & qui sert de prélude aux scènes de carnage & de destruction qui sont prêtes à paroître. Ces écrits vantent toujours la bienveillance & la tendresse des différens Potentats pour le genre humain, & déplorent dans les termes les plus pathétiques les maux & les misères qu'ils vont causer. S'ils ne produisent aucun effet, c'est ordinairement tout ce qu'on en attend, & si le Public n'y donne pas grand crédit, il faut avouer qu'ils ne méritent pas beaucoup sa confiance.

La France avoit commencé la guerre avec l'Angleterre dans des circonstances fort heureuses. On a déjà vu qu'elle avoit formé un très-beau plan de campagne pour l'Amérique Septentrionale, & que s'il avoit pu être exécuté, la Grande-Bretagne auroit été obligée de demander la paix. Ses vastes projets ne se bornoient point à anéantir le pouvoir des Anglais dans le Nouveau Monde; elle avoit encore le dessein de porter la guerre dans toutes les parties de leurs dominations, & de les attaquer même au cœur

de l'Empire. Vers le commencement de l'année, 1779, elle avoit envoyé une Escadre chargée de troupes pour s'emparer des établissemens des Anglais sur la côte d'Afrique. Les troupes étoient aux ordres du Duc de Lauzun, & l'armée navale étoit commandée par le Marquis de Vaudreuil. Ils prirent aisément possession de tous les forts que les Anglais avoient au Sénégal dans la rivière Gambie, après quoi les Français, qui étoient à l'île de Gorée, se transportèrent avec toutes leurs provisions de guerre & de bouches au Sénégal, & abandonnèrent l'île. Après avoir rempli l'objet de cette expédition, le Comte de Vaudreuil fit voile pour les Antilles, afin de renforcer le Comte d'Estaing, & le Duc de Lauzun revint en France. Le Chevalier Hughes, en allant aux Indes Orientales, entra dans l'île abandonnée, & y laissa garnison; mais il ne fit aucune tentative sur le Sénégal.

Vers le printems le Prince de Nassau forma le dessein de prendre Jersey sur la côte de Normandie. Il parut devant l'île avec environ cinquante bateaux plats chargés de troupes, sous l'escorte de cinq frégates, & tenta de débarquer dans la baie de Saint-Ouen; mais par un défaut de combinaison de marée, il fut obligé de se retirer.

Quoique cette expédition ne réussît pas, elle

1779. causa néanmoins un retard considérable aux opérations de l'armée Anglaise dans le Nouveau Monde. L'Amiral Arbuthnot étoit sur le point de partir pour *New-York* avec une Escadre de vaisseaux de ligne, & une flotte marchande de quatre cens voiles. Il rencontra le navire qui avoit été dépêché au Gouvernement pour l'informer du danger de Jersey. Son zèle le fit voler au secours de cette île. Il ordonna au convoi de l'attendre à Torbay, & lorsqu'il fut de retour, les vents contraires ne lui permirent point de partir jusqu'au mois de Juin, de sorte qu'il n'arriva à *New-York* que vers la fin d'Août. Comme cette flotte avoit à bord les renforts, les équipages, les provisions & les autres choses nécessaires au Chevalier Clinton pour ouvrir la campagne, on peut voir que ce délai eut des conséquences funestes.

Après la tentative sur Jersey, les Français avoient débarqué les troupes sur la côte de Saint-Malo : les vaisseaux armés restoient toujours sur celle de Normandie. Les Anglais envoyèrent le Chevalier Wallace, qui fut ensuite pris sur la côte de Georgie par le Comte d'Estaing, comme on a pu le voir dans la relation de cette campagne, avec l'*Expériment*, de cinquante canons, deux frégates & deux brigs : il poursuivit plusieurs frégates Françaises jusques dans

la baie de Cancalle , où elles échouèrent sous 1779.
la protection des batteries. Quoique ses pilotes
ne voulussent plus répondre de son vaisseau ,
il s'avança hardiment en travers de la batterie ,
& fit un feu terrible qui obligea les Français
à se retirer. Ces derniers abandonnèrent aussi
leurs frégates. Le Chevalier Wallace envoya ses
chaloupes , qui prirent possession de la Danaé ,
de 34 canons , & de deux autres petits bâtimens
qu'ils enlevèrent. La milice & les payfans s'as-
semblèrent cependant sur le rivage , d'où ils
firent un feu continuel d'artillerie & de mous-
queterie , ce qui empêcha Wallace de relever les
deux autres frégates ; mais il les brûla , ainsi
que deux bâtimens de 16 canons , & un grand
nombre de bateaux.

Tandis que ces petits combats occupoient
la Cour de Londres , la France méditoit un
coup plus sérieux contre la Grande-Bretagne ,
c'étoit de débarquer une armée nombreuse sur
ses côtes , pendant que ses troupes étoient occu-
pées dans le Nouveau Monde. Dès la campagne
précédente , le Maréchal de Broglie avoit ras-
semblé en Normandie & en Bretagne , une armée
de quarante mille hommes pour faire une des-
cente en Angleterre ; mais l'indécision du com-
bat d'Ouessant avoit empêché que ce dessein
ne fût accompli , & les camps de Vauvilleux &

1779. & de Saint-Malo n'avoient servi qu'à exercer les troupes.

Ce projet fut repris avec la plus grande vigueur, & vers la fin de Mai, les flottes de France & d'Espagne eurent ordre de se combiner pour en favoriser le succès. L'armée de terre étoit commandée par le Comte de Vaux, & il en avoit formé quatre divisions, aux ordres du Duc d'Harcourt, du Duc du Chatelet, du Marquis de Lanjac, & du Marquis de Langeron. Les trois premiers étoient au Havre avec un nombre de bateaux de transport prêts à les recevoir. Celle du Marquis de Langeron étoit à Saint-Malo également préparée à cet événement. On y avoit formé, au Comte de Rochambeau, un corps de tous les grenadiers & chasseurs des régimens qui étoient embarqués sur la flotte de M. d'Orvilliers, avec lequel il étoit destiné à faire l'avant-garde de l'armée. Tandis que les préparatifs pour une invasion de l'Angleterre se faisoient avec la plus grande activité dans ces deux ports de la Manche, la flotte de France fit voile pour le cap Finistère, afin de joindre celle d'Espagne. Différens contre-temps retardèrent cette jonction près de trois mois, & lorsqu'elle se fit, le Comte d'Orvilliers avoit épuisé la plus grande partie de ses vivres : il avoit un grand nombre de malades

à bord. Il entra alors dans la Manche avec une 1779.
armée navale de plus de soixante vaisseaux de
ligne, & se présenta devant Plimouth. Il envoya
ensuite la frégate la Magicienne à M. le Comte
de Vaux, pour l'avertir de son arrivée dans cette
mer, & qu'il enverroit incessamment une Es-
cadre pour escorter ses troupes. Ce projet n'eut
point d'effet, le convoi qui devoit porter à l'ar-
mée navale un supplément de vivres la manqua
à son passage à Ouessant, & ne put la rejoindre.
Un coup de vent violent mit la flotte combinée
en grand danger sur la côte de *Cornwal*, & le
Comte d'Orvilliers n'eut d'autre parti à prendre,
que de regagner le port. Il rentra à Brest avec
des vaisseaux chargés de malades, & qui n'a-
voient pour la plupart ni vivres ni eau. L'Amiral
Hardy, qui avoit à ses ordres trente-huit vais-
seaux de ligne, ayant été séparé de ses côtes
par la flotte combinée, en fut cependant apperçu
lorsqu'il chercha à rentrer dans la Manche, &
eut une chasse très-vive; mais il fut assez heu-
reux pour rentrer dans Portsmouth sans autre
perte que celle du vaisseau l'Ardent qui, allant
pour le joindre, fut pris par des frégates Fran-
çaises, soutenue de l'escadre légère. M. de
Marigny, qui avoit infiniment contribué à sa
prise, obtint le commandement de ce vaisseau.

M. d'Orvilliers ayant perdu son fils unique

1779. pendant la campagne, & pour quelques mécontentemens particuliers, se démit de son commandement à son retour à Brest. Il fut remplacé par M. Duchaffaut, qui, quoique marin très-exérimenté & d'une grande réputation, vit sans jalousie les regrets les plus unanimes & les plus universels du départ de M. d'Orvilliers. Ce dernier en reçut les témoignages les plus expressifs de la flotte combinée des deux Nations, & particulièrement de l'Amiral Cordova, qui, quoique son ancien, avoit fait cette campagne sous son commandement. Il dit hautement qu'il n'avoit jamais vu de manœuvres aussi savantes que celles qu'il avoit faites à ses ordres. Il se tint ensuite des Conseils de guerre entre les Généraux de terre & de mer, où il fut décidé qu'il n'étoit pas possible d'exposer de nouveau la flotte dans la Manche dans une saison aussi orageuse. Ainsi finit l'appareil formidable & dispendieux d'une invasion qui allarma vivement les côtes d'Angleterre.

L'Espagne avoit commencé vers le milieu de Juin le siège de Gibraltar. Il paroît que les Gouverneurs Espagnols, tant sur le continent de l'Amérique que dans les îles, étoient informés du tems où la guerre devoit commencer entre les deux Nations; car peu de tems après que le Marquis d'Almodovar eut donné son rescrit

aux Ministres Britanniques, les vaisseaux Espa- 1779.
gnols firent des prises sur les Anglais, & les
conduisirent à la Havanne. Ils avoient même
fait des préparatifs afin de prévenir leurs ennemis.
Le 19 Août, Don Bernardo de Galvez, Gou-
verneur de la Louisiane, partit de la Nou-
velle-Orléans avec toutes ses forces pour atta-
quer la Floride Occidentale. Les Anglais n'avoient
dans toute la province que cinq cens hommes
de troupes, & un petit fort appelé Baton Rouge.
Don Galvez s'en rendit maître après un siège
de neuf jours, & traita les prisonniers avec beau-
coup d'égards. Chemin faisant, il avoit surpris
dans le lac Pontchartrain une corvette de Roi,
& plusieurs petits bâtimens chargés de provisions
sur les rivières.

Les Espagnols attaquèrent aussi, dans la baie
d'Honduras, les établissemens des Anglais, pil-
lèrent *Saint-Georges key*, & emmenèrent plu-
sieurs familles de cette place à Merida; mais les
habitans s'étant à la fin rassemblés, les avoient
repoussés. Ils s'adressèrent ensuite au Gouverneur
de la Jamaïque, qui leur envoya un secours de
troupes aux ordres du Capitaine Dalrymple. Sur
ces entrefaites, le Chevalier Peter-Parker dé-
tacha trois frégates, sous le commandement du
Capitaine Luttrell, pour s'emparer de deux
gaillons qui étoient dans la baie. Les Espagnols

1779. eurent connoissance des desseins des Anglais ; & mirent leurs vaisseaux sous le fort Omoa , où il n'étoit pas possible à cette petite Escadre de les attaquer. Luttrell eut quelque tems après le bonheur de rencontrer les troupes envoyées aux habitans d'Honduras. Les deux Commandans , après avoir tenu conseil , formèrent le projet d'attaquer le fort Omoa par terre & par mer. Cette place paroissoit formidable ; mais elle manquoit de bonne artillerie , & sa garnison n'étoit pas assez suffisante pour faire une longue résistance.

Les forces de terre des assiégeans montoient à cinq cens cinquante hommes , & celles des assiégés étoient moins considérables. En faisant leurs approches du fort , les Anglais se trouvèrent tellement incommodés par le feu de la ville , qu'ils se déterminèrent à la brûler. Ils prirent ensuite la résolution de donner l'assaut à la place. Tout étant disposé pour exécuter ce projet , les troupes marchèrent à trois heures du matin au signal donné , & escaladèrent le fort. Les Espagnols ne firent qu'une foible résistance. Les Anglais firent trois cens cinquante-cinq prisonniers , outre les Officiers & les habitans. A l'approche de l'ennemi , les Espagnols avoient fait sortir le trésor du château. Malgré ces précautions , les prises furent évaluées à trois

millions de piaſtres. La plus grande perte des 1779
aſſiégés fut deux cens cinquante quintaux de
vif argent dont ils avoient un extrême beſoin
pour travailler aux mines. Les priſonniers furent
traités avec beaucoup d'humanité. Les Anglais
laiſèrent garniſon dans le château, & retour-
nèrent à la Jamaïque. Ils ne profitèrent cepen-
dant pas long-tems de leur conquête, car le
climat mal-fain emporta la plus grande partie
de la garniſon, & les Eſpagnols profitèrent de
ſa foibleſſe pour reprendre la forterefſe. Ils firent
les préparatifs néceſſaires pour lui donner l'aſ-
ſaut ; mais les Anglais n'ayant plus que quatre-
vingt-cinq hommes, la plupart malades, prirent
le parti d'évacuer la place, après avoir encloué
les canons, & détruit les munitions qu'ils ne
purent enlever.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient dans l'A-
mérique Eſpagnole, l'Amiral Hyde Parker, qui
avoit ſuccédé à Byron dans les Antilles, prit trois
frégates détachées de la flotte du Comte d'Ef-
taing. Quelque tems après, il donna chaſſe à un
convoi qui arrivoit de France à la Martinique.
M. de la Motte-Piquet, qui ſe trouvoit dans le
port, fortit avec trois vaiſſeaux pour empêcher
ce déſaſtre. Il attaqua hardiment les premiers
vaiſſeaux de l'armée Anglaiſe, en préſence de
toute la flotte, & donna le tems à pluſieurs

1779. navires marchands de gagner les côtes de la Martinique. Il se retira ensuite sous les batteries du fort , après avoir combattu avec beaucoup d'intrépidité , son vaisseau étant démâté & dans le plus grand délabrement. Les Anglais perdirent un Capitaine dans cette action ; mais ils prirent une partie du convoi.

La langueur de la campagne du côté de *New-York* , donna le tems aux Américains de prendre vengeance des cruautés que les Indiens avoient depuis long-tems commises sur les frontières. Ces sauvages avoient acquis un degré de discipline en combattant avec les Européens , & il parut nécessaire , vers le commencement de l'automne , d'envoyer contre eux une petite armée aux ordres du Général Sullivan avec un train d'artillerie. Cette expédition étoit destinée contre ces peuples confédérés , qu'on appelle les six Nations , & qui forment une espèce de République dans les déserts de l'Amérique. Ils habitent parmi ces grands lacs , ces rivières & ces forêts impénétrables qui séparent les Colonies septentrionales du Canada. Ils étoient fort attachés aux Anglais , & les avoient même assistés contre d'autres Nations Indiennes. Ils avoient , au commencement des troubles , conclu un traité avec les Américains , par lequel ils s'engageoient à garder la plus exacte neutralité ; mais les pré-

sens des émissaires Britanniques , & le crédit du Chevalier Johnson , les portèrent bientôt à s'é- 1779.
carter de ce plan pacifique , & ils jouèrent un rôle considérable dans toutes ces expéditions de carnage & de rapine qui se firent sur les frontières. Il faut cependant en excepter les Oneidas , qui furent fidèles au traité.

Les Indiens allèrent à la rencontre de leurs ennemis sous la conduite de Butler , de Brandt , de Johnson & de Macdonald , & furent joints par quelques *Tories*. Ils prirent possession d'un passage difficile entre Chemung & *New-Town* , dans le voisinage de la rivière Teaoga , où ils se retranchèrent. Sullivan les attaqua le 29 Août dans leurs retranchemens. Ils se défendirent , pendant deux heures , avec la plus grande opiniâtreté ; mais l'artillerie fit beaucoup d'impres- sion sur leurs ouvrages , & les Généraux Poor & Clinton l'Américain ayant en même tems fait des mouvemens pour tourner leurs flancs & couper leur retraite , ils prirent soudainement la fuite , & ne reparurent plus en force durant le reste de l'expédition.

Les Indiens , suivant la relation de M. Sullivan , avoient fait des progrès considérables dans la culture de leurs terres. Ils avoient aussi montré du goût dans le choix du terrain où ils avoient élevé leurs maisons ; elles étoient grandes

1779. & élégantes. Les Américains détruisirent, dans cette expédition, cent soixante mille boisseaux de bled. Ce qui doit encore plus exciter l'étonnement, c'est le nombre d'arbres fruitiers qu'ils possédoient, & l'ancienneté de leurs vergers, ce qui sert à réfuter une opinion généralement reçue, que les Sauvages ne pensent pas à l'avenir. Le Général Sullivan raconte que ses soldats coupèrent quinze cens arbres fruitiers dans un seul champ. Malgré la justice, & peut-être la nécessité de ces représailles, toute ame sensible n'entend qu'avec douleur des relations de ruine & de désolation, & ne voit qu'avec chagrin l'industrie d'un grand nombre d'années détruite en un seul instant. Les Américains rasèrent quarante villes Indiennes, dont la plus grande contenoit cent vingt-huit maisons.



C H A P I T R E X X I X.

LE 25 Novembre , le Roi d'Angleterre ayant 1780.
assemblé son Parlement , lui fit le discours =====
d'usage , dans lequel il répétoit ce qu'il avoit
dit tant de fois contre l'injustice & les usurpa-
tions de la Maison de Bourbon. Il n'y disoit
pas un mot de l'Amérique ou des Indes Occi-
dentales ; on n'y faisoit nullement mention
d'aucun évènement de la campagne dans au-
cune partie du monde. Le Roi paroissoit fâché
des sommes extraordinaires que les besoins de
l'État exigeroient pour l'année suivante. Il étoit
satisfait de la discipline , de la bonne conduite
& de la persévérance de la milice. Il concluoit
en annonçant qu'il étoit absolument déterminé
à continuer la guerre avec vigueur , & à faire
tous ses efforts pour forcer ses ennemis à accorder
des conditions de paix justes & honorables.

On proposa une adresse au Roi qui n'étoit
qu'une répétition de son discours ; mais My-
lord John Cavendish y fit l'amendement suivant :
« Pour prier Sa Majesté de considérer l'étendue
» de territoire , la puissance , & l'opulence de
» la Grande - Bretagne au commencement de

1780. » son règne , la réputation dont elle jouissoit ;
» & l'union qui régnoit au-dedans ; de com-
» parer cette époque , la plus brillante & la plus
» heureuse de la nation , avec l'état de pau-
» vreté , de foiblesse & de distraction où elle
» se trouvoit , après les sommes immenses que
» différens Parlemens avoient accordées avec
» une libéralité qui alloit même jusqu'à la pro-
» fusion , & avec une confiance qui excédoit
» les bornes de la raison : que Sa Majesté ne
» devoit donc pas être surprise d'entendre la
» véritable façon de penser d'un Parlement fi-
» del & affectionné , qui trahiroit Sa Majesté ,
» & ceux qu'il représente , s'il ne lui disoit pas
» franchement que rien ne pouvoit prévenir
» la ruine entière de la nation , qu'en chan-
» geant , sans délai , de Conseils & de Con-
» seillers ; mais qu'il falloit que ce change-
» ment fût efficace , sans mesure palliative , &
» dans la considération des erreurs passées , au-
» trement , qu'il seroit inutile ».

On proposa ensuite le même *amendement* dans la Chambre des Pairs ; mais , après des argumens sans nombre dans les deux Chambres, dont les uns tendoient à inculper & les autres à disculper les Ministres , il fut rejeté.

Ces grandes *majorités* qui , depuis le commencement de la guerre d'Amérique , empor-

toient tout devant elles , & qui étoient le ré- 1780:
sultat d'un systême de corruption pour détruire
la constitution Britannique par le moyen de
ceux qui devoient la soutenir , commencèrent
à alarmer le peuple. Il vit bien que les Mem-
bres de la Chambre des Communes n'étoient
rien moins que les représentans de la nation ,
& que le petit nombre de véritables patriotes
se trouvoit , pour ainsi dire , éclipsé dans la
foule de ces hommes vénals qui sont toujours
à la disposition des Ministres. Le nombre de
places dont la Couronne dispose , les marchés
avantageux qu'elle peut donner aux Négocians,
faisoient pancher la balance du côté de cette
branche de la *Législature* , & les deux autres se trou-
voient entraînés par elle , sans qu'il parût possible
de l'en empêcher. Le seul moyen probable fut ce-
pendant mis en usage , c'étoit de diminuer le
pouvoir du Roi en retranchant les places inu-
tiles de sa maison. En conséquence , il y eut ,
dans plusieurs comtés , des assemblées de Pro-
priétaires qui présentèrent des requêtes au
Parlement pour le prier de travailler à cette
réforme. Celle du comté d'York étoit signée de
huit mille Francs-tenanciers. Après avoir établi
plusieurs faits , ils disent qu'alarmés de voir que
les ressources de l'Etat diminuent , tandis que
les fardeaux du peuple sont considérablement

1780. augmentés, & persuadés que la plus grande économie est nécessaire dans tous les départemens, ils sont extrêmement fâchés que l'on prodigue le trésor public : que plusieurs personnes qui n'avoient jamais rendu aucun service à la patrie, possédoient des places & des pensions exorbitantes, ce qui augmentoit grandement le pouvoir de la Couronne, & que si on n'en arrêtoit pas les progrès, il seroit bientôt fatal à la liberté de l'Angleterre.

Ils ajoutent que, jugeant que le but de tout bon Gouvernement ne doit pas être de faire le bien de quelques particuliers, mais celui de toute la communauté, & sachant que l'argent de la nation est confié à la Chambre des Communes, ils représentent humblement qu'à moins que l'on ne prenne des mesures efficaces pour remédier aux maux dont ils se plaignent, il seroit injurieux aux droits du peuple & dérogame à la dignité du Parlement, d'accorder de l'argent davantage outre les taxes qui étoient déjà imposées. Ils demandent qu'avant de mettre de nouveaux impôts sur leur patrie, on prenne des instructions, pour connoître de quelle manière les sommes accordées ont été dépensées, pour diminuer les émolumens des serviteurs du peuple, & pour abolir toutes les pensions qui ne sont pas méritées.

Le Comté de Middlesex suivit l'exemple de 1780.
celui d'York , & bientôt ceux de Herts , de
Suffex , d'Huntingdon , de Bedford , d'Essex , de
Somerfet , de Gloucester , de Wilts , de Dorset ,
de Devon , de Norfolk , de Berks , de Buks ,
& une infinité d'autres , présentèrent des péti-
tions pour le même objet.

Le Chevalier Saville, homme universellement
respecté , à cause de son honnêteté & de son
vrai patriotisme , présenta , le 8 Février , celle
du Comté d'York. Il dit au Ministre de déclara-
rer ouvertement ses sentimens , & de lui faire
connoître s'il avoit dessein de soutenir cette re-
quête , ou de s'y opposer : que cette conduite
conviendrait beaucoup mieux à un homme de
son rang , que de faire usage de subterfuges &
d'artifice. Il ajouta que cette pétition étoit lé-
gitime & conforme à la constitution ; qu'elle
étoit si juste & si raisonnable , qu'il espé-
roit qu'elle seroit accordée ; mais que s'il la
refusoit, il craignoit les conséquences qui pour-
roient s'ensuivre. Il pria la Chambre de considé-
rer que cette requête étoit signée par les plus
riches Propriétaires du Royaume. Mais , con-
tinua-t-il , quel que soit son sort dans cette
Chambre, ils ne l'abandonneront pas. Il y a un
Comité d'établi qui doit correspondre avec les

1780. autres Comités. Il mit sur la table les noms de ceux qui composoient le Comité.

Ce mécontentement général alarma vivement le Ministre. Il répondit d'un air fort piqué, & dit qu'il n'y avoit personne qui osât nier qu'un Anglais a le droit de présenter des requêtes au Parlement : que la pétition étoit à présent devant la Chambre, & qu'il ne s'opposoit pas à ce qu'elle restât sur la table pour l'examen des Membres ; que lorsqu'ils l'auroient examinée, il ne doutoit pas qu'ils ne consultassent pour le bien des supplians en particulier, sans cependant perdre de vue l'intérêt général de la patrie ; qu'il espéroit que les menaces indirectes que l'on avoit faites n'auroient aucune influence sur le jugement de la Chambre, & qu'il n'étoit pas nécessaire d'examiner cette requête avant toute autre affaire ; que les subsides avoient été votés, & qu'il falloit d'abord pourvoir aux moyens de les lever. Les autres pétitions furent successivement présentées, & deux jours après, les négocians & planteurs de la Jamaïque envoyèrent une remontrance pour se plaindre du danger où cette île étoit exposée, & du peu de soin que le Gouvernement donnoit à sa conservation.

L'Etat étoit alors dans la plus grande fer-

mentation, & on se croyoit à la veille d'une révolution. Il est certain que s'il s'étoit trouvé 1780. quelque chef hardi pour profiter des dispositions du peuple, il auroit pu exciter quelque violente secousse dans l'Empire. En conséquence de toutes ces requêtes, M. Burke proposa à la Chambre un plan de réforme, & l'introduisit par un discours qui fut admiré de tous les partis. Son but étoit d'abolir toutes ces charges & ces postes inutiles, tant dans les différens départemens du Royaume, que dans la maison du Roi, qui ne servent qu'à augmenter l'autorité de la branche monarchique du Gouvernement, & à lui donner trop de poids dans le système politique de la constitution. Il cita plusieurs fois l'exemple du Roi de France qui avoit eu le patriotisme de faire une pareille réforme, & de mettre à la tête de ses finances un homme habile, & dont l'intégrité étoit reconnue, quoiqu'il fût d'une religion différente à celle que l'on professoit dans ses Etats.

Tout le monde étoit convaincu de la vérité des assertions de M. Burke; on l'étoit également de la trop grande influence de la Couronne. Personne ne pouvoit nier la nécessité d'une réforme; mais tout le monde n'étoit pas assez honnête pour donner sa voix. Il parvint cependant à abolir plusieurs places inutiles; mais

1780. le Ministre eut assez de crédit pour faire rejeter la plupart de ses propositions.

Quand M. Burke proposa un bill pour abolir la place d'un des principaux Secrétaires d'Etat ; les débats devinrent très-intéressans. Quelques Membres du parti du Ministère ayant avancé que le revenu que l'on avoit accordé à Sa Majesté, à son avènement au trône, lui appartenoit de droit, & qu'il pouvoit en faire ce que bon lui sembloit, cet Orateur célèbre répondit que ces principes étoient encore plus violens que ceux des *Tories* les plus zélés ; que c'étoit ceux des *Jacobites*. Car, continua-t-il, il est vrai que les *Tories* regardent la Monarchie comme la meilleure forme de Gouvernement possible, & la préfèrent à toute autre ; mais c'est parce qu'ils s'imaginent qu'elle est plus conforme au bien public, au lieu que les *Jacobites* croient qu'un Gouvernement est héréditaire, & qu'il doit passer de père en fils, comme un bien-fond. Si ces principes sont absurdes par rapport au Gouvernement, ils sont également absurdes par rapport au revenu qu'il possède. Un Gouvernement, dit-il, n'a point de propriété ; tout ce qu'il possède n'est qu'un dépôt. Il n'en est pas de même de la propriété du sujet ; c'est pour l'assurer qu'on a fait des dépôts, & qu'on les a mis entre les mains du Gouvernement. Ce n'est point

point le Gouvernement qui a fait la propriété ; 1780.
mais la propriété a donné lieu au Gouverne-
ment. L'une est primitive, l'autre n'est que dé-
rivatif & secondaire. Il soutint donc que tous
les revenus de la Couronne n'étant que des dé-
pôts, il importoit peu qu'ils fussent à vie ou
héréditaires, que ces considérations ne chan-
geoient que la manière de les posséder, sans du
tout changer leur nature, & que le public avoit
droit d'en prendre connoissance lorsqu'ils cau-
soient des abus.

Des traîtres à leur patrie & de prétendus amis du
Roi le représenteront-ils donc comme possédant
de droit divin les dons volontaires que ce même
peuple lui a faits pour son bien-être, & qu'il
peut reprendre pour la même raison ? C'est ici
le comble du despotisme, & il ne fauroit s'é-
lever plus haut. C'est établir ces principes odieux
& détestables qui détruisent tout ce qu'il y a
de bon, de grand, de noble & de généreux
dans la nature humaine, en soutenant que les
peuples sont faits pour les Rois, & non pas les
Rois pour les peuples.

Les Membres de l'opposition soutinrent M.
Burke avec beaucoup d'énergie. M. Fox, après
avoir réfuté les argumens de ses adversaires avec
ce torrent d'éloquence qui entraîne ordinaire-
ment tout après lui, & qui a même souvent

1780.

ébranlé les Ministres les plus fermes, s'écria :
A quoi donc me servent mes connoissances & mon expérience , si on maintient une pareille doctrine dans cette Chambre ? Elle rompt entièrement le pacte entre le Roi & le peuple. La nature même du revenu que l'on accorde au Souverain ne le rend-elle pas sujet à l'inspection du Parlement. Quel fut le sort de Jacques II , lorsque ce malheureux Prince préféra une misérable pension du Roi de France au Gouvernement d'un grand Empire suivant ses loix & sa constitution ? Le Parlement ne l'a-t-il pas privé de son revenu ? Les courtisans, ajouta - t - il , voudroient insinuer que nous avons dessein de priver le Souverain des moyens d'entretenir sa maison , ou de satisfaire ses plaisirs ; mais les objets que nous avons en vue , sont tout-à-fait différens. Nous voulons faire une réforme dans cette partie de l'établissement de sa maison qui regarde les emplois civils , & dans lequel il n'agit que comme gardien pour le peuple. Ces emplois ne peuvent lui servir qu'à obtenir une autorité illégitime en corrompant les représentans du peuple ; mais en supposant qu'on voulût faire une réforme dans l'intérieur de la maison du Roi , cela ne feroit pas du tout injuste ; car le peuple ne peut payer que suivant ses forces. A l'avènement de

Sa Majesté, on lui a accordé un grand revenu, 1780. parce que la nation étoit au comble de la gloire, & dans l'état le plus florissant. On n'avoit pas même alors d'idée de ce système pernicieux de Gouvernement qui a causé notre ruine. Il étoit impossible de prévoir la perte de l'Amérique & des Indes Occidentales. Le revenu de la Couronne est de la même nature que tous les autres établissemens humains. L'édifice ne sauroit avoir plus de stabilité que les fondemens sur lesquels il est élevé. Lorsque le peuple est pauvre, il ne peut point être aussi libéral que lorsqu'il est riche, & c'est insulter la Royauté, de supposer que le Souverain ne veuille point participer au malheur comme à la bonne fortune de ses sujets. Vers les trois heures du matin, on en vint à la division des voix, & le bill pour abolir la place de troisième Secrétaire d'Etat, fut rejeté par une majorité de sept seulement.

Dans la Chambre des Pairs, le Duc de Richmond conduisit le plan de réforme avec beaucoup d'habileté; mais il n'eut guères plus de succès.

Cependant le 6 Avril, jour nommé pour examiner les requêtes du peuple qui étoient au nombre de quarante, les choses prirent une nouvelle tournure. Les Membres de l'opposition

1780. emportèrent la majorité des suffrages, & les Ministres se trouvèrent dans le plus grand embarras. La Chambre étant formée en Comité, M. Dunning, célèbre conseiller, après avoir fait un grand nombre d'observations sur la nature du Gouvernement Britannique, sur l'origine de ses différens établissemens, & avoir montré une connoissance aussi profonde de l'Histoire que de la Politique, dit que le plan de son ami M. Burke, par les intrigues du Ministère, n'ayant pas produit les effets auxquels le peuple s'attendoit, il croyoit qu'il étoit du devoir de la Chambre de prendre quelque résolution pour lui faire connoître si ses requêtes étoient adoptées, ou rejetées. Il ajouta qu'il alloit rendre la question simple, & la soumettre à la décision de l'Assemblée; après quoi, il proposa la résolution suivante : *Arrêté* « que ce
» Comité est d'avis, qu'il est à présent nécessaire
» de déclarer que l'influence de la Couronne est augmentée, continue d'augmenter,
» & qu'il faut la diminuer ». Elle fut approuvée par une majorité de dix-huit, deux cents trente-trois contre deux cents quinze ».

M. Dunning proposa ensuite : « Il est de la
» compétence de cette Chambre d'examiner &
» de corriger les abus qui se sont glissés dans
» les dépenses des revenus du Roi, ainsi que

» dans toute autre branche du revenu public , 1780.
» quand il plaira à la sagesse de cette Chambre
» d'user de ce droit ».

Cette proposition fut approuvée sans division. Le Ministre témoigna alors la plus vive inquiétude , & pria la Chambre de ne pas aller plus loin ; mais il n'étoit pas à croire que les Membres de l'opposition , après tant d'années de trouble & de vexation , se fussent arrêtés dans une si belle carrière. M. Pitt continua de proposer : « Il est du devoir de cette Chambre » de pourvoir & de remédier , autant qu'il est » possible , aux griefs & aux abus dont les re- » quêtes présentées à cette Chambre font men- » tion ».

Le Ministre pria encore une fois le Comité de cesser pour le présent ; mais on n'eut pas plus d'égard à ses prières qu'auparavant , & cette proposition fut approuvée.

M. Fox proposa alors que le Comité rapportât sur le champ toutes ces résolutions à la Chambre. Le Ministre rallia toutes ses forces , & fit usage de toute son éloquence pour s'opposer à cette proposition ; mais il n'eut pas plus de succès. On fit les rapports des différentes résolutions , & elles furent reçues. On les lut deux fois ; après quoi , elles furent confirmées sans division.

1780.

Telle fut la victoire complète que gagnèrent les Patriotes dans ce jour mémorable. Leur triomphe ne pouvoit être égalé que par la détresse & le chagrin de leurs adversaires. Les Ministres trembloient en réfléchissant aux suites funestes que ces résolutions pouvoient avoir pour eux. Le système de la Cour paroissoit ébranlé par ses fondemens, le peuple en général étoit satisfait, & prenoit part au triomphe des Membres de l'opposition.

Le 10, M. Dunning proposa : « Que , pour
» assurer l'indépendance du Parlement, & pour
» obvier à tous les soupçons que l'on pourroit
» avoir de son intégrité , sept jours après sa
» rentrée , on rendît compte annuellement à
» la Chambre de l'argent payé , ou donné en
» dépôt à tout Membre du Parlement , soit
» du trésor public , soit de celui du Roi , pen-
» dant la vacance ». Cette proposition fut aussi approuvée.

M. Dunning proposa alors : « Que le Tré-
» sorier de la Chambre , le Trésorier , le Contrô-
» leur & le Maître de la maison du Roi , les clerks
» de la dépense & tous leurs Députés fussent
» rendus incapables de siéger en Parlement ». Après de furieux débats , cette proposition fut encore emportée par une majorité de deux feu-

lement, deux cens quinze voix contre deux cens 1780.
treize.

Cette majorité des Patriotes ne fut cependant pas de longue durée. Le 13, lorsque M. Crewe proposa un bill pour priver les Receveurs du revenu public du droit de voter pour l'élection des Membres du Parlement, cette proposition fut rejetée par une majorité de vingt-neuf. L'Orateur ayant tombé malade le lendemain, la Chambre fut ajournée jusqu'au 24. Pendant cette courte séparation, le Ministre avoit travaillé à gagner de nouveaux partisans, & on ne tarda pas à s'en appercevoir. Lorsque la Chambre fut rassemblée, M. Dunning proposa « de présenter » une adresse au Roi pour le prier de ne point » dissoudre ou proroger son Parlement jusqu'à » ce que cette Chambre eût pris des mesures » pour diminuer l'influence de la Couronne, » & pour remédier aux autres abus dont le » peuple se plaignoit dans ses requêtes ».

Cette proposition occasionna une variété d'arguments des deux partis; mais quand on en vint à la division des voix, elle fut rejetée par une majorité de cinquante-une. M. Fox se levant ensuite, donna lieu au plus grand désordre, les partisans du Ministère voulant l'empêcher de parler. A la fin l'Orateur rétablit l'ordre avec beaucoup de peine, & M. Fox attaqua ceux

1780.

qui avoient abandonné son parti dans les termes les plus violens. Il déclara que cette décision étoit la plus scandaleuse , la plus disgracieuse & la plus traître qu'on eût jamais faite. Je n'accuse pas , dit-il , les deux cens quinze Membres qui ont voté avec le Ministre le 6 d'Avril , ils ont agi ouvertement , & ont été constans ; comme ils s'étoient opposés aux résolutions , ils devoient aussi s'opposer à l'adresse d'aujourd'hui. Ils n'étoient pas de mon avis ; mais je n'étois pas en droit de les blâmer , parce qu'ils votoient suivant leurs principes. Mais qui pourroit voir sans surprise & sans indignation des gens qui , après avoir voté , *que l'influence de la Couronne étoit augmentée , & qu'il falloit la diminuer* ; qui , après avoir déclaré à cette Chambre , à la nation , à leurs constitutans , & à chacun d'entr'eux , *qu'il étoit de leur devoir de réformer les abus dont on se plaignoit* , ont honteusement rompu cet engagement solennel ? Mais cette diatribe ne changea rien à la position du Ministère qui resta en possession du terrain qu'il avoit regagné.



CHAPITRE XXX.

TANDIS que l'Angleterre étoit ainsi divisée 1780.
au cœur de l'Empire , il se formoit une combinaison formidable pour porter le plus grand coup à son pouvoir. Le despotisme que les Anglais exerçoient sur toutes les mers , excitoit depuis long - tems la jalousie des autres Puissances de l'Europe , & elles jugèrent que c'étoit-là le moment favorable pour témoigner leur ressentiment. Elles s'imaginèrent d'abord que les forces maritimes de la Maison de Bourbon seroient plus que suffisantes pour écraser la marine Anglaise ; mais lorsqu'elles s'aperçurent que les habitans des îles Britanniques faisoient des efforts incroyables pour soutenir leur supériorité sur mer , & qu'il étoit même probable qu'ils seroient capables de résister à tous leurs ennemis , elles adoptèrent un moyen plus sûr pour parvenir à leur but. C'est une coutume établie parmi les nations de l'Europe , que ceux qui portent des provisions de bouche ou de guerre à une place investie , sont regardés comme ennemis. Sur mer cette coutume étoit plus étendue, il n'étoit même pas permis aux Etats neutres de porter des provisions de guerre aux Puissances

1780. belligérantes dans aucun de leurs ports. Cette loi mettoit cependant les plus grandes entraves au commerce , parce que , sous la description de *provisions de guerre* , les uns vouloient qu'on entendît le bois de charpente , les cordages , le chanvre , le goudron , le fer , en un mot tout ce qui pouvoit servir à la marine. D'ailleurs , les navires marchands de toutes les nations neutres n'étoient jamais en sûreté , puisqu'ils devenoient sujets à être visités par les vaisseaux des nations belligérantes , qui les pilloient , les insultoient , ou en faisoient des prises à leur gré. Il est vrai qu'on pouvoit ensuite s'adresser aux Cours de Justice ; mais , après des délais considérables , on perdoit encore son procès avec dépens , & , lorsqu'on le gagnoit , les marchandises étoient avariées , ou il étoit trop tard pour que le négociant pût profiter de la spéculation qu'il avoit faite. Mettre de si grandes entraves à l'importation des denrées , dont nous venons de parler , dans les ports des Puissances belligérantes , c'étoit anéantir le commerce des Royaumes du Nord ; c'est pourquoi , il parut nécessaire à leurs Souverains de s'opposer à une conduite qui , considérée par les yeux de la raison , n'est certainement pas fondée sur l'équité.

La Russie se mit à la tête d'une confédération appelée *neutralité armée* , afin d'établir un

nouveau code de loix maritimes. Elle fit déclara- 1780.
rer aux différentes Cours qui étoient en guerre
qu'il n'étoit pas juste que les nations neutres
souffrissent de leurs querelles, & qu'elles devoient
avoir le même droit en tems de guerre qu'elles
avoient en tems de paix, d'importer toutes sortes
de denrées dans tous les ports de l'univers, excepté
celles qui étoient prohibées. Le Danemarck &
la Suède étoient de cette confédération; la Hol-
lande & le Portugal étoient invités à s'y joindre. Les
confédérés rassemblèrent une flotte formidable pour
empêcher que ce règlement ne fût violé. C'est ainsi
que Catherine, profitant de toutes les circon-
stances, donnoit des loix aux plus grands Poten-
tats de l'Europe, & s'immortalisoit en bannif-
fant une politique bornée, pour établir un sys-
tème libéral, fondé sur la liberté & sur les droits
du genre humain. Il suffit alors de ne point être
en guerre pour ne point être inquiété, & les
navires neutres eurent la liberté de trafiquer
par-tout sans être exposés à une visite sur mer.
Les Cours de France & d'Espagne reçurent
cette déclaration de l'Impératrice de Russie avec
la plus grande approbation, & lui firent réponse
que leurs sentimens étoient tout-à-fait conformes
aux siens; que c'étoit pour assurer la liberté du
commerce qu'elles étoient entrées en guerre,
& qu'elles prodiguoient à présent leur trésor &

1780. leur sang. La Cour de Londres , quelque piquée qu'elle fût de cette déclaration , se trouva dans la nécessité de dissimuler ; elle n'étoit pas alors en état de se venger. Cependant , lorsqu'elle fut informée que la Hollande avoit dessein de se joindre à la neutralité armée , elle crut qu'il étoit inutile de dissimuler plus long-tems avec cette République. Depuis le commencement de la guerre d'Amérique , les Hollandais avoient fourni aux Américains une quantité prodigieuse de poudre à canon , de fusils & d'autres munitions , & avoient toujours éludé les remontrances du Chevalier York , Ministre Plénipotentiaire d'Angleterre à la Haye. Lorsque la Grande-Bretagne eut commencé des hostilités contre la France , ces Républicains fournirent aux Français toutes les choses nécessaires à leur marine , & ne firent pas plus d'attention aux mémoires de M. York. Quand la Cour d'Espagne se joignit ensuite à cette dernière Puissance , le Ministre Plénipotentiaire de la Cour de Londres fit de nouvelles représentations aux Provinces-Unies ; mais les Hollandais ne furent point d'avis d'abandonner un commerce si lucratif. Il n'étoit guère possible de pouvoir contenir des négocians toujours avides de lucre , & qui vendent même en tems de guerre des provisions à leurs ennemis. Ils préféroient les marchés de France & d'Espagne , parce qu'ils

y trouvoient un meilleur prix pour leurs denrées 1780.
que dans ceux des îles Britanniques. La Cour
de Saint - James fit demander aux Hollandais
les secours stipulés par les traités qui subsistoient
entre la République & la Grande - Bretagne ;
mais ils ne firent point de réponse. Sur ces en-
trefaites , il arriva un évènement qui augmenta
les animosités entre les deux Puissances.

Plusieurs vaisseaux Hollandais , chargés de
bois de charpente , & d'autres provisions de
guerre pour le service de France , résolurent
de profiter du départ du Comte Byland qui
devoit escorter un convoi jusques dans la Mé-
diterranée avec une petite Escadre de vaisseaux
de guerre , & de se mettre sous sa protection.
En conséquence , le Capitaine Fielding reçut
ordre de visiter le convoi , & de saisir les na-
vires chargés de munitions. Lorsque les deux
flottes se rencontrèrent , le Comte Byland refusa
de laisser visiter ses vaisseaux , sur quoi Fielding
tira un coup de canon en avant de l'Amiral
Hollandais, qui lui répondit par toute une bor-
dée , & mit ensuite pavillon bas , ses forces
étant trop inférieures pour pouvoir résister à celles
des Anglais. La plupart des vaisseaux qui faisoient
le sujet de la dispute , s'étoient cependant
échappés à la faveur de la nuit , & étoient ar-
rivés en France. Les Anglais en arrêterent quel-

1780. ques-uns , & dirent au Comte Byland qu'il étoit en liberté de remettre son pavillon , & de continuer sa route. Il déploya de nouveau le pavillon Hollandais ; mais il refusa d'abandonner aucun navire de son convoi , ce qui obligea Fielding à le mener à Spithead avec toute son Escadre , où il resta jusqu'à ce qu'il reçût de nouvelles instructions de la République.

Vers le commencement de Mars , le Chevalier York eut ordre de demander aux Etats-Généraux une réponse catégorique au mémoire qu'il leur avoit présenté huit mois auparavant au sujet des secours stipulés , & de leur dire que s'ils ne lui donnoient pas une réponse favorable dans trois semaines , l'Angleterre regarderoit ce refus comme un manque au traité , & ne considéreroit plus la République comme un Etat privilégié ; mais simplement comme les autres Puissances neutres. Les Hollandais répondirent que le tems prescrit étoit trop court pour qu'ils pussent répondre suivant la constitution de la République. La Cour de Londres n'ayant point reçu de réponse favorable au tems marqué , déclara que les sujets des Etats-Généraux ne jouiroient plus désormais d'aucun privilège particulier dans les ports des îles Britanniques , ou de leurs dominations.

CHAPITRE XXXI.

VERS la fin de l'année 1779, Rodney avoit 1780.
été nommé au commandement de la flotte des
Indes Occidentales. Suivant ses ordres, il devoit
porter, en passant, du secours à Gibraltar qui
étoit bloqué par les Espagnols depuis le com-
mencement des hostilités. Cette place, alors dans
le plus grand besoin de provisions, étoit sur le
point de tomber entre les mains de ses premiers
possesseurs. L'Angleterre, ayant perdu sa supé-
riorité sur mer, n'étoit plus capable de main-
tenir une flotte dans la Méditerranée, & sa
détresse avoit causé la défection de ces petits
Etats de Barbarie qui avoient coutume de fournir
des provisions à Gibraltar dans ses guerres avec la
Maison de Bourbon. La fortune ne tarda pas à se
déclarer en faveur de cet Amiral, & lui fut
presque toujours constante tant qu'il resta à la
tête des armées navales. A peine fut-il sorti du
port, qu'il rencontra une flotte marchande de
quinze voiles, sous l'escorte d'un navire de soi-
xante-quatre canons, de quatre frégates, & de
deux petits vaisseaux armés, le tout appartenant
à la Compagnie de Carracas, allant de Saint-

1780. Sébastien à Cadix. Il s'empara aisément de tous ces vaisseaux dont les uns étoient chargés de bled, de farine & d'autres provisions, & les autres de choses nécessaires à la marine. Rodney envoya les premiers à Gibraltar, où on avoit grand besoin de leurs cargaisons, & les autres en Angleterre.

Ce n'étoit cependant là que le prélude de sa bonne fortune. Huit jours après, il rencontra à la hauteur du cap Saint-Vincent une Escadre Espagnole de onze vaisseaux de ligne aux ordres de Don Juan de Langara. Les Espagnols, ayant des forces fort inférieures à celles des Anglais, firent tout ce qu'ils purent pour éviter une action. Tout contribuoit à favoriser leur dessein, le vent étoit fort violent, la mer grosse, les jours courts, & la côte dangereuse. Pour empêcher qu'ils ne réussissent, Rodney changea le signal de bataille en celui de chasse, commandant à chaque navire d'engager le combat à mesure qu'il atteindroit l'ennemi, & de se mettre entre la côte & lui, afin d'empêcher sa retraite. Ses premiers vaisseaux attaquèrent à quatre heures après midi. Les Espagnols se défendirent avec beaucoup de courage & de résolution. La nuit étoit obscure, & leur flotte se trouvoit près des écueils de San Lucar. Au commencement de l'action, le San Domingo,

de

de soixante-dix canons & six cens hommes d'équipage, sauta en l'air, & tous ceux qui étoient à bord périrent. Le vaisseau Anglais qui combattoit avec lui, fut près d'avoir le même sort. La poursuite continua, & une furieuse canonade, jusqu'à deux heures du matin : alors les premiers vaisseaux Espagnols mirent pavillon bas. 1780.

Le vaisseau Amiral de quatre-vingt canons, & trois de soixante-dix, furent pris & enlevés. Le San Julian de soixante-dix, commandé par le Marquis de Médina, fut aussi pris, les Officiers échangés, & un Lieutenant, avec soixante-dix matelots, mis à bord ; mais, ayant échoué sur la côte d'Espagne, les vainqueurs devinrent eux-mêmes prisonniers. Il y en eut un autre de soixante-dix, dont les Officiers avoient de même été échangés, qui fut perdu sur les bancs. Les quatre autres s'échappèrent, & rentrèrent dans Cadix.

Rodney poussa ici le courage jusqu'à la témérité ; car en poursuivant la flotte Espagnole, il courut risque de perdre la sienne. Ses vaisseaux furent deux jours à se débarrasser des écueils & des bancs au milieu desquels il s'étoit jetté. Don Juan de Langara se comporta avec la plus grande bravoure : quand il se rendit, son navire étoit entièrement démâté, & lui grièvement

1780. blessé. Le Capitaine Macbride, à qui il baissa pavillon, en usa avec beaucoup de générosité. Il régnoit à bord de son vaisseau une petite vérole maligne, il en fit instruire Don Langara, & lui dit qu'il laisseroit les Espagnols à bord de leur vaisseau, & se contenteroit seulement d'y envoyer soixante-dix Anglais, pourvu qu'il donnât sa parole d'honneur qu'en cas de séparation, ou si ces derniers étoient attaqués, son équipage ne les interromproit pas dans leurs manœuvres. L'Amiral accepta la proposition, les Espagnols s'acquittèrent de leur promesse avec la plus grande exactitude, & aidèrent même leurs ennemis à conduire la prise à Gibraltar. Après ce succès, Rodney partit pour les Antilles, laissant une partie de la flotte & les prises qu'il avoit faites, aux ordres de l'Amiral Digby, pour les conduire en Angleterre. Quelques jours après leur séparation, ce dernier découvrit un convoi considérable allant à l'Isle-de-France sous l'escorte de deux vaisseaux de ligne. Il lui donna chasse; mais la plus grande partie du convoi s'échappa. Il n'y eut que trois vaisseaux de provisions de pris avec le Prothé de soixante-quatre canons. Les nouvelles de ces différens succès excitèrent la plus grande joie en Angleterre, & les deux Chambres votèrent unanimement des remerciemens à l'Amiral Rodney.

CHAPITRE XXXII.

L'APPARENCE du Comte d'Estaing sur la côte 1780 de l'Amérique vers la fin de l'année 1779, avoit rallenti les opérations militaires des Anglais du côté de *New-York*. Ils s'étoient bornés à mettre cette place dans le meilleur état de défense possible, craignant d'être attaqués par terre & par mer. En conséquence, ils avoient évacué *Rhode-Island*, & souffert que cette île retombât entre les mains des Américains; mais lorsqu'ils furent informés du manque de succès des Français à Savannah, le Général Clinton & l'Amiral Arbuthnot formèrent le plan d'une expédition contre les Colonies Méridionales. La Caroline devint l'objet de leur entreprise. Le Chevalier Clinton avoit à ses ordres une armée considérable, des provisions de guerre en abondance, & une artillerie nombreuse. La flotte étoit aussi formidable, puisqu'après le départ du Comte d'Estaing, il n'y avoit plus d'armée navale dans les mers d'Amérique capable de lui faire tête. Ils firent voile de *New-York* pour Savannah, les derniers jours de l'année 1779; mais ils n'y arrivèrent que vers la fin de Janvier 1780. Ils es-

1780. fuyèrent des coups de vent terribles, & les transports souffrirent beaucoup. Il y en eut de perdus, d'autres de dispersés, & quelques-uns de pris. Un vaisseau chargé de grosse artillerie, & de provisions de guerre, coula à fond. Ils perdirent aussi presque tous leurs chevaux, tant ceux de la cavalerie, que ceux de l'artillerie. Vers le milieu de Février, la flotte avoit remonté jusqu'au port de *North-Edisto* sur la côte de la Caroline Méridionale, où l'armée fut débarquée sans opposition, & prit possession des îles *John & James*, qui s'étendent au sud du port de *Charles-Town*. Le Général Clinton jettant ensuite un pont sur le canal de *Wapao*, étendit ses postes sur la terre ferme, jusqu'aux rives de l'*Ashley*, rivière qui borde *Charles-Town* d'un côté, tandis que celle de *Cooper* la borde de l'autre. L'armée resta dans cette position jusqu'à la fin de Mars, & fut considérablement retardée dans ses opérations, faute de ses canons de siège qui avoient coulé à fond. Il fallut débarquer de l'artillerie des navires, & un corps de marelots, aux ordres du Capitaine Elphinstone, s'offrit à la servir. M. Clinton jugea aussi à propos de faire venir des renforts de la Georgie, qui, après une marche pénible & difficile de douze jours, le joignirent enfin sans aucune perte. Le 29 Mars, l'armée, son artillerie &

ses provisions furent débarquées sans opposition 1780.
sur la langue de *Charles - Town*. La nuit du
premier Avril, les Anglais ouvrirent la tranchée à
environ quatre cens toises des ouvrages des en-
nemis ; & , huit jours après , ils avoient élevé
des batteries. L'Amiral Arbuthnot avoit de son
côté fait tous ses efforts pour passer la barre
de *Charles-Town* , & après avoir épié l'occasion
pendant quinze jours sur une côte dangereuse,
il l'avoit enfin trouvée. Les Américains avoient
dans le port des forces maritimes qui auroient
pu faire plus de résistance. Elles étoient com-
posées d'un vaisseau percé pour soixante canons,
mais qui n'en montoit que quarante-quatre ; de
deux frégates Américaines ; d'une frégate Fran-
çaise de vingt-six , & d'un polacre de seize.
Cette Escadre fit d'abord mine de vouloir dis-
puter le passage de la rivière ; elle étoit mouillée
dans un passage étroit entre l'île Sullivan & le con-
tinent , dans une position d'où elle pouvoit pro-
longer les vaisseaux de l'Amiral Anglais à son
approche du fort Moultrie.

Cette apparence de résolution ne dura ce-
pendant pas long - tems ; car , peu après , les
Américains se retirèrent à *Charles-Town* , mi-
rent des espèces de chevaux de frise sur le tillac
de leurs vaisseaux , & les coulèrent pour bou-
cher le canal de la rivière , entre la ville &

1780. *Shutes-Folly*. Arbuthnot ayant levé ces difficultés, & le succès des troupes de terre dépendant de la coopération de la flotte, tâcha de passer le fort Moultrie, si célèbre par la noble défense qu'il fit contre le Chevalier Peter Parker. Il effectua son passage en essuyant une vive canonnade; mais il n'eut que trente hommes tant tués que blessés. Sa flotte souffrit néanmoins considérablement dans ses agrès, & il perdit un vaisseau de provisions. Il prit alors possession du port, & bloqua tous les canaux de sorte que la ville se trouva parfaitement investie. Les Généraux Anglais, avant d'ouvrir leurs batteries, envoyèrent sommer le Général Lincoln, qui commandoit dans la place, de se rendre; il fit réponse qu'il feroit son devoir & qu'il la défendrait jusqu'à la dernière extrémité.

Les lignes de *Charles-Town*, quoique faites en très-peu de tems, étoient d'une force assez considérable. Elles consistoient en une chaîne de redoutes & de batteries qui s'étendoit d'une rivière à l'autre, munie de quatre-vingt pièces de canons, & de mortiers. Les flancs des ouvrages étoient couverts de deux marais fangeux qui s'avançoient depuis les rivières jusques vers le centre, où ils se joignoient ensuite par un canal. Au-delà des ouvrages, il y avoit un

fossé , & au-delà du fossé un abattis : derrière 1780.
le centre des lignes se trouvoit un ouvrage à
cornes en maçonnerie qui servoit à couvrir la
porte principale , & qu'on travailla pendant le
siège à fermer par la gorge , de manière à for-
mer un fort indépendant des autres ouvrages.
Le siège se fit avec vigueur , & la seconde pa-
rallèle qui étoit à deux cens toises des assiégés ,
fut complète le 19 Avril. Le Major Moncrieffe ,
qui s'étoit déjà signalé à la défense de Savannah ,
n'acquies pas moins d'honneur en conduisant le
siège de *Charles-Town*.

La ville avoit cependant gardé une commu-
nication ouverte avec la campagne du côté de
la rivière *Cooper* , quelque tems après avoir été
investie des autres côtés. Plusieurs corps de mi-
lice & de cavalerie s'assemblèrent sur le haut de
cette rivière , prirent possession des ponts , &
pouvoient incommoder les fourageurs. Le Gé-
néral Clinton détacha quatorze cens hommes
aux ordres du Lieutenant-Colonel Webster pour
attaquer ces différens corps que les Américains
assembloient dans la campagne , pour couper
cette communication , & s'emparer de tous les
passages. Le Colonel Tarleton , à la tête
d'un détachement de cavalerie soutenu par
l'infanterie légère du Major Ferguson & des chas-
seurs , donna ici des preuves de sa valeur & de

1780. cette activité qui l'ont distingué dans toutes ses campagnes. Avec des forces inférieures, il surprit & dispersa entièrement ce parti d'Américains, prit possession de *Biggins - Bridge*, sur la rivière *Cooper*, ouvrit le chemin à Webster pour s'avancer sur la *Wandoo*, & s'emparer de tous les passages, de sorte que la ville fut entièrement investie. L'arrivée de quelques renforts de *New-York* mit le Général en état d'augmenter le corps de Webster, & Mylord Cornwallis prit alors le commandement des troupes sur la rivière *Cooper*. Il envoya Tarleton contre un autre corps de cavalerie que les Américains avoient eu beaucoup de peine à rassembler. Ce Colonel s'acquitta de sa commission avec la plus grande célérité, & défit entièrement la cavalerie des ennemis.

Pendant ce tems-là, les assiégeans finissoient leur troisième parallèle, qu'ils avancèrent jusqu'au canal, & par le moyen d'une sappe qu'ils avoient poussée jusqu'à l'écluse qui lui fournissoit de l'eau, ils l'avoient mis à sec. L'Amiral qui, de son côté, faisoit tout ce qui dépendoit de lui pour incommoder les ennemis, ayant pris le fort du Mont - Plaisant, fut informé, par quelques déserteurs, de l'état de foiblesse de la garnison du fort Moultrie sur l'île Sullivan. Il débarqua aussi-tôt un corps de matelots

& de soldats de marine pour l'attaquer par terre, 1780. tandis qu'il le prendroit dans toutes les directions possibles par mer. La garnison qui n'étoit composée que de deux cens hommes, craignant le danger où elle alloit être exposée, demanda à capituler, & se rendit prisonnière de guerre. *Charles-Town* se trouva, par ce moyen, resserrée de tous les côtés. M. Clinton, pour éviter l'effusion de sang, ouvrit alors une correspondance avec le Général Lincoln; mais, jugeant que les circonstances dans lesquelles ce dernier se trouvoit ne lui donnoient point droit aux conditions qu'il demandoit, les hostilités furent renouvelées avec fureur.

Le Brigadier-Général du Portail, Officier Français au service des Américains, & Commandant du Corps des Ingénieurs, se rendit dans la ville, le 25 Avril, par ordre du Congrès. Après avoir examiné les lignes, il ordonna sur le champ de former une seconde enceinte, au moyen de l'ouvrage à corne dont nous avons parlé, & de quelques redoutes, qui permettroit de soutenir la première jusqu'à la dernière extrémité. Ces ouvrages auroient pu être finis en sept à huit jours, si les bourgeois & la milice s'y étoient portés avec zèle; mais, comme ils ne travaillèrent qu'avec beaucoup d'indolence, M. du Portail vit bien qu'ils ne seroient pas achevés

1780. à rems. En conséquence, il proposa au Général Lincoln le seul parti qui restoit. C'étoit d'évacuer *Charles-Town* avec les troupes *Continental*es, par le moyen des frégates qui étoient dans la rivière *Cooper*. Ces troupes, tant à cause des malades & des blessés, ne montoient pas alors à plus de treize cens. On auroit pu remonter la rivière pendant la nuit, & passer le camp des Anglais avec le vent & la marée, débarquer ensuite sur l'une de ses rives, & gagner, par des marches forcées, quelque poste dans l'intérieur du pays. Le Colonel Laurens, brave Officier Américain, qui connoissoit parfaitement le pays, avoit indiqué plusieurs endroits où il étoit possible de débarquer les troupes. Si on réussissoit dans cette entreprise, ce corps auroit servi de point de ralliement à la cavalerie qui avoit été entièrement dispersée, à la milice de l'intérieur du pays, & à celle de la Caroline du Nord; le tout auroit formé une petite armée qui auroit été capable de tenir la campagne, parce que le Général Clinton étoit obligé de retourner à *New-York* avec les deux tiers de ses troupes. Les Anglais auroient été bornés à la prise de *Charles-Town*, & n'auroient guère pu s'éloigner de cette ville. L'évacuation de la place étoit donc une chose capitale; & si on ne réussissoit pas, on ne pouvoit qu'être pris, comme

on devoit nécessairement l'être dans la place. Le 1780.
Général Lincoln communiqua ce projet au Conseil des Officiers Généraux , contre l'avis de M. du Portail & du Colonel Laurens , qui craignoient , avec raison , qu'il ne transpirât. Plusieurs d'entr'eux ne l'approuvèrent point ; mais , comme ils n'avoient à alléguer que des objections que l'on avoit déjà prévues , M. Lincoln persista dans cette résolution , & le Colonel Laurens se porta avec le plus grand zèle à préparer les moyens de l'exécuter.

Ce que M. du Portail avoit prévu , arriva. Quelques Membres du Conseil de guerre ne gardèrent point le secret , & la milice fut informée des desseins des troupes *Continéntales*. Leurs principaux Officiers vinrent alors se plaindre au Général Lincoln , & dirent qu'on vouloit les sacrifier. On leur fit toutes les représentations possibles pour leur prouver la nécessité de cette mesure ; on leur indiqua les moyens de faire eux-mêmes une capitulation , après le départ des troupes réglées ; mais ils persistèrent dans leur opiniâtreté , & dirent que , si on continuoit les préparatifs pour l'évacuation , ils en donneroient avis au Général Clinton. Il devint donc nécessaire d'abandonner ce projet.

Cependant les assiégeans avoient ouvert les batteries de la troisième parallèle , & leurs

1780. tranchées furent bientôt poussées à peu de distance du fossé de la place. Alors le Général Clinton envoya de nouveau un Parlementaire pour faire une dernière sommation ; mais , comme il exigeoit toujours que la garnison fût prisonnière de guerre , & que les troupes *Continental*es ne pouvoient s'y résoudre , les conférences furent encore rompues. La milice ayant cependant eu connoissance des articles de la capitulation proposée , & les trouvant assez avantageux pour elle , déclara au Général Lincoln que , s'il tardeoit plus longtemps à capituler , elle ne feroit plus le service. Il fallut alors se rendre , d'autant plus , que , depuis que les Anglais avoient passé l'avant-fossé , on ne pouvoit les empêcher de donner un assaut général dont le succès auroit été certain. Les Anglais accordèrent les honneurs de la guerre à la garnison ; mais le Chevalier Clinton ne voulut pas lui permettre de déployer ses drapeaux , ou de battre une marche Anglaise. Les troupes *Continental*es furent prisonnières de guerre , & eurent permission de garder leur bagage. Les miliciens & les Bourgeois s'en retournèrent chez eux sur leur parole , & ne devoient point être inquiétés dans leurs biens ou dans leurs personnes tant qu'ils n'y manqueroient pas. Les Officiers gardèrent leurs épées

& leurs domestiques, & leur bagage ne fut pas 1780.
visité.

Les Anglais prirent dans cette place sept Officiers généraux, environ seize cens hommes de troupes *Continental*es, en comptant les malades & les blessés, outre six cens matelots & trois mille hommes de milice. Ils trouvèrent dans la ville trois cens onze pièces de canon, & dans le port trois frégates Américaines, une Française, & un polacre de seize canons.

Plusieurs personnes blâment fort le Général Lincoln de s'être enfermé dans *Charles-Town*, & d'y avoir amené avec lui une milice dont la plus grande partie étoit disposée en faveur des Anglais.

Après la prise de cette Place, ces derniers eurent les succès les plus rapides. Mylord Cornwallis, en s'avancant le long de la rive Septentrionale de la grande rivière Santee, ayant reçu avis que les troupes qui restoient aux Républicains dans cette province étoient rassemblées sur les frontières de la Caroline Septentrionale, détacha le Colonel Tarleton avec sa cavalerie pour les disperser avant qu'elles pussent recevoir des renforts des Colonies voisines. Les Américains se croyoient tellement en sûreté à cause de la distance des lieux, qu'ils avoient choisi une situation d'où ils ne pouvoient pas même

1780. faire de retraite. Tarleton surpassa dans cette occasion sa célérité ordinaire ; il fit cent cinq milles en cinquante-quatre heures , & se présenta soudainement à Waxsaw devant les ennemis. Il leur fit proposer les mêmes conditions qu'à la garnison de *Charles - Town* ; mais elles furent rejetées. Il attaqua aussi-tôt avec impétuosité , & mit en peu de temps les ennemis en déroute. Les Américains eurent cent hommes de tués , cent cinquante de blessés , & cinquante de faits prisonniers ; ils perdirent leurs drapeaux , leur bagage & le reste de l'artillerie appartenant à l'armée du midi. Les Anglais n'eurent que très-peu de monde de tué.

La réduction de la Caroline Méridionale paroïssoit alors si assurée , que le cinq Juin , lorsque le Général Clinton partit pour *New-York* , il écrivit au Ministre du département des Colonies , qu'il y avoit très-peu de gens dans la province qui n'avoient, ou pris les armes pour le Gouvernement Britannique , ou qui n'étoient pas prisonniers. Il lui manda aussi que les habitans venoient de tous côtés pour témoigner leur loyauté , & offrir leur service , & qu'ils amenoient souvent avec eux leurs chefs & leurs oppresseurs comme prisonniers.

Ce Général , en réglant le Gouvernement de cette province , adopta un plan pour que

ses habitans contribuassent à sa défense & même à la réduction des Colonies voisines. Il déclara qu'il ne vouloit pas que qui que ce fût demeurât neutre ; que ceux qui n'étoient point contre le Roi devoient prendre parti pour défendre sa cause. Il ordonna donc que tout le monde se tint prêt à marcher au premier moment ; que ceux qui avoient famille formassent une milice pour protéger leurs habitations , & ceux qui n'en avoient pas servissent avec les troupes Royales pendant six mois de l'année , lorsqu'ils seroient appelés pour repousser les Républicains de leurs frontières. Leur service étoit cependant limité aux deux Carolines & à la Georgie ; ils ne devoient point passer les bornes de ces Colonies. A l'expiration de ces six mois ils seroient exempts de tout service militaire , excepté de celui de la milice en cas de besoin. M. Clinton avoit alors les plus grandes espérances de pouvoir subjuguier les Etats-Unis , ou au moins les Colonies Méridionales en peu de mois.

Ce système de réduire une partie de l'Amérique par l'autre , ou d'établir dans les provinces conquises des forces suffisantes de sujets bien affectionnés pour les garder , avoit souvent été proposé en Angleterre , & les Généraux qui avoient précédé M. Clinton furent blâmés de ne pas l'avoir adopté. Il paroît ce-

1780. pendant qu'il n'étoit pas praticable, parce que la plupart des habitans étoient attachés à la cause du Congrès. L'expérience prouve même qu'on ne doit pas placer trop de confiance en des professions de loyauté & d'affection arrachées par la crainte, parce que ceux qui les font n'attendent ordinairement qu'une occasion favorable pour y manquer.

Pendant l'absence du Général Clinton, un de ces accidens qu'on ne sauroit prévoir, avoit mis *New - York* dans le plus grand danger. L'hiver fut cette année-là plus long & plus rigoureux qu'il n'est ordinairement dans ces climats, & en privant les îles de la protection que la mer & les rivières leur accordent, exposoit aussi la marine qui pouvoit les défendre. La rivière du Nord & les autres canaux étoient couverts d'une glace si épaisse, que des armées entières pouvoient les passer sans difficulté avec leur bagage & leur artillerie, les îles n'étant alors aucunement séparées du continent. Le Général-Major Pattison, qui commandoit alors à *New - York*, prit avec Knyphausen les mesures les plus efficaces pour mettre la place en sûreté. Il forma plusieurs corps de bourgeois, & leur donna des Officiers; il fit aussi un autre corps de quinze cens matelots, de sorte que la garnison se trouva par ce moyen forte

de

de six mille hommes. Les Officiers & les ma- 1780.
relots des frégates qui étoient retenus par la glace,
se chargèrent de défendre une redoute ,
& ceux des vaisseaux marchands & des trans-
ports furent armés de lances pour protéger les
hangards & les navires.

Le Général Washington n'étoit pas en état
de profiter de cet évènement. La petite armée
qui étoit avec lui dans des barraques à *Morris-
Town* , étoit inférieure à la garnison de la place.
Il fit cependant plusieurs mouvemens qui sem-
bloient indiquer quelque dessein , & le Général-
Major Sterling passa même sur l'île des Etats avec
deux mille sept cens hommes & de l'artillerie ;
mais il n'y resta qu'un jour , & se retira ensuite
pendant la nuit. Il y eut grand nombre de petites
escarmouches pendant l'hiver , dans lesquelles
les Anglais eurent ordinairement l'avantage.



CHAPITRE XXXIII.

1780. **P**ENDANT que ces choses se passoient dans l'Amérique Septentrionale , les armées navales de France & d'Angleterre combattoient avec opiniâtreté dans les Antilles.

M. de la Motte-Piquet, escortant un convoi de la Martinique à Saint-Domingue avec trois vaisseaux de ligne & un de cinquante, eut connoissance de trois bâtimens. Il fit sur le champ signal au convoi de gagner la terre , ce qui fut exécuté. Il mit ensuite le signal de chasse , & découvrit distinctement, le 20 Avril, trois vaisseaux ennemis & deux corvettes. C'étoit le Capitaine Cornwallis avec un vaisseau de soixante-quatorze, un de soixante-quatre, & un de cinquante. M. de la Motte-Piquet poursuivit avec vigueur, & à cinq heures du soir, il se trouva seul à portée de canon des ennemis, les autres vaisseaux n'ayant pas été en état de le suivre. Il engagea aussitôt le combat, & le continua avec la plus grande intrépidité jusqu'à cinq heures du soir contre des forces si inégales. Il fut alors joint par le reste de son Escadre, & les Anglais reprirent la fuite. Les Français recommen-

cèrent la poursuite , & le lendemain , à quatre heures du matin , se trouvèrent assez près des Anglais pour renouveler le combat ; mais les calmes qui survinrent , & les courans , empêchant toute évolution , donnèrent le tems à l'Escadre de se réunir à quatre autres vaisseaux de sa nation qui faisoient force de voiles pour venir à son secours. Pendant le combat , M. de la Motte - Piquet fut atteint dans la poitrine d'une balle de mitraille qui avoit perdu une grande partie de sa force ; mais , malgré cet accident , il continua de donner ses ordres avec le plus grand sang-froid , & fit mettre le premier appareil à sa blessure sur le pont.

Le Comte de Guichen ayant joint le Comte de Grasse , la flotte de France étoit alors forte de vingt-trois vaisseaux de ligne , sans compter les frégates. Elle sortit , le 13 Avril , du Fort-Royal avec un convoi chargé de troupes aux ordres de M. le Marquis de Bouillé , pour voir s'il n'y avoit pas moyen de faire quelque tentative sur les possessions des Anglais , & pour couvrir en même tems une flotte marchande destinée pour Saint-Domingue. Rodney arriva d'Europe , à-peu-près à la même époque , pour prendre le commandement de l'armée navale Anglaise qui se trouva , par les renforts qu'il amena avec lui , forte de vingt

1780. vaisseaux de ligne , & d'un de cinquante canons. Les Anglais n'ayant fait aucun mouvement pour s'opposer au passage du convoi de Saint-Domingue , le Comte de Guichen dirigea sa route pour remonter au vent de la Martinique , en passant par le canal de la Dominique. Plusieurs vaisseaux étoient parvenus à s'y élever , lorsque le Comte de Kerfaint , Capitaine de frégate , signala la vue de la flotte Anglaise. Le Général Français fit aussitôt le signal de ralliement & celui d'ordre de bataille. Il employa toutes les manœuvres qui lui parurent les plus avantageuses pour approcher les Anglais , qui avoient le vent. Le 17 , Rodney se décida à accepter le combat , & porta sur la ligne Française. L'armée de France étoit divisée en trois Escadres. L'Escadre bleue étoit aux ordres du Comte de Sade , l'Escadre blanche aux ordres du Comte de Guichen , & le Comte de Grasse commandoit l'Escadre blanche-bleue. Celle d'Angleterre étoit aussi en trois divisions. L'avant-garde étoit aux ordres du Chevalier Hyde Parker , Rodney commandoit le corps de bataille , & le Contre-Amiral Rowley l'arrière-garde. A une heure & un quart après midi , l'action s'engagea à l'avant & à l'arrière-garde , & à une heure trois quarts , un des matelots de l'Amiral Anglais , commença à canonner le vaisseau la

Couronne , monté par le Comte de Guichen. 1780.
Rodney ne chercha cependant pas lui-même le
Général Français , & se tint toujours de l'arrière
de la Couronne , ce qui fit juger au Comte de
Guichen que son projet étoit de couper l'arrière-
garde Française. En effet , Rodney ne tarda pas
à manœuvrer de manière à exécuter ce projet ,
en tentant de passer par une lacune que la
grande dérive d'un vaisseau laissoit dans la ligne
Française. Il avoit déjà doublé un des vaisseaux
de l'armée de France , lorsque le Comte de
Guichen fit signal de revirer de bord vent ar-
rière , & arriva dans le même instant pour cou-
per lui-même la ligne Anglaise ; mais Rodney
ne lui en laissa pas le tems , & se pressa de re-
prendre ses amures. Le Général Français re-
prit aussi les siennes , & annulla le signal de
virer de bord.

Les deux armées se trouvant alors sur les
mêmes amures , le Comte de Guichen croyoit
que Rodney voudroit enfin le combattre ; mais
il resta toujours un peu de l'avant du Palmier
de soixante-quatorze , commandé par le Cheva-
lier de Monteil , matelot de l'arrière du Comte
de Guichen. Le Général Français ne put jamais
faire feu sur le Sandwich que montoit le Gé-
néral Anglais , que d'une partie de ses canons.
Les plus petits vaisseaux Français furent engagés

1780. par les plus gros navires Anglais, & soutinrent avec fermeté un feu si supérieur pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que le Comte de Grasse, ayant reviré de bord, vînt à leur secours & les dégagea. A cinq heures & demie, Rodney conservant toujours l'avantage du vent, ne jugea plus à propos de continuer le combat, & fit ferrer le vent à toute sa flotte. Il avoit souffert considérablement, son mât d'hune tomba, & il dit lui-même qu'on fit des efforts incroyables, pendant vingt-quatre heures, pour empêcher que son vaisseau ne coulât à fond. L'armée de France conserva ses feux pendant toute la nuit; mais, le 18, elle perdit de vue la flotte Anglaise. Le Comte de Guichen se décida alors à débarquer ses blessés à la Guadeloupe, ce qui fut exécuté sans jeter l'ancre.

L'Armée Anglaise fut apperçue le 20 sous le vent de la Guadeloupe. Celle de France manœuvra pendant deux jours pour l'engager de nouveau au combat; mais, comme elle parut décidée à ne pas l'accepter, le Comte de Guichen se détermina, de concert avec le Marquis de Bouillé, à remonter au vent des îles par le Nord de la Guadeloupe, pour tenter les expéditions qui paroïtroient praticables.

Le premier dessein des Français étoit de faire une tentative sur Saint-Christophe, ou sur l'île

d'Antigue, parce qu'ils avoient été informés 1780.
que les Anglais en avoient retiré la plus grande
partie des garnisons pour attaquer la Grenade ;
mais ils trouvèrent qu'elles étoient repassées
dans ces îles. L'égalité des deux armées navales
ne permettoit pas de siège en règle ; c'est
pourquoi les Généraux Français se déterminè-
rent à remonter au vent de la Martinique, &
après avoir passé par le canal de Sainte-Lucie,
à prendre poste au Gros-Islet.

L'armée Française se trouva, le 5 Mai, à
vue de la Martinique au vent. Le 7, le Mar-
quis de Bouillé fit route sur Sainte-Lucie avec
six cens grenadiers répartis sur quatre frégates,
& toute la flotte suivit la route de cette petite
Escadre, pour se trouver au point du jour à
l'ouvert du canal. Le 8 au matin, on décou-
vrit l'armée Anglaise. Les Français renoncèrent
alors au projet de prendre poste au Gros-Islet, &
se disposèrent à combattre. Le Comte de Gui-
chen louvoya en présence de l'armée Anglaise,
pour l'engager à sortir du canal ; mais Rodney
ne s'y décida pas. Il fit alors arriver sa flotte
sur celle d'Angleterre, & la poursuivit vent
arrière pendant trois jours. Les vents ayant en-
suite tourné de l'Est au S. E., ce changement
donna aux Anglais l'avantage du vent, ce qui
le détermina à accepter le combat. L'avant-

1780. garde Anglaise engagea , le 15 , l'avant-garde Française. M. de Guichen fit aussi-tôt virer de bord à son armée dans la vue de la couper , ou au moins de la faire plier. Cette manœuvre réussit , & une partie des deux armées combattit à bord opposé ; mais la nuit qui survint ne permit pas au Général Français de faire virer son armée. Il crut que la proximité des deux lignes pourroit causer beaucoup de confusion , & que ni lui , ni le Général Anglais ne devoit s'y exposer. M. de Guichen continua ensuite la bordée du Nord pour s'élever au vent de la Martinique , & s'entretint sur ce bord jusqu'au 19 , sans que les Anglais fissent mine de vouloir l'attaquer.

Ils tentèrent cependant ce jour-là de gagner le vent , & vinrent à toutes voiles. L'armée de France n'en augmenta pas , pour donner aux Anglais l'espoir de passer au vent , & les laisser s'engager , puisqu'ils évitoient constamment de combattre sous le vent. A deux heures & demie , le Comte de Guichen , voyant qu'ils ne pouvoient plus refuser le combat qu'en pliant tout-à-fait , ordonna aux vaisseaux de la tête de porter leurs efforts sur l'avant-garde Anglaise , & d'engager. A trois heures & demie , le feu commença entre les deux chefs de files ; les Anglais étant forcés d'arriver & de passer sous

le vent. L'action devint successivement générale 1780.
entre les deux lignes à bords opposés ; mais à
quatre heures & demie , les vaisseaux de tête
de la ligne Française , ayant beaucoup largué
pour combattre de plus près , & les autres ayant
suivi dans les eaux des premiers , le Général fit
signal de se rallier en tenant le vent , afin qu'en
virant tous ensemble , la ligne se trouvât formée
au vent des Anglais , s'ils avoient le projet de
revirer sur son arrière-garde. A quatre heures
trois quarts , plusieurs vaisseaux Anglais ayant
reviré , & venant à toutes voiles sur les derniers
vaisseaux de la ligne Française qui combattoient
encore , le Comte de Guichen fit revirer l'Es-
cadre blanche tout à la fois vent devant & en-
suite l'Escadre bleue , & laissa continuer la route
à l'Escadre blanche-bleue qui n'avoit pas encore
passé l'ennemi.

Ce mouvement fut à peine exécuté par l'Es-
cadre blanche , que neuf vaisseaux Anglais , qui
venoient à toutes voiles , revirèrent aussi-tôt de
bord , & se rallièrent à leurs Escadres.

A six heures un quart , les deux armées étoient
rangées sur deux lignes à-peu-près parallèles à la
distance de deux portées de canon ; mais , pen-
dant la nuit , les Anglais coururent large , &
le lendemain ils étoient à deux lieues sous le
vent. Ils continuèrent à courir large , & le

1780. 21 on n'en eut plus aucune connoissance. Le Comte de Guichen jugeant qu'il s'étoient retirés à la Barbade ou à Saint-Christophe, fit route pour la Martinique. Il paroît que l'avant-garde Anglaise fut fort maltraitée, & que cinq de leurs vaisseaux arrivèrent à Sainte-Lucie dans un délabrement complet, l'un d'eux étant absolument hors de service; le reste de la flotte se retira à la Barbade. Le 22, l'armée Française mouilla au Fort-Royal. Le Comte de Guichen se loue infiniment de la manière dont tous les vaisseaux ont combattu, & chaque Capitaine en particulier donne les plus grands éloges à la fermeté des équipages & des soldats qui étoient à bord. Les Français eurent, dans ces trois actions, cent cinquante-huit hommes de tués, & huit cens vingt de blessés.

Rodney, au contraire, se plaignit amèrement de ses Officiers, dit que ses signaux ne furent pas obéis. Il mit un de ses Capitaines aux arrêts, & donna le commandement de son vaisseau au premier Lieutenant. Les Anglais eurent cent quatre-vingt-huit hommes de tués, & six cens quarante-six de blessés. Entre les premiers, étoient M. St-John, Capitaine de l'Intépide, & trois de ses Lieutenans. L'Albion seul eut vingt-quatre hommes de tués, & cent vingt-trois de blessés.

Malgré la tranquillité apparente qui régnoit 1780.
dans la Caroline Méridionale lors du départ du
Chevalier Clinton, les habitans donnèrent en
peu de tems des preuves qu'ils n'étoient pas
satisfaits du Gouvernement Britannique. Ils s'ef-
forcèrent de vendre leurs biens à quelque prix
que ce fût, & de quitter la province. Mylord
Cornwallis, craignant les effets de cette émi-
gration, fit publier une proclamation vers la
fin de Juillet pour empêcher la vente des biens,
& même celles des Nègres, sans avoir aupara-
vant obtenu permission du Commandant de
Charles-Town.

Ce Général étoit depuis long-tems en cor-
respondance avec les Royalistes de la Caroline
Septentrionale; mais, outre que la chaleur ne
lui permettoit pas de rien entreprendre dans
cette saison de l'année, il savoit aussi qu'il étoit
impossible de faire subsister une armée dans
cette Colonie avant la récolte de la moisson.
Il pria donc les partisans du Gouvernement Bri-
tannique de se tenir tranquilles jusqu'à ce qu'il
fût en état de les seconder, de faire leurs pré-
paratifs sans bruit, & de ne point donner le
moindre soupçon à leurs adversaires; mais l'im-
patience ordinaire de ces *Tories* ne leur permit
pas de profiter de ces avis. En conséquence, il y
eut des insurrections qui, étant mal conduites

1780. & prématurées , furent aisément étouffées. Le Colonel Bryan , à la tête de huit cens hommes mal armés , gagna cependant la Caroline Méridionale , & joignit l'armée du Roi.

Mylord Cornwallis , étant encore retenu à *Charles - Town* pour régler les affaires de la province , fit avancer sur les frontières les troupes destinées à faire la campagne sous le commandement de Mylord Rawdon , qui établit son quartier à Cambden. La situation avantageuse de cette ville sur la grande rivière Santee , qui offre une communication facile avec les places les plus éloignées de la province , jointe à d'autres circonstances , engagèrent Mylord Cornwallis à en faire une place d'armes & un dépôt pour les provisions de l'armée dans ses opérations futures. Il y fit donc transporter de *Charles-Town* , avec la plus grande diligence , des provisions de bouche & de guerre. Il leva aussi la milice , & forma de nouveaux corps sous des Officiers qu'il croyoit bien affectionnés.

Pendant qu'il faisoit ces préparatifs , il arriva un grand changement dans la Caroline Septentrionale. Le Baron de Kalbe , Officier Français au service des Américains , arriva dans la province avec deux mille hommes de troupes *Continental*es , & fut suivi par quelques corps de

milice de la Virginie. La province faisoit, outre 1780.
cela, les plus grands efforts pour se mettre en
état de défense. Rutheford, Caswell, & Sump-
ter s'avancèrent sur les frontières. Il y eut dif-
férentes escarmouches, & Mylord Rawdon
jugea à la fin à propos de concentrer ses postes.

Les Anglais ne tardèrent pas à s'appercevoir
que la soumission des Caroliniens n'étoit que
feinte, & que la nécessité seule les empêchoit
de secouer le joug. A mesure que les Répu-
blicains s'approchèrent, ils firent des efforts
incroyables pour les joindre. Le Colonel Lisle
emmena tout un bataillon de milice levé pour
Mylord Cornwallis, & joignit Sumpter. Un
autre bataillon, que l'on avoit chargé de con-
duire cent malades à *George-Town*, par la ri-
vière *Pedee*, se saisit de ses Officiers, &
les mena prisonniers de guerre aux Républi-
cains.

Peu de tems après, le Général Gates vint
dans la Caroline Septentrionale pour prendre
le commandement de l'armée du Midi. Vers
le commencement d'Août, Mylord Cornwallis
ayant reçu avis que Gates s'avançoit avec son
armée vers la crique de *Lynché*, que Sumpter
vouloit couper les communications entre la ville
& l'armée, que toute l'étendue de pays entre
la *Pedee* & la rivière *Noire* étoit révoltée, &

1780.

que Mylord Rawdon assembloit ses forces à Camden, il partit sur le champ pour le joindre. A son arrivée, il apprit que Gates n'étoit pas fort éloigné avec une armée de cinq ou six mille hommes, dont la plus grande partie de milice. Celle de Mylord Cornwallis étoit tellement réduite par les maladies & d'autres accidens, qu'elle ne montoit pas à plus de mille quatre cens hommes de troupes réglées, en état de porter les armes, outre cinq à six cens miliciens. Il savoit que Gates étoit campé à environ treize milles de Cambden, à une place appelée Rugley, dans une fort mauvaise situation. Il résolut de le surprendre. En conséquence, il sortit de la ville à dix heures du soir, après avoir disposé ses troupes réglées de manière qu'elles fussent opposées aux troupes *Continental*es. Il paroît qu'au moment où Mylord Cornwallis quitta Cambden pour surprendre Gates, celui-ci partit aussi de Rugley dans l'intention de marcher aux Anglais. Les troupes légères des deux armées se rencontrèrent dans l'obscurité, & furent également surprises. Les corps avancés des Américains furent cependant repoussés, & se replièrent sur leur avant-garde, ce qui la mit un peu en désordre. Les deux Généraux formèrent alors leurs troupes, & attendirent le jour. Gates se trouvoit dans une fort mau-

vaïse position. Il étoit dans un terrain étroit, 1780.
entre deux marais fangeux, où il ne pouvoit
tirer aucun avantage de sa supériorité en éten-
dant ses lignes.

Au point du jour, le Général Américain
fit un mouvement pour changer son ordre de
bataille. Mylord Cornwallis tâcha aussi-tôt d'en
profiter, & ordonna au Colonel Webster, qui
commandoit l'aîle droite de son armée, de
charger l'aîle gauche des Américains. L'action
ne tarda pas à devenir générale, & fut soutenue
pendant une heure de part & d'autre avec la
plus grande opiniâtreté; le feu fut prompt &
violent, & on vint même plusieurs fois à la
bayonnette. Les Anglais pressèrent leurs enne-
mis avec vigueur, &, quelque tems après, les
Américains furent mis en déroute & prirent la
fuite de tous côtés. Les relations Américaines
disent que toute leur milice, excepté un régi-
ment de la Caroline Septentrionale, fut mise
en désordre à la première décharge, & qu'il
fut ensuite impossible aux Officiers de la ral-
lier; mais qu'elle gagna les bois, & se dispersa.
Les troupes *Continental*es, & ce régiment de
milice dont nous avons parlé, se conduisirent
cependant avec le courage le plus déterminé.
Mylord Rawdon, & les Colonels Webster &
Tarleton, se distinguèrent grandement dans

1780. cette bataille. La victoire fut complète, & les Américains furent poursuivis jusqu'à vingt milles du champ de bataille. Toute leur artillerie, leur bagage, & deux mille fusils, tombèrent entre les mains des Anglais. Mylord Cornwallis dit que les tués étoient au nombre de huit à neuf cens, & qu'il fit mille prisonniers. Le Baron de Kalbe, Commandant en second dans l'armée Américaine, fut mortellement blessé. Cet Officier passa les derniers momens de sa vie à dicter une lettre qui exprimoit l'affection la plus grande pour les Américains, & qui donnoit les plus grands éloges aux troupes *Continental*es, à cause de leur valeur dans cette action dont il avoit été témoin. Il témoignoit aussi la plus grande satisfaction d'avoir été le compagnon de leur fortune, & d'être tombé en défendant leur cause.

Le Brigadier-Général Gregory étoit au nombre des morts, & le Général Rutherford fut pris. Les Anglais perdirent plusieurs Officiers, & eurent trois cens vingt-quatre hommes de tués & de blessés.

Le Général Sumpter avoit eu beaucoup de succès, en interceptant plusieurs convois, & étoit aux gués de Catawba, avec environ mille hommes, & un grand nombre de prisonniers & de chariots qu'il avoit pris, où il se croyoit en sûreté ;

sûreté , à cause de la distance des lieux & des 1780.
difficultés du pays. Mylord Cornwallis crut
qu'il étoit de la dernière importance de détruire
ce corps avant d'entrer dans la Caroline Septen-
trionale. Il détacha donc le Colonel Tarleton
avec environ trois cens cinquante hommes pour
ce service. Cet Officier fit tant de diligence ,
que les Américains n'eurent aucun avis de son
approche , & furent complètement surpris. La
plupart de leurs soldats n'eurent pas le tems
de prendre leurs armes ; il y en eut environ
150 de tués & 300 de faits prisonniers.
Les Anglais reprirent aussi leurs chariots , &
plusieurs de leurs compatriotes. Ces brillans
succès laissèrent les Colonies Méridionales ou-
vertes à Mylord Cornwallis , & lui permirent de
donner un libre essor à cet esprit d'entreprise
qui l'a toujours distingué durant cette guerre.

Pendant ces opérations dans les Colonies
Méridionales , les hostilités que la rigueur de
l'hiver avoit fait discontinuer du côté de *New-*
York , furent renouvelées. Peu de tems avant
le retour du Chevalier Clinton , les Généraux
Knyphausen , Robertson & Tryon , passèrent ,
pendant la nuit , de l'île des Etats à la ville
d'Elisabeth , dans la Nouvelle-Jersey , & s'avan-
cèrent jusqu'à un endroit appelé les fermes du
Connecticut. La milice les avoit cependant fort

1780. incommodés dans leur marche , & s'étoit ensuite retirée dans ces fermes dont nous venons de parler , d'où elle faisoit un feu violent. Les Anglais , pour se tirer d'embarras , les réduisirent en cendres ; mais ils se trouvèrent arrêtés par un corps de troupes réglées qui vint au secours de la milice , & qui se posta à un pont qui conduit à la ville de *Springfield*. Il y eut à cet endroit une escarmouche de plusieurs heures , & les Généraux Anglais étant informés que de gros détachemens de l'armée Américaine étoient en mouvement pour joindre ces corps , jugèrent à propos de se retirer. Ils furent poursuivis avec ardeur par les Américains , qui attaquèrent un régiment de leur arrière-garde avec furie. Après un combat bien soutenu pendant long-tems , ces derniers furent obligés de se retirer à cause des secours que les premiers reçurent de leur corps d'armée. Knyphausen étoit encore à la ville d'Elisabeth, lorsque le Général Clinton arriva de *Charles-Town*. Celui-ci résolut de suivre le dessein formé contre *Springfield* , & fit des préparatifs qui indiquoient une expédition dans la rivière du Nord , afin de cacher ses intentions. Cette feinte engagea le Général Washington à détacher , pour la sûreté de *West-Point* , une partie de son armée. Les troupes Anglaïses marchèrent alors vers *Springfield*. Le dessein de Clinton étoit

de prendre possession du pays montagneux qui 1780.
avoit si souvent servi de retraite au Général
Américain , & de détruire ses provisions & ses
magasins. Le Général Green , ayant à ses ordres
les brigades de Jersey & de Stark , gardoit les
défilés & les montagnes qui forment la princi-
pale force du pays. *Springfield* est situé au pied
de ces montagnes. Les Anglais s'avancèrent avec
célérité vers ce village ; mais ils trouvèrent le
pont qui y conduisoit gardé par un détache-
ment de cent soixante-dix hommes aux ordres
du Colonel Angel. Cet Officier se comporta
avec tant de bravoure , qu'il défendit son poste
avec cette poignée d'hommes , pendant un quart-
d'heure , contre des forces infiniment supé-
rieures , & après avoir perdu le tiers de ses
troupes , il fit encore une retraite honorable ,
emportant avec lui tous ses blessés. Le Général
Green étoit alors à un mille au-dessus de *Spring-
field* ; mais il ne pouvoit détacher un seul homme
pour secourir le Colonel Angel , sans exposer
des postes plus importants. Les Anglais furent
tellement irrités du grand nombre d'hommes
qu'ils avoient perdus à l'attaque du pont , qu'ils
mirent le feu à *Springfield* , & le réduisirent en
cendres.

Ainsi se termina cette expédition ; car ils
trouvèrent le Général Green si avantageusement

1780. posté, qu'ils ne jugèrent pas à propos de l'attaquer. Ils firent donc une seconde retraite, & furent vivement poursuivis par la milice qui s'assembloit de tous côtés, & qui étoit irritée à cause de la perte de ses biens & de ses habitations. Ils effectuèrent cependant leur retraite & passèrent le même jour sur l'île des Etats.



CHAPITRE XXXIX.

DEPUIS le commencement de la révolution, 1780. les Américains se soutenoient seuls contre toutes les forces que l'Angleterre avoit employées pour les réduire ; mais plus leurs efforts avoient été grands , moins ils pouvoient se renouveler ; leur situation devenoit chaque jour plus dangereuse. Dans cet état , il se déterminèrent à solliciter auprès du Roi de France , leur allié , un secours de vaisseaux , de troupes & d'argent. Sa Majesté Très-Chrétienne leur accorda , sans aucune condition , une Escadre de six vaisseaux pour agir sur leurs côtes , un corps de quatre mille hommes & des secours pécuniaires. Peu après elle résolut d'augmenter le nombre de ces troupes , ainsi que l'équipage d'artillerie & la quantité des munitions. Le Chevalier de Ternay eut le commandement de l'Escadre , & le Comte de Rochambeau celui des troupes. Tout ce qui concernoit le département de la guerre fut préparé avec la plus grande diligence , & rendu au port de Brest dans les premiers jours du mois d'Avril , époque fixée pour l'embarquement.

Les vents ayant contrarié les bâtimens de

1780. transport qui devoient se rendre de Bordeaux à Brest, il ne s'y en trouva, à l'arrivée du Comte de Rochambeau, que la quantité nécessaire pour transporter cinq mille hommes; le reste des troupes, dont le corps devoit être augmenté, fut laissé sur la côte de France, & une partie des munitions à Brest. L'Escadre du Chevalier de Ternay fut augmentée d'un vaisseau de ligne.

Les préparatifs que l'on faisoit en Angleterre pour en mettre une à la suite de celle du Chevalier de Ternay, l'avantage que pouvoit avoir cette Escadre sur celle de France en partant sans convoi, & la nécessité de porter de prompts secours aux Américains, déterminèrent le Ministère à donner ordre au Général Français de faire voile au premier moment favorable; mais les vents contraires retinrent en rade l'Escadre & le convoi jusqu'au commencement de Mai, & ne permirent pas aux bâtimens destinés pour le transport du reste des troupes de sortir de Bordeaux.

Quinze jours avant cette époque, le Marquis de la Fayette, qui retournoit à l'armée Américaine, en sa qualité de Général-Major, partit de Rochefort sur une frégate avec le sieur Corny, Commissaire des guerres, pour aller annoncer aux Américains le secours qui devoit leur arri-

ver , & préparer à *Rhode-Island* le débarquement & les approvisionnement pour les troupes Françaises. 1780.

Enfin la nuit du premier au 2 du mois de Mai, le Chevalier de Ternay profita habilement de la première pointe de vent pour mettre à la voile avec le convoi assemblé à Brest. Il sortit sans accident de la passe du Rat ; mais trois jours après il fut accueilli dans le golfe de Gascogne d'un coup de vent violent. Le convoi fut dispersé pendant la durée de la tempête qui continua quatre jours. Le vent ayant changé, il le rallia avec célérité, & doubla le cap Finistère.

L'Amiral Graves étoit sorti des ports d'Angleterre, par le même vent dont avoit profité le Chevalier de Ternay pour sortir de Brest ; mais surpris par la même tempête, avant d'être hors de la Manche, il fut contraint de rentrer dans un port, ce qui donna quelque avance à l'Escadre Française & au convoi. Leur navigation, après avoir doublé le Sud des Açores, fut heureuse, mais lente, & contrariée par des calmes.

Le 20 du mois de Juin, étant au Sud des Bermudes, on découvrit une Escadre de six vaisseaux arrivant à toutes voiles sur le convoi ; le Chevalier de Ternay le rallia derrière sa ligne,

1780. & présenta ses sept vaisseaux de guerre en ordre de bataille. L'Escadre opposée retint le vent à l'exception d'un seul de ses vaisseaux qui se trouvoit sur la prolongation de la ligne du Chevalier de Ternay. Il fut chassé si vigoureusement, qu'il étoit au moment d'être pris; mais le Chevalier de Ternay s'apercevant que la Provence ne pouvoit le suivre, ce qui occasionna un vuide dans sa ligne, & craignant que le gros de l'Escadre ennemie qui étoit au vent ne séparât la sienne pour tomber ensuite sur le convoi, fit signal aux deux vaisseaux qui le précédoient de diminuer de voiles. Celui des Anglais profita de ce moment pour virer de bord, & aller se réunir à son Escadre en essuyant tout le feu de la ligne de l'Escadre Française qui ne put le désemparer. On se canonna de part & d'autre jusqu'au coucher du soleil; alors le Chevalier de Ternay continua sa route avec le convoi, préférant sa conservation à la prise d'un vaisseau (1).

Quelques jours avant cette rencontre, l'Escadre Française prit un cutter Anglais qui transf-

(1) L'Escadre Anglaise étoit commandée par le Capitaine Cornwallis, & elle retournoit à la Jamaïque, après avoir escorté un convoi jusqu'à la hauteur des Bermudes.

portoit aux îles quelques Officiers partis de 1780.
Charles-Town. Elle apprit par eux le siège &
la prise de cette ville capitale de la Caroline
Méridionale.

Le 4 Juillet, étant à peu de distance des caps
de la Virginie, les Français prirent un bâti-
ment Anglais; les papiers qu'ils y trouvèrent
confirmèrent la prise de *Charles-Town*, &
apprirent le retour de l'Escadre de l'Amiral
Arbuthnot à *New-York*, avec les troupes que
le Général Clinton avoit conduites au siège de
Charles-Town. Ils furent aussi qu'il avoit laissé
dans cette dernière ville cinq mille hommes aux
ordres du Lord Cornwallis; qu'après l'arrivée
des troupes qu'il ramenoit à *New-York*, la
garnison s'y trouvoit forte de 14000 hommes,
& qu'Arbuthnot attendoit de moment à l'autre
l'Amiral Graves pour se réunir à lui, & agir
ensuite avec toutes leurs forces de terre & de
mer. Le soir du même jour, comme l'Escadre
de France se préparoit à mouiller, le Cheva-
lier de Ternay apperçut à l'ouverture des caps
de la baie de Chesapeak onze voiles fortes que ses
Officiers estimoient être des vaisseaux de guerre.
Ils conjecturèrent que c'étoient les six vaisseaux
qu'ils avoient combattus le 20, & qui s'étant
joints à ceux d'Arbuthnot, attendoient l'Escadre
Française.

1780.

Les ordres qu'avoit le Chevalier de Ternay lui enjoignant de débarquer le convoi à *Rhode-Island*, il vira de bord, fit pendant la nuit quelques fausses routes, dont la dernière fut dirigée au Nord-Est pour porter sur cette île. Il manqua cette occasion favorable, parce que ces onze voiles fortes n'étoient, comme on l'apprit depuis, qu'un convoi allant de *Charles-Town* à *New-York*, sous l'escorte de quelques frégates; mais le Chevalier de Ternay, principalement occupé de mener en sûreté son convoi au lieu de sa destination, cherchoit à éviter toute espèce d'engagement.

Il entra enfin le 12 Juillet dans le port de *Rhode-Island*, après une navigation de soixante-dix jours. Il y trouva une frégate commandée par M. de la Touche qui, peu de jours auparavant, avoit eu un combat obstiné avec l'*Isis*, frégate Anglaise.

L'Escadre de l'Amiral Graves arriva le 13 à *New-York*: on fut que c'étoit à Plymouth que la tempête l'avoit forcé de se jeter, & qu'il n'avoit pu en sortir que quinze jours après. Il prit vers les Açores le *Fargés*, vaisseau de la Compagnie Française des Indes, & le remorqua pendant une partie de sa route; ce qui ralentit sa marche & retarda sa jonction avec *Arbuthnot*. Si ces deux Escadres se fussent trouvées en tra-

vers sur les attérages à l'arrivée de l'Escadre Française à *Rhode-Island*, celle-ci auroit couru de grands dangers.

Le corps de troupes Françaises débarqua à *New-Port*. Le camp que le Comte de Rochambeau lui fit prendre couvroit la ville, sa droite étoit appuyée au mouillage de l'Escadre qui s'emboffa, & protégée par des batteries qu'il établit sur toutes les pointes & dans les îles. Il fit travailler en même tems à fortifier différens points sur lesquels les Anglais pouvoient débarquer, & à ouvrir des marches pour s'y porter. Dans cette position, les troupes Françaises avoient l'avantage de pouvoir marcher, par la ligne la plus courte, à tous les points de débarquement, tandis que l'ennemi, pour varier ses attaques, avoit de grands cercles à parcourir. En douze jours de tems, un travail de toute la partie de l'armée en état d'agir rendit la position respectable; mais un grand tiers de l'armée tant de terre que de mer, étoit fortement attaqué du scorbut, & fut envoyé aux hôpitaux qui avoient été préparés dans l'intérieur de l'île.

La prise de *Charles-Town* avoit jetté un grand discrédit dans les finances des Américains, & le papier monnoyé étoit fort déprécié.

Quant à la situation des affaires militaires, le Général Washington, après avoir détaché

1780. dans la Caroline, aux ordres du Général Gates, les troupes des Etats du Sud, se trouvoit réduit à la défensive dans les Jerseys avec son armée, composée des troupes des Etats du Nord. Le corps des Français fut reçu par le Général Washington, & par le Congrès, avec beaucoup de joie & de reconnoissance; mais ils desiroient une augmentation de troupes & de vaisseaux qui pût donner sur la mer la supériorité pour agir contre les places situées sur les côtes.

Dix jours après le débarquement à *Rhode-Island*, les Escadres d'Arbuthnot & de Graves réunies au nombre de quarante voiles, dont onze vaisseaux de ligne, se présentèrent devant *Rhode-Island*, & s'approchèrent de l'île de tous les côtés, cherchant à attaquer l'Escadre Française dans son mouillage. Les deux Amiraux parurent renoncer à ce projet jusqu'à ce qu'ils fussent secondés par l'armée de terre, dont le Général Clinton pressoit l'embarquement dans le Sud près de *New-York*. Le Général Washington, qui observoit leurs mouvemens, en donna de fréquens avis au Comte de Rochambeau, & attendu l'affoiblissement considérable que les maladies occasionnoient dans l'Escadre, & parmi les troupes Françaises, il l'autorisa à requérir les milices de l'Etat de Boston & de *Rhode-Island*, pour l'aider dans ses travaux, & con-

tribuer à la défense de l'île. Les Etats lui en-
voyèrent quatre à cinq mille hommes convo- 1780.
qués par le Général Heath ; ils marchèrent avec
beaucoup de volonté & de diligence. Le Gé-
néral Heath avoit été détaché par Washington
pour procurer au corps Français tous les secours
qui feroient en son pouvoir ; il s'en acquitta
avec un zèle vraiment patriotique. Le Comte de
Rochambeau ne garda que deux mille hommes ,
& en donna le commandement au Marquis de
la Fayette que le Général Washington lui en-
voja. Les autres miliciens retournèrent dans
leurs habitations pour achever leurs moissons,
qu'ils avoient interrompues pour marcher au
secours des Français.

Le Général Clinton s'étoit effectivement
embarqué avec huit mille hommes , de la grosse
artillerie & des mortiers, dans le dessein d'atta-
quer les Français à *Rhode-Island* , & s'étoit
avancé dans la baie d'Huntingdon à *Long-Island* ;
mais cette expédition ne plut point à l'Amiral
Arbuthnot. Il y eut des dissensions entre ce
Général & cet Amiral , & ils n'agirent jamais
de concert. Il paroît , par la correspondance du
Chevalier Clinton avec M. Arbuthnot , que
ce fut la faute de ce dernier s'il n'y eut rien
d'entrepris.

Les dispositions que firent ensuite les Fran-

1780. çais pour recevoir cette attaque, & le mouvement du Général Washington qui passa la rivière du Nord & menaça *New-York*, engagèrent le Général Clinton à abandonner son projet.



CHAPITRE XXXV.

Nous avons déjà vu les succès qu'avoit eus 1780:
Don Galvez contre les établissemens Anglais
sur le Mississipi. Ne se croyant pas dans ce tems-
là en état de continuer ses conquêtes, il con-
certa un plan d'opérations avec le Gouverneur
de la Havanne, vers la fin de l'année 1779.
En conséquence, vers le milieu de Janvier 1780,
il embarqua toutes les troupes qu'il put lever
dans son gouvernement, & partit pour son expé-
dition, sous l'escorte de quelques frégates, s'at-
tendant à être joint par les forces de la Ha-
vanne.

Il est impossible de concevoir les difficultés
qu'il rencontra, & les dangers qu'il courut en
passant à la Mobille. Il y a dans cette saison de
l'année des coups de vent & des tempêtes ter-
ribles sur cette côte, & un grand nombre d'é-
cueils embarrassent les embouchures de presque
toutes les rivières.

Après avoir combattu près d'un mois contre
les mauvais tems & les autres difficultés, la
plus grande partie de sa petite Escadre fut jetée
à la côte, & plusieurs de ses vaisseaux entière-

1780. ment perdus dans la baie de la Mobille. Cet accident leur ôta tout espoir de succès. Don Galvez se trouvoit sur un rivage désert avec huit cens hommes , la plupart sans habit, sans armes , & avec très-peu de provisions.

Les Espagnols supportèrent tous ces maux avec la plus grande fermeté. Au lieu de se laisser abattre par les difficultés, ils furent inspirés d'une nouvelle ardeur. Ils tournèrent les débris de leurs vaisseaux en échelles & en d'autres machines , résolus de prendre la place par escalade , puisqu'ils n'avoient plus les moyens de faire un siège.

La persévérance de Don Galvez ne tarda pas à être récompensée ; car , peu de tems après , il arriva quatre vaisseaux armés de la Havanne , avec une partie du régiment de Navarre. Quoique ces renforts apportassent la nouvelle que le principal embarquement étoit retardé , ils donnèrent cependant plus d'ardeur aux Espagnols. Ils se rembarquèrent avec allégresse ; & , après avoir couru de nouveaux dangers , ils débarquèrent , le 15 Février , à trois lieues de la Mobille. Les Anglais n'avoient dans le fort que deux cens quatre-vingt-quatre hommes aux ordres de M. Dunford. Les Espagnols ouvrirent la tranchée le 9 Mars , & , au bout de trois jours , la garnison demanda à capituler , & se rendit

rendit prisonnière de guerre. Le Général Major 1780.
Campbell étoit parti de Pensacola avec onze
cens hommes pour venir au secours de la place,
& son avant-garde arriva au moment où les Es-
pagnols venoient d'en prendre possession. Ces
derniers fortifièrent donc aussi-tôt leurs ou-
vrages , dans la crainte d'une attaque ; mais
les Anglais ne jugèrent pas à propos de les in-
quiéter.

Tandis que Don Galvez chassoit ainsi les
Anglais d'une partie de la Floride Occidentale,
le Ministère Espagnol méditoit un coup plus terri-
ble contre le pouvoir Britannique. Il avoit formé
le projet de s'emparer de la Jamaïque. Dans
cette intention , il fit partir , le 18 Avril , Don
Solano , avec douze vaisseaux de ligne , & un
convoi de quatre-vingt-trois transports , qui avoit
à bord huit régimens d'infanterie , & un train
considérable d'artillerie. Une frégate annonça
son arrivée à M. de Guichen , qui étoit alors
au Fort - Royal , occupé à faire radoubber ses
vaisseaux. Il sortit aussi-tôt avec dix-huit vais-
seaux de ligne , & joignit les Espaguols , le 10
Juin , sous la Dominique. La flotte combinée
des deux nations , dans les Antilles , montoit
alors à trente-six vaisseaux de ligne , & un grand
nombre de frégates. Les forces de terre étoient
aussi formidables ; de sorte que l'Angleterre

1780. paroïssoit devoir succomber sous la puissance de ses ennemis, dans le nouveau comme dans l'ancien Monde. Heureusement pour la Grande-Bretagne, les mêmes raisons qui l'avoient préservée d'une invasion en 1779, sauvèrent toutes ses possessions dans les Antilles. Il régnoit dans la flotte Espagnole une maladie épidémique qui emporta une grande partie de ses forces, & qui se communiqua ensuite à l'armée navale de France. Don Solano ne débarqua pas moins de douze cens malades en arrivant à la Dominique, & il en envoya ensuite un plus grand nombre à la Guadeloupe & à la Martinique.

La frégate le *Cerberus* avoit donné avis à Rodney de l'approche de la flotte Espagnole, & il avoit sur le champ fait voile de la Barbade, afin de l'intercepter; mais lorsqu'il apprit la jonction des deux flottes, il se retira dans la baie du Gros-Islet, à Sainte-Lucie. Le commodore Walsingham y arriva quelque tems après avec un renfort de quelques vaisseaux & quatre régimens pour la Jamaïque. L'Amiral Rowley fut alors détaché de la flotte du Chevalier Rodney avec dix vaisseaux de ligne pour escorter le convoi, & renforcer le Chevalier Peter Parker qui étoit en station à la Jamaïque.

Ces forces formidables de la Maison de Bourbon se séparèrent sans rien effectuer. Cette

conduite ne causa pas moins d'étonnement au 1780.
reste de l'Europe que de chagrin aux Améri-
cains ; car on espéroit qu'après la campagne des
Antilles , M. de Guichen porteroit ses forces sur
l'Amérique Septentrionale , & pourroit agir
avec le Général Washington pour attaquer *New-*
York ; mais il avoit ordre d'escorter le grand
convoi de Saint - Domingue en Europe. Sur la
nouvelle de l'approche de M. de Guichen , le
Chevalier de Ternay & le Comte de Rochambeau
eurent avec le Général Washington, à Hartford,
le 27 Septembre, une entrevue dans laquelle ils
réglèrent les bases des opérations dans la sup-
position d'une augmentation de forces ; mais ils
en perdirent l'espérance lorsqu'ils apprirent l'ar-
rivée de l'Amiral Rodney à *New-York* , ce qui
triploit les forces maritimes des Anglais , &
qu'ils furent informés que M. de Guichen , au lieu
d'amener des renforts , faisoit route pour l'an-
cien Monde. Après ces conférences , le Général
Washington retourna à son armée , où sa pré-
sence étoit plus nécessaire que jamais , & les
Généraux Français revinrent à *Rhode - Island*.
Pendant l'absence de MM. de Rochambeau &
de Ternay , le Baron de Viomenil avoit fait
les dispositions nécessaires pour assurer le mouil-
lage de l'Escadre contre les nouvelles forces des
Anglais.

1780. C'est à l'époque de cette entrevue qu'éclata la trahison d'Arnold. On n'a, sans doute, pas encore oublié ce Général-Major qui s'étoit distingué par son esprit d'entreprise, par son courage, & par les blessures qu'il avoit reçues, tant à l'attaque de Québec, qu'à celle des retranchemens de Burgoyne. Ses exploits militaires l'avoient rendu cher à ses compatriotes, &, après l'évacuation de Philadelphie par l'armée Anglaise, il avoit été fait Gouverneur de cette ville. Sa conduite, pendant son gouvernement, lui avoit attiré la haine de l'Etat de Pensylvanie. Il fut accusé d'oppression, d'exaction, & de s'approprier l'argent public. Des Commissaires, nommés pour examiner ses comptes, avoient rejeté la moitié de ses demandes; mais il en avoit appelé au Congrès. Les Membres de cette Assemblée avoient choisi un Comité de leur propre Corps pour régler cette affaire, & ce Comité avoit décidé que le rapport des Commissaires étoit juste, & qu'ils avoient même accordé à M. Arnold plus qu'il n'avoit droit de demander. Ce dernier s'étoit trouvé fort piqué de ce jugement, & s'étoit expliqué dans des termes peu mesurés contre le Congrès & les premiers Commissaires. Il fut cependant obligé de passer au Conseil de guerre, qui le condamna à être réprimandé publiquement par

le Général Washington. Quoique cette sentence 1780 ne satisfît pas les accusateurs, elle laissoit cependant beaucoup de fiel chez l'accusé. Dès ce moment, il avoit pris la résolution de se venger par la plus noire des trahisons. Comme il étoit toujours en faveur auprès de M. Washington, qui faisoit cas de ses talens militaires, ce Général lui donna le commandement du poste important de *West-Point*, place d'armes des Américains sur la rivière du Nord. Il entra en négociation avec le Général Clinton, afin de lui livrer ce poste & toutes les forces qu'il avoit à ses ordres. Il y eut à ce sujet une longue correspondance entre lui & le Major André, Aide-de-Camp du Chevalier Clinton, sous des noms supposés.

Il paroît qu'Arnold étoit convenu de disposer ses troupes de manière à les obliger à mettre bas les armes devant l'armée Anglaise, en laissant surprendre les batteries du fort. Le complot étant mûr, il résolut de profiter de l'absence du Général Washington pour l'exécuter. En conséquence, le Major André fut débarqué d'un vaisseau de guerre, que les Anglais avoient fait remonter dans la rivière du Nord, afin de favoriser la correspondance, pour prendre les derniers arrangemens. Arnold l'attendoit sur le rivage, & le conduisit à *West-Point*, où il

1780. resta pendant la nuit, & le lendemain durant tout le jour. Le Major André, pour écarter les soupçons, quitta son uniforme, & se déguisa. Lorsqu'il voulut s'en retourner, Arnold lui persuada de regagner *New-York* par terre, & lui fournit des passeports. Il passa toutes les sentinelles des forts sans être inquiété, sous le nom d'Anderson; mais la fortune ne lui fut pas toujours si favorable. Le lendemain, il fut arrêté à *Tarry-town* par une patrouille de miliciens. André montra d'abord son passeport, ce qui produisit l'effet désiré; ils le laissèrent continuer sa route. A peine cependant les eut-il quittés, que l'un d'eux, ayant trouvé quelque chose de particulier dans les manières d'André, dit qu'il vouloit l'examiner encore une fois. Le pauvre Major, qui n'étoit pas accoutumé à faire l'espion, perdit alors la tête, & parut confus. Il offrit même à ceux qui l'arrêtoient une bourse remplie d'or & une montre qu'il avoit sur lui, s'ils vouloient le conduire à *New-York*, ou le laisser passer; mais les miliciens les refusèrent avec dédain. On le mena devant un Magistrat, & on trouva tout le plan de la conspiration dans ses bottes. M. Arnold avoit tout écrit de sa main. Il donnoit au Général Clinton un état des forces & de l'artillerie de *West-Point*, avec les ordres donnés. Il faisoit des remarques

critiques sur les ouvrages , rendoit compte du 1780.
nombre d'hommes qui les défendoient ordi-
nairement , & d'autres choses particulières qui
s'étoient passées dans un Conseil de guerre.

Washington arriva d'Hartford le 25 Sep-
tembre vers midi au quartier d'Arnold. Il y fut
informé que celui-ci étoit sorti depuis quelques
heures , & qu'on le croyoit à *West-Point*. La
cause de son absence ne tarda cependant pas à
être connue ; car , peu de tems après , ce Gé-
néral apprit la prise du Major André , & la
fuite d'Arnold , qui s'étoit réfugié à bord du
vaisseau de guerre dans la rivière du Nord.

Le Général Washington se trouva dans une
position très-critique ; il ne savoit pas jusqu'où
la contagion s'étoit répandue , & il craignoit
que la défection ne fût grande ; mais , heureu-
sement , Arnold étoit le seul traître de l'armée.
André avoua tout le complot , il ne chercha pas
à se conserver la vie ; mais il borna toute sa
défense à ne point être traité comme espion ,
& à ne point subir de punition ignominieuse.
M. Clinton fit de son côté tout ce qui dépen-
doit de lui pour le sauver ; mais il falloit des
exemples , afin d'empêcher de semblables atten-
tats. André , après avoir été examiné par un
Conseil de guerre de douze Officiers Généraux ,
fut condamné à être pendu , & subit sa sen-

1780. tence le 2 Octobre. Il se comporta avec une dignité qui excita l'admiration des spectateurs. On dit que tous les Officiers du Conseil de guerre répandirent des larmes en signant sa condamnation.

Malgré la supériorité de forces que l'arrivée de Rodney donnoit aux Anglais, soit que *Rhode-Island* fût fortifié de manière à ne craindre aucune attaque, soit que la saison fût trop avancée, ils ne formèrent aucune entreprise contre les Français. Cela donna lieu aux critiques de *New-York* de faire paroître nombre de pasquinades contre leurs Généraux.

Leur inaction permit au Comte de Rochambeau de s'occuper de l'établissement de ses troupes pendant l'hiver, ce qui n'étoit pas sans difficulté, non-seulement par la disette de bois pour le chauffage, les Anglais ayant consumé tout ce qui étoit dans l'île pendant le séjour qu'ils y avoient fait depuis trois ans; mais aussi par l'embarras pour le logement dans un pays où chaque habitant regarde sa propriété si sacrée, que les troupes même du Général Washington n'avoient jamais eu pour couvert que la toile ou des barraques construites dans les forêts. La discipline au-delà de toute expression qu'observoient les Français, captiva les Américains, & les engagea à faire acquiescer l'Etat de *Rhode-*

Island à la proposition que lui fit le Comte de 1780
Rochambeau , de réparer , aux dépens du Roi ,
toutes les maisons que les Anglais avoient dé-
truites , à la condition que les soldats les occu-
peraient pendant l'hiver , & que chacun des
autres habitans logeroit un Officier ; ce qui fut
exécuté.

Les différens Députés des Sauvages qui vin-
rent au camp Français , furent sur tout frappés
de la discipline qui y régnoit parmi les troupes ,
& témoignèrent une extrême surprise en voyant
les arbres chargés de fruits au-dessus des tentes
que les soldats occupoient depuis trois mois.

Un autre objet très-instant étoit de prendre
le moment de faire passer à travers l'Escadre
Anglaise , une frégate qui devoit porter en
France le Vicomte de Rochambeau , fils du
Général , pour expliquer au Ministère les be-
soins de l'armée Française & de celle des Amé-
ricains. M. de la Pérouse , chargé du comman-
dement de la frégate , & des dépêches du Che-
valier de Ternay , prit , le 28 Octobre , le mo-
ment de son départ dans un coup de vent très-
violent , qui ne permettoit pas à l'Escadre An-
glaise de se tenir ensemble. Il passa au milieu d'elle
avec deux autres frégates destinées à aller à Boston
pour escorter quelques bâtimens chargés de bois
de construction qu'on y avoit fait rassembler.

1780. Elles furent vivement chassées par les croiseurs Anglais. Celle de M. de la Pérouse fut démâtée; mais, étant déjà hors de portée de l'ennemi, celui-ci leva la chasse.

Rodney repartit pour les îles dans le courant du mois de Novembre avec son Escadre, laissant douze vaisseaux de ligne à l'Amiral Arbuthnot, qui établit sa croisière, pendant tout l'hiver, dans la baie de Gardner, à la pointe de *Long-Island*, afin de ne pas perdre de vue l'Escadre Française, tandis qu'avec des vaisseaux de cinquante, & un nombre infini de frégates & autres petits bâtimens, il établit des croisières à l'entrée de presque tous les autres ports de l'Amérique.

Pendant le tems qu'il avoit tenu toutes ses forces rassemblées devant l'Escadre Française, le commerce, tant de Boston que de Philadelphie, ne fut point interrompu; leurs Corsaires firent même beaucoup de prises sur les Anglais.



CHAPITRE XXXVI.

LES Antilles étoient destinées à des assauts plus 1780.
terribles que ceux qu'elles avoient jusqu'ici éprou-
vés de la part des Puissances Européennes. Un ou-
ragan furieux , qui ressembloit à une dernière con-
vulsion de la nature expirante, fit un dégât horrible
dans toutes les îles. Quoique ce fléau balayât tout
ce qu'il rencontra devant lui , il sembla plus par-
ticulièrement se fixer sur la Barbade. Le 10 Oc-
tobre , il commença ses ravages dans cette île ,
& continua pendant quarante-huit heures sans in-
terruption. Dans l'après-midi , les vaisseaux furent
enlevés du port , & obligés de lutter contre les
horreurs de la mer la plus irritée , que les an-
ciens marins eussent encore vue. Pendant la nuit ,
la capitale fut entièrement démolie.

L'aurore découvrit une scène de désolation
qu'il est impossible de décrire. Cette superbe
île , toujours couverte de la verdure du printemps ,
ressembloit alors à ces régions stériles & sauvages
que l'on trouve aux deux extrémités du globe ,
dont les tristes plaines sont couvertes d'un hiver
perpétuel.

Les petites villes souffrirent autant que la ca-

1780. pitale. Les familles les plus opulentes furent exposées, comme les autres, à la furie de la tempête, sans vêtemens, sans nourriture & sans abri. Plusieurs mille hommes, tant blancs que noirs, périrent dans ce désastre. Sainte-Lucie, la Grenade, Saint-Vincent & la Dominique, souffrirent aussi grandement. La plupart des vaisseaux qu'il y avoit à Sainte-Lucie, furent poussés en pleine mer, ou jettés à la côte. Le Montague, l'Ajax & l'Egmont, de soixante quatorze canons, furent entièrement démâtés & autrement endommagés. L'Andromède & le *Laurel*, de vingt-huit, périrent, avec presque tous ceux qu'il y avoit à bord, sur la côte de la Martinique. L'Escadre de l'Amiral Rodney, qui escorteit le convoi de la Jamaïque en Europe, fut atteinte par la tempête, qui lui causa un dommage considérable. Il retourna à la Jamaïque avec cinq vaisseaux de ligne démâtés. Un autre gagna l'Angleterre. Le *Stirling-Castle* fut perdu sur la côte d'Hispaniola, & il n'y eut que cinquante hommes de l'équipage de sauvés. Il ne s'échappa pas un seul homme du *Thunderer*, de soixante-quatorze, aux ordres du Commodore Walsingham. Le *Phoenix*, de quarante-quatre canons, échoua sur la côte de Cuba. Un grand nombre d'autres petits navires devinrent la proie de ce ouragan furieux.

Les îles Françaises ne souffrirent pas moins. 1780.

A la Martinique, la ville de Saint-Pierre fut entièrement submergée, ainsi que la ville de Basseterre à la Guadeloupe. Environ soixante transports, chargés de deux mille cinq cents hommes de troupes & de provisions qui étoient arrivés ce jour-là même, furent repoussés en mer, où ils éprouvèrent toutes sortes de calamités. Plusieurs furent engloutis dans l'Océan avec toutes leurs cargaisons, d'autres furent jettés à la côte. Il y eut un grand nombre de frégates entièrement détruites. Dix-neuf navires Hollandais, chargés de provisions, furent brisés en pièces sur l'île de la Grenade, & la perte de Saint Eustache fut évaluée à 3,600,000 liv. tournois.

Le Marquis de Bouillé, qui s'étoit déjà distingué par sa bravoure & son humanité, en donna ici de nouvelles preuves. Il renvoya trente-un matelots Anglais qui avoient échappé à la furie des flots au Cominodore Hotham, en lui faisant dire qu'il ne pouvoit pas regarder comme ennemis des gens qui avoient été exposés à de si grands dangers de la part des élémens.

L'ouragan commença à la Jamaïque, huit jours auparavant, & fut accompagné d'un tremblement de terre, & d'une mer qui s'élevoit, pour ainsi dire, jusqu'aux nues. Tandis que les habitans de Savanna-la-Mar contem-

1780.

plioient en tremblant ces montagnes aquatiques, les flots, irrités, rompirent soudainement leurs chaînes, & engloutirent toute la ville, ne laissant plus, en se retirant, la moindre trace d'habitation, ou d'animaux. Trois cens personnes périrent par cette inondation. L'ouragan & le tremblement de terre achevèrent ce que la fureur des flots avoit épargné. Les pertes de la paroisse de Westmorland seule montoient à 16,800,000 liv. En un mot, le dommage de la partie occidentale de l'île fut immense. Les négocians de Kingston, capitale de l'île, qui n'avoit point tant souffert, souscrivirent sur le champ 240,000 liv. pour le soulagement de leurs concitoyens. L'Angleterre, quoiqu'engagée dans une guerre ruineuse, donna des marques de cette générosité qui l'a toujours distinguée. La Chambre des Communes accorda 1,920,000 l. à la Barbade, & 960,000 liv. à la Jamaïque. Nombre d'individus firent aussi des souscriptions particulières pour ceux qui avoient éprouvé les calamités dont je viens de parler.



CHAPITRE XXXVII.

AP R È S avoir vu ce qui se passoit dans le 1780. nouveau Monde , il faut tourner nos regards vers l'ancien. La mort du Chevalier Hardy , qui arriva au milieu du mois de Mai , embarrassa de nouveau les Ministres de la Grande-Bretagne. Il ne leur fut pas facile de trouver un Amiral qui voulût se charger du commandement de la grande flotte , à cause des dissensions qui régnoient dans la marine. Ils persuadèrent à M. Geary de quitter sa retraite pour prendre le commandement. Cet Amiral fit voile de *Spithead* au commencement de Juin avec vingt-trois vaisseaux de ligne , & fut joint par six autres durant sa croisière. L'armée navale de France se joignit à celle d'Espagne à Cadix , ce qui donna à la Maison de Bourbon la domination des mers Européennes. Geary eut le bonheur de rencontrer au mois de Juillet une flotte marchande venant du Port-au-Prince , & d'en prendre douze vaisseaux ; mais ce petit succès fut bientôt balancé par une perte considérable.

Tandis que les Anglais croisoient à la hau-

1780. teur du cap Finistère, dans l'espoir d'intercepter une Escadre aux ordres de M. de Beauffet, qui étoit sur les côtes d'Espagne & de Portugal, la flotte combinée, commandée par Don Louis de Cordova, donna au commerce de la Grande-Bretagne le plus grand coup qu'il eût jamais reçu. Elle intercepta un riche convoi pour les Indes Orientales & Occidentales, sous l'escorte d'un vaisseau de ligne & de trois frégates, & prit environ soixante vaisseaux dont cinq étoient de la Compagnie des Indes.

Cadix n'avoit jamais vu une pareille capture. Les Espagnols furent tellement émerveillés, qu'ils oublièrent toutes leurs pertes, & firent paroître les plus grandes démonstrations de joie. Les prisonniers de toute espèce qui se trouvoient à bord, sembloient ajouter à leur triomphe. Il y avoit douze cens cinquante cinq soldats qui, avec les matelots & passagers, portèrent leur nombre à deux mille huit cens soixante - cinq. La perte des provisions de guerre & des matériaux nécessaires à la marine, fut vivement sentie dans les Indes Orientales, d'autant plus, qu'ils ne purent être remplacés à tems.

A-peu-près dans le même tems, on apprit la perte de la plus grande partie d'une riche flotte marchande destinée pour Quebec, qui avoit été interceptée, au commencement de Juillet, par
des

des corsaires Américains , à la hauteur du banc de Terre - Neuve. Ces pertes immenses affectèrent toutes les conditions , & augmentèrent le mécontentement des Anglais. Chacun jeta les hauts cris contre le Gouvernement. On demanda pourquoi on avoit envoyé ce convoi si près des côtes d'Espagne , & pourquoi on lui avoit donné une escorte si foible. A son retour à Portsmouth , l'Amiral Geary résigna sa commission. Le Ministère voulut donner le commandement de la flotte à M. Barrington , qui étoit le second Amiral ; mais il le refusa. Il offrit cependant de seconder celui qui feroit nommé. L'Amiral Darby , qui avoit le troisième rang dans cette armée navale , fut alors fait Général en chef , & fit voile de Portsmouth vers le milieu de Septembre. Le Comte de Guichen arriva quelque tems après à Cadix , suivant les ordres qu'il avoit reçus , où il trouva le Comte d'Estaing avec dix-huit vaisseaux de ligne , qui l'accompagna jusqu'à Brest. L'armée navale de France , composée de trente-six vaisseaux de ligne , fut , dans ce passage , un moment en vue de celle d'Angleterre , forte de vingt-quatre navires ; mais il n'y eut aucun combat.

Dans le cours de cette année & de la précédente , on vit un grand nombre d'actions désespérées entre les frégates des Nations belligé-

1780. rantes, dans lesquelles le courage & l'habileté qu'elles firent paroître ne pouvoient être égalés que par la générosité avec laquelle elles traitèrent leurs ennemis vaincus.

La plus remarquable est le combat qu'il y eut sur la côte d'Ecosse, entre la Serapis, frégate Anglaise aux ordres du Capitaine Pearson; & le bon-homme Richard, commandé par le Commodore Paul-Jones, alors au service du Congrès. Ces deux vaisseaux se battirent bord à bord pendant deux heures, leurs canons se touchant les uns les autres. La Serapis fut obligée de mettre pavillon bas; mais le vaisseau de Paul-Jones fut si fort endommagé, qu'il coula à fond le lendemain avec une partie des blessés. Le bon-homme Richard eut trois cens six hommes de tués & de blessés, & la frégate Anglaise deux cens dix.

Un autre combat, qui ne fut pas moins furieux, fut celui qui se donna à la hauteur d'Ouessant, entre la Surveillante, frégate Française aux ordres de M. de Couedic, & le Quebec, commandé par le Capitaine Farmer; il dura pendant trois heures & demie. Les deux frégates étant entièrement démâtées, combattoient toujours avec le même acharnement, lorsque le Quebec prit feu: il fallut peu de tems

après , & le Capitaine & une partie de l'équi- 1780.
page périrent par l'explosion. Le brave M. de
Couedic fut aussi mortellement blessé dans cet
engagement.

Le siège de Gibraltar occupoit toujours toute l'attention des Espagnols. Le blocus par terre avoit commencé au mois de Juillet 1779 , & la place avoit , peu de tems après , été investie par mer. Ils étoient infatigables dans la construction de leurs ouvrages , afin de couvrir leur camp de Saint-Roch , & pour favoriser leurs opérations futures. Depuis que Rodney avoit ravitaillé cette forteresse , ils avoient redoublé leurs efforts pour lui couper les vivres , & il étoit de la plus grande difficulté de lui porter des provisions. Les Anglais avoient dans la baie trois vaisseaux de cinquante canons , pour protéger les bateaux qui pouvoient éluder la vigilance de l'armée navale d'Espagne. Les Commandans Espagnols résolurent de les détruire. En conséquence , ils préparèrent , la nuit du 6 Juin , sept brûlots qui étoient soutenus de plusieurs chaloupes & galères armées. Don Barcello croisoit , pendant ce tems-là , à l'entrée de la baie , avec une Escadre légère , pour couvrir l'attaque , & pour intercepter ceux qui voudroient en sortir. Le vent étoit favorable , &

1780. l'obscurité de la nuit sembloit assurer le succès de l'entreprise.

Les Commandans Anglais n'avoient aucune idée de cette attaque, & ne furent informés de leur danger que par l'approche des brûlots. Ils envoyèrent aussi-tôt leurs chaloupes pour jeter le grapin sur eux, & au milieu d'une grêle de bombes, elles les remorquèrent sur différens endroits de la côte. La forteresse, ainsi que les vaisseaux, firent pendant ce tems-là un feu continuel sur les galères Espagnoles; mais l'obscurité de la nuit ne permit pas de voir l'effet que cette canonnade produisit. Don Barcelo se retira le matin à Algesiras. Les Anglais ne perdirent pas un seul homme. Il paroît que les Espagnols mirent le feu à leurs brûlots à une trop grande distance des vaisseaux ennemis.



CHAPITRE XXXVIII.

ON a vu vers la fin de l'année 1779 le parti 1780. formidable qui s'étoit formé contre le Ministère Britannique. On se rappelle sans doute encore de ces pétitions nombreuses qui assiégèrent la Chambre des Communes, & des résolutions fermes que prirent, pendant plusieurs jours, les Membres de cette Chambre, en conséquence de ces pétitions. On n'a pas oublié avec quelle difficulté le Ministre regagna une petite majorité pour faire rejeter une résolution qui auroit été des plus nuisibles aux prérogatives de la Couronne. Les pertes des flottes des Indes Orientales & Occidentales, & de celle de Quebec, n'étoient certainement pas capables de lui donner de la popularité. On croyoit donc un changement inévitable dans le Ministère, lorsque plusieurs évènements inattendus affermirent les Ministres dans leurs places. Le tumulte qu'excita dans Londres un Entou-
siasme, sous prétexte de religion, en brûlant les habitations, les biens & les chapelles des Catholiques Romains, en détruisant toutes les prisons de la ville, & en causant presque la ruine

1780. de la Nation, inspira de la terreur aux gens pacifiques, leur donna une espèce d'horreur pour les principes Républicains, & pour ces assemblées populaires dont ils appréhendoient les mêmes dangers.

La nouvelle de la prise de *Charles-Town*, & de la réduction de la Caroline Méridionale, qui arriva à-peu-près dans le même tems, fit reprendre courage aux *Tories* & aux propriétaires qui fouhaitoient de lever un revenu en Amérique. En un mot, les affaires prirent soudainement une nouvelle tournure. Les Ministres craignirent cependant qu'il ne reprît à ce Parlement un autre accès de ce patriotisme qui avoit pensé les écraser; c'est pourquoi ils résolurent sa dissolution. Pour s'assurer d'une majorité, ils travaillèrent avec le plus profond secret à gagner les Electeurs, donnèrent des commissions éloignées aux membres populaires, afin de les écarter, & cassèrent soudainement le Parlement le premier Septembre. La proclamation qui annonçoit cet évènement eut l'effet d'un coup de tonnerre sur ceux qui n'étoient point dans le secret. Malgré les efforts du parti de l'opposition, Mylord North fit élire cent treize nouveaux Membres. M. Fox fut cependant ré-élu pour la ville de Westminster, en dépit du Comte de Lincoln, qui étoit soutenu

de tout le pouvoir de la Cour. Le Comté de 1780.
Surrey donna aussi un exemple de patriotisme.
L'Amiral Keppel, ayant perdu son élection à
Windfor par l'influence de la Couronne, fut
choisi par les Electeurs de Surrey, quoiqu'il
n'eût, pour ainsi dire, aucun crédit dans cette
province.

Il arriva à-peu-près dans ce tems-là un évènement qui accéléra la rupture entre la Grande-Bretagne & la Hollande. M. Laurens venant à Amsterdam comme Ambassadeur, dans un paquebot du Congrès, fut pris sur le banc de Terre-Neuve.

Le 6 Octobre, il fut envoyé à la tour pour crime de lèse-Majesté, par un ordre signé des trois Secrétaires d'Etat. Il refusa de répondre à la plupart des questions qu'on lui fit, & on ne put guère obtenir de lui que son nom, & un aveu qu'il avoit été Président du Congrès.

Ses papiers découvrirent cependant une infinité de choses; & entre autres un traité éventuel entre l'Amérique & la Hollande, qui étoit en agitation depuis deux ans, & que M. Laurens étoit autorisé à terminer. On trouva un plan de ce traité, qui ne devoit néanmoins avoir lieu que lorsque la Grande-Bretagne auroit reconnu l'indépendance de l'Amérique, ou qu'elle

1780. seroit confirmée par la paix. Les Négociateurs pour la Hollande étoient M. Van Berkel , pensionnaire & Conseiller de la ville d'Amsterdam , & d'autres Membres de la régence. Les Hollandais n'approuvoient pas en général la guerre que l'on faisoit à l'Amérique. Ils sentoient une espèce de sympathie pour un peuple qui étoit dans la même situation où leurs ancêtres s'étoient autrefois trouvés. Les négociations de la Cour de France , pour fortifier son parti en Hollande , furent mieux conduites que celles de la Cour de Londres , & finalement la plus grande partie des habitans des Etats - Généraux prirent en aversion la Nation Britannique. D'autres causes concoururent à produire ces effets. Une remontrance altière de la Cour de *Saint-James* , au lieu d'intimider , ne servit qu'à exciter du ressentiment. Les vues du *Stadolder* , qui déplaisoient aux Etats d'Hollande ; & que l'Angleterre soutenoit , augmentèrent ces inimitiés.

Le Chevalier Yorke présenta un mémoire aux Etats-Généraux , dans lequel , après avoir fait mention de la correspondance clandestine que les Etats d'Amsterdam avoient tenue avec les Insurgens de l'Amérique , & les pouvoirs qu'ils avoient donnés pour entrer en traité avec ces mêmes Insurgens , quoiqu'ils fussent les su-

jets d'un Souverain avec lequel la République étoit liée par les liens de l'amitié la plus intime, il demanda, au nom du Roi son maître, non-seulement un désaveu formel de cette conduite; mais aussi une satisfaction égale à l'offense, & la punition du pensionnaire Van Berkel & de ses complices, comme perturbateurs du repos public, & violateurs du droit des gens. 1780.

Les Etats - Généraux n'ayant point répondu sur le champ, l'Ambassadeur d'Angleterre présenta un second mémoire. Il fut alors informé que son mémoire avoit été pris *ad referendum* par les Députés des Provinces respectives, suivant l'ordre & la constitution de la République, & qu'ils s'efforceroient d'y faire réponse aussitôt que la nature de leur gouvernement le permettroit. La Cour de Londres ne jugeant point cette réponse satisfaisante, donna ordre au Chevalier Yorke de quitter la Haie.

Tel étoit à-peu-près l'état des affaires avant la rentrée du nouveau Parlement. Le Chevalier Norton ayant encouru la disgrâce de la Cour & des Ministres par le discours qu'il avoit tenu au Roi en 1777, lorsque la Chambre accorda à Sa Majesté une augmentation annuelle de 2,400,000 liv. pour la dépense de sa maison, il fut résolu, par le parti du Ministère, de

1780. choisir un autre Orateur. En conséquence , Milord George Germaine proposa M. Cornwall. Cette proposition excita de violens débats ; mais elle fut à la fin approuvée , en dépit de tous les efforts de l'opposition pour soutenir M. Norton. Le Roi ouvrit son Parlement le premier Novembre , & reçut très-favorablement le nouvel Orateur. Il déclara aux deux Chambres qu'il étoit très-satisfaisant pour lui de venir au Parlement dans un tems où les Membres de cette assemblée , ayant si récemment été choisis par leurs constituans , étoient plus en état que jamais de l'informer des desirs de son peuple , pour lesquels il avoit toujours les plus grands égards. Les autres objets du discours de Sa Majesté Britannique étoient de mettre sous le point de vue le plus clair , la situation critique des affaires publiques , la nature formidable , l'injustice , & les vues dangereuses de cette combinaison de force formée contre l'Angleterre par le soutien de *la rébellion Américaine*. Les Monarchies Françaises & Espagnoles , dit le Roi , ont fait usage de toutes leurs ressources , & ont employé tous leurs moyens , afin de satisfaire leur ambition démesurée , en détruisant le commerce de la Grande-Bretagne , & en donnant un coup mortel à sa puissance. Il ajouta que les secours que le dernier Parlement avoit

accordés, avec l'aide de la divine Provi- 1780.
dence, avoient rendu les armées Britanniques
capables de résister aux efforts de leurs enne-
mis, & à frustrer leur attente. Il s'étendit
sur les succès de ses armes en Georgie & à la
Caroline, & dit qu'il espéroit qu'ils contri-
bueroient à terminer la guerre. Mais, ajouta-t-
il, quelque désiré que soit cet objet, tout le
monde conviendra que le seul moyen d'obtenir
des conditions honorables, c'est de faire des
préparatifs qui puissent convaincre nos enne-
mis que nous sommes déterminés à ne recevoir
la loi d'aucune Puissance de la terre, & que
nous courrons tous les dangers pour défendre
notre patrie & nos intérêts essentiels. Sa Ma-
jesté Britannique informa ensuite ses Communes
qu'il voyoit avec peine que les différens ser-
vices exigeroient des dépenses considérables;
mais elle leur disoit de n'accorder que les sommes
qu'elles jugeroient nécessaires, tant pour leur
propre sûreté que pour les autres besoins de
l'Etat.

M. de Grey proposa une *adresse* au Roi, en
réponse à son discours, & le Colonel Fitz Pa-
trick un *amendement*. Après de longs débats,
après une répétition des argumens que nous
avons vus tant de fois, de la part des Membres
de l'opposition, pour prouver l'impossibilité de

1780. la guerre d'Amérique, & de la part des Ministres, pour maintenir, qu'après les brillans succès de Mylord Cornwallis, la cause du Congrès étoit sur le point d'expirer, l'amendement fut rejeté, & l'adresse accordée.

M. Fox attaqua principalement cette partie de discours du Roi, où il disoit qu'il souhaitoit connoître les sentimens de son peuple, & qu'il espéroit pouvoir y parvenir par le moyen des nouveaux Membres. Il dit que ces expressions étoient des insultes, que c'étoit se moquer du peuple. Les élections, ajouta-t-il, ont-elles été libres? La dissolution a-t-elle été annoncée d'une manière convenable, & a-t-on choisi le tems le plus propre pour la faire? Plaise à Dieu que toutes ces circonstances deviennent l'objet d'une enquête du Parlement, afin qu'on puisse connoître celui des serviteurs du Roi qui a eu assez de hardiesse pour lui conseiller de dissoudre son Parlement dans un tems où cette mesure étoit absolument inutile, dans un tems où la plus grande partie de ces défenseurs de la Constitution étoient dans les camps, & fort éloignés des places qu'ils représentoient. Cette dissolution, loin de servir à faire connoître les vrais sentimens du peuple, n'a au contraire servi qu'à nuire à la liberté des élections, & à favoriser les partisans de ces mesures ruineuses & insen-

ées que les Ministres suivent depuis tant de
ems. 1780.

Dans la Chambre des Pairs, le Marquis
e Carmarthen offrit un *amendement* à l'ad-
resse proposée ; mais il fut aussi rejeté.



CHAPITRE XXXIX.

LE 20 Décembre, la Cour de *Saint-James*
1780 déclara la guerre à la Hollande, & publia un
manifeste pour donner les raisons de sa con-
duite. Dans ce manifeste, les Etats - Généraux
sont accusés de s'être écartés, par les conseils
& les intrigues d'une faction dévouée à la Cour
de France, de ces sages principes qui avoient
coutume de guider la République & d'avoir
suivi une politique injurieuse à l'amitié qui avoit
depuis long-tems subsisté entre les deux Nations
& qui étoit si essentielle à leurs intérêts. On
fait ensuite mention de tous les sujets de plainte.
On y parle du peu d'attention de la Hollande
aux propositions amicales de l'Ambassadeur
d'Angleterre : — du refus qu'elle avoit fait de
fournir les secours stipulés par les traités : —
de son mépris pour ces traités, en déclarant
positivement aux ennemis de la Grande-Bre-
tagne qu'elle observeroit une exacte neutralité
— on l'accuse d'avoir donné tous les secours
possibles aux autres Puissances belligérantes,
tandis qu'elle refusoit à l'Angleterre ceux
qu'elle étoit obligée de lui fournir : — on
lui reproche d'avoir aboli des droits dans

l'intérieur du pays , afin de faciliter le transport de bois & de munitions en France : — 1780.
d'avoir protégé le Capitaine Paul-Jones , & en général tous autres corsaires Américains , & d'avoir , conjointement avec la France , fait tous ses efforts pour susciter des ennemis à l'Angleterre dans les Indes Orientales. La principale attaque du manifeste étoit cependant dirigée contre la ville & les Magistrats d'Amsterdam , & contre le pensionnaire Van Berkel. Le ressentiment qu'il exprimoit contre les Etats-Généraux n'étoit que parce qu'ils n'avoient pas voulu punir sur le champ cette violation de la foi publique , & cette insulte à la Nation Britannique. Il attribuoit donc toutes les causes de plainte ci-dessus mentionnées à l'influence des principaux Magistrats de cette ville , & exprimoit un desir qu'il fût possible à la Grande-Bretagne de faire sentir à Amsterdam seul le poids de sa juste vengeance ; mais il observoit que cela étoit impossible , à moins que les Etats-Généraux ne déclarassent immédiatement que cette ville ne recevrait aucun secours du reste de la République.

La Cour de Londres accorda le même jour des lettres de marque & de représailles contre les Hollandais , & fit arrêter tous leurs vaisseaux dans les différens ports du Royaume. La

1780. multitude qui se laisse ordinairement éblouir par les coups d'éclat, sans en considérer les conséquences, approuva hautement la guerre avec la Hollande. Des gens sensés crurent même qu'il valoit mieux avoir une guerre ouverte que des ennemis cachés ; mais les politiques furent fâchés que l'union qui subsistoit depuis des siècles entre les deux Nations fût rompue, & de voir une nouvelle Puissance se joindre à la ligue formidable formée contre eux.

On ne tarda pas à commencer les hostilités. La Bellone, vaisseau de guerre Anglais, prit peu de jours après, dans la Manche, un navire Hollandais de cinquante-quatre canons, & le Warwick, un de cinquante, après un petit combat. Les Anglais prirent aussi un navire de la Compagnie des Indes Hollandaise, & plusieurs vaisseaux marchands.

Le 25 Janvier, Mylord North apporta à la Chambre un message du Roi, contenant une courte relation de la rupture de la Grande-Bretagne avec la Hollande, une copie du manifeste, & nombre d'autres papiers touchant cette affaire.

M. Burke observa qu'il manquoit encore plusieurs documens pour savoir si la guerre étoit fondée sur la justice ; mais que dans la situation actuelle de la Grande-Bretagne, elle paroïssoit

paroissoit contraire à la prudence & à la saine politique. Il dit que les papiers qui étoient devant la Chambre ne faisoient mention que d'un traité éventuel, que ce n'étoit qu'une affaire de spéculation, & qu'il ne trouvoit pas que ce fût une raison suffisante pour justifier une déclaration de guerre. Il ajouta que l'état de la Nation étoit critique, & qu'il falloit plutôt dissimuler & souffrir même quelque chose, que de chercher des querelles par des interprétations forcées; que lorsque la guerre devenoit aussi insupportable que la paix nécessaire, il étoit de la dernière folie de se créer un nouvel ennemi.

Milord North répondit, qu'il avoit toujours regardé une guerre comme une affaire très-sérieuse; & qu'il considéroit la rupture avec la Hollande comme un événement fort malheureux, puisqu'elle détruisoit cette ancienne union des deux Nations, qui étoit fondée sur les principes de la plus saine politique pour leur avantage commun. Il dit que ce n'étoit pas sans le plus grand chagrin que Sa Majesté s'étoit vu forcée de commencer des hostilités contre les Etats-Généraux; mais que toutes les raisons dont le manifeste faisoit mention étoient plus que suffisantes: Qu'on devoit être étonné que le Ministère Britannique n'eût point plutôt adopté

1781. des mesures plus violentes. Il ajouta que le traité avoit été signé par le pensionnaire Van Berkel, & M. de Neufville, négociant & bourgeois d'Amsterdam, d'une part, & M. Lee, Commissaire du Congrès, d'autre part. Mais, continua le Ministre, il est fort indifférent que ce traité soit conclu ou non, il suffit qu'il soit agité & que les Etats-Généraux aient refusé satisfaction au Chevalier Yorke, en ne faisant aucune réponse à la demande qu'il avoit faite que ledit Van Berkel & ses associés fussent punis comme ils le méritoient.

Milord North proposa ensuite une *adresse* au Roi, « pour l'assurer que ses Communes étoient » fermement résolues à le soutenir contre tous » ses ennemis, dans la poursuite de cette guerre » juste & nécessaire pour l'honneur de sa Cou- » ronne & pour le maintien des droits de ses » peuples ».

Cette proposition ayant été secondée par Mylord Lewisham, qui attribua la conduite des Hollandais à l'influence de l'argent de France, un Membre du parti de l'opposition observa que les Ministres exécutoient toujours, pendant la séparation du Parlement, des projets qu'ils n'osoient point avouer lorsqu'il étoit assemblé; que leur coutume avoit toujours été de déterminer les affaires de la plus grande importance pendant

les vacances , & ensuite de venir prier la Cham- 1781:
bre de soutenir les conséquences de leur mau-
vaise conduite. C'est de cette manière , ajouta-
t-il , qu'on nous a d'abord annoncé la guerre
d'Amérique , le traité des Etats - Unis avec la
France , la guerre avec cette nation , & ensuite
avec l'Espagne , & qu'on nous avertit aujour-
d'hui que nous avons commencé des hostilités
avec la Hollande. Tous les ans , le Ministre
vient nous annoncer un nouvel ennemi ; mais ,
depuis le commencement des troubles , il ne
nous a jamais parlé d'un nouvel allié. Dans les
tems glorieux où nos affaires étoient conduites
par des Ministres *whigs* & sur des principes
whigs , la moitié de l'Europe combattoit à nos
côtés pour humilier l'orgueil de la Maison de
Bourbon.

Mylord North fut plus piqué que dans aucune
autre occasion de ce qu'on l'accusoit d'avoir
changé de système , & d'abandonner les con-
nections du Continent. Il dit que personne n'é-
roit plus grand partisan que lui des principes
whigs adoptés pendant le règne du Roi Guil-
laume ; que personne ne desiroit avec plus d'ar-
deur que lui de former des alliances sur les
mêmes principes ; que l'objet de toutes les guerres
de Sa Majesté Britannique avoit été de diminuer

1781. le pouvoir de la Maison de Bourbon ; & de conserver l'équilibre de l'Europe. Pourquoi , ajouta-t-il , sommes-nous en guerre à présent ? n'est-ce pas pour cet objet ? Mais on dit que nous n'avons pas d'alliés , cela prouve-t-il que nous ne suivions pas le même système ? Cela prouve seulement que nous ne jouissons pas des avantages de ce système ; avantages qui dépendent du tems , des circonstances , & d'une infinité d'autres évènements qui empêchent de pouvoir citer dans l'histoire des périodes où les nations se sont trouvées dans des situations exactement semblables. La politique de l'Europe est changée , continua-t-il , & la Hollande a adopté la nouvelle politique , quoique sa ruine doive nécessairement suivre celle de la Grande-Bretagne , si la Maison de Bourbon réussit. L'Angleterre a rempli routes les obligations des traités quand ses alliés ont été attaqués & ont demandé son assistance. Malheureusement pour elle , les autres Puissances de l'Europe n'ont point agi avec la même fidélité. Il déclara que si le Duc de Malborough & les Ministres *whigs* du Roi Guillaume & de la Reine Anne étoient à la tête des affaires , la nation feroit dans le même état qu'elle l'étoit actuellement. Enfin , après beaucoup d'autres débats & plusieurs *amendemens*

proposés , l'adresse fut accordée telle que le 1781
Ministre l'avoit d'abord présentée. Celle que
Mylord Stormont offrit à la Chambre des Pairs,
fut également approuvée , après de violens dé-
bats.



CHAPITRE XL.

1781. IL est tems que nous retournions vers la Caroline Méridionale où nous avons laissé Mylord Cornwallis dans tout le triomphe de la victoire, les Américains dans la plus grande consternation, & l'armée de Gates entièrement dispersée.

Après la bataille de Cambden, les chaleurs excessives & les maladies qu'elles avoient occasionnées, l'empêchèrent cependant de suivre le coup qu'il avoit porté. Il employa une partie de ce tems-là à régler l'intérieur de la colonie. Il publia, le 16 Septembre 1780, une proclamation pour la confiscation des biens de ceux qui étoient en armes contre Sa Majesté Britannique, ou qui s'opposoient à son gouvernement, & nomma un Commissaire pour en percevoir les revenus, & les approprier aux dépenses de la guerre.

Cependant, pour tenir ses troupes en haleine, & encourager les *Loyalistes*, il détacha le Colonel Ferguson avec un corps d'infanterie légère & de milice, pour faire des incursions sur les frontières de la Caroline Septentrionale. Comme ces troupes n'avoient point de bagage

avec elles , qu'elles avoient ordre de se retirer 1781;
à la première apparence d'un ennemi en force ,
& que les Américains étoient dans le plus grand
découragement , il sembloit qu'elles n'avoient
rien à appréhender. Cette trop grande sécurité
perdit Ferguson. Il resta plus long-tems dans le
comté de Tryon qu'il n'étoit nécessaire , dans
l'espoir d'intercepter le Colonel Clarke qui re-
tournoit d'une expédition dans la Georgie. Pen-
dant ce tems-là , seize cens habitans des monta-
gnes , bien montés , se réunirent sous six ou sept
de leurs Colonels de milice , & se mirent en
marche pour l'attaquer. Ferguson avoit déjà reçu
ordre de retourner , & s'avançoit pour passer la
Catawba , lorsqu'en traversant la montagne du
Roi (*Kings-mountain*) , il s'apperçut qu'il étoit
poursuivi par une nombreuse cavalerie. Il prit
alors le poste qu'il jugea le plus convenable
pour la recevoir , mais les Américains attaquè-
rent avec tant d'impétuosité , que ses troupes ne
soutinrent pas la première charge , & furent
mises en déroute. Le Colonel Ferguson & cent
cinquante hommes de son détachement furent
tués ; il y en eut environ deux cens de blessés ,
& plus de huit cens de faits prisonniers ; ce qui
composoit presque tout le corps qu'il avoit à ses
ordres.

Voilà le premier revers de fortune que My-

1781. lord Cornwallis éprouva dans sa carrière militaire ; & , dans la conjoncture présente , cette défaite contraria fort ses opérations. Elle fut néanmoins un peu compensée quelque tems après par l'échec qu'éprouva Sumpter.

Ce Général s'avança à la tête d'environ mille hommes vers *Ninety-Six* , dans le dessein d'attaquer cette place. Comme le Colonel Tarleton étoit à une distance considérable , il ne craignoit pas d'être interrompu ; mais ce dernier passa la *Wateree* & la *Broad-River* avec tant de célérité , qu'il s'en fallut peu qu'il ne le surprît sur la rive méridionale de l'*Ennoree*. Un déserteur avertit le Général Sumpter de son danger , & celui-ci passa cette rivière avec précipitation.

Il continua la retraite jusqu'au *Tyger* , & fut poursuivi avec vigueur par la cavalerie de Tarleton qui portoit le soixante-troisième régiment en croupe. Le reste de l'infanterie suivoit à quelques milles par-derrière avec une pièce de campagne.

Le Général Sumpter voyant le danger qu'il y avoit de passer le *Tyger* en présence d'un ennemi victorieux , & étant informé que Tarleton n'avoit pas d'infanterie , prit une forte position à une place appelée *Black-Stocks* , près de la rivière , & résolut de l'attendre. Tarleton avoit dessein de l'amuser jusqu'à ce qu'il fût

joint par le reste de ses troupes ; mais le soixante-troisième régiment ayant été attaqué par les Américains au moment où il se formoit , il se déterminâ à tout risquer , & chargea sur le champ avec sa cavalerie. Il mit en peu de tems les ennemis en déroute , & les obligea à passer la rivière dans la plus grande confusion. 1781.

Les Américains perdirent cent vingt hommes, entre lesquels étoient trois Colonels. Sumpter lui-même fut dangereusement blessé. Les Anglais eurent cinquante hommes de tués & de blessés. Tarleton les suivit jusqu'à ce que ce corps fût entièrement dispersé.

Il paroît que les Anglais regardoient la bataille de Cambden comme décisive , & s'imaginoient que rien ne s'opposeroit dans la Caroline Septentrionale au passage de Mylord Cornwallis en Virginie ; car c'est dans cette supposition que le Général Clinton détacha , vers le milieu d'Octobre, le Brigadier Général Leslie avec trois mille hommes de troupes d'élite pour la *Chesapeack* , afin de coopérer avec lui , & pour intercepter les secours que Washington pourroit envoyer de l'armée du Nord ; mais il devoit se conduire suivant les ordres du Lord Cornwallis. Ces troupes débarquèrent à Portsmouth en Virgine, où elles trouvèrent beaucoup de tabac & un grand nombre de bâti-

1781. mens dans les ports & dans les rivières, qu'elles prirent ou détruisirent.

Mylord Cornwallis, après la défaite de Ferguson, étant à une trop grande distance pour profiter de la diversion de Leslie, lui ordonna de se rendre, avec son Escadre & ses troupes, à *Charles - Town*, où il arriva vers le milieu de Décembre. Il y trouva des ordres de laisser quinze cens hommes dans la place, & de marcher sur le champ avec le reste pour joindre l'armée. Les troupes du Brigadier Général Leslie furent remplacées à *New - York* par trois mille hommes qui arrivèrent d'Irlande.

Sur la fin de l'année, le Général Green vint, par ordre du Congrès, prendre le commandement de l'armée du Midi. Il n'emmena point de troupes avec lui de l'armée du Général Washington, se confiant sur les ressources des Colonies Méridionales pour leur propre défense; mais il étoit accompagné du Colonel Morgan, brave Officier qui s'étoit fait une bonne réputation dans cette guerre.

Au commencement de l'année 1781, Mylord Cornwallis s'avança vers les frontières, dirigeant sa marche entre la *Broad-River* & la *Catawba*, jusqu'à ce qu'il arrivât à la *Creek-Turkey* qui se décharge dans la première. Green

avoit alors assemblé ses principales forces dans 1781.
le comté de Mecklenburg , dans la Caroline
Septentrionale. Pour empêcher les progrès de
l'armée Royale à laquelle il n'étoit pas encore
en état de s'opposer en pleine campagne, il
jugea à propos de faire une diversion sur la
gauche ; & , dans cette intention, il fit une
attaque sur *Ninety-Six* , tandis que pour soutenir
cette diversion , Morgan s'avança avec environ
cinq cens hommes de troupes réglées , quelques
miliciens , & un détachement de cent hommes
de cavalerie aux ordres du Colonel Washington,
sur la rivière Pacolet.

Tarleton étoit déjà du même côté avec trois
cens hommes de cavalerie , & cinq cens hom-
mes d'infanterie , où il fut ensuite joint par le
septième régiment. Il reçut ordre de Mylord
Cornwallis de disperfer les forces de Morgan ,
s'il étoit possible , ou de l'obliger au moins à
passer la *Broad-River* , afin de ne plus rencon-
trer d'ennemis dans sa marche. Le Colonel
Morgan fit une retraite , & Tarleton poursui-
vit ; mais le premier trouvant enfin que , les
Anglais le suivoient de si près , qu'il ne
pouvoit passer la *Broad-River* , dont les eaux
étoient alors fort enflées , sans exposer ses
troupes à de plus grands dangers qu'elles ne
courroient en risquant une bataille, il se déter-

1781. mina sur le champ à ce dernier parti, & choisit le terrain qu'il jugea le plus avantageux. Le 18 au matin, le Colonel Tarleton atteignit les Américains, & les trouva postés le long d'un bois ouvert, sans avoir aucune défense de front. Cette position donnoit aux Anglais le plus grand espoir de succès; mais Morgan avoit ses raisons pour faire cette disposition. Les troupes qui étoient en dehors du bois n'étoient que sept cens miliciens en qui il ne mettoit pas beaucoup de confiance; mais la seconde ligne, composée des troupes *Continental*es & de Virginie, étoit cachée dans le bois en ordre de bataille, & préparée à tous les évènements. La milice ne put soutenir l'attaque des Anglais, & se précipita dans le bois: c'étoit à quoi Morgan s'attendoit; & pour leur laisser le passage libre, il fit ouvrir la seconde ligne à droite & à gauche. Les Anglais poursuivirent avec rapidité; mais, quand le Colonel Américain s'apperçut qu'ils étoient assez avancés, il fit faire un feu terrible qui couvrit en un instant le champ de bataille de morts & de blessés. Les Anglais furent mis en désordre, & il s'en suivit une défaite totale. Le septième régiment perdit ses drapeaux; les soldats de l'artillerie furent taillés en pièces, & il y eut quatre cens hommes de tués & de blessés. Au milieu de cette défaite, Tarleton

Wallia cependant une partie de sa cavalerie, & 1781.
reprit le bagage; mais, ne pouvant point l'em-
porter, il fut obligé de le détruire.

Cette défaite suivant de si près celle de Ferguson, produisit de forts mauvais effets pour les Anglais, & déranger beaucoup tous les projets de la campagne. La perte de la cavalerie & de l'infanterie légère fut irréparable.

Mylord Cornwallis, pour assurer la tranquillité de la Caroline Méridionale, fut forcé de laisser une forte garnison à *Charles-Town*, & un grand corps de troupes à Camden aux ordres de Mylord Rawdon; ce qui diminuoit extrêmement ses forces; mais qui étoit absolument nécessaire, parce que les Généraux Sumpter, Marion, & les autres Chefs, ayant rassemblé beaucoup de milice à cheval, il falloit de grandes précautions pour empêcher leurs courses.

Lorsque Mylord Cornwallis eut appris la défaite de Tarleton, il détacha sur le champ une partie de son armée, sans bagage, pour tâcher d'intercepter le Colonel Morgan, ou au moins de reprendre les prisonniers; mais ce Colonel fit tant de diligence, qu'il gagna les gués de la Catawba, avant que les Anglais pussent l'atteindre.

Cette expédition n'ayant point réussi, toute

1781. l'armée Anglaise s'assembla le 25 Janvier aux moulins de Ramfoure sur la fourche méridionale de la Catawba ; & comme on ne pouvoit espérer aucun succès que par une grande célérité , Mylord Cornwallis passa deux jours à détruire le bagage superflu , & tout ce qui pouvoit retarder sa marche. Il brûla tous les chariots , excepté ceux qui étoient chargés de provisions. Les troupes se soumirent à cette destruction sans le moindre murmure. Le Général donna lui-même l'exemple , sa table étoit aussi frugale que celle des simples soldats.

La fourche septentrionale de la Catawba étoit tellement enflée par les pluies continuelles , qu'il n'étoit guère possible de la passer , & tous les gués au - dessus de cette fourche étoient bien gardés pendant l'espace de quarante milles , non-seulement par des détachemens du corps de Morgan , mais aussi par les milices du pays. Mylord Cornwallis envoya le Colonel Webster , avec une partie de l'armée & tout ce qui restoit de bagage , au gué de *Beattie* pour attirer l'attention de l'ennemi , tandis qu'avec une brigade des gardes , le régiment de Bosc , & deux cens hommes de cavalerie , il s'avança vers un autre gué , à environ un mille de celui de M'Cowen , dans le dessein de traverser la rivière. Quand il y arriva , il s'aperçut , par

le nombre de feux qui étoient de l'autre côté, 1781.
que ce passage étoit mieux gardé qu'il ne s'ima-
ginoit. Mais comme les pluies qui tomboient
ne faisoient qu'augmenter les difficultés, &
qu'il savoit d'ailleurs que le Général Green étoit
en marche pour joindre M. Morgan, il devint
nécessaire de tout risquer. En conséquence, il
ordonna aux gardes commandées par le Briga-
dier-général O'Hara d'entrer dans la rivière. Les
gardes s'avancèrent avec beaucoup d'ardeur, &
passèrent avec intrépidité dans l'eau jusqu'à la
ceinture en présence d'un détachement de mi-
lice, qui fit une foible opposition. Le Gé-
néral Davidson & plusieurs Officiers périrent
dans cette escarmouche. Les Anglais ne per-
dirent que le Colonel Hall & quelques soldats.
Le reste de l'armée ayant suivi avec rapidité,
Mylord Cornwallis détacha le Colonel Tarle-
ton, avec sa cavalerie, pour poursuivre les
fuyards. Celui-ci apprit dans sa marche qu'il
devoit s'assembler trois ou quatre cens miliciens
environ dix milles plus loin. Brûlant d'envie de
réparer sa dernière défaite, il s'y rendit à la
hâte, les surprit & les dispersa en un instant.

Les Anglais recommencèrent le lendemain
matin la poursuite de Morgan, & le desir qu'ils
avoient de se venger leur fit faire des efforts
incroyables afin de pouvoir l'atteindre; mais ce

1781. Colonel fit tant de diligence , qu'il passa la Yadkin avec ses prisonniers & la plus grande partie de ses chariots avant qu'ils arrivassent.

M. Morgan ayant tous les bateaux de son côté , & le gué où il avoit passé étant devenu impraticable , Mylord Cornwallis résolut de remonter la rivière ; mais il fut obligé de s'arrêter à Salisbury pour y prendre des provisions.

Pendant ce tems-là , le Colonel Balfour , qui commandoit à *Charles - Town* , forma une petite expédition pour la rivière du cap *Fear* , non-seulement pour faire une diversion en faveur de Mylord Cornwallis ; mais pour ouvrir un passage afin de fournir à son armée les provisions nécessaires.

Le Capitaine Barclay , qui commandoit cette petite Escadre , composée d'une frégate & de deux *sloops* , ayant à bord trois cens hommes de troupes , les débarqua près de Wilmington , qu'il prit sans aucune résistance. Il brûla quelques bateaux dans la rivière , après quoi il répara les fortifications de la ville , & en fit un poste important.

Mylord Cornwallis n'étoit plus trop en état de continuer la poursuite , son armée manquoit de tout , & il falloit passer à travers un pays désolé. Il résolut donc de couvrir le pays , & de se poster de manière à pouvoir ouvrir une communication

munication avec le cap *Fear*, chose qui étoit 1781.
alors absolument nécessaire. En conséquence ,
il campa le 13 Mars à la *Quaker-Meeting-*
House, entre les fourches de la *Deep-River*. Il
fut le lendemain informé que le Général Butler ,
avec un corps de milice de la Caroline Septen-
trionale , ainsi que les renforts de la Virginie ,
avoient joint M. Green , & que ce dernier étoit
en marche pour attaquer l'armée Anglaise. Le
même soir il reçut avis que les Américains
étoient à Guilford , à douze milles de son camp.
Mylord Cornwallis étant persuadé qu'ils avoient
dessein de risquer une bataille , envoya son ba-
gage le long de la rivière , dans un Comté bien
affectionné , & marcha le 15 au point du jour
à la rencontre de ses ennemis. Le Colonel Tar-
leton , après avoir fait quatre milles , rencontra
la légion de Lee , & la fit replier. L'armée An-
glaise ayant continué sa marche , apperçut peu
de tems après les Américains en ordre de ba-
taille sur un terrain élevé à environ un mille &
demi de *Guilford-Court-House*. Entre les deux
armées étoit une plantation avec quelques champs
ouverts des deux côtés ; derrière cette planta-
tion , il y avoit à quelque distance un bois
d'environ un mille de profondeur , & au-delà
du bois une petite plaine. La première ligne
des Américains , composée de la milice de la

1781. Caroline Septentrionale, étoit postée entre le bois & la plantation; la seconde, composée de la milice de la Virginie, étoit formée dans le bois, & la troisième, qui étoit les troupes *continentales*, fut aussi placée dans le bois un peu en arrière de la seconde ligne : leurs flancs étoient couverts par des dragons & des chasseurs.

L'armée de Mylord Cornwallis, n'étant point assez nombreuse, ne put former que deux lignes. L'aîle droite étoit aux ordres du Général Leslie, & la gauche commandée par le Colonel Webster. Tarleton étoit posté avec sa cavalerie & un corps de réserve de manière à pouvoir secourir ceux qui auroient le plus besoin de son assistance. Après avoir fait des reconnoissances, Mylord Cornwallis s'étant apperçu qu'à la gauche des Américains le bois étoit moins épais, résolut d'en faire son principal objet d'attaque. La bataille commença à deux heures après midi. Après plusieurs décharges de part & d'autre, la seconde ligne des Anglais fut obligée de joindre la première, afin de présenter un front également étendu à celui des Américains, qui les incommodoient fort par la supériorité de leur feu. Dans cette position, ils avancèrent avec rapidité, & repoussèrent la milice de la Caroline; mais les Virginiens se défendirent

avec opiniâtreté, & quoiqu'ils fussent obligés de 1781
se replier, ils le firent cependant en bon ordre,
& joignirent les troupes réglées qui formoient
la troisième ligne. Le bois étoit alors si épais,
qu'il devint impossible de conserver aucun ordre
de bataille. Il y eut un nombre de com-
bats particuliers dans différens endroits. Les
Américains se rallièrent plusieurs fois, & l'ac-
tion continua pendant un tems considérable.
Les Anglais s'avancèrent cependant graduelle-
ment, & une de leurs divisions pénétra enfin
à travers le bois dans la plaine, où elle trouva
un corps de troupes réglées prêtes à les rece-
voir. Les gardes attaquèrent avec tant d'impé-
tuosité, qu'elles repoussèrent les Américains jus-
que dans un bois qu'ils avoient derrière eux,
& s'emparèrent de leur artillerie. Ces derniers
se rallièrent, firent face aux Anglais &, par
un feu des plus vifs, obligèrent à leur tour les
gardes à se retirer dans la plaine, où elles furent
chargées par la cavalerie du Colonel Washington.
Les Américains recouvrèrent leur artillerie, &
mirent les gardes en désordre. Dans ce moment
critique, pendant que le Général O'Hara, quoi-
que blessé, faisoit les plus grands efforts pour
les rallier, elles furent jointes par l'artillerie An-
glaise aux ordres du Capitaine Macleod, & la
cavalerie de Tarleton; ce qui changea la face

1781. des affaires de ce côté-là, où l'artillerie Américaine fut reprise ; mais le combat continua avec furie à la droite de l'armée Anglaise , & fut également bien soutenu , jusqu'à ce que Tarleton & les autres troupes victorieuses fussent arrivées au secours des Anglais, ce qui déterminâ le sort de la bataille , les Américains se retirant à travers les bois. Les premiers se distinguèrent dans cette bataille en remportant une victoire sur des troupes plus nombreuses. Mylord Cornwallis déclara dans ses ordres publics qu'il regarderoit toujours comme le plus grand honneur de sa vie d'avoir été placé à la tête d'une armée si courageuse. Il donna dans cette action de grandes preuves de ses talens & de son activité , & quoiqu'il fût fort malade, il étoit présent par-tout. Il eut dans cette journée deux chevaux de tués sous lui.

Le Général Green montra aussi beaucoup de jugement dans le choix du terrain , dans son ordre de bataille , & dans la conduite de l'action. La première ligne des Américains se comporta foiblement ; mais la seconde & la troisième combattirent avec la plus grande bravoure, & se rallièrent plusieurs fois avec une intrépidité qui auroit fait honneur à des vétérans. Dans une lettre que ce Général écrivit au Président du Congrès , il donna beaucoup d'éloges à la mi-

lice de Virginie , aux troupes légères de Was-
hington & de Lee , & aux régimens *Continen-*
zals , attribuant le succès des Anglais à la su-
périorité de leur discipline.

1781.

Cette victoire coûta fort cher aux Anglais ; ils perdirent environ un quart de leurs forces , perte qui étoit irréparable dans la situation où ils se trouvoient. Entre les morts étoient le Colonel Stuart , les Capitaines Schuts , Maynard & Goodricke , outre les Officiers subalternes. Le Colonel Webster , qui commandoit l'aîle gauche , mourut de ses blessures. Les Brigadiers - Généraux O'Hara & Howard furent blessés , ainsi que le Colonel Tarleton. La perte des Américains montoit à près de quinze cens hommes , tant tués que blessés.

Le Général Green se retira avec les troupes *Continental*es & la milice de Virginie à la rivière *Reedy - fork* qu'il passa à environ cinq milles du champ de bataille , où il rassembla son armée , & prit une nouvelle position. Les Anglais n'étoient pas en état de le poursuivre. Après être restés deux jours à Guilford , où ils manquoient même de pain , il furent obligés de diriger leur marche vers Wilmington. Mylord Cornwallis s'aperçut alors qu'il avoit été trompé , & que les partisans du Gouvernement Britannique étoient fort peu nombreux. Après une

1781.

suite de victoires il n'étoit joint que par quelques petits partis qui ne pouvoient être d'aucun service. Il publia une proclamation pour encourager les *Loyalistes* & se concilier les partisans du Congrès ; mais elle n'eut aucun effet. Quand il arriva près de la *Deep-River* , il fut obligé d'abandonner soixante-dix de ses blessés. Ainsi tout le fruit , que le Général Anglais retira de cette bataille , fut d'être forcé à faire une marche rétrograde de deux cens milles avant de pouvoir trouver un abri. Enfin , le 7 Avril , il arriva dans le voisinage de Wilmington , ce qui mit , pour un tems , fin aux fatigues & aux misères que ses troupes enduroient depuis trois mois.



CHAPITRE LXI.

AP R È S avoir vu ce qui se passoit dans les provinces méridionales, il faut tourner les yeux 1781. vers *Morris - Town & Rhode-Island*, où nous avons laissé les Américains en quartier d'hiver dans des barraques, & les Français bloqués par des forces supérieures. Vers la fin de l'année 1780, le Chevalier de Ternay mourut, & M. Destouches, comme le plus ancien Officier de l'Escadre, en prit le commandement. La même harmonie continua de régner entre la marine & l'armée de terre, qui se soutenoient réciproquement.

Le commencement de l'année 1781 s'annonça d'une manière peu avantageuse pour les Américains. Le tiers de l'armée du Général Washington se révolta. La ligne de Pensylvanie, après avoir mis ses Généraux & ses Officiers aux arrêts, marcha sous la conduite d'un sergent en ordre de bataille pour aller à Philadelphie demander sa paie au Congrès & à l'Assemblée législative de cet Etat. On doit citer dans ce moment de rebellion un acte de patriotisme extraordinaire. Le Général Clinton,

1781. Commandant à *New - York* , à portée duquel passoit cette troupe , lui envoya des émissaires pour l'engager à venir se réunir au corps d'Américains réfugiés qui étoient dans son armée , lui offrant de payer tous les arrérages qui lui étoient dus. Le Sergent, commandant la ligne , dit à sa troupe : *Camarades , il nous prend pour des traîtres. Nous sommes de braves soldats , qui ne demandons que justice à nos compatriotes ; mais nous ne trahisons jamais leurs intérêts.* Il traita les émissaires en espions , & continua sa marche. L'Assemblée de Pensylvanie envoya au-devant de sa troupe des Députés , lesquels , après une négociation difficile , parvinrent à la ramener à son devoir.

La mutinerie s'étendit dans la ligne de Jersey ; le Général Washington fut forcé d'arrêter, par un exemple de sévérité , un désordre dont la communication eût été d'autant plus dangereuse , qu'elle pouvoit s'étendre dans toute son armée qui avoit les mêmes griefs , & qui pouvoit , avec justice , former les mêmes plaintes.

Le Corps Français étoit dans l'impossibilité de donner à l'armée Américaine aucuns secours pécuniaires , étant déjà obligé de recourir à des emprunts très-onéreux. Les lettres-de-change sur France se négocioient à Boston & à Philadelphie à une perte prodigieuse. Le papier mon-

noyé perdoit encore plus, & étoit à la veille de son anéantissement total. 1781.

Ce fut dans ces circonstances qu'Arnold s'embarqua à *New-York* avec quinze cens hommes pour aller prendre poste à Portsmouth en Virginie, & faire dans la baie de Chesapeak des incursions & des déprédations contre lesquelles il ne pouvoit trouver d'opposition que de la part des milices du pays.

Tous ces malheurs engagèrent le Congrès à envoyer en France le Colonel Laurens, Aide-de-Camp du Général Washington, & fils du fameux Laurens, précédemment Président du Congrès, qui étoit alors détenu à la Tour de Londres. Cet Officier avoit ordre de représenter dans le plus grand jour, à la Cour de France, l'état de détresse dans lequel étoit sa patrie.

Les frégates du Roi, qui étoient parties de Boston par un coup de vent, en furent battues pendant trois semaines, & rentrèrent à *New-Port* vers la fin du mois de Janvier. Leur retour fit naître au Chevalier Destouches l'idée de former une Escadre légère d'un vaisseau de ligne & de ces trois frégates, pour aller dans la baie de Chesapeak troubler les opérations d'Arnold dont on favoit que les vaisseaux de transport n'étoient escortés que par deux vaisseaux de quarante canons, & quelques autres

1781. petits bâtimens de moindre force. Il vouloit satisfaire aux instances réitérées de l'Assemblée de Virginie qui lui en faisoit la demande. Cette Escadre, aux ordres de M. de Tilly, appareilla dans le plus grand secret; elle remplit une partie de l'objet auquel elle étoit destinée, en s'emparant du *Romulus*, vaisseau de quarante-quatre canons, & de quelques transports; mais le reste des forces de l'ennemi remonta la rivière d'Elizabeth jusqu'à Portsmouth, & le Chevalier de Tilly n'ayant pu y faire piloter son vaisseau qui tiroit trop d'eau, il retourna avec ses prises à *New-Port*. Le rapport qu'il fit déterminâ une autre entreprise plus sérieuse, dont l'évènement qui arriva à l'Escadre Anglaise pouvoit faire espérer le succès.

Les mêmes coups de vents qui avoient tourmenté les frégates Françaises, firent un effet bien plus funeste sur quatre vaisseaux de ligne Anglais qui étoient sortis de la baie de Gardner pour les intercepter; deux furent jettés à la côte, & deux autres démâtés. Le Chevalier Destouches ayant fait reconnoître des différens points du Continent le véritable état de l'Escadre Anglaise dont on découvroit en entier le mouillage, mit son Escadre en état de sortir aussi promptement que le manque de moyens pouvoit le lui permettre. Le Général Washing-

ton , que le Comte de Rochambeau informa 1781
de cet évènement , se détermina sur le champ
à faire partir le Marquis de la Fayette à la
tête d'un détachement de mille hommes , pour
aller par terre se réunir aux milices de Virgi-
nie , & proposa au Général Français d'embar-
quer , sur l'Escadre , mille hommes de son armée ,
pour aller , conjointement avec le Marquis de
la Fayette , attaquer Arnold dans sa position
de Portsmouth , où l'apparition du Chevalier
de Tilly dans la baie l'avoit fait rentrer.

Le Comte de Rochambeau détacha douze
cens hommes dont il donna le commandement
au Baron de Viomenil , ayant à ses ordres le
Marquis de Laval , le Vicomte de Noailles ,
& MM. Anselme & de Gambs. Ces troupes
furent embarquées avec de l'artillerie de siège ,
& un nombre de mortiers suffisans pour le
succès de cette expédition , si l'Escadre étoit
assez heureuse pour pouvoir y arriver. Mais le
tems indispensable pour les dispositions , quoi-
que l'armée de terre lui fournît en vivres &
en argent ce qui lui restoit , ne lui permit de
sortir qu'au commencement du mois de Mars.
Les Anglais profitèrent de ce tems pour se ré-
parer , & vingt-quatre heures après le départ
de l'Escadre , ils se mirent à sa suite. Les vents
forcés & la navigation dure de cette saison ,

1781.

obligèrent le Chevalier Destouches à porter au large pour se rapprocher ensuite de la côte aussitôt qu'il seroit dans la latitude de la Virginie. Une mer orageuse, & la marche inégale de ses vaisseaux, lui occasionna une séparation qui auroit pu devenir funeste, si le matin même du jour auquel il fut dans le cas de combattre il n'eut eu le bonheur de réunir son Escadre. Elle étoit composée de huit vaisseaux, dont le *Romulus* qu'il mit en ligne faisoit partie. Il découvrit l'Escadre Anglaise aux attériages de la baie de *Chesapeake*. Elle étoit aussi composée de huit vaisseaux; mais le *London* que montoit Graves étoit à trois ponts, les autres vaisseaux de part & d'autre étoient à-peu-près d'égale force. Le combat s'engagea par les quatre vaisseaux de la tête de la ligne du Chevalier Destouches contre les quatre vaisseaux de celle des Anglais; il fut très-vif & très-meurtrier. Le Conquérant, commandé par M. de la Grandiere; le Jason & l'Ardent commandés par MM. de Marigny & de la Clocheterie, s'y distinguèrent particulièrement. Trois vaisseaux Anglais sortirent de la ligne fort maltraités, deux des Français ne le furent pas moins. Dans le moment où le Chevalier Destouches se préparoit à virer de bord pour recommencer le combat, on vit la flotte Anglaise tenir le vent.

& manœuvrer pour rentrer dans la baie de 1781
Chesapeak, ce qui engagea le Chevalier Des-
touches à se retirer pour rentrer à *Rhode-Island*,
en remorquant le Conquérant qui avoit perdu
son gouvernail. Le Marquis de Laval fut blessé
légèrement à bord de ce vaisseau.

M. de la Perouze fut de retour à Boston
dans les derniers jours du mois de Février,
apportant un million cinq cens mille liv. pour
le service de l'armée Française. Ce fut par lui
que le Comte de Rochambeau reçut les pre-
mières dépêches depuis son départ de Brest.
Il fut alors informé que M. de Sartine étoit
retiré du département de la marine, qu'il
étoit remplacé par M. le Marquis de Castries,
que les Anglais ayant déclaré la guerre aux Hol-
landais, & étant prêts à les prendre au dépour-
vu dans toutes leurs possessions, la Cour de
France préparoit des forces de terre & de mer
pour les empêcher de succomber; qu'enfin ces
nouvelles circonstances pouvoient partager l'at-
tention que méritoient les affaires de l'Amé-
rique. Le Vicomte de Rochambeau eut ordre
d'attendre le moment auquel on pourroit faire
des réponses positives aux demandes des Amé-
ricains.

Après la rentrée de l'Escadre de M. Des-
touches à *New-Port*, M. Arnold fut renforcé dans

1781. la Virginie par trois mille hommes partis de *New-York* aux ordres du Général Philips. L'Escadre Anglaise rentra à *New-York* pour réparer les trois vaisseaux qui avoient été fort maltraités. Le Chevalier Destouches travailla de son côté à réparer le Conquérant.

Le Marquis de la Fayette continua sa marche par terre pour se joindre au Baron de Stuben & aux détachemens de milice que la Virginie avoit mis sur pied.

L'état de Boston sollicita le Chevalier Destouches pour une expédition sur Penobscot, que les Anglais avoient fortifié à l'extrémité du Nord de l'Amérique, & qui incommodoit beaucoup leur commerce. Le Général Washington n'approuva pas ce projet, & jugea que cette expédition n'étoit pas assez importante à cette époque, pour courir les risques d'un second combat naval.

L'Escadre Anglaise s'étant réparée, & ayant été renforcée à *New-York* de tous les vaisseaux de cinquante qui étoient en différentes stations, sa supériorité mit l'Escadre Française dans l'impossibilité de former aucune entreprise par mer.

Les Anglais paroissant décidés à porter toute l'offensive contre les Etats du Sud, & l'Escadre Française pouvant à cette époque être laissée

en sûreté à *Rhode - Island* , avec un moindre 1781.
nombre de troupes pour assurer son mouillage,
le Comte de Rochambeau proposa au Général
Washington de marcher par terre à la rivière
du Nord pour se réunir à lui vis-à-vis *New-*
York , & le mettre en état de renforcer le Mar-
quis de la Fayette par un détachement de son
armée. Le Général Washington reçut cette offre
avec beaucoup de satisfaction , & ne jugeant
pas les affaires du Sud assez intéressantes , il
fut d'avis de différer le mouvement , non-
seulement pour donner le tems de préparer des
subsistances , mais aussi pour attendre le retour
du Vicomte de Rochambeau que l'on espéroit
pouvoir amener quelques secours. Cependant
le Général Washington fit marcher la ligne de
Pensylvanie , aux ordres du Général Waine ,
pour joindre le Marquis de la Fayette.

Au mois d'Avril , & pendant une partie de
celui de Mai , Mylord Cornwallis donna à ses
troupes des quartiers de rafraîchissement aux
environs du cap *Fear*. Pendant ce tems , le
Général Green marcha par Hillsbouroug vers
Cambden , & la Caroline du Sud , pour atta-
quer le Lord Rawdon qui étoit resté avec un
corps pour couvrir cette province. Il espéroit
obliger , par ce mouvement , le Lord Corn-
wallis à rétrograder pour marcher à son secours ;

1781. mais , comme , par cette manœuvre , il décou-
vroit lui-même la Virginie , Mylord Cornwallis , par une marche rapide , passa le Roanock à Halifax , & se réunit à Pétersburg , en Virginie , aux Généraux Philips & Arnold.

Le Vicomte de Rochambeau arriva , le 8 Mai , à Boston dans la frégate la Concorde , avec le Comte de Barras , Chef d'Escadre , qui venoit remplacer le Chevalier de Ternay. On apprit par eux qu'ils avoient vu partir de Brest une puissante flotte aux ordres du Comte de Grasse ; qu'une partie devoit se détacher à la hauteur de Madère pour aller sous le commandement du Baillif de Suffrein , secourir d'abord le cap de Bonne - Espérance , & ensuite renforcer l'Escadre des Indes Orientales ; que le Comte de Grasse , après avoir passé au Sud des Açores , devoit détacher un convoi de six cens recrues sous l'escorte du Sagittaire ; que c'étoit le seul secours destiné , dans ce moment , à l'Amérique Septentrionale. Le trésor , tant pour la marine que pour les troupes de terre , étoit partagé sur le Sagittaire & la frégate qui portoit M. de Barras.

Le Comte de Rochambeau fut aussi informé ; ainsi que le Ministre de France le déclara au Congrès , que Sa Majesté , pour tenir lieu des secours de troupes & de vaisseaux qu'elle ne pouvoit

pouvoit envoyer dans ces circonstances aux Amé- 1781.
ricains , elle assignoit une somme de six mil-
lions dont le Général Washington pourroit dis-
poser pour les besoins de l'armée Américaine.
Le Comte de Rochambeau eut particulièrement
avis pour lui seul que le Comte de Grasse avoit
ordre de se rendre au mois de Juillet ou d'Août
dans les mers d'Amérique , pour dégager l'Es-
cadre de M. de Barras , & que , dans le cas où
le Comte de Rochambeau marcheroit avec ses
troupes dans le Continent pour se réunir au
Général Washington , M. de Barras devoit se
replier sur Boston. On envisageoit en France
comme possibles des expéditions dans le Nord
de l'Amérique , soit sur la baie d'Hudson , soit
sur Terre-Neuve ou Halifax ; mais on laissa au
Comte de Rochambeau la liberté de combiner
avec le Général Washington quelque autre opé-
ration qui fût proportionnée à leurs forces &
aux besoins de l'Amérique , & qui pût être pro-
tégée pendant la courte station que le Comte de
Grasse pourroit tenir dans ces mers.

Aussi-tôt après , le Comte de Rochambeau
eut , avec le Général Washington , à *Weather-*
field près d'Hartford (le 23 Mai) une con-
férence à laquelle le Comte de Barras ne put
assister , parce que dans ce moment l'Escadre
Anglaise vint parader devant la sienne. Le Gé-

1781. Général Washington étoit accompagné des Brigadiers-généraux Knox & du Portail. Le Comte de Rochambeau avoit avec lui le Chevalier de Chatellux. Dans toute la conférence, le Général Washington, sachant que *New-York* étoit dégarni des différens détachemens qui avoient été envoyés au Sud, eut pour principal objet une entreprise contre cette ville, la regardant comme la plus capable de porter le coup le plus funeste à la domination Anglaise. D'ailleurs, les pilotes Américains l'assuroient que la barre de ce port n'étoit pas impraticable aux vaisseaux de soixante-quatorze canons, sans qu'ils fussent obligés de s'alléger. Il considéra une expédition dans la baie de *Chesapeak* comme un objet secondaire auquel il ne falloit avoir recours que lorsqu'on seroit certain de ne pouvoir réussir à *New-York*. A tout événement, il fut convenu qu'aussi-tôt après l'arrivée des recrues qu'amenoit le convoi du Sagitaire, le corps Français se mettroit en mouvement pour aller se réunir à l'armée Américaine près de *New-York*, dont on s'approcheroit le plus près qu'il seroit possible, en attendant des nouvelles du Comte de Grasse, auquel on expédieroit une frégate.

Aussi-tôt après cette conférence, le Général Washington en écrivit le résultat au Général Sullivan, député du Congrès. Ses lettres furent

interceptées; on crut, & toutes les gazettes le 1781.
répétèrent, qu'il n'y avoit parlé de l'attaque de New-York que pour tromper l'ennemi, & qu'il
avoit été bien aise que ses lettres tombassent
entre ses mains. Ce grand homme n'a pas besoin
de pareilles fictions pour faire passer sa gloire
à la postérité; il avoit alors réellement le dessein
d'attaquer *New-York*, & l'auroit exécuté, si l'en-
nemi avoit continué à s'y dégarnir.

A son retour à *New-Port*, le Comte de Ro-
chambeau voyoit avec peine les préparatifs du
Comte de Barras pour se retirer à Boston lors-
que les troupes quitteroient *Rhode-Island* pour
joindre le Général Washington. Quoique le port
de Boston ne fût, par le Continent, qu'à trente
lieues de *New-Port*, il en est à plus de cent
lieues par mer, à cause des bancs de Nantucket
qu'il faut doubler. D'ailleurs, les vents soufflant
plus ordinairement de la partie du Nord que
de celle du Sud, ces motifs pouvoient retarder
long-tems la jonction de M. de Barras avec le
Comte de Grasse. D'un autre côté, le Comte
de Rochambeau devoit confier au premier
toute son artillerie de siège qu'il ne pouvoit
mener dans la marche pénible qu'il alloit en-
treprendre. Dans ces circonstances, il se tint un
Conseil de guerre dans lequel on discuta avec
M. de Barras si, attendu l'affoiblissement de

1781. la garnison de *New-York*, l'Escadre Française pouvoit rester en sûreté dans le port de *Rhode-Island*, après le départ des troupes Françaises, en y laissant seulement un détachement de cinq cents hommes aux ordres de M. de Choisy, & mille hommes de milices Américaines, pour occuper les forts qui protégeoient le mouillage.

On ne peut se dispenser de rapporter ici un propos de M. le Comte de Barras, qui caractérise le patriotisme de cet Amiral. Après que l'on eut fait quelques observations sur l'incertitude de l'arrivée du Comte de Grasse dans les mers de l'Amérique Septentrionale, le Comte de Barras prit la parole & dit : *Personne n'est plus intéressé que moi à l'arrivée du Comte de Grasse dans ces mers ; il vient d'être fait Lieutenant - Général, il est mon cadet, dès que je le saurai à portée d'ici, je mettrai à la voile pour me mettre à ses ordres.*

Aussi-tôt après le Conseil de guerre, où la résolution passa à l'affirmative, pour laisser l'Escadre à *Rhode-Island*, le Comte de Rochambeau prépara sa dépêche au Comte de Grasse, pour la faire partir dès que la *Concorde* seroit en état de mettre à la voile. Il exposa dans cette lettre la détresse dans laquelle étoit l'Amérique, sur-tout la Virginie, où il n'y avoit à opposer aux forces du *Lord Cornwallis*, qu'un petit corps

aux ordres du Marquis de la Fayette , qui n'a- 1781.
voit pour sa défense que sa bonne conduite &
la nature d'un pays coupé de grandes rivières;
il lui observa qu'il étoit plus en état que per-
sonne de juger de la possibilité de forcer la barre
de *New-York* ; il lui rappella en même tems ,
au sujet de cette entreprise , ce qui s'étoit passé ,
lorsque dans des circonstances à-peu près sem-
blables , le Comte d'Estaing avoit fait des ins-
tances inutiles à ses pilotes , en leur offrant une
somme considérable pour les engager à passer
la barre de ce port. Le Comte de Rochambeau
présenta ensuite à M. de Grasse , comme son
opinion particulière , une entreprise contre le
Lord Cornwallis dans la baie de *Chesapeak* , la-
quelle lui paroissoit plus praticable , & peut-
être plus inattendue par l'ennemi. En lui faisant
cette ouverture , il lui demanda de requérir
avec instance le Gouverneur de Saint-Domingue
de lui accorder pour trois mois le corps de
troupes qui étoit aux ordres de M. de Saint-
Simon , destiné à agir avec les Espagnols ; ceux-
ci ne paroissant pas être en état d'en faire usage
pendant la campagne.

Des lettres interceptées de Mylord Germaine
au Chevalier Clinton , en date du 7 Février & du
7 Mars , donnèrent des lumières sur les pro-
jets des Anglais. On connut que leur but étoit

1781. de conquérir tous les Etats du Sud , & de réduire le Général Washington au Nord de la rivière d'Hudson. Mylord Germaine traitoit dans ses lettres les Américains avec le plus grand mépris ; il observoit à M. Clinton , que puisqu'il croyoit avoir à la solde du Roi d'Angleterre plus d'Américains Royalistes qu'il n'y avoit de rebelles dans l'armée de Washington , il étoit extraordinaire qu'on eût laissé subsister aussi long-tems cette rébellion. Il ne faisoit mention des Français que pour assurer le Général Clinton qu'il ne se faisoit en France aucuns préparatifs pour envoyer de nouveaux renforts en Amérique , & que les troupes qui y étoient , avoient assez d'affaires à soutenir & à protéger le mouillage de la petite Escadre qui étoit à *New-Port*. Il observoit que le discrédit dans les finances des Américains étoit au dernier point. En effet , le papier monnoyé venoit d'être entièrement annullé par une résolution du Congrès.

Le Général Green , en s'avancant sur Cambden , avoit été repoussé à la fin d'Avril par Mylord Rawdon ; mais le Général Marion , Américain , avoit réduit le fort Watson , situé dans la communication de l'ennemi , & le Général Green ne perdoit pas l'espoir d'avoir des succès dans la Caroline. La situation de la Virginie

étoit bien différente ; Mylord Cornwallis , après 1781.
avoir rassemblé toutes ses forces au nombre de
sept mille hommes , marchoit contre le Mar-
quis de la Fayette , qui n'avoit d'autre ressource
que de se replier de rivière en rivière pour
aller au-devant du Général Wayne. Ce dernier
marchoit à son secours avec la ligne de Pen-
sylvanie.

Le 9 Juin , le Comte de Rochambeau fit em-
barquer toute son armée pour passer à Provi-
dence , & y attendre les recrues qu'amenoit le
Sagittaire , ou marcher sans ces recrues , si les
affaires du Sud devenoient plus instantes. Une
partie du convoi du Sagittaire avoit été disper-
sée ; néanmoins les recrues & le trésor arri-
vèrent , & le Général Français , après en
avoir laissé la plus grande partie pour former
le détachement destiné à protéger l'Escadre aux
ordres de M. de Choisy , se mit en marche
le 18 Juin vers la rivière d'Hudson , pour faire
sa jonction avec le Général Washington.

Il reçut en chemin des nouvelles de quel-
ques succès qu'avoit eu le Général Green sur
la communication du Lord Rawdon , qui avoit
même été forcé de quitter Cambden & de se
retirer à *Charles-Town*. Le corps Français ayant
passé le Connecticut , arriva à *New-Town* , sur

1781. la frontière de l'Etat de la Nouvelle-York où il se rassembla.

Le Général Washington ayant eu avis que l'ennemi s'étoit séparé en plusieurs camps, & qu'il avoit envoyé dans les Jerseys un détachement pour en tirer des vivres, profita de ces circonstances pour aller faire un coup de main sur le fort Washington, à l'entrée de l'île de *New-York*. Le Général Lincoln fut chargé de renter cette expédition avec un détachement, & le Général Washington marcha, le premier Juillet, avec toute son armée, pour le soutenir; il écrivit en même tems au Comte de Rochambeau pour l'engager à ne point séjourner, comme il se le proposoit, à *New-Town*, & à doubler ses marches avec le corps de Lauzun & sa première brigade, afin d'être à portée de faire la jonction si elle devenoit nécessaire. Le Général Lincoln tomba dans un détachement nombreux des ennemis, sorti le matin de *New-York* pour un fourage; mais il se replia en bon ordre sur la tête de la colonne du Général en chef, qui arrêta les Anglais, tandis que la cavalerie de Lauzun menaçoit leur flanc. Ce détachement prit alors le parti de rentrer à *New-York*: la perte de part & d'autre fut très-légère.

La célérité de la marche du corps Français opéra la réunion des deux armées dans le camp

de *Philisburgh* , à trois lieues de *Kings-Bridge* , 1781.
premier poste des Anglais dans l'île de la Nouvelle-York. Les deux armées formoient au plus neuf mille hommes ; mais leur mouvement & leur réunion produisit tout l'effet qu'on pouvoit en attendre. Le Chevalier Clinton resta à *New-York* , au lieu de s'embarquer , suivant ses ordres , pour aller par le Maryland & la Pensylvanie , forcer le Général Washington à se réduire à une défensive à l'Est de la rivière du Nord. Mylord Cornwallis , après avoir fait un grand circuit dans l'intérieur de la Virginie , se replioit pendant ce tems-là sur Richmond & *Willams - bourg* , pour y choisir une place d'armes suivant les instructions qu'il avoit reçues du Général Clinton.

On apprit en même tems qu'il étoit arrivé à *Charles-Town* un convoi de trois mille recrues , & qu'on attendoit à *New-York* un pareil renfort.

Les Anglais firent remonter la rivière du Nord à une petite Escadre qui s'empara d'un bâtiment chargé de pain destiné pour les troupes Françaises. Cet accident fit réduire la ration à quatre onces de pain , auxquels on ajouta du riz & un supplément de viande. Pour éviter de semblables contradictions , on établit une batterie de canons & d'obus , dont on donna le

1781. commandement à MM. de Neuris & de Ver-
ton, au point le plus étroit de la rivière, pour
attendre l'Escadre Anglaise à son retour : elle
y fut si bien accueillie, qu'on eut sujet d'espérer
qu'elle ne reparoitroit plus.

Les 19, 21 & 22 Juillet, les Généraux Was-
hington & de Rochambeau s'occupèrent à faire
les reconnoissances des ouvrages de *New-York*
& des îles adjacentes. Ces reconnoissances furent
protégées par un détachement de cinq mille
hommes aux ordres du Chevalier de Chatellux
& du Général Lincoln. On balaya tous les postes
des réfugiés qui désoloient le pays. Ce dé-
tachement étoit composé des régimens de Bour-
bonnais & de Royal-deux-Ponts, aux ordres
du Marquis de Laval & du Comte de Deux-
Ponts; de deux bataillons de grenadiers com-
mandés par le Vicomte de Rochambeau & le
Marquis de Charlus; de la légion de Lauzun,
& de deux mille cinq cents hommes de l'armée
Américaine. Tous les ouvrages de *New-York*
firent un feu considérable, ainsi que les bâti-
mens qui étoient autour de l'île, mais cette
canonnade ne produisit d'autre effet que de tuer
le cheval du Comte de Damas, un des Aides-
de-camp du Général Français.

Mylord Cornwallis continuoît sa retraite,
suivi par le Marquis de la Fayette. Celui-ci

avoit confié son avant-garde au Général Wayne, 1781. qui eut un premier succès contre l'arrière-garde de Cornwallis ; mais à la seconde attaque, il fut repoussé avec quelque perte. Le Lord Cornwallis descendit la rivière de *James* jusqu'à Portsmouth : il jugea sans doute que ce poste n'étoit point avantageux à occuper, & alla faire son établissement à York & Gloucester, sur les deux rives de cette rivière qui lui servoit de port, & où les plus gros vaisseaux pouvoient mouiller.

Le convoi de trois mille recrues annoncé pour *New-York*, y arriva le 11 Août. Au moyen de ce renfort & de la garnison de Pensacola, qui y étoit rentrée, la force de l'armée Anglaise y fut au moins de douze mille hommes.



CHAPITRE XLII.

1781. **L**ES succès qu'avoit eus Don Galvez dans ses différentes expéditions sur le Mississipi, & contre la Mobile, l'engagèrent à entreprendre la conquête de toute la Floride Occidentale. Il partit lui-même pour la Havanne, afin d'accélérer les préparatifs nécessaires, & pour se mettre à la tête de l'armée qu'il destinoit à l'attaque de Pensacola, capitale de la province. La fortune sembla d'abord se déclarer en faveur des Anglais; car à peine les Espagnols furent-ils sortis du port, qu'un ouragan furieux détruisit presque toute leur flotte. Quatre vaisseaux de guerre, outre plusieurs autres de différentes grandeurs, furent engloutis dans la mer avec tous leurs équipages. Le reste de la flotte retourna à la Havanne dans un état déplorable. Quelques navires chargés de provisions étant arrivés d'Espagne pendant leur absence, cet événement les remit en état de réparer en partie leurs dommages, & de détacher cinq vaisseaux de ligne pour escorter Don Galvez, qui avoit à ses ordres cinq à six mille hommes de troupes. Ces forces parurent devant Pensacola le 9 Mars,

& Don Solano y arriva peu de tems après avec le reste de la flotte, le tout montant à quinze vaisseaux de ligne, parmi lesquels étoit l'Escadre Française de M. de Monteil. Le Général-Major Campbell, Commandant de la Province, se défendit avec la dernière opiniâtreté, & soutint un siège de six semaines avec beaucoup de confiance & de vigueur. Une bombe, qui fit sauter une des principales redoutes de la place, l'obligea enfin à capituler, & le 9 Mai, Pensacola fut livré aux Espagnols, qui en conséquence furent maîtres de toute la Floride Occidentale. 1781.

Du Continent de l'Amérique nous allons passer dans les îles où Rodney étoit retourné vers la fin de l'année 1780. A son arrivée, il fit une tentative sur Saint-Vincent, & y débarqua un corps de troupes aux ordres du Général Vaughan; mais après y être resté pendant un jour, il trouva la place si bien fortifiée, qu'il se rembarqua sans hasarder d'attaquer. Environ un mois après, il parut avec toute sa flotte devant la petite île de Saint-Eustache, & somma le Gouverneur de se rendre. M. Graaf, qui n'avoit pas la moindre connoissance d'une rupture entre l'Angleterre & la Hollande, & qui n'étoit point en état de résister à de si grandes forces, fut obligé d'en passer par les conditions qu'on voulut lui offrir. Les richesses que les

1781. Anglais trouvèrent dans cette place font incroyables : toute l'île ne formoit qu'un vaste magasin , & la côte même étoit couverte de barrils de sucre & de tabac. Il y avoit au moins pour soixante-douze millions de marchandises. Les Anglais prirent outre cela deux cens cinquante vaisseaux de toute espèce , & une frégate de trente-huit canons. Les petites îles de Saint-Martin & de Saba furent prises de la même manière. Rodney ayant appris que peu de tems avant son arrivée une flotte marchande de trente voiles , étoit partie pour l'Europe sous l'escorte d'un navire de soixante canons , détacha quelques vaisseaux de guerre pour la suivre. Ces derniers l'atteignirent sans peine , & après un petit combat dans lequel l'Amiral Hollandais fut tué , s'emparèrent de toute la flotte.

Une Escadre de corsaires de Bristol étant informée de la guerre avec la Hollande , entra dans les rivières de Demerary & d'Issequibo , & s'empara de tous les vaisseaux qu'elle y trouva. Les établissemens de Demerary & d'Issequibo , ainsi que celui de Berbices , appartiennent à la Colonie Hollandaise , connue sous le nom de Surinam , & qui forme une partie de ce vaste pays sur le Continent de l'Amérique Méridionale , anciennement appelé la Guiane. Les principaux habitans de ces établissemens , crai-

gnant de devenir la proie de ces aventuriers, 1781.

avoient déjà envoyé une députation au Gouverneur de la Barbade, avec une offre de leur soumission, n'exigeant d'autres conditions que celles que l'on avoit accordées à Saint-Eustache. Ils ne pensoient guère qu'en demandant ces conditions, ils s'exposeroient à être dépouillés de leurs biens & chassés de leurs habitations; car voilà la manière dont l'Amiral Rodney traita la plupart des habitans de cette île. Les Négocians des îles Anglaises qui avoient une quantité prodigieuse de marchandises à Saint-Eustache, présentèrent nombre de remontrances à l'Amiral; mais il répondit: « que l'île étant » Hollandaise, tout ce qui y étoit devoit être » Hollandais, & qu'il agiroit en conséquence ».

La persécution commença par les Juifs, qui furent, sans miséricorde, dépouillés de leurs biens, & transportés à Saint-Christophe. Ces malheureux Américains Royalistes, qui avoient quitté leur patrie pour éviter la vengeance des Républicains, & tâchoient de réparer par le commerce les pertes qu'ils avoient faites, furent ensuite chassés, & les Hollandais subirent à leur tour le même sort. L'assemblée de Saint-Christophe passa un acte qui lui fera toujours honneur, pour pourvoir à la subsistance de tous

1781. ces infortunés , jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé les moyens de se faire rendre justice. Rodney fit , peu de tems après , vendre à l'encan les marchandises qu'il y avoit dans l'île , & invita toutes les Nations à cette vente extraordinaire.

Pendant que les Anglais contemploient leur vaste butin , les affaires prirent une nouvelle tournure dans les Antilles. Le Comte de Grasse arriva à la Martinique avec vingt vaisseaux de ligne , un de cinquante , & un convoi considérable. L'Amiral Hood , qui avoit été détaché par Rodney , pour empêcher la jonction de la flotte de France avec l'Escadre qui se trouvoit alors au Fort-Royal , ne put s'y opposer , & eut la disgrâce de voir entrer tout le convoi sain & sauf à la Martinique. Il y eut cependant un combat de trois heures ; mais les deux armées navales étoient à une trop grande distance pour qu'il fût décisif. Les Anglais perdirent le Capitaine Nott , & quatre de leurs navires furent fort maltraités. L'armée navale de France se trouvant alors forte de 27 vaisseaux de ligne , chercha le lendemain celle d'Angleterre , & la poursuivit jusqu'à l'île d'Antigue. Rodney , informé du danger de sa flotte , quitta Saint-Eustache , & joignit Hood peu de jours après , avec trois vaisseaux de ligne & quelques troupes , afin de protéger les possessions Anglaises.

Le

Le Marquis de Bouillé débarqua pendant ce 1781
tems-là un corps de troupes à Sainte-Lucie ,
pour faire une tentative sur cette île ; mais après
avoir reconnu les fortifications , il jugea à pro-
pos de se rembarquer pendant la nuit , & forma
une autre expédition contre Tabago , qu'il prit
le premier Juin , après six jours de siège. Il ac-
corda aux habitans à-peu-près les mêmes condi-
tions que celles qu'il avoit déjà accordées aux
autres îles qui étoient tombées entre ses mains ,
& ses ennemis eurent toujours à se louer de son
humanité.

L'Amiral Rodney avoit détaché le Contre-
Amiral Drake avec six vaisseaux de ligne , pour
porter du secours à Tabago ; mais la flotte for-
midable du Comte de Grasse ne lui avoit pas
permis d'exécuter ce projet , & quand il arriva
lui-même devant l'île elle étoit déjà prise. Rod-
ney retourna ensuite à la Barbade , & le Comte
de Grasse , après avoir rassemblé tous les vais-
seaux de commerce des Antilles , fit voile pour
Saint-Domingue.

Il reçut à son arrivée au Cap Français , par
la frégate la Concorde , ses dépêches de l'Amé-
rique , & entr'autres celles du Comte de Ro-
chambeau , dont nous avons ci-devant parlé. Il
les communiqua à Don Solano , & à M. de
Lillancourt , Commandant de Saint-Domingue.

1781. Ils contribuèrent en tout ce qu'ils purent à faciliter le plan de l'expédition proposée ; le dernier en prêtant pour trois mois trois mille hommes de troupes , aux ordres du Marquis de Saint-Simon ; le premier , en tenant prêt à la Havanne , les douze cens mille livres demandées par M. de Rochambeau , & les remettant à une frégate au passage du Comte de Grasse devant ce port. Cet Amiral renvoya la Concorde avec des dépêches pour les Comtes de Rochambeau & de Barras , pour les instruire de son arrivée dans la baie de *Chesapeak* pour la fin d'Août , avec tous les secours & les moyens qui lui avoient été demandés pour entreprendre cette opération.

Dès que le Comte de Rochambeau eut reçu cette réponse , il n'eut plus à s'occuper que de concerter avec le Général Washington & le Comte de Barras les moyens de faire leur jonction avec le Comte de Grasse. Deux mille hommes des Etats du Nord se déterminèrent à être de cette expédition , & le trésor qui restoit dans la caisse des troupes Françaises fut partagé avec les Américains. Le 19 Août , l'armée combinée se mit en mouvement. Elle fit trois marches en arrière , pour remonter la rivière du Nord , qu'elle passa à *King's-Ferry* , sous la protection des forts Américains , laissant à la rive

gauche trois mille hommes, aux ordres du Général Heath, pour couvrir *West-Point* & les Etats septentrionaux. Elle descendit ensuite la même rivière sur l'autre rive, pour se porter en vue de *Staten-Island*, ou de l'île des Etats, en avant de Chatham, où l'on avoit établi des fours & fait des démonstrations d'approvisionnement qui annonçoient l'attaque de *New-York* par l'île des Etats. 1781.

Le sieur Villemazy, Commissaire des guerres, remplit parfaitement cette commission. Tout-à-coup les deux Généraux tournèrent à droite, & conduisirent leurs armées à la *Delaware*, qu'elles passèrent à gué près de Trenton. Ce ne fut que dans ce moment que le Général Clinton fut sûr du véritable dessein des alliés. Il étoit bien tard pour s'opposer à son exécution, en supposant, comme il étoit à croire, que le Comte de Grasse se trouvât à la baie de *Chesapeak* à l'époque qu'il avoit indiquée. L'armée combinée continua sa marche par Philadelphie, & défila devant le Congrès assemblé. Ce fut-là que les Généraux apprirent que Mylord Hood étoit arrivé devant *New-York*, où il avoit joint l'Amiral Graves, & qu'il faisoit force de voiles pour la *Chesapeak*. Cette nouvelle inquiétante fut balancée par un rapport arrivé le lendemain de Baltimore, qui annonçoit l'arrivée du Comte

1781. de Grasse à l'entrée de la baie , avec une flotte de vingt-six vaisseaux de ligne. Lorsque l'avant-garde fut arrivée à la tête de l'Elk , un Officier , qui l'y attendoit depuis une heure , remit aux deux Généraux des dépêches du Comte de Grasse.

Toutes les difficultés n'étoient point surmontées. Dans leurs différentes incursions, les Anglais avoient tellement détruit toutes les barques Américaines, qu'il fut impossible d'en rassembler pour embarquer plus de deux mille hommes , ce qui étoit à peine suffisant pour transporter deux avant-gardes. Le reste de l'armée continua de marcher par terre , en tournant la baie jusqu'à Baltimore & Annapolis.

Les Généraux Washington & de Rochambeau , prirent le devant avec le Chevalier de Chatellux , & , par des marches forcées de soixante milles par jour , ils arrivèrent le 14 Septembre à *Williams-Burgh*. Ils y trouvèrent le Marquis de la Fayette & le Marquis de Saint-Simon réunis, & qui avoient pris une position très-avantageuse pour les attendre. Mylord Cornwallis étoit occupé à se retrancher à York & à Gloucester , il barroit la rivière par des vaisseaux emboffés , & en avoit coulé quelques-uns à fond dans le canal.

On savoit à Williamsbourg l'apparition de

l'Escadre Anglaise & la sortie de celle du Comte 1781.
de Grasse. On avoit aussi nouvelle d'un combat
donné dans la journée du 5, & que, depuis,
deux frégates Anglaises avoient paru dans la
baie; mais enfin dans la nuit du 14 au 15 on
apprit, par une lettre du Comte de Grasse au
Marquis de la Fayette, que l'Escadre Anglaise,
forte de vingt vaisseaux, étoit arrivée le 5 au
Cap Charles; que, quoiqu'il fût privé de quinze
cents matelots qui avoient débarqué le corps de
M. de Saint-Simon, il n'avoit pas balancé à
couper ses cables & à aller combattre avec vingt-
quatre vaisseaux l'Amiral Graves; que cet Ami-
ral s'élevant au vent, l'avant-garde de l'Escadre
Française, sous la conduite de M. de Bougain-
ville, avoit atteint les Anglais qui avoient été
très-maltraités; que le Comte de Grasse les ayant
poursuivis quelque tems, étoit rentré le 11 dans
la baie; qu'il y avoit trouvé l'Escadre de M.
de Barras, laquelle étant partie de *New-Port*
le 25 Août avec dix bâtimens portant l'artille-
rie de siège, étoit entrée le 10 dans la baie;
que les deux frégates Anglaises qui y avoient
paru, se trouvant entre les deux Escadres, avoient
été prises. Aussi-tôt, ces deux frégates, les dix
transports de M. de Barras, & les bâtimens
qu'avoit pris le Comte de Grasse, furent dé-

1781. tachés, sous la conduite de M. de la Villebrune, pour aller embarquer les troupes à Annapolis. M. de la Villebrune y ayant joint le Baron de Viomenil, l'embarquement se fit avec la plus grande célérité, & le 25 l'armée arriva à la crique de Williamsbourg; elle y débarqua le 26 & le 27.

Le 28, à la pointe du jour, elle en partit, & se transporta sur York. Le Comte de Rochambeau, à la tête du corps Français, commença l'investissement depuis le haut de la rivière d'York jusqu'au marais, près la maison du Colonel Nelson, en profitant des bois, des rideaux & des criques, de manière à resserrer l'ennemi jusqu'à portée du pistolet de ses ouvrages. Les trois brigades Françaises partagèrent le terrain, & furent campées à l'abri du canon de l'ennemi. M. le Baron de Viomenil commandoit les grenadiers & chasseurs de l'armée à l'avant-garde, & cet investissement fut fait au plus près sans la perte d'un seul homme. Ce même jour, le Général Washington, à la tête du corps Américain, fut obligé de s'arrêter sur le marais dont tous les ponts étoient rompus, & d'employer le reste de la journée & la nuit pour les raccommoder. Le 29, l'armée Américaine passa le marais, y appuya sa gauche,

& sa droite à la rivière d'York, & l'investif- 1781.
sement se trouva complet, & la place resserrée
d'aussi près qu'il étoit possible.

L'infanterie de Lauzun, étant débarquée dès
le 23, marcha sous les ordres du Duc pour re-
joindre la cavalerie qui avoit été dirigée par terre
dans le Comté de Gloucester, aux ordres du
Brigadier-Général Weeden, qui y commandoit
un corps de milice de douze cens hommes.
Toute la légion y fut réunie le 28, jour de
l'investissement d'York.

La nuit du 29 au 30 les Anglais, craignant
d'être insultés dans la position un peu étendue qu'ils
avoient fortifiée, prirent le parti d'abandonner
leur camp retranché de *Pigeons-Hill*, & de se
réduire à l'enceinte de la place. La journée du
30 fut employée à se loger dans les ouvrages
abandonnés par l'ennemi; ce qui mit les Alliés
à portée de le resserrer dans un cercle moins
étendu, & leur donnoit les plus grands avan-
tages.

On apprit à cette époque que, vers la fin du
mois d'Août, Arnold avoit fait une incursion &
exercé des cruautés à *New-London* dans le Con-
necticut, & qu'après avoir passé au fil de l'épée
le brave Colonel Ledjar & un détachement
de milice qui gardoit un fort, il avoit brûlé

1781. la ville & une partie des vaisseaux qui étoient dans le port.

On eut nouvelle alors que l'Amiral Digby étoit arrivé à *New-York* avec trois vaisseaux de ligne & des troupes ; qu'il avoit à bord le Prince Frédéric Henri, l'un des fils du Roi d'Angleterre, & que Mylord Dunmore étoit arrivé à *Charles-Town*, où sa Cour l'avoit envoyé pour reprendre possession de son Gouvernement de Virginie. Ces secours de vaisseaux & de troupes mirent le Général Clinton en état d'embarquer une partie de son armée sur une flotte composée alors de vingt-six vaisseaux, dont quelques-uns de cinquante, qui furent mis en ligne, & de quelques brûlots. Il pressoit vivement à *New-York* son départ pour secourir Cornwallis.

Le 30, sur la demande du Comte de Rochambeau, le Comte de Grasse lui envoya huit cents hommes de la garnison de ses vaisseaux, pour renforcer le Duc de Lauzun dans le Comté de Gloucester.

Le 3 Octobre, M. de Choisy marcha pour resserrer de plus près Gloucester. Tarleton faisoit un fourage avec deux cents hommes d'infanterie, & quatre cents chevaux. La légion de Lauzun, soutenue par un corps de milices Amé-

ricaines, l'attaqua & le culbuta. Tarleton ren- 1781.
tra dans la place, ayant fait quelque perte.
MM. Billy Dillon & Dutertre, Capitaines,
furent blessés. MM. Robert Dillon, Scheldon,
Bessroy & Montreuil, s'y distinguèrent. M. de
Choisy porta ses postes avancés jusqu'à un mille
de Gloucester.

En même tems le Comte de Viomenil fit
attaquer les piquets des Anglais qui occupoient
le bois en avant de la redoute de droite, &
les força de rentrer dans la redoute. Un Offi-
cier du régiment d'Agenois fut blessé, ainsi que
quelques volontaires aux ordres du Baron de
Saint-Simon.

Dans la nuit du 6 au 7 Octobre, on ouvrit
la tranchée aux deux attaques; les Américains
eurent partie de celle de la droite; les Français
l'autre partie à leur gauche. Ces derniers furent
aussi chargés de la fausse attaque. L'ouvrage de la
nuit fut de six à sept cents toises. MM. du Portail
& de Quernet, en l'absence de M. Defandrouin,
Commandant du génie, resté malade à Wil-
liamsbourg, conduisoient le siège; M. d'Abo-
ville, & le Général Knox commandoient l'ar-
tillerie. Quoique l'opération d'un siège fût nou-
velle pour les Américains, ils ne restèrent point
en arrière dans la partie dont ils étoient char-

1781. gés , & ils témoignèrent autant de zèle que de courage.

Le 10 , on mit le feu au Charon , vaisseau de guerre Anglais , & à trois bâtimens de transport qui étoient mouillés pour prendre des revers sur les attaques.

La nuit du 14 au 15 , la tranchée fut relevée par les régimens de Gatinois & Royal-Deux-Ponts , aux ordres du Baron de Viomenil ; on attaqua deux redoutes détachées en avant de la gauche des assiégés. Le Marquis de la Fayette fut chargé , par le Général Washington , de l'attaque de la droite avec les Américains ; le Baron de Viomenil , de celle de la gauche avec les Français : quatre cens grenadiers eurent la tête de cette attaque aux ordres du Comte Guillaume de Deux - Ponts , & du Baron de l'Estrades , Lieutenant - Colonel du régiment de Gatinois. Les deux redoutes furent emportées dans le même moment l'épée à la main. Le plus grand nombre de ceux qui les gardoient furent tués ou pris. On fit soixante-huit prisonniers , dont un Major & six Officiers. Le logement se fit en joignant les deux redoutes par une communication à la droite de la seconde parallèle. L'emplacement des deux redoutes fournit le moyen d'établir de nouvelles batteries qui ache-

vèrent de cerner l'armée de Mylord Cornwallis, 1781
& de battre toute la place à ricochets. Le Comte
Guillaume de Deux-Ponts fut blessé, ainsi que
le Chevalier de Lameth, Aide-Maréchal-géné-
ral-des-logis, & M. de Gimar, Aide-de-camp
de M. de la Fayette.

Le régiment de Gatinois étoit le dédouble-
ment du régiment d'Auvergne, & devoit avoir
la tête de l'attaque. Le Comte de Rochambeau
dit aux grenadiers : *Mes enfans, si j'ai besoin
de vous cette nuit, j'espère que vous n'aurez pas
oublié Auvergne, sans tache*, épithète honorable
pour ce régiment, & qu'il a mérité dans toutes
les occasions. Ils répondirent : *Qu'ils se feroient
tuer jusqu'au dernier*, & en même tems deman-
dèrent *qu'on leur rendît leur ancien nom*. Ils se
conduisirent d'une manière digne des plus grands
éloges ; & depuis, le Roi, par une ordonnance,
a donné à ce régiment le nom de Royal-Au-
vergne. M. de Sireuil, Capitaine de chasseurs,
fut blessé & mourut de ses blessures.

La nuit du 15 au 16, les assiégés firent une
sortie au nombre de six cens hommes d'élite.
Ils trouvèrent de la résistance à routes les re-
doutes, & se jettèrent dans une batterie de la
seconde parallèle dont ils enclouèrent quatre
pièces. M. le Chevalier de Chatellux marcha
à eux avec sa réserve, & les chassa. Les pièces

1781. enclouées tirèrent six heures après. Le Marquis de Saint-Simon fut blessé le lendemain à la tranchée, & ne se retira que lorsqu'elle fut relevée.

Le 17, commencèrent des pour-parler de la part des assiégés. Le Colonel Laurens & le Vicomte de Noailles furent chargés de dresser les articles de la capitulation, conjointement avec deux Officiers supérieurs de l'armée de Mylord Cornwallis; elle fut signée le 19 par le Général Washington, le Comte de Rochambeau & le Comte de Barras, chargé des pouvoirs du Comte de Grasse. Suivant sa teneur, Mylord Cornwallis & toute son armée, furent prisonniers de guerre. A midi, les troupes des deux Nations prirent possession de deux bastions. Deux heures après, les Anglais sortirent & défilèrent entre les deux armées, tambours battans & portant leurs armes, qui furent ensuite mises en faisceaux avec vingt-deux drapeaux. Le Lord Cornwallis étant malade, le Général-Major O'Hara défila à la tête de la garnison; il arriva en baissant son épée au Comte de Rochambeau, qui lui montra, vis-à-vis de lui, le Général Washington à la tête de l'armée Américaine, & lui dit, que l'armée Française n'étant qu'auxiliaire, c'étoit à ce Général à lui donner ses ordres. Il se trouva huit mille prisonniers, dont

sept mille de troupes régulières , & mille marelots ; deux cens quatorze pièces de canons , dont soixante-quinze de fonte. Dans le nombre des prisonniers , on en compta deux mille dans les hôpitaux ; on en prit le plus grand soin , le reste fut envoyé dans l'intérieur du pays.

1781.

Le Duc de Lauzun , & le Comte Guillaume de Deux-Ponts furent dépêchés par le Comte de Rochambeau , sur deux différentes frégates , pour porter la capitulation à la Cour de France , & le sieur Tilman , Aide-de-camp du Général Washington , fut chargé , par ce Général , de la porter au Congrès.

A peine les détails de cette opération étoient finis , que l'Escadre Anglaise , forte de vingt-sept vaisseaux , dont trois de cinquante , parut le 27 au Cap Henri. Elle avoit à bord le Prince Frédéric Henri , & un corps de troupes aux ordres du Général Clinton ; mais elle n'y resta pas long-tems , & gagna le large. Le Comte de Grasse , de son côté , partit le 4 Novembre pour retourner aux Antilles. Il renvoya à Saint-Domingue partie des troupes que M. de Saint-Simon en avoit amené , & laissa à York , sous les ordres de M. de la Villebrune , une Escadre légère dont le *Romulus* étoit le plus fort vaisseau. Le Général Washington retourna avec les

1781. troupes des Etats du Nord dans ses quartiers sur la rivière d'Hudson près de *West-Point*. Il envoya les troupes, qui étoient précédemment aux ordres du Marquis de la Fayette, renforcer, dans le Sud, le Général Green. Les Français restèrent à York, Gloucester, Hampton & Williamsbourg, où ils prirent leurs quartiers, en rétablissant les maisons détruites par les Anglais ou par le siège.

Aussi-tôt que le Congrès eut la nouvelle de la reddition de Mylord Cornwallis, il passa une résolution pour faire ériger à York, en Virginie, une colonne ornée d'emblèmes pour marquer l'alliance entre le Roi de France & les Etats-Unis. Il fut aussi décidé qu'il y feroit inscrit succinctement le fait de la reddition de l'armée de Cornwallis, aux Généraux Washington, Comte de Rochambeau & Comte de Grasse. Le Congrès résolut aussi de présenter au Général Washington deux drapeaux, & aux Comtes de Rochambeau & de Grasse, deux pièces de canon, prises sur l'armée Anglaise avec une inscription pour leur témoigner, de la part du Congrès, sa reconnaissance de leur coopération au succès de cette brillante expédition.

Pendant cette opération, le Général Green eut dans le Sud de nouveaux succès; il descendit des hautes montagnes de la Santee, passa

la Wateree & la Congaree , marcha sur Dorchester , & força l'ennemi à lui abandonner tous 1781.
les postes qu'il occupoit dans la plaine , & à rentrer dans les lignes de *Charles - Town*. Les Anglais , à la fin de cette campagne , ne possédoient plus , dans le Continent de l'Amérique , que cette place , *Savannah* , & *New - York*. Tous ces succès ne contribuèrent pas peu à bouleverser le Ministère Anglais , lorsque la nouvelle en fut arrivée en Europe , & à faire prendre au Parlement d'Angleterre la résolution de proposer à son Souverain de renoncer à toute entreprise offensive du côté de l'Amérique.

Nous ne rapporterons pas ici la relation de Mylord Cornwallis , qui n'arriva en Europe qu'un mois après celle du Comte de Rochambeau , parce qu'elle est substantiellement la même , ce qui prouve la véracité des deux Généraux. Il observe cependant qu'il avoit été traité avec beaucoup d'égards par les ennemis , & il parle en particulier de la politesse & de l'honnêteté des Officiers Français. « Leur délicatesse , dit - il , la part qu'ils sembloient prendre à notre triste situation , la générosité avec laquelle ils nous offrirent toutes les sommes dont nous pouvions avoir besoin , sont au-dessus de toute expression , & doivent

1781. » servir d'exemples aux Officiers Anglais, quand
» la fortune de la guerre mettra quelques-uns
» de leurs compatriotes entre nos mains. ».

Une pareille conduite sert à adoucir les horreurs de la guerre, & à en diminuer les calamités.



COPIE du Manifeste de l'Ambassadeur d'Espagne, donné le 16 Juin au Vicomte Weymouth.

TOUTE la Terre a été témoin de la noble impartialité du Roi dans les disputes de la Cour de Londres avec ses Colonies & avec la France. Sa Majesté, ayant appris que sa puissante médiation étoit désirée, l'a généreusement offerte, & les Puissances belligérantes l'ont acceptée. Le Roi a fait les plus grands efforts, & ils auroient dû produire les meilleurs effets, afin de faire un accommodement entre ces Puissances à des conditions qui leur étoient à toutes également honorables, proposant des expédiens pour lever les difficultés & prévenir les calamités de la guerre; mais quoique les propositions de Sa Majesté, & particulièrement celles de son *ultimatum*, fussent conformes à celles que la Cour de Londres avoit, dans d'autres tems, jugées propres à un accommodement, elles ont été rejetées d'une manière qui prouve clairement que le cabinet d'Angleterre ne se soucie guère de rétablir la paix de l'Europe, ou de conserver l'amitié du Roi. En effet, le cabinet n'a eu pour objet, pendant plus de huit mois, que

de prolonger les négociations par de vains prétextes , ou par des réponses qui n'étoient pas plus conclusives , tandis que pendant ce tems-là les Anglais portoient jusqu'à l'excès les insultes qu'ils faisoient au pavillon du Roi , & les déprédations qu'ils commettoient sur son territoire. Ils ont pris , visité & pillé ses vaisseaux , ils en ont même attaqué plusieurs qui ont été obligés de se défendre. Ils ont déchiré les registres , & n'ont pas même eu les moindres égards pour les paquets de la Cour trouvés à bord du paquebot de Sa Majesté.

Ils ont menacé les dominations du Roi en Amérique , & ont même soulevé les Indiens appelés *Chatcas*, *Cheroquies* & *Chicachas*, contre les habitans paisibles de la Louisiane , qui seroient devenus victimes de ces barbares , si les *Chatcas* ne s'étoient pas repentis , & n'avoient point révélé toutes les machinations des Anglais. Ils ont usurpé la souveraineté de Sa Majesté dans la province de Darien & sur la côte de Saint-Blas , en permettant au Gouverneur de la Jamaïque d'accorder la commission de Capitaine-général de ces provinces à un Indien rebelle. En un mot , ils ont , depuis peu , violé la baie d'Honduras , en commettant des actes d'hostilité & d'autres excès contre les Espagnols , en les emprisonnant , & en s'emparant de leurs

maisons. La Cour de Londres a , outre cela , négligé jusqu'ici de se conformer à l'article 16 du dernier traité de Paris touchant cette côte. Des griefs si nombreux , si considérables & si récents , ont causé différentes plaintes de la part du Roi. Il a fait présenter des mémoires aux Ministres de la Grande-Bretagne , ou il les leur a fait remettre par le moyen de l'Ambassadeur d'Angleterre à Madrid ; mais quoiqu'ils aient répondu avec honnêteté , Sa Majesté n'a eu d'autre satisfaction que de voir ces insultes répétées , même jusqu'au nombre de cent.

Le Roi , agissant avec cette sincérité & cette candeur qui l'ont toujours caractérisé , a formellement déclaré à la Cour de Londres , dès le commencement de ses querelles avec la France , que l'Espagne régleroit sa conduite sur celle d'Angleterre.

Sa Majesté a aussi déclaré à cette Cour , qu'en faisant un accommodement avec celle de Versailles , il seroit absolument nécessaire d'arranger les différens qui s'étoient élevés , ou qui pourroient avoir lieu par la suite avec l'Espagne. Dans le plan de médiation qui fut envoyé le 28 Septembre dernier aux Marquis d'Almador , & qui fut présenté par lui au Ministre Britannique , au commencement d'Octobre , plan qui fut aussi communiqué à Mylord Grantham ,

Sa Majesté déclaroit positivement aux Puissances belligérantes, qu'à cause des insultes faites à ses sujets & à ses dominations, & des attentats contre ses droits, elle seroit obligée de prendre son parti si les négociations, au lieu d'être continuées avec sincérité, étoient rompues, ou si elles ne produisoient aucun effet.

Les causes de plaintes données par la Cour de Londres ne cessant point, & cette Cour ne paroissant pas portée à faire réparation, le Roi a résolu & ordonné à son Ambassadeur de déclarer que l'honneur de sa Couronne, la protection qu'il doit à ses sujets, & sa dignité personnelle, ne lui permettent pas de souffrir que ces insultes continuent, ni de négliger plus longtemps de demander satisfaction pour celles qu'il a déjà reçues, & que, dans cette intention, malgré sa disposition pacifique, & l'inclination qu'il a toujours eue en particulier de cultiver l'amitié de Sa Majesté Britannique, il se trouve dans la nécessité désagréable de faire usage de tous les moyens que le Tout-Puissant lui a confiés pour obtenir cette justice qu'il a sollicitée en vain de tant de manières : mettant sa confiance dans la justice de sa cause, Sa Majesté espère que les conséquences de cette résolution ne lui seront pas imputées devant Dieu ni devant les hommes, & que les autres Nations formeront

de l'Amérique Anglaise. 405

une idée convenable , en la comparant avec la conduite que le Ministère Britannique a aussi tenue à leur égard.

Signé , le Marquis d'ALMADOVAR.

Fin du Tome troisième.

T A B L E

D E S M A T I È R E S

*De l'Histoire des Troubles de l'Amérique
Anglaise.*

C H A P I T R E X V I I.

<i>LE Général Clinton vient au secours de Rhode- Island.</i>	Page 1
<i>L'Amiral Montague détruit les établissemens de Saint-Pierre & de Miquelon.</i>	2
<i>Le Général Clinton forme une expédition pour Egg-Harbour.</i>	3
<i>Conduite des Indiens.</i>	8
<i>Description de Wyoming.</i>	11
<i>Conduite des habitans de Wyoming.</i>	13
<i>Destruction de cet établissement.</i>	14
<i>Les Indiens épargnent les femmes & les enfans.</i>	16
<i>Expédition du Colonel Clarke.</i>	18
<i>Expédition du Colonel Butler.</i>	21

C H A P I T R E X V I I I.

<i>M. Gérard arrive à Philadelphie.</i>	23
---	----

des Matières. 407

<i>Réception de ce Ministre plénipotentiaire.</i>	Page 24
<i>Manœuvres du Gouverneur Johnstone.</i>	31
<i>Résolution du Congrès à ce sujet.</i>	34
<i>Elles excitent la colère de M. Johnstone.</i>	35
<i>Les Commissaires font une réponse à la déclaration du Congrès.</i>	36
<i>Proclamation des Commissaires.</i>	41
<i>Réponse du Congrès.</i>	42
<i>Le Marquis de la Fayette envoie un cartel à Mylord Carlisle.</i>	45

CHAPITRE XIX.

<i>Expédition du Capitaine Willing.</i>	47
<i>Le Général Clinton envoie un corps de troupes contre la Georgie.</i>	48
<i>Défaite des Américains, prise de Savannah.</i>	55

CHAPITRE XX.

<i>Le Marquis de Bouillé prend la Dominique.</i>	57
<i>Conduite de ce Général.</i>	59
<i>Plaintes des Anglais.</i>	60
<i>Querelle entre les Bostoniens & les matelots du Comte d'Estaing.</i>	62
<i>Autre querelle entre les Français & les Américains de Charles-Town.</i>	63
<i>Adresse du Comte d'Estaing aux Canadiens ; il</i>	

<i>part pour les Indes Occidentales.</i>	Page 65
<i>Le Chevalier Clinton envoie cinq mille hommes aux Antilles.</i>	67
<i>Les Anglais prennent Sainte-Lucie.</i>	69
<i>Le Comte d'Estaing paroît devant cette île.</i>	71
<i>Il attaque l'Amiral Barrington.</i>	72
<i>Le Comte d'Estaing débarque dans l'île, & attaque la presqu'île.</i>	73
<i>Défaite du Comte d'Estaing.</i>	75

C H A P I T R E X X I.

<i>Etat de la Grande-Bretagne.</i>	76
<i>Débats du Parlement.</i>	78
<i>Adresse de la ville de Londres.</i>	80
<i>Réponse du Roi à cette adresse.</i>	81
<i>La Cour de France accorde des lettres de marques & de représailles.</i>	ibid.
<i>Elle donne une audience publique aux trois Délégués de l'Amérique.</i>	82
<i>M. Keppel est fait Amiral de la grande flotte Anglaise, sa conduite.</i>	83
<i>Prise de plusieurs frégates Françaises.</i>	87
<i>Combats de la Belle-Poule & de l'Aréthuse.</i>	88
<i>L'Amiral Keppel retourne à Portsmouth.</i>	90
<i>Il remet en mer avec des renforts.</i>	91
<i>La flotte de France sort de Brest.</i>	92
<i>Conduite des deux Amiraux.</i>	93

des Matières.	409
<i>Combat d'Ouessant.</i>	Page 94
<i>Conduite du Chevalier Palliser.</i>	97
<i>Réponse du Duc d'Orléans.</i>	100

CHAPITRE XXII.

<i>Affaires des Indes Orientales.</i>	102
<i>Attaque de Pondichéri.</i>	104
<i>Conduite de M. de Tronjolly.</i>	105
<i>Prise de Pondichéri.</i>	108
<i>Débats du Parlement Britannique.</i>	109
<i>Dispute entre l'Amiral Keppel & le Chevalier Palliser.</i>	121
<i>Le Chevalier Palliser accuse l'Amiral Keppel.</i>	132

CHAPITRE XXIII.

<i>On instruit le procès de l'Amiral Keppel.</i>	136
<i>Il est honorablement acquitté.</i>	138
<i>Remercimens des deux Chambres à l'Amiral Keppel.</i>	139
<i>Réjouissances du peuple Anglais.</i>	Ibid.
<i>M. Fox accuse les Ministres.</i>	140
<i>Plusieurs Officiers renvoient leurs commissions , parce qu'ils n'aiment point le Ministre de la Marine.</i>	146

CHAPITRE XXIV.

<i>Enquête de la conduite de Mylord Howe & du Chevalier son frère.</i>	Page 147
<i>Enquête de la conduite du Général Burgoyne.</i>	153
<i>Le Comte de Bristol attaque Mylord Sandwich dans la Chambre des Pairs.</i>	155

CHAPITRE XXV.

<i>La Cour de Versailles engage celle de Madrid à se joindre à elle.</i>	159
<i>Le Roi d'Espagne offre sa médiation.</i>	161
<i>Mylord North annonce le manifeste de la Cour d'Espagne.</i>	162
<i>Débats à ce sujet.</i>	163
<i>Proposition du Duc de Richmond.</i>	166
<i>Le Parlement est prorogé.</i>	168

CHAPITRE XXVI.

<i>Etat des affaires en Amérique.</i>	170
<i>Défaite du Général Ashe.</i>	173
<i>M. Prevost paroît devant Charles-Town.</i>	177
<i>Il se retire de devant cette place à l'approche du Général Lincoln.</i>	178

*Les Américains attaquent le Colonel Maitland,
& sont repoussés.* Page 180

Expéditions du Général Clinton en Virginie.
181

Prise de Verplanks & de Stoney-Point. 183

*Expédition du Gouverneur Tryon dans le Con-
necticut.* 187

Les Américains reprennent Stoney-Point d'assaut.
188

*Ils l'abandonnent à l'approche de l'armée An-
glaise.* 189

*Les Américains attaquent Paulus-Hook, & sont
repoussés.* Ibid.

Défaite des Américains à l'attaque de Penobscot.
196

CHAPITRE XXVII.

*Arrivée des renforts d'Europe aux Généraux Fran-
çais & Anglais dans les Antilles.* 199

*Le Comte d'Estaing fait voile pour la Grenade,
& prend cette place d'assaut.* 201

L'Amiral Byron vient au secours de la Grenade.
202

*Combat naval entre les Amiraux d'Estaing &
Byron, défaite de ce dernier.* 203

*Le Comte d'Estaing part pour l'Amérique Sep-
tentrionale.* 210

<i>Il arrive sur la côte de Georgie.</i>	Page 211
<i>Les Généraux d'Estaing & Lincoln attaquent Savannah.</i>	212
<i>Défaite des Français & des Américains, le Comte d'Estaing est blessé.</i>	216
<i>M. d'Estaing revient en Europe.</i>	219

CHAPITRE XXVIII.

<i>Manifestes des différentes Puissances.</i>	220
<i>Les Français prennent tous les établissemens des Anglais au Sénégal.</i>	221
<i>Le Prince de Nassau forme le dessein de prendre Jersey.</i>	222
<i>Le Chevalier Wallace détruit plusieurs frégates Françaises dans la baie de Cancale.</i>	223
<i>Projet d'envahir la Grande-Bretagne.</i>	224
<i>Les flottes combinées de France & d'Espagne paroissent devant Plymouth.</i>	225
<i>Elles s'en retournent sans rien exécuter.</i>	226
<i>M. d'Orvilliers quitte le commandement.</i>	Ibid.
<i>Don Galvez attaque la Floride Occidentale.</i>	227
<i>Les Anglais prennent le fort Omoa.</i>	228
<i>L'Amiral Hyde Parker attaque un convoi qui alloit à la Martinique, & en prend une partie.</i>	230
<i>Expédition du Général Sullivan contre les Indiens.</i>	231

CHAPITRE XXIX.

<i>Discours du Roi d'Angleterre à son Parlement.</i>	
	Page 233
<i>Adresse, amendement & débats.</i>	234
<i>Pétition de différens comtés.</i>	235
<i>Le Chevalier Saville présente la pétition du Comté d'York.</i>	237
<i>L'Angleterre est dans la plus grande fermentation.</i>	239
<i>Proposition de M. Burke.</i>	240
<i>Proposition de M. Dunning, défaite des Ministres.</i>	244
<i>Les Ministres regagnent le terrain qu'ils avoient perdu.</i>	247

CHAPITRE XXX.

<i>Neutralité armée.</i>	249
<i>Le Comte Byland, Amiral Hollandais, est amené en Angleterre avec une partie de son convoi.</i>	253

CHAPITRE XXXI.

<i>Rodney porte du secours à Gibraltar, succès de cet Amiral.</i>	255
---	-----

CHAPITRE XXXII.

<i>Le Chevalier Clinton part pour la Caroline Méridionale.</i>	259
<i>Il assiège Charles Town.</i>	260
<i>Prise de cette ville.</i>	268
<i>Succès de Mylord Cornwallis</i>	270
<i>Mesures du Chevalier Clinton à New-York , danger de cette ville.</i>	272

CHAPITRE XXXIII.

<i>Combat de M. de la Motte - Piquet avec le Capitaine Cornwallis.</i>	273
<i>Le Comte de Guichen joint le Comte de Grasse à la Martinique.</i>	275
<i>Combats entre le Comte de Guichen & l'Amiral Rodney.</i>	277
<i>Troubles de la Caroline Méridionale.</i>	283
<i>Le Général Gates prend le commandement de l'armée du Midi.</i>	285
<i>Défaite du Général Gates.</i>	288
<i>Le Colonel Tarleton défait un parti d'Américains.</i>	289
<i>Affaire de Springfield.</i>	290

CHAPITRE XXXIV.

*Sa Majesté Très-Chrétienne envoie des troupes
en Amérique.* Page 293

Elles arrivent le 12 Juillet à Rhode-Island.
298

Le Comte de Rochambeau campe dans l'île. 299

*L'Escadre d'Angleterre bloque celle de France
dans le port de New-Port,* 300

CHAPITRE XXXV.

Expédition de Don Galvez. 303

*Les flottes d'Espagne & de France se joignent
dans les Antilles , & se séparent sans rien
effectuer.* 306

*Entrevue des Généraux Washington & de Ro-
chambeau.* 307

Trahison d'Arnold. 308

Prise du Major André. 310

Il est pendu comme traître. 312

CHAPITRE XXXVI.

Ouragan dans les Antilles. 315

Humanité du Marquis de Bouillé. 317

CHAPITRE XXXVII.

M. Geary est fait Amiral de la grande flotte Anglaise.

Page 319

Les flottes combinées de France & d'Espagne prennent un convoi de soixante vaisseaux.

320

Combats remarquables entre des frégates.

322

Suite du blocus de Gibraltar.

323

CHAPITRE XXXVIII.

Etat des affaires de la Grande-Bretagne.

325

M. Laurens, ancien Président du Congrès, est envoyé à la tour de Londres.

327

Le Chevalier Yorke présente un mémoire aux Etats-Généraux.

328

Il reçoit ordre de quitter la Haie.

329

Nouveau Parlement.

Ibid.

Débats au sujet d'une adresse au Roi.

330

CHAPITRE XXXIX.

L'Angleterre déclare la guerre à la Hollande.

334

Mylord North en informe le Parlement.

336

Débats à ce sujet.

337

CHAPITRE

C H A P I T R E X L.

<i>Caroline Méridionale , défaite de Ferguson.</i>	
	Page 342
<i>Poursuite de Sumpter par le Colonel Tarleton.</i>	
	344
<i>Le Général Green vient prendre le commandement de l'armée du Midi.</i>	
	346
<i>Le Colonel Morgan défait le Colonel Tarleton.</i>	
	348
<i>Mylord Cornwallis passe la Catawba.</i>	350
<i>Il poursuit vivement Morgan.</i>	351
<i>Morgan passe la Yadkin avec les prisonniers.</i>	
	352
<i>Expédition pour la rivière du Cap Fear.</i>	Ibid.
<i>Bataille de Guilford.</i>	354

C H A P I T R E X L I.

<i>Situation des Américains & des Français.</i>	356
<i>Révolte des troupes du Général Washington.</i>	
	360
<i>Expédition du Chevalier Destouches.</i>	361
<i>Le Marquis de la Fayette prend le commande- ment des troupes en Virginie.</i>	
	362
<i>Le Comte de Rochambeau détache douze cens hommes pour protéger la Virginie.</i>	
	363

<i>Combat entre deux Escadres.</i>	Page 364
<i>Arrivée de M. de la Perouze , avec de l'argent pour les troupes Françaises.</i>	365
<i>Arnold reçoit des renforts.</i>	366
<i>Arrivée du Comte de Barras.</i>	368
<i>Conférence entre le Général Washington & le Comte de Rochambeau.</i>	369
<i>Conseil de guerre à New-Port.</i>	371
<i>Lettres de Mylord G. Germaine interceptées.</i>	374
<i>Situation de la Virginie.</i>	375
<i>Le Corps Français part de Rhode-Island pour joindre les Américains.</i>	376
<i>Les Alliés arrivent devant New-York.</i>	378

CHAPITRE XLII.

<i>Expédition de Don Galvez contre Pensacola.</i>	380
<i>Rodney s'empare de Saint-Eustache.</i>	381
<i>Conduite de cet Amiral.</i>	383
<i>Arrivée du Comte de Grasse à la Martinique.</i>	384
<i>Prise de Tabago.</i>	385
<i>La frégate la Concorde apporte la réponse du Comte de Grasse.</i>	386
<i>L'armée combinée s'avance vers l'île des Etats.</i>	387
<i>Elle arrive à la tête de l'Elk.</i>	388

des Matières. 419

Combat du Comte de Grasse avec l'Amiral Graves.

Page 389

Investissement d'York.

390

On ouvre la tranchée.

393

Frise de Mylord Cornwallis.

396

*Le Comte de Grasse retourne aux Antilles avec
les troupes de M. de Saint-Simon.*

397

Résolutions du Congrès.

398

Copie du Manifeste de la Cour d'Espagne.

401

Fin de la Table.

NEW YORK
ERRATA.
HISTORICAL
SOCIETY

PAGE 15, lignes 6 & 13, Confrères; *lisez*, Compatriotes.

Page 31, lig. 6, qu'il étoit nécessaire; *lisez*, sur la nécessité.

Page 48, lig. 22, affecté; *lisez*, interrompu.

Page 59, lig. 12, dopter; *lisez*, adopter.

Page 74, lig. 2, cinq colonnes; *lisez*, trois colonnes.

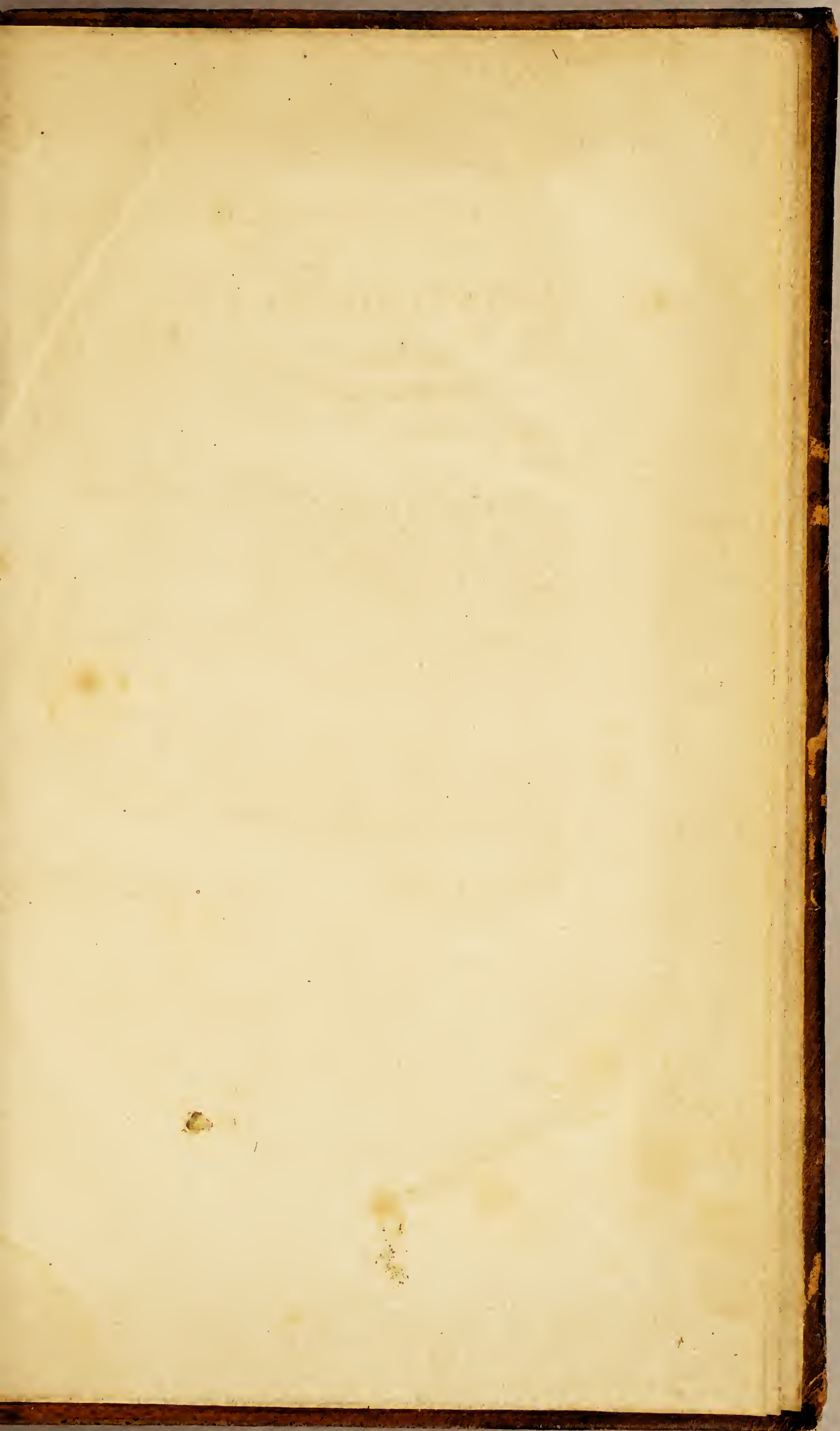
Page 76, lig. 10, inégale; *lisez*, égale.

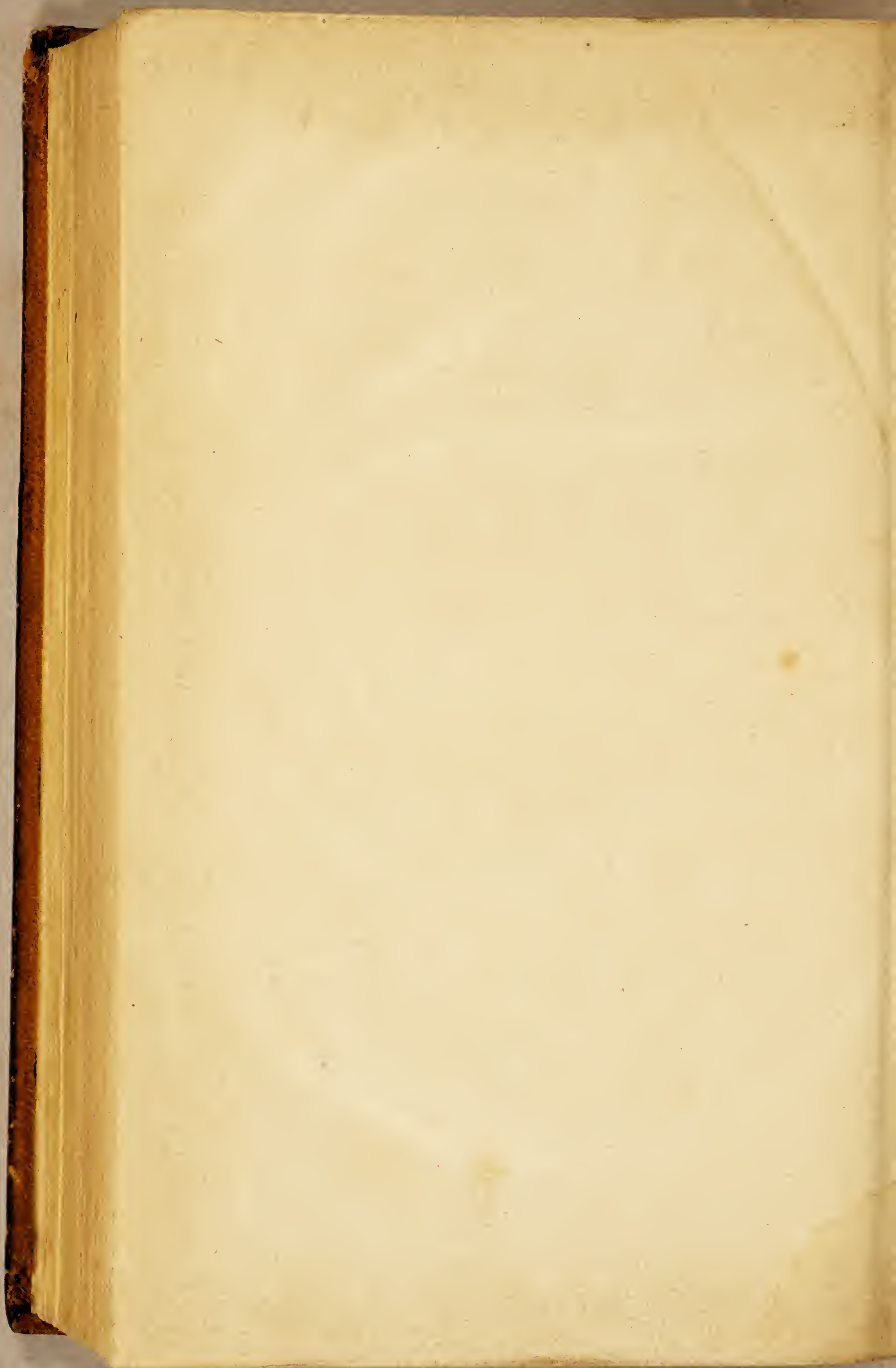
Page 154, lig. 12, conditionnelles; *lisez*, conditionnels.

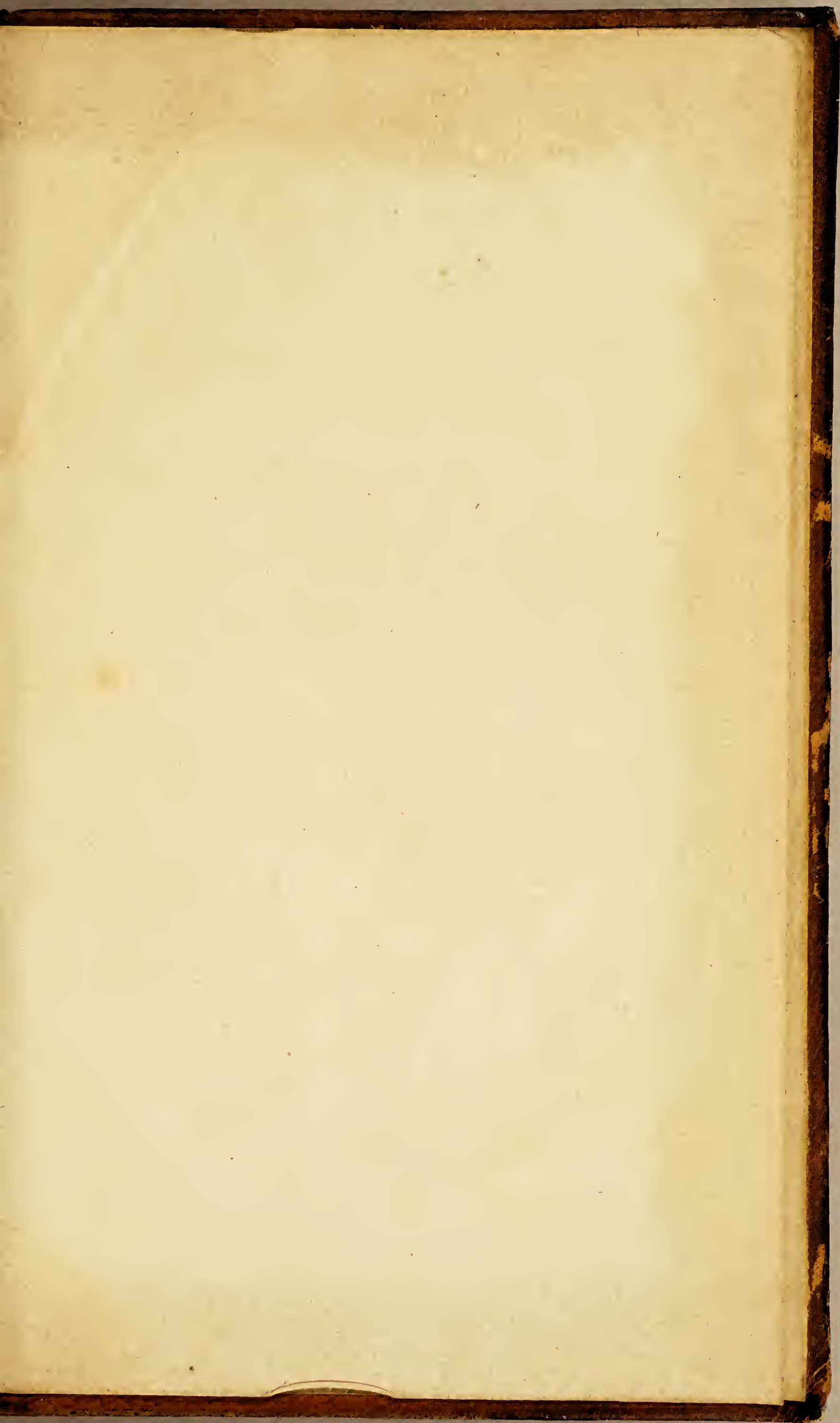
Page 224, lig. 9, Marquis de Lanjac; *lisez* de Lujac.

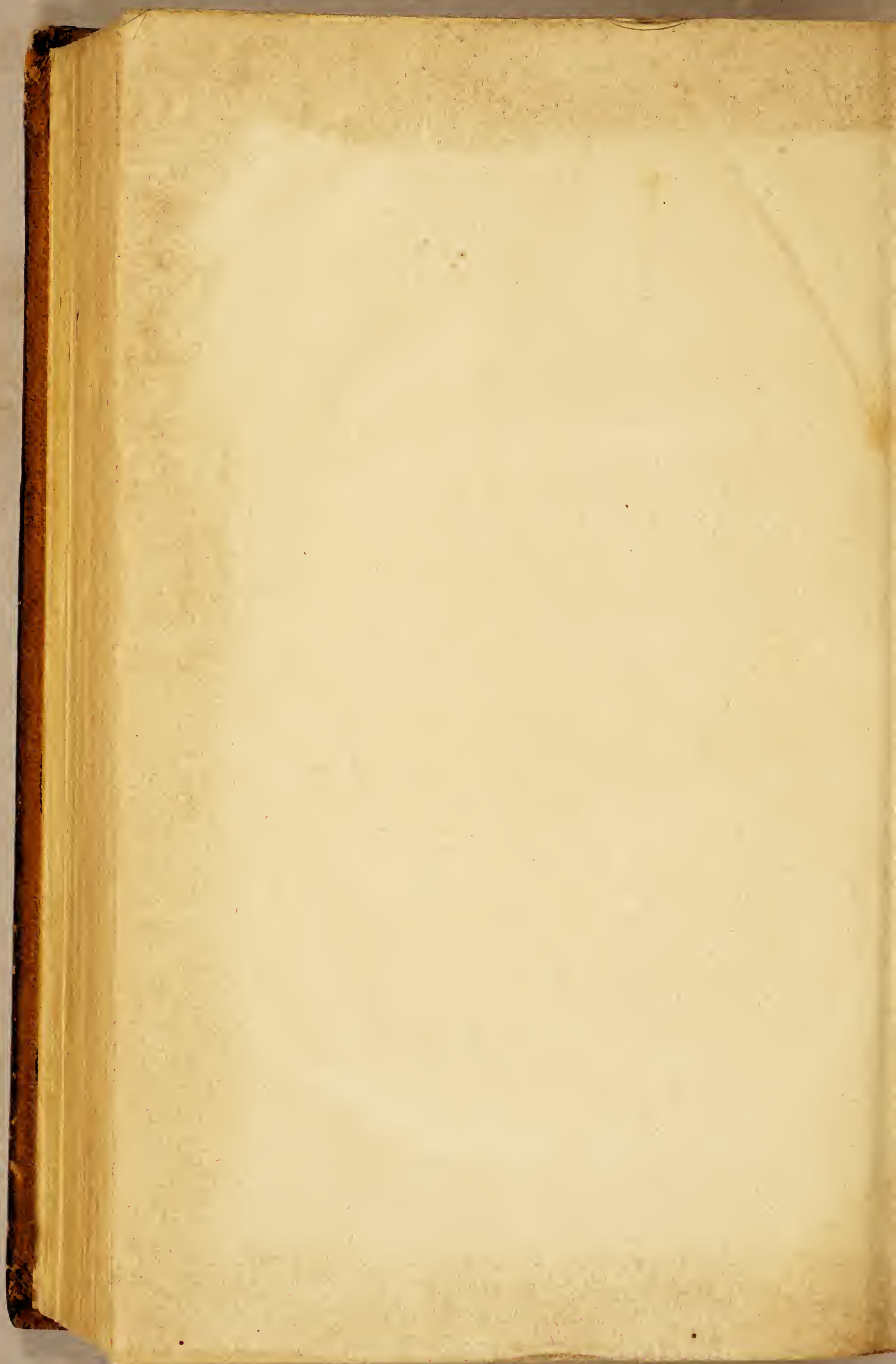
Page 248, lig. 17, constitutans; *lisez*, constituans.

Page 293, Chapitre XXXIX; *lisez*, Chapitre XXXIV.









E782

S723h

v.3

